

ÉTUDES MORALES ET HISTORIQUES.

1^{re} SÉRIE.

AMICE DU GUERMEUR.

AMICE DU GUERMEUR,

ÉTUDE MORALE ET HISTORIQUE.

(1^{re} MOITIÉ DU 17^e SIÈCLE.)

par

Hippolyte Violeau.

RENNES. — IMPRIMERIE DE CH. CATEL ET C^{ie}
RUE DU CHAMP-JACQUET, 25.

PARIS,

LIBRAIRIE SAGNIER ET BRAY,

rue des Saints-Pères, 64.

1853.

Diocèse de
Quimper & Léon
Diocèse de Quimper & Léon

B
843
v10

M. Léontine Violeau.

C'est un plaisir pour moi, ma chère femme, de te dédier ce livre où je crois avoir prouvé qu'entre deux époux, une parfaite conformité de principes et de croyances était la première condition du bonheur. Depuis l'heureux moment où mon nom est devenu le tien, j'apprécie mieux chaque jour le peu de valeur des considérations purement matérielles qui décident ordinairement d'un mariage. On ne comprend pas assez ce qu'il y a d'incomparable douceur à trouver toujours près de soi un autre soi-même, un cœur qui partage vos affections, vos joies, vos peines, vos espérances. Ce trésor, je l'ai cherché par-dessus tout dans notre union, et pleinement exaucé dans mes désirs, je veux témoigner à la fois, ici, de ma reconnaissance envers le Ciel, et de ma tendresse pour ma bien-aimée compagne.

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Morlaix, décembre 1852.

AMICE DU GUERMEUR.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Papillon et Jeune Fille.

La *Sena* de Pomponius Mela, l'île de Sein, des Saints ou de Sayne, à l'extrémité du diocèse de Quimper, est nommée par les Bretons *Enez-Sizun*, contraction de *seiz hun*, c'est-à-dire sept sommeils. Il y a cinquante-cinq ans qu'un savant voyageur, chargé de constater l'état politique, moral et statistique du Finistère, en visitant cette île célèbre, entendit les vieillards parler d'un ermite dont le souvenir traditionnel était venu jusqu'à eux (1). On montra à Cambry (c'était le

(1) *Voyage dans le Finistère*, par Cambry, édition Fréminville. — Page 293.

nom du voyageur) la maison où habitait le solitaire. Elle était située à l'ouest, alors la partie la plus inculte de ce plateau de rochers, et près d'une chapelle dédiée à saint Corentin. Seule couverte en ardoises, cette maison se distinguait encore des cabanes du bourg par les merveilles qui l'avoisinaient : ici un arbre, là une citerne ; de l'ombrage et de l'eau, c'étaient les seules curiosités de cette espèce qu'on trouvait dans l'île.

Cambry ne dit un mot de cet ermite que pour envier sa retraite, quelque sauvage qu'elle fût. Il ne le nomme point ; il ne parle ni des motifs qui l'engagèrent à fuir le monde, ni de sa vie à Enez-Sizun, ni de sa mort arrivée depuis bientôt deux cents ans. Le voyageur a vu dans l'île une maison qu'on lui a dit avoir été la demeure d'un anachorète, et c'est tout. J'ai trouvé que ce n'était pas assez, et j'écris, pour ceux qui penseraient comme moi, l'histoire de Roland du Guermeur.

— Christophe, disait un vieillard dont le pourpoint, le haut de chausses, la fraise à la Henri IV, annonçaient une origine plus distinguée que celle des autres habitants de l'île, tous pauvres pêcheurs, Christophe, ferme soigneusement la porte et les volets : nous aurons une tempête cette nuit.

Christophe se disposait à obéir ; mais une jeune fille, assise entre le maître et le serviteur, fit signe à ce dernier de ne pas quitter sa place.

— Mon père, dit-elle, Christophe a beaucoup travaillé au jardin, il est fatigué. Permettez-moi de le remplacer ce soir.

Et elle courut à l'une des fenêtres.

— Oui, oui, c'est bien cela. Toujours préoccupée de son vieux parrain, murmura Christophe.

L'homme qui parlait ainsi était un de ces serviteurs devenus si rares, et que beaucoup de maîtres d'à présent, il faut en convenir, ne méritent guère de rencontrer. Pour les domestiques d'autrefois, se gager n'était pas une convention temporaire, et dont la durée tient à un écu de plus ou de moins : c'était un dévouement à vie, une alliance en quelque sorte indissoluble, et qui, basée sur le respect, la confiance et la fidélité, se perpétuait souvent de générations en générations. Révéler dans la personne d'un maître l'autorité de Dieu même, s'enorgueillir de ses faits d'armes, de ses vertus, des faveurs dont il pouvait être l'objet ; prendre à cœur ses inimitiés et ses sympathies ; idolâtrer ses enfants ; partager ses joies et surtout ses peines, voilà toute l'existence de ces hommes admirables et obscurs, et qui, comme le charpentier de Nazareth, venaient pour servir et non pour être servis. Christophe, on le verra bientôt, aurait pu choisir une position plus élevée, plus indépendante, et il avait préféré n'être qu'un valet de chambre, enchaîner sa liberté, et consacrer sa vie à M. Roland. D'une nature pacifique, tendre, un peu timide, il s'était fait homme d'armes pour accompagner son seigneur. Ce n'était pas assez des périls de la guerre, il avait aussi voulu, plus tard, après plusieurs années de douleur et d'angoisses, le suivre dans cette solitude affreuse où le malheureux gentilhomme, à l'époque où commence ce récit, vivait depuis quarante ans. Les insulaires se souvenaient de l'étonnement que leur avait causé l'arrivée de ces deux inconnus, dont le plus âgé avait alors vingt-huit ans à peine.

Reprenons notre histoire.

Le jour permettait encore de distinguer l'écume des flots qui s'entrechoquaient au large, tandis qu'au ciel des nuagès noirs s'amoncelaient et couvraient déjà d'épaisses ténèbres une partie de la plage. Un formidable silence régnait sur la mer. A peine entendait-on par instant le bruit des vagues qui déferlaient sur les écueils, et les cris rauques des mouettes et des goélands.

— Hâtez-vous, Amice, reprit le père de la jeune fille. Le tourbillon approche ; avant dix minutes nous entendrons les sifflements que vous connaissez.

Amice ouvrit la fenêtre et ferma les contre-vents.

— Toujours des tempêtes ! dit-elle. Et parcourant les différentes pièces de la maison, elle acheva d'exécuter les ordres de son père.

Lorsqu'elle rentra dans la chambre où elle avait laissé les deux vieillards, Christophe paraissait la lampe. Amice lui ordonna en riant de retourner à son escabeau, et elle éclaira elle-même le modeste transparent de papier huilé disposé en forme de globe.

Christophe suivait tous les mouvements de sa jeune maîtresse avec un regard plein de gratitude. Quant à l'autre vieillard, il paraissait absorbé dans une profonde rêverie. C'était un homme d'une taille élevée, aux traits sévères, et dont les sourcils noirs fortement arqués contrastaient avec la longue barbe blanche. La tête penchée vers le foyer, le front plissé, l'œil fixe et chagrin, il traçait sans les voir, en promenant sa canne au milieu des cendres, des lettres sans nombre et de

capricieux dessins. Christophe le contempla un instant, puis se rapprochant doucement de la table près de laquelle Amice s'était assise :

— Amice, dit-il à voix basse, et il s'arrêta tout troublé.

— Eh bien ? répondit Alice sur le même ton et de manière à ne pas interrompre les méditations de son père. Voyons, mon cher parrain, qu'as-tu à me dire ?

— Amice, reprit le vieillard, n'êtes-vous point malade ?

Amice tressaillit : — Non, sans doute, et qui peut te faire supposer...

— Vous êtes triste, répliqua Christophe, et vous ne le serez jamais sans que je m'en aperçoive.

Amice hésita à répondre ; enfin, après quelques moments de silence : — Et comment serais-je gaie, dit-elle, quand peut-être en ce moment de nouveaux sinistres se préparent ? Ecoute, le vent mugit à présent. Savons-nous si quelque barque n'est pas en danger de périr ?

— La tempête s'apaisera quand la mer aura rejeté sur la grève tous les corps immondes, répondit le serviteur. Le maître l'entendit, et se levant péniblement du fauteuil de cuir qu'il occupait, il fit quelques pas dans la chambre en se parlant à lui-même.

— Comme l'Océan, dit-il, nous ne retrouvons le calme qu'après avoir rejeté loin de nous ce qui souille notre cœur. Le calme !... ah ! il est des orages après lesquels on ne le retrouve jamais.

— Toujours ces cruels souvenirs ! murmura l'autre vieillard.

M. Roland soupira, et passant la main sur son front chauve, il revint s'asseoir et reprit son attitude rêveuse. Plus d'une demi-heure s'écoula sans qu'aucun des trois habitants de la maison eût prononcé une parole.

Amice, toujours assise près de la lampe, était partagée entre la crainte de troubler son père dans ses réflexions et le désir de l'arracher à des pensées douloureuses. Elle cherchait un moyen naturel d'entamer une conversation qui pût distraire les deux vieillards, mais l'ouragan, dont les bruits sourds ressemblaient à celui de quelque trompe lointaine, ne lui donnait que des idées sombres et peu propres au but qu'elle se proposait. Mécontente de la stérilité de son esprit, elle parcourait des yeux tous les coins de la chambre; mais le bahut sculpté, la table de chêne, les deux ou trois chaises à bras, l'épée suspendue au-dessus de la porte se refusaient tour-à-tour à lui donner aucune inspiration. En désespoir de cause, elle ramena son regard sur la lampe posée à côté d'elle. Un petit papillon tournait autour de la lumière, allait, venait, s'éloignait un peu, se rapprochait encore, agitant convulsivement ses ailes poudrées. De temps en temps il se jetait sur le globe de papier qui le séparait de la flamme, et l'on eût dit qu'il se fâchait contre ce rempart préservateur. La jeune fille crut avoir découvert ce qu'il lui fallait, et montrant le papillon à son père :

— Expliquez-moi, dit-elle, en essayant de prendre un air enjoué, pourquoi ce petit fou tient tant à se brûler les ailes. Je crois, en vérité, que bien loin de m'avoir quelques obligations pour le transparent qui lui sauve la vie, il chercherait à

m'aveugler s'il savait que ce transparent est mon ouvrage.

La tentative d'Amice ne réussit qu'à assombrir davantage encore le front attristé de M. Roland. Oubliant la goutte qui le tourmentait, le malade se leva de nouveau, et appuyant une de ses mains sur l'épaule de sa fille :

— Mon enfant, dit-il d'une voix sévère, je répondrai à ta question quand tu m'auras expliqué d'abord pourquoi mes soins pour ton bonheur t'inspirent si peu de reconnaissance; pourquoi notre île ne te suffit plus; pourquoi tu désires connaître ce monde dont j'ai voulu te préserver.

Et avant qu'Amice eût trouvé le courage de répliquer, le gouteux alluma un bougeoir et se traîna hors de la chambre.

Dès qu'ils furent seuls, Christophe rapprocha son escabeau de la chaise de la jeune fille :

— Amice, dit-il en lui prenant la main avec tendresse, mon maître a deviné comme moi. Vous ne chantez plus, vous ne me demandez plus de vous raconter aucune histoire, vous négligez les fleurs que vous aimiez. Si nous nous promenons ensemble sur le rivage, vos yeux sont toujours tournés vers le continent, une fois même vous vous êtes élançée involontairement dans le bateau où je m'embarquais. Avons-nous changé pour vous? Christophe a-t-il manqué à ses devoirs envers la fille de son maître?... Je voudrais posséder beaucoup d'or, Amice, pour vous apporter ici toutes les richesses du monde.

— Et qu'en ferais-je? répondit la fille de M. Roland. Ah! Christophe, ne m'apporte rien, et obtiens de mon père que j'abandonne, que nous

abandonnions tous les trois cette île où je n'ai plus la force de vivre ! Oui, mes yeux se portent malgré moi du côté de cette terre que je ne connais point ; je voudrais voir ces forêts où les arbres croissent sans être brûlés par le vent comme notre sapin, dont le feuillage ne parvient jamais à dépasser le mur ; je voudrais contempler ces prairies coupées de ruisseaux, ces montagnes couvertes de taillis, ces tranquilles vallées où l'on n'entend pas les bruits sinistres de la mer. Je me fais peut-être une idée fausse de toutes ces merveilles dont toi seul m'as révélé l'existence, et pourtant, ô mon ami, je ne puis songer à autre chose à présent !

— Christophe voulait vous amuser par ses récits, répliqua le vieux domestique, et, sans le savoir, il vous a fait beaucoup de mal. Amice, par pitié pour moi, écarter ces idées qui troublent votre repos et reprenez votre gaieté. J'ai passé l'âge où l'on peut s'étourdir sur un malheur, ne me laissez pas face à face avec le plus affreux de tous, le remords. Votre mère mourante ne m'a-t-elle pas fait jurer de prendre bien soin de vous, de vous aimer, d'adoucir par mes caresses la sévérité quelquefois excessive de votre père?... Plus de vingt années se sont écoulées depuis, et mon corps affaîssi, mes rides, mes cheveux blancs m'avertissent que j'aurai bientôt à rendre compte de l'accomplissement de ma promesse. Que voulez-vous que je réponde à votre mère, lorsqu'elle viendra au devant de moi pour s'informer de vous ?

— Tu lui diras que je t'ai dû les seuls moments heureux de ma vie, reprit la jeune fille en cachant sa tête dans ses mains, et puis vous prie-

rez Dieu ensemble pour qu'il ne me laisse pas longtemps dans cette île. Dis-moi, Christophe, quelle raison a donc mon père de fuir ainsi la société ? Pourquoi, non content de m'ensevelir dans cette solitude, me permet-il à peine d'échanger un mot en passant avec les habitants du bourg ? Si les femmes et les filles des pêcheurs n'ont qu'un pauvre jupon de toile, s'il leur faut pêcher les goémons sur les roches glissantes et labourer de leurs mains un champ aride, au moins elles vont où elles veulent, elles causent entre elles, elles dansent quelquefois.

— Chère Amice, murmura le vieillard, nous ne sommes pas tout à fait sans amis, sans société... Nous avons le capitaine et son père.

— Ah ! oui, dit Amice avec un sourire mélancolique, deux vieillards !

— Eh bien ! mon enfant ?

— Eh bien ! Christophe, c'est moins au capitaine que je désirerais parler qu'à des compagnes de mon âge. Quand les jeunes filles dansent en rond devant les cabanes, je sens un grand désir de rompre la chaîne et de tourner avec elles en chantant. Si mon père m'eût permis de me mêler aux jeux des autres femmes, s'il n'eût pas fait de moi une prisonnière, peut-être aimerais-je cette plaine de sable comme cette peuplade de pêcheurs, qui, tout misérables qu'ils sont, ne veulent point la quitter.

— Il faut entourer la cage de verdure et y mettre de bon grain si l'on veut que l'oiseau s'y plaise, dit Christophe en répondant plutôt à ses pensées qu'aux paroles de la fille de son maître. Toutefois, mieux vaut Enez Sizun que le continent.

— Hélas ! soupira l'incrédule Amice. Et détournant la tête, elle parut ne s'occuper que du vol circulaire du papillon autour de la lampe.

Malgré toute sa confiance en son parrain, qui, outre sa qualité de valet de chambre, avait été aussi précepteur de M. Roland, Amice ne pouvait croire qu'aucun lieu du monde ne fût de beaucoup préférable à Enez Sizun. Quoi de plus triste, en effet, que ce lambeau de terre couvert de brouillards, à demi submergé par de continuelles tempêtes, entouré d'une effroyable ceinture d'écueils comme un pénitent d'un cilice ? Le cri d'un oiseau de mer un moment arrêté sur le toit d'une cabane, le clapottement des flots, les plaintes du vent, ne pouvaient consoler Amice de l'absence des fauvettes et des rossignols, des bourdonnements d'abeilles dans les buissons d'aubépine, des frémissements de branches, des murmures de ruisseaux égarés dans les oseraies et les chèvrefeuilles, de toutes ces harmonies enfin dont se compose l'harmonie du printemps, et que la pauvre solitaire aimait sans les avoir connues. A part le petit jardin où, parmi des framboisiers chétifs et des touffes de soucis, Christophe avait planté le seul arbre de l'île, un sapin rabougri et qui, toujours arrêté dans sa végétation, inclinait ses branches vers le sol, d'un air craintif et découragé, on ne trouvait nulle part à Enez Sizun ni ombrages, ni fleurs, ni fruit. Ici, le bourg avec son église sans pasteur, ses cinquante baraques aux portes vermoulues, aux toits de goémon ; couverts d'une épaisse fumée ; là, des champs d'orge, seule culture du pays ; du sable, des galets, quelques pieds de fougères et de rares bouquets d'ajoncs. Ailleurs, les rochers de Gador, les deux

menhirs nommés les causeurs, la roche vacillante de Minconoc, monuments informes d'une religion terrible et au nom de laquelle les sibylles gauloises exigeaient du sang. A l'entour, l'Océan dans toute sa puissance sauvage, et promenant d'écueil en écueil ses vagues blanches d'écume ; à l'ouest, la chaussée et ses brisants, à l'est le Raz, qu'on ne passe jamais sans frayeur, où l'erreur la plus légère fait infailliblement périr le vaisseau. Plus loin, la côte d'Audierne, où les hommes, les femmes, les enfants accroupis dans l'ombre, agitent leurs crocs de fer, et attendent les dépouilles des naufragés, la pointe de Penmarch couronnée de ruines mystérieuses, le cap Saint-Mathieu dominé par un monastère qui, maintenant, n'est aussi qu'un débris. Partout des traditions lugubres, la célèbre ville d'Is engloutie dans les abîmes de la mer, le roi Gralon et sa fille apparaissant sous la forme de deux oiseaux noirs, la baie des Trépassés et les âmes en peine qui s'y promènent en pleurant, les ossements des morts frappant aux portes des pêcheurs et demandant la sépulture. Comment à l'âge d'Amice, à vingt-deux ans, ne pas rêver autre chose que ces lieux de désolation et d'épouvante ? Comment ne pas souhaiter, non-seulement la grande terre, mais la liberté et d'innocents plaisirs ?

Christophe n'essaya point de convaincre Amice ; il avait trop de jugement pour ne pas sentir l'inutilité de ses efforts sur un pareil sujet. Les mains croisées sur ses genoux, il suivit aussi des yeux les évolutions du papillon autour de la lampe. — C'est bien cela, dit-il en lui-même, tant de précautions seront inutiles ; elle n'aspire qu'à écarter les obstacles qui la séparent du danger. O jeune

filles, ô papillon, que vous avez de ressemblance !

En ce moment le papillon s'éleva au-dessus de l'ouverture laissée au globe, et tourna plus rapidement, plus joyeusement que jamais. Le vieillard et sa filleule attendirent avec inquiétude. Une sorte de cratère s'ouvrait sous les jeux de l'insecte ; il s'en approcha plus près, plus près encore, et finit par s'y précipiter. Amice pâlit sans trop savoir pourquoi ; Christophe poussa un sourd gémissement. Sans se faire part du vague pressentiment qui s'éveillait en eux, le valet et la fille du maître se souhaitèrent mutuellement une nuit tranquille, et se retirèrent chacun dans la chambre qu'il occupait.

II.

Le Naufrage.

La tempête était dans toute sa force. Amice profita d'un instant de calme entre deux tourbillons pour ouvrir un des volets de sa fenêtre. Il lui semblait qu'un autre bruit que celui de la foudre, du vent et des flots, venait de se faire entendre. Elle écouta : c'était bien le canon de détresse. Déjà la plupart des habitants de l'île, munis de rouleaux de cordes, accouraient du côté de la chaussée d'où était parti le signal, et se préparaient à secourir les naufragés. La porte de la maison de M. Roland s'ouvrit aussi, et Christophe se dirigea vers la falaise, mais à pas comptés, car le vieillard se pressait rarement. Il n'y avait rien de nouveau dans cette scène pour la fille d'Enez Sizun, et pourtant elle se sentit plus émue qu'elle ne l'avait jamais été en pareille circonstance : elle posa sa lumière au pied d'une statuette de la sainte Vierge placée près de son lit, et elle s'agenouilla en invoquant l'Etoile de la mer.

On n'entendait plus le canon. Amice se releva et revint à la fenêtre. La nuit était trop sombre pour qu'il fût possible de distinguer les objets : on entrevoyait à peine, sur un fond noir, les ger-

bes d'écume que faisaient jaillir les vagues les plus rapprochées de l'île. — « Ils sont perdus, se dit la jeune solitaire; le navire s'est ouvert sur quelque rocher, et ils se disputent maintenant une planche, un débris. Que fais-je ici, moi, qui ne puis porter aucun secours aux malheureux? Ah! je comprends qu'un homme vive sur cette plage dépouillée : il serait si beau de mourir en cherchant à sauver ses frères ! »

Une voix de Stentor s'éleva dans la tourmente :

« — Une barque! une barque! ho de la barque!

« — Ho de la côte! » répondirent plusieurs voix beaucoup plus faibles et qui venaient de la mer.

« — Par ici, les matelots! gouvernez droit!...

Diable de vent, il chante comme un enragé; les camarades ne pourront jamais me comprendre.

« — C'est François Le Sû, c'est le capitaine, » dit Amice.

« — Là-bas! là-bas! » cria un oiseau privé qui sautillait dans la chambre; et, comme s'il eût voulu encourager les matelots, il ajouta : « Traversons la mer! »

« — Les malheureux changent de direction à la barque, reprit François, il vont la jeter sur le premier écueil. » Et, élevant de nouveau sa voix de tonnerre, il hurla ses instructions que le vent refusa de transporter.

Dans tous les cas, les avis du capitaine eussent été inutiles : la barque était trop chargée pour qu'il fût possible de lui imprimer une direction sur la mer furieuse. La tempête s'était assise au gouvernail, et elle entraînait vers l'endroit le plus dangereux de la chaussée les naufragés tremblants et muets de terreur. Tout à coup, vite comme la pierre lancée par la foudre, la barque s'éleva sur

la cime d'une vague, puis elle redescendit avec non moins de rapidité et glissa dans un gouffre, d'où, par un élan suprême, elle remonta encore, mais pour se briser en mille pièces sur un lit de rochers. Amice entendit un cri terrible : « Mon Dieu! dit-elle, mon Dieu! ayez pitié... » Et sans trouver la force d'achever sa prière, elle prêta l'oreille et attendit.

Parmi les hommes entassés dans la barque, quelques-uns, au moment du choc, lancés sur les rochers, furent tués immédiatement; d'autres ne savaient pas nager, et après une lutte frénétique, épuisés, sans espoir, ils se laissèrent engloutir. Le plus grand nombre nageaient avec adresse et persévérance au milieu d'une chaîne d'écueils, et cherchaient à gagner les bords de l'île.

« En avant les lous de mer! Aurons-nous moins de courage que ce chien de temps n'a de malice? » s'écria François Le Sû. Et, revenant au port au pas de course, il se jeta dans son bateau avec deux ou trois camarades, et rama vigoureusement.

Ceux des pêcheurs qui ne s'étaient pas embarqués avaient préparé des cordes, et, dispersés le long du rivage, ils se tenaient prêts à aider les nageurs qui pourraient arriver devant eux. Personne ne se présenta. Le lieu du désastre était éloigné de l'île; tous les naufragés périrent à la moitié du trajet.

Un seul, plus courageux ou plus habile que ses compagnons, parvint à peu de distance du bateau où François Le Sû et les autres pêcheurs ramaient avec une sorte de rage. Le bruit des avirons ranima les forces du nageur :

— Holà! ho! cria-t-il, ho de la barque!

Le cri s'éteignit en un gémissement perdu au

milieu des rescifs. Celui qui l'avait poussé venait de se heurter la tête contre un rocher, et le sang inondait son visage. Il faillit se laisser noyer; mais l'amour de la vie fit un miracle; sentant qu'il ne pouvait aller plus loin, par un effort désespéré, le naufragé se cramponna à cette même roche où il venait de se blesser si cruellement.

— Holà! ho! répéta-t-il d'une voix expirante. »

François l'entendit :

— On nous hèle de ce côté, dit-il en se débarassant de sa casaque.

— Et le moyen de gouverner la barque parmi ces brisants? demanda un pêcheur.

— Prends-tu ma carcasse pour une barque? répondit le capitaine. Et jetant ses habits de grosse toile au milieu de ses compagnons, il se précipita à la mer.

Luttant contre la fureur des vagues avec une force herculéenne et nageant avec précaution entre deux remparts d'écueils, François parvint au rocher où le naufragé se soutenait à peine. Le hardi capitaine s'y cramponna d'une main, tandis que de l'autre il essayait d'ôter quelques-uns des vêtements de l'homme qu'il venait arracher à la mort. Malheureusement celui-ci était incapable de s'aider, et François dut renoncer à le dépouiller de ses habits, opération après laquelle le retour au bateau eût été plus facile. Les pêcheurs commençaient à s'inquiéter de l'absence de leur capitaine, et tous à l'envi parlaient d'aller à sa recherche quand il apparut enfin chargé de son fardeau. Un cri de joie l'accueillit. Sauveur et sauvé furent bientôt dans l'embarcation. Le naufragé était évanoui.

Les habitants d'Enez Sizun ont été appelés ja-

dis les *Démons de la mer*. Avant l'époque où Michel Le Nobletz les catéchisa, c'est-à-dire moins de trente ans avant le jour où commence cette histoire, ces pêcheurs, que l'on vient de voir si empressés à secourir les malheureux naufragés, provoquaient eux-mêmes des naufrages en faisant de faux signaux, en allumant des feux sur les écueils pour tromper les pilotes. D'un naturel violent et farouche, ils ne respectaient pas même leur premier pasteur. S'étant imaginés un jour que l'Évêque de Cornouaille voulait contrister un prêtre qui desservait leur église, et qu'un ordre épiscopal avait mandé à quelque bourg de la côte, ils se présentèrent insolemment devant le successeur de saint Corentin. Ils étaient armés de couteaux qui leur servaient à ouvrir les gros poissons; et, tout en proférant d'horribles menaces, ils brandissaient ces couteaux comme s'ils eussent voulu éventrer l'Évêque.

« Mais depuis le séjour de M. Le Nobletz parmi ces insulaires, écrit dom Lobineau, leur île devint aussi exempte de vices qu'elle l'est naturellement de bêtes venimeuses; on n'y connut presque plus ni la haine, ni l'envie, ni la médisance, ni les querelles. Toute la vertu et la ferveur des chrétiens de la primitive Eglise y fleurirent aussitôt, et les exercices de la piété s'y pratiquèrent avec plus de dévotion qu'en aucun autre lieu de la province. »

Grâce à cet heureux changement, quand le naufragé fut déposé sur le rivage, chacun voulut prendre soin de lui et le réclama comme l'hôte de Dieu. Le capitaine coupa court à toutes les prétentions en disant que cet homme lui appartenait de droit, que c'était sa pêche. Il le chargea donc

sur ses épaules, et prit le chemin de sa cabane.

Toutefois, l'un des habitants de l'île n'avait fait aucune offre d'hospitalité. Le vieux Christophe savait que la porte de M. Roland ne s'ouvrait pour personne, et tout honteux, son rouleau de cordes à la main, tandis que les pêcheurs se rassemblaient autour de François Le Sû, il s'était tenu à l'écart. Il ne se rapprocha du capitaine que quand celui-ci, chargé de sa pêche comme il le disait, eut quitté ses compagnons.

— Demain matin, dit alors Christophe, monsieur vous fera porter du linge et une poule. Dieu merci, mon maître est un chrétien, et, bien que nous ne soyons pas riches, nous avons toujours quelque chose à donner.

— M. Roland a du bon et il a du mauvais aussi, répliqua le capitaine; on croirait que l'ouragan est dans sa cabine tant il craint de l'ouvrir. Un pauvre matelot pourrait avaler sa gaffe (1) à la porte de ton maître, du diable si on le ferait entrer pour mourir commodément.

Christophe essaya d'excuser son maître, et, tout en discutant, les deux interlocuteurs arrivèrent bientôt à la cabane.

Le père de François, Hervoan Le Sû, assis sur la pierre du foyer, amusait ses quatre-vingt-dix ans en fumant une petite pipe noire. Quelques poignées d'herbes marines brûlaient dans l'âtre, et répandaient dans la cabane enfumée une odeur peu agréable. Cette pauvre habitation était divisée en deux par une claie légère; une seule fenêtre de 16 à 18 pouces de hauteur l'éclairait. On y voyait deux lits clos, si vieux, si vermoulus qu'ils

(1) Mourir, — rendre le dernier soupir.

semblaient dater du règne de Noménoé ou même de Gralon. Un bahut, non moins vénérable par son antiquité, garnissait l'endroit le plus apparent, et présentait aux yeux une sorte de galette faite avec des racines et qui servait de pain pendant neuf mois de l'année. Quelques caisses de bois jetées là par un naufrage, et élevées à la dignité de bancs ou de chaises, étaient alignées des deux côtés du bahut; des filets pendaient au mur; enfin, on remarquait dans un coin un de ces moulins au moyen desquels, à force de bras, les femmes des insulaires moulaient leur petite provision d'orge.

Hervoan n'était pas un homme ordinaire, et si, comme le suppose l'auteur des *Antiquités de Bretagne*, M. de Fréminville, l'île de Sizun était habitée par de vieux druides et non par les neuf vierges, à l'époque des invasions romaines dans les Gaules, tout porterait à croire que le père du capitaine descendait en ligne directe de l'un de ces savants vieillards. Il connaissait, en effet, la vertu de toutes les plantes, et possédait des secrets étranges pour guérir les maladies les plus rebelles. Un collier d'ambre, trouvé sous la butte de Roujou et qu'Hervoan portait à un bouton de sa mandille, jouait surtout un grand rôle dans ces guérisons. L'Ovate (pourquoi ne pas conserver ce nom druidique au docteur de l'île de Sizun?) l'Ovate possédait aussi une médaille gauloise sur laquelle on voyait un oiseau: il avait attaché cette médaille au collier, et, faisant un Saint-Esprit de la première, un chapelet du second, les deux lui servaient également dans ses prières demi-celtiques, demi-chrétiennes.

Lorsque son fils et Christophe eurent déposé

le naufragé sur le meilleur lit de la cabane, Hervoan commença par lui passer au cou son double talisman.

— Vite ! vite ! mon père , dit le capitaine , le pauvre garçon a tout l'air d'appareiller pour l'autre monde..... Faites-lui donc ouvrir les écouteilles.

Le docteur lança à son fils un regard sévère , sans pourtant négliger ses avis ; il frotta les tempes du jeune homme d'une eau blanche où trempaient des herbes aromatiques , et sur laquelle il fit le signe de la croix. Le naufragé ouvrit les yeux.

— Eh bien ! mon brave , dit le capitaine , la mort vous harponnait de la belle façon , tout à l'heure.

Le jeune homme étendit la main et essaya de répondre , mais il ne put y réussir.

— Bon , bon , reprit François , vous n'étiez nullement disposé à faire une croisière en compagnie de la dame ! suffit ! on le lui dira. En attendant , buvez-moi de ce ratafia de notre vieux père , et puis dormez sur les deux oreilles comme si rien ne s'était passé.

— Taisez-vous , François , dit Christophe ; ne voyez-vous pas qu'il cherche à parler et qu'il n'en a pas la force ? Aidez-moi plutôt à lui ôter ses vêtements mouillés , tandis que votre père s'occupe de laver et de panser sa blessure.

— C'est ça , mon ancien , à l'œuvre ! Jolis habits , ma foi ! c'est tout le grément d'un gentilhomme.

François Le Sù avait raison ; le naufragé appartenait à l'une des meilleures familles de Bretagne. Un double médaillon qu'il portait sous

son justaucorps devait apprendre son nom aux habitants de la cabane. Christophe examina ce médaillon et reconnut les deux portraits qu'il renfermait :

— Madame de Pratguen ! s'écria-t-il ; le vicomte !... Et prenant les mains du jeune homme , il les pressa dans les siennes.

Hervoan et son fils le regardaient avec surprise.

— Le père et la mère de ce jeune homme ont sauvé la vie de mon maître et la mienne , poursuivit le valet de chambre en s'adressant aux deux pêcheurs. Sans eux j'étais pendu aux créneaux du château de Pont-l'Abbé , et mon maître... »

Christophe n'acheva point ; la surprise , la joie l'avaient entraîné , et il craignait d'en avoir trop dit. — Mes amis , reprit-il , au nom de Dieu , prenez soin de M. de Pratguen comme s'il était votre fils.... Demain matin... oui , demain matin... il est impossible que M. Roland...

— Et pourquoi louvoyer de la sorte ? dit le capitaine , en arrangeant autour du malade une couverture de ballin , sorte d'étoffe tissue de fils d'é-toupe et qui avait alors le mérite de la nouveauté. Que parlez-vous de demain matin et de M. Roland ?.... Vous ressemblez à un chat pris entre deux cordages.

— Je voulais seulement vous souhaiter une bonne nuit , répondit Christophe en se disposant à sortir.

— A la bonne heure , reprit François , ça se comprend , au moins.

III.

L'accès de fièvre.

Le lendemain matin, à la marée descendante, François Le Sû et plusieurs autres pêcheurs parcouraient le rivage, et recueillaient les cadavres qui y avaient été poussés. Ils en trouvèrent sept ou huit qu'ils enterrèrent un à un, après que le capitaine, le front découvert et à genoux, eut récité les prières des morts. Avant de continuer cette histoire, quelques détails sur le courageux matelot, devenu, par l'absence de prêtre, chef religieux de l'île, paraîtront peut-être nécessaires.

Dom Lobineau disait tout à l'heure que la mission de M. Le Nobletz à Enez Sizun produisit les fruits les plus inespérés et les plus heureux. Le vénérable apôtre, après avoir cherché ces bons insulaires à travers tant de périls, ne voulut pas les quitter sans aviser au moyen de les maintenir dans la piété et la vertu. Parmi eux, le saint prêtre avait remarqué un homme doué de sentiments élevés et d'un grand discernement. Cet homme, pauvre pêcheur comme ses compagnons, venait de perdre sa femme, et ce malheur avait encore fortifié ses croyances, naturellement très-

vives. M. Le Nobletz s'attacha donc à François Le Sû d'une manière toute spéciale, et comme cet honnête matelot avait passé quatre ans dans le pays de Léon, qu'il savait le français, et possédait une légère teinture des lettres, l'apôtre obtint facilement de lui ce qu'il en attendait. L'île était sans pasteur. Pas un ecclésiastique du diocèse ne se sentait disposé à braver les périls de la mer et la réputation de férocity des hommes à bonnets bleus, à jupons de grosse toile; pas un ne se croyait de force à endurer l'existence misérable réservée au curé de l'île, dans son effroyable presbytère, « plus semblable à un sépulchre, dit un auteur de ce temps qui avait pu le voir, qu'à une demeure propre à conserver la vie. »

La soutane n'a pas toujours le privilège de faire des saints, et il fallait être saint pour se confiner volontairement sur ces rochers, au milieu des brouillards et des orages. François fut chargé de rappeler à ses compagnons qu'il y a un Dieu au ciel, que ce Dieu veut être adoré et servi en esprit et en vérité, qu'il commande aux hommes de l'invoquer et d'élever les mains vers lui en l'appelant *mon père* ! — Depuis vingt-huit ans, le pêcheur, élu par ses camarades au modeste grade de capitaine de l'île, exerçait, autant qu'un laïque peut le faire, le ministère spirituel que je viens d'indiquer. Il avait enseigné à lire à plusieurs matelots et leur avait appris des cantiques qu'il tenait de M. Le Nobletz. Le dimanche, il convoquait toute la peuplade à l'église et faisait une procession où l'on portait la croix et les bannières, et où l'on chantait les litanies de la sainte Vierge avec une adorable simplicité. L'après-midi,

les vêpres étaient chantées à deux chœurs, et quelque pieuse lecture ou une exhortation naïve, mais fervente, terminait la journée. Quand venait le Vendredi-Saint, François rassemblait toute la paroisse dans le cimetière, et, tandis que son humble auditoire, les yeux fixés sur les siens et fondant en larmes, écoutait assis sur les tombeaux, le marin, debout au pied de la croix et la tenant embrassée, racontait dans son rude langage la Passion de l'Homme-Dieu. Tel était François Le Sû, le capitaine de l'île, le directeur spirituel des insulaires, le fils du vieux docteur (1).

A l'heure où ce brave homme, aidé de ses amis, recueillait les cadavres des naufragés, Christophe entra dans la chambre de son maître, et se disposait à avoir avec lui une explication. Ce n'était pas une petite affaire pour le valet de chambre. Il servait comme on ne sert plus aujourd'hui, avec un respect, une soumission et un dévouement sans bornes. Habitué, dès sa première jeunesse, à se plier aux volontés d'un autre, il éprouvait toujours de l'embarras lorsqu'il avait à présenter quelque observation. Contrarier M. Roland, même pour une cause juste, n'était-ce pas manquer aux devoirs d'un serviteur soumis et affectionné?... Dans le doute, le pauvre Christophe hésitait longtemps; il tournait et retournait dans son esprit le mot qu'il avait à dire, et il ne le prononçait enfin qu'après beaucoup de préambules. On va voir que ces lenteurs aigrissaient le mal.

(1) Voy., pour tout ce qui concerne François Le Sû, le *Parfait Missionnaire*, la *Vie de Michel Le Nobletz*, *Recueil des vertus et des miracles du R. P. Julien Mau noir*, édition de Saint-Brieuc, 1848.

M. Roland, assis dans son fauteuil de cuir et les jambes étendues sur un tabouret, pestait contre la goutte qui le torturait depuis quelques mois.

Après avoir ouvert la porte, Christophe s'était arrêté sur le seuil.

— Assurément, dit-il, ce n'est pas moi qui entrerais chez monsieur, avant d'avoir été appelé; je sais de reste ce qui convient à un serviteur comme moi.

— Et si tu le sais, pourquoi viens-tu? grommela le goutteux; tu n'en finis jamais avec tes circonlocutions!

— Il est telle circonstance où les devoirs ne sont plus les mêmes, dit gravement le vieux domestique en hasardant trois pas dans la chambre. J'ai appris des choses... Et pinçant ses lèvres, il baissa les yeux et attendit.

— Pour l'amour de Dieu ne me fais pas languir et explique-toi! dit M. Roland en frappant le bras de son fauteuil.

Christophe fit quelques pas de plus, et s'arrêtant droit devant son maître: — Je pensais à madame de Pratguen. Vous souvenez-vous de madame de Pratguen et de M. le vicomte?

— Hélas! ne m'as-tu pas dit qu'ils étaient morts?

— Oui, ils sont morts; mais ils ont laissé un fils, le petit Mériadec, que j'ai vu il y a vingt-cinq ans.

— Et bien! ce fils?

— Ce fils, répéta Christophe en passant sa main dans ses cheveux, ce fils?...

— Achève donc, ou ma canne!...

Christophe fit un mouvement d'épaules comme

s'il eût reçu le coup dont on le menaçait, mais il ne se pressa pas davantage de répondre; il tourmentait sa cravate, chiffonnait son pourpoint et fouillait dans ses poches comme s'il eût espéré en faire sortir le fils de Mme de Pratguen.

— Va-t'en, cria le gentilhomme outré de colère, va-t'en! ou j'oublierai mon pied malade et je te jetterai ma pantoufle à la tête.

Christophe ne sourcilla point cette fois, et se croisant les bras derrière le dos, il pinça de nouveau les lèvres, et traînant ses jambes l'une après l'autre, il fit mine de sortir.

— Le coquin s'en ira sans dire ce qu'il me veut, dit M. Roland en agitant sa canne. Misérable! et je suis destiné à te voir toujours! à t'entendre toujours!

— Est-ce que vous pourriez vous passer de moi? murmura le domestique. Vous savez si je vous aime, si je n'ai pas été disposé à mourir pour vous du jour où je commençai à brosser vos habits et à vous apprendre à lire.

— Allons, ce n'est pas de cela qu'il s'agit; tu parlais de Mériadec de Pratguen.

— C'est la vérité, dit Christophe.

— Et tu disais? demanda le maître.

Le ci-devant précepteur fit un violent effort sur lui-même, et ses paroles sortirent comme lancées de son gosier:

— Je disais que M. Mériadec est ici; je disais qu'il est à demi-noyé... je disais qu'il est chez François Le Sù!...

Christophe était épuisé; il ferma les yeux et s'appuya le dos au mur.

M. Roland se leva précipitamment, mais la douleur le força de se rasseoir.

— Mériadec ici! s'écria-t-il avec une émotion dont personne ne l'aurait cru susceptible.

Christophe ouvrit un œil, et d'une voix tremblante:

— Si j'étais autre chose qu'un pauvre homme bien ignorant, bien dénué de lumières, je risquerais mes observations.

— Hypocrite! dit M. Roland, toi, croire à ton ignorance, à ton défaut de lumières! Voyons, dépêche-toi de me faire connaître ces observations que, bon gré mal gré, il me faudra finir par entendre.

Les explications de Christophe n'étaient pas sans difficulté; aussi le valet de chambre se retira-t-il de la portée de la canne. En ce temps-là, le bâton jouait un grand rôle dans les relations de maître à serviteur; on peut s'en assurer en lisant Molière et le *Nouveau Traité de la civilité française* (1). La bienséance exigeait seulement qu'on ne fit pas jouer la gaule sur le dos du valet en faute tant que l'on avait compagnie. Or, M. Roland et Christophe étaient seuls, et le maître de politesse le plus scrupuleux eût laissé carte blanche à la colère du gentilhomme. Toutefois, je me hâte de dire que celui-ci n'abusait point de la coutume, et que, malgré son caractère irritable, il se contentait de menacer.

Ce n'était pas non plus une crainte vulgaire qui engageait Christophe à se mettre en garde contre les mouvements d'impatience de M. Roland. Sa dignité d'honnête homme se révoltait à l'idée d'une correction brutale, et il craignait de ne pouvoir plus chérir celui qui l'aurait frappé une fois.

(1) Paris, Josset, 1695, ch. 11.

Il s'assura donc par précaution des moyens de retraite ; ensuite il rappela les obligations que son maître et lui avaient aux parents du naufragé. Il conclut en disant que ce serait une honte de laisser le malade au capitaine.

Au grand étonnement de Christophe, le gentilhomme l'écouta patiemment. Quand le domestique eut cessé de parler, M. Roland passa la main sur son front, selon son habitude, et parut se consulter : « Pour moi, dit-il, Mériadec ne peut pas être un homme, espèce maudite, et dont l'on ne peut attendre que du mal. Mériadec est le fils de Mme de Pratguen, je ne puis lui fermer ma maison sans la plus noire ingratitude. »

— Je vais donc le réclamer de votre part, dit le valet au comble du ravissement. Je monterai au grenier et nous lui donnerons ma chambre. C'est bon c'est bon !... il nous reste encore une douzaine de poules... nous avons du lard au charnier... et puis une si bonne garde-malade !

— Christophe, répondit le maître, Amice ne verra point ce jeune homme.

— Puisque j'ai commencé, je dirai tout, répliqua le confident d'Amice, enhardi par un premier succès ; l'enfant se meurt d'ennui dans la solitude que vous lui avez faite. Vous haïssez le monde qui vous a persécuté, et vous voulez que votre fille, qui ne le connaît pas, le haïsse comme vous ! Dieu ! si avant notre aventure au château du Pont quelqu'un eût proposé à Christophe de s'établir ici !..... On a vingt ans ou l'on en a soixante-dix, Monsieur, songez-y bien, et tâchez d'adoucir.....

— Pas un mot de plus à ce sujet, interrompit brusquement le gentilhomme. Si Amice est votre

filleule, elle est ma fille..... Allez, et faites transporter ici le fils de Mme de Pratguen.

Christophe n'osa répliquer. Sa tendresse pour Amice était toujours la cause de ses rares infractions à sa règle de conduite.

— J'ai tort, se dit-il en prenant son petit manteau et en se dirigeant vers la demeure de François. Est-ce à moi de conseiller mon maître ?

Il trouva le jeune homme endormi et le père du capitaine assis à son chevet. Hervoan s'occupait à envelopper neuf petites pierres dans un mouchoir appartenant au naufragé.

— Christophe, dit-il sans laisser au valet de M. Roland le temps d'expliquer l'objet de sa visite, Christophe, prends ce mouchoir, et porte-le en secret au pied du *Menhir* (1).

— Le pauvre garçon a donc la fièvre ? répondit Christophe assez versé dans les superstitions de l'époque et du pays, et qui en pratiquait sa ponne part.

— Oui, répliqua le docteur, fais ce que j'ai dit.

Christophe cacha le mouchoir sous son pourpoint, et sortit. Il savait que celui qui ramasserait les neuf pierres prendrait la fièvre, et il lui tardait de rendre ce service à Mériadec. Après avoir obéi au docteur, il revint et put se faire écouter.

Il fallut l'autorité du nom de M. Roland et la certitude que le malade y gagnerait beaucoup pour décider Hervoan à céder son droit d'hospitalité. Après bien des débats, on convint de trans-

(1) Les pêcheurs de l'île de Sizun conservent ce nom à une roche piquée qui se trouve sur le chemin de la chapelle Saint-Corentin, au bourg.

porter Mériadec dès ce même jour dans la demeure du gentilhomme, et le vieux pêcheur envoya quérir son fils.

François ne se fit pas attendre : les raisons qui avaient persuadé son père le persuadèrent aussi.

— Le jeune homme ne sait où il est, dit-il, mais avant ce soir peut-être il pourra juger de sa cabine. Il vaut mieux alors....

— Sus ! sus ! cria Mériadec en écartant ses couvertures comme s'il voulait s'élancer du lit. Empoignez-moi le vieux Juif, et faites-lui manger son chapeau jaune !

— A qui en a-t-il ? dit en riant le capitaine.

— Du vin sans eau ! reprit le jeune homme. Traître ! tu mouilles seulement tes lèvres ! As-tu peur de te noyer dans ton verre ?... Du vin, sommelier, et puisse-tu avoir cent bras pour t'acquitter de ta charge ! Oh ! pourquoi nous est-il défendu de planter des vignes en cette altérée Bretagne ? Verse donc, maraud ! du rouge, du blanc, du populo, du rossolis ! encore ! encore ! et à la grenouillère les bouteilles vides !

— Ou je suis bien trompé, ou l'eau de la citerne ne plaira guère à ce jeune homme, dit le valet en poussant un profond soupir.

— Bah ! c'est la fièvre ! répondit gaiement le capitaine. Mais écoutons, il se remet en train.

Le malade avait changé de ton, et d'une mine piteuse et d'une voix nazillarde :

— Le meilleur plat du dîner pour votre couvert, cher frère ? Oui dà. Quand nous aurons dit un mot à ce chapon, vous prendrez les pattes.

Et il poursuivit en riant aux éclats :

— Ah ! ah ! ah ! capucin, mon ami ! nos chiens auront bien un coin de ta robe !

François Le Sû devint sérieux.

— Après tout, dit-il, ce délire n'est pas de bon augure. Votre ami, mon vieux Christophe, a de fort mauvais rêves.

— De quoi a-t-il parlé ? demanda Hervoo qui n'entendait que le Breton, et n'avait rien compris aux discours de Mériadec.

— Mon père, il paraît se moquer des moines.

— Et il réclame du vin, que c'est effrayant à entendre ! continua Christophe, qui songeait avec terreur aux dernières bouteilles alignées dans l'humble cave de M. Roland.

— Et il s'occupe aussi de Juifs, ajouta François en se penchant à l'oreille de son père.

— Oh ! pour le vin !... dit le bonhomme, et le pli joyeux de ses lèvres et son œil brillant achevèrent la phrase. Cependant il s'approcha du lit, et, détachant son collier d'ambre du bouton où il était suspendu, il en effleura la bouche de Mériadec.

— Ah ! ah ! un chapelet ! reprit le jeune homme en riant plus fort. Dévidez vos grains, ma bonne vieille, et laissez les jeunes aller à la danse !

Cependant la panacée universelle produisit son effet : le naufragé ferma les yeux et tomba dans un sommeil lourd et profond. Lorsqu'il se réveilla, il était couché dans la chambre de Christophe, et M. Roland, penché sur lui, le considérait attentivement.

IV.

La Sirène.

Mériadec de Pratguen était âgé de vingt-huit à trente ans. Maître d'une fortune assez considérable, il s'était jeté de bonne heure dans le tourbillon des plaisirs, parmi lesquels il n'avait pas toujours choisi les plus délicats. Ami de Saint-Evremond, du poète Desbarreaux, il avait passé plusieurs années à Paris, buvant, jouant, se querellant, proposant et recevant des cartels, battant le guet dans les rues. Il s'était logé au faubourg Saint-Germain, appelé alors la *petite Genève*, et l'on peut affirmer que parmi les habitants de la paroisse Saint-Sulpice aucun ne fréquentait plus volontiers les cabarets établis partout, et jusque dans les charniers de l'église. Il s'y rencontrait souvent avec des *politiques*. C'était le nom que les athées de ce temps avaient choisi, comme ceux du dix-huitième siècle prirent le nom de *philosophes*. Ils ne reconnaissaient aussi d'autre Dieu que la raison humaine, traitaient toutes les religions de fables, niaient l'immortalité de l'âme, se moquaient des peines et des récompenses éternelles; en un mot, ils avaient fait toutes les belles découvertes dont leurs petits-fils devaient si injuste-

ment se glorifier cent ans plus tard. Cette compagnie de Titans qui en savaient plus que les Bossuet et les Pascal, s'était formée d'un tiers-parti né sous les derniers Valois entre les huguenots et les catholiques, et qui, laissant à ceux-ci les questions religieuses, avait pris pour mot d'ordre la réformation des abus. Ces athées, disent Mersenne et Saint-Victor, étaient fort nombreux, et l'on juge qu'à pareille école le jeune gentilhomme eut bientôt fait bon marché de ses premières croyances.

Fatigué de plaisirs et la santé un peu compromise, Mériadec, seize ou dix-huit mois avant la nuit où François Le Sù le retira de l'eau, sentit la nécessité de se reposer pour renouveler ses forces. Il revint en Bretagne, et retiré dans le manoir de sa famille, il y mena une vie assez régulière. Seulement, il ferma sa porte au vieux curé qui avait assisté sa mère mourante, et il fit de la chapelle du manoir un grenier à foin.

Quelques affaires l'ayant conduit à Brest, il s'y était embarqué sur un brick qui devait le ramener à Audierne, petit port situé à environ six lieues de son manoir. Surpris par la tempête, le navire s'engloutit dans le gouffre formé par les marées impétueuses qui avoisinent l'île de Sizun, et, comme nous l'avons vu, le seul Mériadec fut sauvé.

Je passerai rapidement sur la première semaine qui suivit le naufrage. Les remèdes du docteur avaient fait merveille, grâce aux neuf pierres déposées au pied du Menhir; le quatrième jour la fièvre avait changé de maître ou plutôt de sujet, car elle règne et n'obéit point. Un emplâtre d'écorce de genêt rapée avait fermé la blessure; les meurtrissures étaient guéries au moyen de ver-

veine pilée et d'une poignée de sel. Toutefois, Mériadec était bien faible encore, et ce fut à peine s'il put écrire quelques lignes à sa femme de confiance pour qu'elle lui envoyât des habits et d'autres objets de première nécessité. Son cerveau aussi se ressentait de la nuit désastreuse : des idées confuses, des images incohérentes, des rêves bizarres troublaient son imagination. Assis sur son lit, et tout en écoutant ses hôtes qui lui racontaient comment ils l'avaient recueilli, le malade sentait son attention se perdre en des pensées vagues et qu'il ne pouvait entièrement saisir. Il voulait répondre, et sa langue paresseuse s'embarrassait dès les premiers mots.

Parmi les chimères qui glissaient devant lui et revêtaient mille formes capricieuses, comme ces nuages blancs qui traversent le ciel, et où notre imagination nous montre tour à tour des montagnes, des rochers, des animaux fantastiques, il était un rêve plus constant que les autres et qui, à force de revenir, s'était gravé dans la mémoire du jeune homme comme une réalité. Il lui semblait entendre une voix de femme d'une merveilleuse douceur : elle chantait une de ces élégies bretonnes appelées *Sônes* dans la langue du pays ; Mériadec prêtait l'oreille, il comprenait les paroles de la chanson, et il les répétait à demi-voix. Puis, tout à coup, il se croyait transporté sur un des rochers qui bordent l'île, et il entendait le cri de la sirène, et il la voyait blanche avec des yeux bleus, des cheveux blonds ondoyant sur les épaules, écartant d'une main les vagues qui l'entouraient d'une ondée de perles, et de l'autre main tenant un peigne d'or. Comme un jeune homme de Douarnenez que la tradition ne nomme point,

et qui vit aussi une sirène sur un rocher du Raz, Mériadec voulait atteindre la chanteuse des mers ; mais un tourbillon soudain l'emportait au milieu des flots et le suspendait à cet écueil où François Le Sú l'avait trouvé. Mériadec revenait à lui, et bien qu'il se souvint d'un couplet du *Sône* et qu'il eût la certitude que tout n'était pas illusion dans ses réminiscences, il n'osait questionner ni Christophe ni M. Roland, de peur qu'ils ne le prissent pour un homme superstitieux. Il n'est pas de crainte plus sérieuse pour un esprit fort.

Toujours préoccupé de la sirène ou plutôt de la voix de femme dont ses songes étaient remplis, Mériadec, dès qu'il lui fut permis de se lever, chercha à satisfaire sa curiosité sans recourir à personne. Il s'asseyait près de sa fenêtre, et aussitôt qu'il entendait un bruit de pas dans le sable, il avançait la tête, espérant apercevoir la prétendue chanteuse des mers. Ce n'étaient que de pauvres pêcheurs, l'aviron à la main, les filets sur l'épaule, ou des femmes habillées de grosse toile, la coiffe surmontée d'un chapeau d'homme, et armées de perches, de râteaux, au moyen desquels elles allaient ramasser le goémon. Il ne pouvait supposer que l'enchanteresse habitât le même toit que lui. Comment, en ces temps de confiance naïve et d'hospitalité sainte, une femme eût-elle consenti à laisser tout le soin d'un malade à deux vieillards ? pourquoi se serait-elle refusée à s'asseoir à la table de famille ? Et d'ailleurs, les discours de M. Roland et de son valet laissaient-ils soupçonner une autre personne dans la maison ?..... Mériadec perdait patience, et il était sur le point de renoncer à éclaircir le mystère de la sirène, lorsqu'un incident le lui fit pénétrer.

Un jour, ennuyé de contempler la mer et les côtes environnantes, il eut le désir de descendre dans le jardin qu'il savait exister derrière la maison. Il avait vu sortir M. Roland, le gouteux, appuyé sur le bras de Christophe, et le docteur, que ce dernier lui avait amené pour lui tenir compagnie, s'était endormi en dévidant les grains de son chapelet.

— Mon vieil empirique pensera ce qu'il voudra, se dit le jeune homme; mais je suis certainement assez fort pour descendre l'escalier et faire quelques pas sous le fameux sapin de M. Roland.

La pensée à peine venue, l'exécution suivit, et un instant après Mériadec se reposait au pied du seul arbre de l'île.

Autour du sapin, orgueil de Christophe qui l'avait planté, un coq rouge et noir se promenait majestueusement; six poules et quelques petits poulets, dernier reste échappé au massacre de la basse-cour occasionné par le malade, gloussaient, caquetaient, grattaient la terre; et se vengeaient sur les vermisseaux de la perte de leurs amis; un peu plus loin, seule à l'écart et couchée sous un framboisier, une oie boudeuse ouvrait son bec jaune, et, la tête levée, semblait contempler le ciel. Pourtant, en suivant la direction de l'œil de cet oiseau dont nous avons calomnié la race, parce qu'elle sauva le Capitole de la fureur de nos ancêtres, le regard s'arrêtait à l'une des croisées de l'ermitage de M. Roland. Là, d'un côté, un gros chat gris faisait la sieste, et de l'autre, un geai se tenait sur une patte et lissait ses ailes au soleil. Pour la première fois peut-être, Mériadec éprouva quelque plaisir devant un

pareil tableau. Tout est charmant dans les premiers jours de convalescence.

Le geai, s'apercevant sans doute qu'on s'occupait de lui, quitta sa toilette, et s'approchant du bord de la fenêtre, se rengorgea, et dit d'une voix enrouée :

— Là-bas, Amice ! traversons la mer !

L'oie, humiliée de n'en pouvoir dire autant, baissa la tête, et quittant sa place, s'alla cacher derrière une touffe de soucis.

— Amice ! dit le fils de Mme de Pratguen, c'est le nom d'une femme !

De ce nom de femme au souvenir de la Sirène, il n'y avait pas loin, et ce que Mériadec avait retenu du *Sône* lui revenant, il se mit à chanter :

Ar pesquet deuz ar mor war an dour a saillé
Ac ar martoloded war ar pont a dansé.

« Les poissons de la mer sautaient sur l'eau, et les matelots dansaient sur le pont. »

A peine avait-il achevé, qu'une voix, la voix de ses rêves, s'éleva de l'intérieur de la maison et commença le *Sône*.

Le jeune homme appuya son menton sur sa main, et le cou tendu vers la fenêtre d'où venait la voix, il écouta avec attention :

— Amice ! Amice ! cria le geai.

« — Un jour, chanta Amice, un jour que j'étais sur la hauteur à contempler la nature, une pensée me vint, et cette pensée troubla mon esprit.

« Il me semblait entendre ma douce Yvonne, avec sa voix pleine de tristesse. »

— Oh! c'est cela! murmura le jeune homme, et il poursuivit :

« Elle parlait de sa voix si charmante..... de sa voix si charmante..... » Il hésita.

La jeune fille reprit :

« Et les petites raines de la prairie se taisaient pour l'écouter.

« Les poissons de la mer sautaient sur l'eau... »

— Bon, voici mon couplet ! pensa Mériadec.

Et il répéta le second vers avec la chanteuse :

« Et les matelots dansaient sur le pont.

« Les mains d'Yvonne, continua Amice, sont mêlées de bleu et de blanc, et ses deux joues sont roses comme deux roses.

« Ses yeux sont brillants comme des étoiles, et son cou ressemble à une fleur de lis.

« Ses lèvres sont si belles que la nature n'a rien de semblable, et le miel le plus pur est moins doux que ses douces paroles (1). »

— Ravissante chanson ! murmura le jeune homme ; voix plus ravissante encore !... En vérité, je n'ai jamais été aussi ému. Qu'ai-je donc ?

Le convalescent éprouvait une de ces sensations délicieuses dont les plaisirs qu'il avait connus jusque-là ne pouvaient lui donner l'idée. La vertu et la simplicité ont leurs revenants-bons ; les seize mois de retraite portaient leurs fruits, et pourtant Dieu manquait encore à la réforme.

La fenêtre s'ouvrit doucement, et une jeune fille, toute rouge, toute confuse, comme si elle

(1) Ce *Sône* et la ballade qui se trouve au chapitre 12 sont traduits du breton. Ils ont été communiqués à l'auteur d'*Amice* par M^{me} de Saint-Prix, de Morlaix.

eût deviné qu'un beau gentilhomme était là devant ses yeux, se montra un moment entre le geai et le chat gris. Elle regarda les poules, rien que les poules, et peut-être le sapin ; puis elle caressa l'oiseau, qui l'invita deux fois à traverser la mer. Le convalescent ne put retenir une exclamation de surprise. En une seconde la fenêtre se ferma ; le geai et sa maîtresse avaient disparu.

Il serait difficile de peindre l'étonnement de Mériadec. Une seule chose au monde égalait la grâce touchante, la beauté toute séraphique de la jeune fille qu'il venait de voir, c'était l'étrangeté de sa parure. On eût dit qu'Amice avait pris plaisir à s'accoutrer des vieilleries de sa grand-mère : en l'an de grâce 1641, tous ses vêtements dataient du règne de Henri IV, à l'exception d'un chaperon noir, que soulevait sur son front une tresse mignonne, et qui appartenait aux costumes des petites bourgeoises.

Les femmes de nos jours pardonneront-elles à l'ignorante Amice cette toilette hétéroclite ? Voudront-elles admettre comme excuse que, née depuis vingt-deux ans, elle n'était jamais sortie d'Enez Sizun ?... Oui, elles se laisseront toucher lorsqu'elles sauront que M^{me} Roland, retirée aussi sur ces rochers longtemps avant la naissance de sa fille, avait passé toutes ces longues années sans faire ou recevoir une visite. Que sera-ce si l'on ajoute que le vieux Christophe apportait seul de loin en loin à sa jeune maîtresse quelque nouvelle sur cette matière importante, et encore faut-il savoir comment il se les procurait ! Disons-le avant de poursuivre.

Christophe s'embarquait pour le continent une fois tous les cinq ans. Une modeste rente, dont le

tiers lui appartenait et qui l'aidait à vivre avec son maître, exigeait sa présence à Quimper, et le bonhomme profitait de cette occasion pour les emplettes destinées à sa filleule. Ses affaires terminées, il se plaçait au coin d'une rue, et guettait les femmes au passage pour examiner leur parure. Il ne cherchait pas à savoir si le satin et le damas ne convenaient qu'aux dames de qualité, le taffetas aux bourgeoises, le chaperon vert à celles qui ont fait une cession de biens; qu'importaient ces distinctions au valet de chambre? il rapportait donc à Amice ce qui l'avait le plus frappé, à condition que le prix en fût accessible à sa bourse, et sans acheter jamais de robes, car, qui en portait maintenant de comparables à celles de M^{me} Roland? — Rien de curieux comme la première entrevue du parrain et de la filleule au retour de ces voyages.

— Et ce chaperon, Christophe, comment le poser?

— De cette façon, répondait l'oracle du goût en consultant ses notes.

— Et ce ruban? et ceci? et cela?

Christophe se grattait l'oreille, fouillait dans ses poches, et donnait satisfaction sur tous les points.

Le jour où nous la voyons paraître à la croisée et jeter un coup d'œil à ses poules, Amice était en grande tenue, toutes voiles dehors, comme aurait dit François. La fille de M. Roland, qui mourait déjà d'ennui, et dont le nouvel hôte augmentait encore la retraite, ne savait plus à quoi se distraire. Après avoir tourné son fuseau d'une main paresseuse, caressé sa chatte, joué avec son geai, il lui prenait, comme à Peau-d'Ane, des

fantaisies de toilette; alors elle déployait ses antiques, dont pas une n'était de la couleur du temps, et elle les essayait, et elle se promenait de long en large dans sa chambre en rêvant à des réunions de jeunes femmes, à des fêtes de châtelaines, à des fanfares dans le bois, à mille autres choses. Le naufragé l'occupait aussi; elle ne connaissait d'autre gentilhomme que son père, et M. Roland avait treize lustres bien comptés. Or, entre vingt et trente ans, il devait être plus aimable.

Amice était petite fille d'Eve.

— Quel mal y a-t-il, pensait-elle, à désirer connaître mon père tel qu'il était autrefois?

Elle se posait cette question, lorsqu'une voix fraîche, harmonieuse, bien qu'un peu tremblante; s'éleva dans le jardin. Amice courut vers la fenêtre: l'étranger était assis sous l'arbre de Christophe; il était jeune, d'une figure noble et intéressante; il chantait le *Sône* favori de la jeune fille, en fallait-il davantage pour la bien disposer en sa faveur?

— S'il sait chanter, je chante aussi, moi, se dit la vaniteuse sirène. Et quelque recommandation qu'on lui eût faite, elle continua le *Sône* jusqu'au bout.

Amice était toute triomphante: au travers du rideau, elle observait la déconvenue de ce beau seigneur qui n'en savait pas si long qu'elle.

— Ouvrirai-je ma fenêtre? se demanda-t-elle en consultant des yeux son petit miroir; mes poules sont là; pourquoi ne regarderais-je pas mes poules?

La fenêtre s'ouvrit et se referma aussitôt. Mériadec remonta dans sa chambre où Christophe venait de rentrer. Hervoan dormait toujours.

V.

François Le Su.

— Ainsi, monsieur est sorti de sa chambre? dit Christophe avec un embarras qu'il cherchait vainement à déguiser. Monsieur a vu notre petit jardin, nos framboisiers, nos soucis?... Que pense monsieur de notre arbre?... Ce n'est rien pour celui qui habite au milieu des bois.

Et tendant le poing du côté d'Hervoan.

— Oh! vieux dormeur, grommela-t-il, si j'étais resté ici!...

— Oui, dit Mériadec d'un ton dégagé, oui, mon ami, je suis content de ma promenade.

— Monsieur a vu notre basse-cour? reprit Christophe en jetant sur le jeune homme un regard qui laissait deviner ses inquiétudes. On peut trouver de plus beaux coqs sur la grande terre, et je conviens que l'oie... Mais pour la poule tachetée! Oh! par exemple!

— Je me soucie bien de la poule et de l'oie! dit le convalescent; j'ai vu mieux que cela.

Et, faisant signe au vieillard de s'approcher de lui :

— Allons, reprit-il en riant, parle franchement : est-ce sa fille?

L'air impertinent dont cette question fut posée déplut singulièrement au valet de chambre; il avait pour sa filleule une incomparable tendresse, et qui l'emportait encore sur son dévouement à M. Roland. A l'expression de mécontentement qui se peignait sur le visage du vieillard, Mériadec regretta d'avoir cédé à une mauvaise habitude, et il résolut de parler d'une manière plus convenable.

— Je ris, continua-t-il, de l'extrême prudence de ton maître; non content d'ensevelir sa fille dans ce désert, il craint encore de la montrer aux étrangers que le hasard amène chez lui. Ne va pas te méprendre sur ma pensée : je respecte M. Roland et je sens pour lui une vraie gratitude; néanmoins, j'ai peut-être lieu de me plaindre d'une défiance que je n'ai jamais rencontrée nulle part.

— Lui se défier de vous, s'écria le valet; monsieur, vous ne connaissez pas mon maître... Vous ne savez pas...

Et Christophe se gratta l'oreille.

— J'occasionne trop de gêne dans cette maison, reprit doucement le naufragé, pour y demeurer davantage. J'ai vu, il y a deux heures, le capitaine et toute sa flotille revenir de la pêche. J'espère qu'un de ces matelots me procurera une barque; ma blessure est fermée, je n'ai plus de fièvre qui m'empêche de retourner à Pratguen.

Christophe ne voulait point de ce départ précipité.

— Y pensez vous, bégaya-t-il, voulez-vous tenter la Providence?... Ah! monsieur, avant de songer à partir, reposez-vous plutôt de la fatigue que vous éprouvez pour cette première et

imprudente promenade. Permettez-moi de préparer votre lit. Partir, mon Dieu! partir! il ferait beau voir une telle folie!...

Et le bonhomme arrangeait les couvertures et les oreillers, mais le vicomte l'arrêta.

— Christophe, reprit-il, ma place n'est point à la table de ton maître, du moment que ma présence en écarte sa fille. Les obligations que vous prétendez avoir contractées l'un et l'autre envers ma famille, sont plus qu'acquittées par les soins que vous m'avez donnés jusqu'ici. Encore une fois, je n'abuserai pas plus longtemps d'une hospitalité trop généreuse, et puisque je ne puis demeurer sans répandre la contrainte...

— Monsieur! balbutia Christophe en joignant les mains.

— Je vais réveiller Hervoan pour qu'il m'amène son fils, dit Mériadec.

Le jeune homme ne se pressait pas d'effectuer sa menace; cependant Christophe la prenait au sérieux, et il parcourait la chambre dans tous les sens, ne sachant, comme on dit, à quel saint se vouer. Enfin, après bien des hésitations, des demi-mots, des soupirs, il croisa ses deux mains sur sa tête, se laissa glisser sur une chaise, et répéta :

— Monsieur!

Il y avait dans l'accent dont fut prononcé ce *Monsieur* toute une révélation. Christophe avait pris son parti.

— Monsieur, recommença-t-il une troisième fois, laissez-moi le temps de me recueillir, et demain vous saurez toute l'histoire. Quand vous connaîtrez mieux M. Roland, vous ne vous offusquerez plus de la conduite qu'il tient à votre

égard, à l'égard de tout le monde. Demain, monsieur, demain!

En ce moment la porte s'ouvrit, et le capitaine, la jacquette encore mouillée des lames de mer, les jambes nues, le bonnet bleu à la main, entra dans la chambre.

— Déjà debout! dit-il avec une exclamation de plaisir. Convenez, mon gentilhomme, que notre père est un savant et qu'il vous a mis bien vite à flot.

Le docteur s'était réveillé tout exprès pour entendre son éloge. Cependant il secoua la tête, et dit d'un ton emphatique :

— Dieu!

Il est inutile de faire observer que les personnages de cette histoire se servaient habituellement de la langue bretonne, bien que de tous ceux dont il est fait mention jusqu'ici, le seul Hervoan n'entendit pas le français.

— Oui, répliqua François, Dieu est sans doute le premier médecin; mais soyez bien certain, mon père, qu'il n'est pas jaloux de votre science.

— A merveille, mon brave, dit Mériadec en adressant au marin un regard d'intelligence, Dieu est trop loin, n'est-il pas vrai, pour s'occuper beaucoup de nous? Pour moi, je ne veux pas enlever à mon vieux docteur la moindre parcelle de ma reconnaissance, et je déclare que je ne dois qu'à lui ma guérison, à lui tout seul.

Les deux pécheurs et le valet de chambre s'entre-regardèrent avec étonnement.

— Je crains de n'avoir pas bien compris, dit François Le Sû en fronçant le sourcil et en enfonçant son bonnet sur sa tête. A votre compte c'est donc moi, moi tout seul aussi qui vous ai

pêché sur les brisants où vous vous attachiez comme un coquillage? C'est à moi, à moi tout seul enfin que vous devez de n'avoir pas fait un dernier plongeon?

— Et à qui le devrai-je? demanda Mériadec.

— Nom d'un marsouin! s'écria le capitaine en frappant du pied, êtes-vous donc Patagon ou Parisien, que vous ne savez rien de rien au monde?

Cette brusque apostrophe déconcerta le disciple des *Politiques*. Pour la première fois de sa vie, il se voyait taxé d'ignorance, et par qui?

— Je croyais plus de bon sens à cet homme, pensa-t-il; cependant il m'a sauvé la vie, et je n'ai pas le droit de me fâcher.

Le capitaine parcourait la chambre à grands pas.

— Jeune homme, dit-il en se retournant tout à coup et en prenant la main du convalescent, vous avez une mère comme les autres, et la bonne femme a dû vous dire qu'il y avait quelqu'un là haut. Ce quelqu'un, François Le Sû le connaît, bien qu'il ne l'ait jamais vu. C'est lui, c'est Dieu qui m'a conduit entre les brisants, et qui m'a permis de vous ramener à la barque.

— J'y consens; dit Mériadec; je croirai ce que vous voudrez.

Christophe soupira.

— Monsieur, reprit François, je venais annoncer à M. Roland que la prière aurait lieu ce soir plus tôt que de coutume; elle sera suivie d'une instruction ficelée à ma manière. Y viendrez-vous?

L'idée, d'assister à la prière et au sermon eût toujours paru fort réjouissante à notre esprit

fort; mais en cette circonstance, elle lui sembla encore plus ridicule. Mériadec sentit que sa complaisance et son désir d'être agréable à François n'iraient pas jusqu'à lui permettre de conserver durant le sermon la gravité nécessaire. Peut-être qu'un sentiment d'orgueil le retint aussi; il ne voulait pas plier le genou, même à Enez Sizun.

— Il y a loin d'ici à l'église du bourg, et je suis encore bien faible, dit-il en étouffant de son mieux un éclat de rire moqueur. Je manquerai ce soir votre sermon, mon cher curé, nous verrons plus tard.

— Je ressemble à un curé comme un merle à une rame, dit le capitaine, et cependant j'ai un cœur pour aimer Dieu et une langue pour le bénir. Jeune homme, continua-t-il en ouvrant la fenêtre, et en montrant à Mériadec le ciel et la mer, savez-vous qui a fait cela?

— Ne discutons point sur un pareil sujet, répondit le convalescent; vous croyez ce que les prêtres vous ont enseigné, et moi je crois ma raison.

— Et votre raison vous dit?

— Qu'elle seule est Dieu, répondit fièrement le châtelain de Pratguen.

Le son d'une voix qui criait dans un coquillage, et appelait à la prière, interrompit la réplique du capitaine. François Le Sû appuya sa main sur l'épaule du vicomte.

— Mon enfant, dit-il, j'ai été autrefois pilote sur les vaisseaux du roi de France, et j'ai vu bien des naufrages depuis mon retour ici. Eh bien! quand vous serez dans votre cabine, là bas, souvenez-vous qu'un vieux marin vous a dit que vous gouverniez sur des brisants.

— A l'église ! à l'église ! répéta la conque marine.

Hervoan et François sortirent ensemble.

Jamais Christophe n'avait autant chiffonné sa cravate et promené sa main dans son reste de cheveux ; il jetait sa jambe gauche sur sa jambe droite, sa jambe droite sur sa jambe gauche, et tenait par moment sa tête à deux mains comme s'il eût craint qu'elle ne s'envolât. Un sifflement deux fois répété dans l'escalier, et qui était l'appel ordinaire de son maître, l'arracha de l'esca-beau où il se tordait depuis une demi-heure. Il se leva, et s'approchant de Mériadec :

— Monsieur ne parlait pas sérieusement ? dit-il d'une voix suppliante.

— Très-sérieusement, répondit l'athée en tournant le dos au vieux domestique.

Christophe descendit lentement l'escalier. M. Roland et sa fille l'attendaient à la porte.

Les deux vieillards et Amice prirent le chemin de l'église. Les pêcheurs et les femmes qu'ils rencontraient les saluaient respectueusement. M. Roland répondait à tous par un geste amical, mais il n'adressait la parole à personne.

Depuis environ quarante ans que M. Roland habitait l'île, on s'était accoutumé à ses manières. D'abord sa retraite dans un lieu si sauvage, le soin qu'il mettait à éviter toute conversation, sa vie de misanthrope éveillèrent plus d'un soupçon fâcheux. Quelques femmes allèrent jusqu'à hasarder le mot terrible de *sorcier*, et sans l'adroite Christophe, qui, interrogé par les insulaires, leur donna à entendre que le gentilhomme accomplissait un vœu, on lui eût fait sans doute un mauvais parti. Avec le temps, on s'habitua donc au

solitaire, et comme le valet était aussi sociable que le maître l'était peu, comme le vieux Christophe parlait volontiers des hautes qualités de *Monsieur*, et qu'il distribuait de sa part de petits présents dont lui-même était souvent l'auteur, l'éloignement que l'étranger avait inspiré se changea en une véritable sympathie. Disons encore que la vie mystérieuse de M. Roland ajoutait à son importance et au respect qu'on lui portait : les hommes vénèrent toujours beaucoup plus ce qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement, et les druides savaient ce qu'ils faisaient en se cachant dans des forêts impénétrables.

La jeune fille surtout excitait l'intérêt des femmes de l'île. Amice travaillait à toutes les layettes ; ses vieux vêtements étaient la propriété de tous les enfants de la paroisse. On l'avait vue naître et grandir : sa voix avait tant de douceur lorsqu'elle chantait à l'église ! Ses yeux et ses lèvres répondaient si gracieusement au salut qu'on lui faisait ! Christophe avait dit que la volonté de M. Roland était qu'on ne parlât pas trop à sa fille, et bien qu'on souffrit de cette défense, on s'y conformait scrupuleusement. Toutefois, on devinait que *la demoiselle*, comme ces femmes la nommaient, n'eût pas dédaigné la conversation de ses humbles voisines. Lorsqu'elle sortait accompagnée de Christophe, qui, par ordre de M. Roland, la suivait partout, elle s'arrêtait souvent à contempler les travaux des pauvres paysannes, soit que celles-ci se livrassent à la dangereuse pêche du goémon, soit qu'elles se partageassent les terres en les mesurant avec leur tablier. — Elles sont heureuses, disait tout bas Amice ; elles ont une mère et des sœurs ! Ses désirs allaient

peut-être plus loin. Amice embrassait les petits enfants ; une larme glissait sur sa joue, et chaque jour elle se sentait plus à plaindre.

M. Roland et les siens arrivèrent à l'église, où toute la population de l'île se trouva bientôt réunie. François s'agenouilla au pied de l'autel, et, commençant la prière du soir, il loua le Dieu des miséricordes, invoqua les saints et les anges, pria pour les morts, et enfin récita ces litanies où les élans d'amour et d'admiration, les appellations les plus tendres et les plus touchantes s'enchaînent les unes aux autres comme des fleurs dans une guirlande de mai. Puis la foule, entonnant un cantique dont les hommes et les femmes chantaient alternativement un couplet, se répandit dans le cimetière, et se groupa autour d'une croix couverte de mousse, la première peut-être que la religion chrétienne eût élevée sur le berceau (1) de Merlin. M. Roland s'assit sur la tombe de sa femme, Amice se plaça à côté de lui et Christophe à ses pieds. François Le Sû monta sur la plus haute marche du calvaire, et tous se disposèrent à écouter avec recueillement le matelot prédicateur.

(1) Suivant une ancienne tradition, Merlin aurait été élevé par les prêtresses de l'île de Sein.

VI

Le Credo du capitaine.

— Il est un Dieu, dit le capitaine encore ému de ce qu'il venait d'entendre chez M. Roland ; il est un Dieu, et celui qui navigue sous un autre pavillon que le sien ne sera jamais mon matelot. Voyez autour de vous, mes amis, ces champs où le blé vert couvre les sillons tracés par vos femmes ; contemplez cette mer moutonneuse où passe et repasse notre flotille ; admirez la vaste étendue du ciel ; là bas, ce phare qui s'éteint après avoir brillé tout le jour, ici, ce fanal qui s'allume et va nous éclairer durant la nuit. Vous ne pouvez arrêter les yeux nulle part sans rencontrer la preuve d'une création toute puissante. Le Seigneur nous entoure de ses ouvrages, il nous enveloppe de ses merveilles, et il se trouverait parmi nous une langue assez ignorante, assez menteuse, assez hardie pour le renier ? O mes enfants ! si cette parole impie : — Dieu n'est pas, — effrayait en ce moment vos oreilles, elle vous étonnerait autant, j'en suis sûr, que si vous entendiez les poissons que nous avons pêchés ensemble, ces poissons qui se débattent dans nos filets, se dire

entre eux, quand nous les tirons dans la barque : — Il n'y a point de pêcheurs.

« Il y a des pêcheurs, n'est-il pas vrai ? et les poissons auraient beau dire le contraire, que nous ne les tiepdrons pas moins dans nos mailles. Il y a un Dieu aussi, et il nous a envoyé son fils pour nous sauver, et ce fils travaillait de ses mains, et ses premiers compagnons furent des matelots et des poissonniers comme nous. Est-ce qu'on invente ces choses-là, par exemple ? Demandez à ce marmot qui joue dans ce coin aux pieds de sa mère, demandez-lui comment il se figure le fils de Dieu, et si l'enfant n'est pas instruit d'avance, sa réponse (vous pouvez vous en convaincre à l'instant) sera à dix millions d'encablures de la vérité. Je jurerais qu'il donnera à Notre Seigneur un manteau royal ou tout au moins une mitre d'évêque ; il cherchera dans l'église le saint le plus chamarré d'or, il l'entourera de ce qu'il connaît de plus pompeux, et il dira résolument : — C'est ainsi qu'il était ! — Ah ! bien oui ! vire de bord, mon mignon ! tous les hommes auraient dit comme toi, depuis le dernier mousse jusqu'au vieux de la cale, et c'est pourquoi la chose ne vient pas des hommes.

« Dieu existe, et son fils est Dieu comme lui. Ce fils, moins heureux que les oiseaux du ciel, et qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, ce fils qui passa sur la terre en faisant le bien, mourut, après avoir remis le gouvernail de son Église entre les mains d'un matelot. Depuis, la barque de saint Pierre n'a cessé de naviguer entre des écueils et des dangers de toutes sortes auxquels elle échappe toujours ; elle a doublé je ne sais combien de caps où de

maudits sauvages la guettaient et cherchaient à l'égarer par de faux signaux, elle a coulé bas une multitude de chaloupes canonnières envoyées contre elle ; elle a triomphé de l'ouragan et du calme plat ; enfin elle file vent-arrière vers sa destination, se confiant dans l'habileté du pilote et tranquille comme Baptiste. Certes, si ce n'est là un grand miracle, moi, François Le Sû, je ne m'y connais pas.

« Je crois donc en Dieu, je crois à son fils unique et je crois à l'Eglise notre mère ; je crois aussi à la vie éternelle et à la vérification du livre de Loch, à la suite de laquelle les méchants seront punis et les bons récompensés. Certains hommes, on me l'a appris quand j'étudiais en Léon, certains hommes, au lieu d'exécuter les ordres du capitaine, brouillent les manœuvres, engagent la barre, et font un branle-bas général à propos de rien. Loin de se réjouir dans l'idée de ne pas mourir tout entier, de retourner avec leurs amis dans un meilleur ancrage, ils vous empoignent niaisement leur lest d'espérance et le jettent par-dessus le bord. Après cela, ils se croisent les bras, et, tout enorgueillis de ce qu'ils ont fait, ils disent : « Nous sommes comme la bête. » Merci, les anciens ! parlez pour vous tout seuls.

« Nous sommes comme la bête ! reprit le capitaine avec indignation et en relevant fièrement sa noble tête. Nos vaches, nos animaux domestiques recherchent-ils comme nous la fosse où l'on a caché ceux qui les ont mis au monde ? . . . Non, vous n'êtes pas comme la bête, vous qui avez perdu votre mère ou votre fils, votre femme ou votre ami, et qui venez vous agenouiller sur sa tombe ! Notre amour pénètre à travers les plan-

ches du cercueil ; il déchire le drap qui enveloppe le cadavre ; il souffle sur les restes chéris, et il les ressuscite pour l'éternité. Tranquillisez-vous, matelots ; s'il en est plusieurs parmi vous que la mort a violemment isolés en ce monde, il est un autre mouillage où vous retrouverez ceux que vous avez perdus. Vous avez été assaillis par l'ouragan au moment où vous y songiez le moins ; mâts, vergues, voilure, tout est venu en bas... N'importe ! ne perdez pas courage : la religion a toujours des mâts de fortune en réserve, et plus tard... »

François s'arrêta un instant ; il pensait à sa femme, l'unique amour de sa jeunesse : sa voix devenait plus sourde, son cœur se gonflait de sanglots, et il sentait qu'il allait pleurer :

« Eh bien ! oui, je pleure ! reprit-il en laissant tomber son front sur une de ses mains et en indiquant un des coins du cimetière, je pleure, car Marguerite est là ; j'ai entendu les cordes glisser sur son cercueil, et après trente ans, il me semble que je l'aime encore comme au premier jour. Mon Dieu ! mon Dieu ! je crois à la vie éternelle ! Je sais que Marguerite est morte, et je vous bénis de m'ordonner de croire que je la retrouverai ! »

Tous les auditeurs fondaient en larmes ; il ne s'agissait pas d'une douleur personnelle au capitaine : quel homme n'a personne à regretter ? Le vieux marin s'essuya les yeux, et, frappant du pied la pierre où il se tenait debout, il continua d'un accent plus rude :

« Dieu vous préserve d'une croisière en compagnie de l'athée ! Celui qui a renoncé à s'assurer là-haut un bon hivernage, gouverne de façon

à en priver les autres. C'est pour cela qu'il étale sur le pont une cargaison de misères qu'il devrait rougir de garder, même à fond de cale. A vos pièces, garçons ! à vos pièces ! où il vous surprendra, il vous tirera bordée sur bordée, et, dans quelque direction que le vent souffle, il percera du jour dans vos voiles !

« Honte au méchant qui, non content de n'améliorer les eaux d'aucun de ses camarades, veut leur retrancher encore leur ration de bonheur ! Nous autres pauvres gens, nous avons à essayer bien des bourrasques ; notre traversée dans la vie n'est que fatigues et privations, et si nous conservons du courage jusqu'au bout, c'est qu'au milieu de nos épreuves nous rêvons le port. Supposons un instant que ce port soit un brouillard, une fumée, un rien du tout ; l'homme qui nous avertirait de notre erreur sans nous rien donner en échange, serait-il un vrai matelot ? nous rendrait-il un service ?... Ah ! bien oui, les vieux ! — Tenez-vous à savoir la récompense qu'il mériterait ? Un nœud coulant autour du cou et quelques gambades au bout de la grande vergue.

« Conservons notre foi, mes amis ; conservons notre espérance, et notre pain de racines sera moins dur, et nous dormirons en paix dans nos bateaux ou sous nos toits de goémon. Exécutons de notre mieux la manœuvre qui nous est commandée, et pour cela aimons-nous les uns les autres, et soyons prêts à tout sacrifier à ceux qui ont besoin de nos secours. L'athée peut y regarder de près avant de donner sa vie, puisqu'une fois coulé au fond il n'espère plus revenir à flot. Il en est autrement de nous, la tombe n'est pas à nos yeux un de ces gouffres où le vaisseau s'engloutit

sans retour ; non, c'est un bassin couvert où il est radoubé et calfaté, et d'où il sortira coquet, charmant, retravaillé à neuf, et prêt à faire voile pour les îles du ciel. »

Ce morceau d'éloquence, trempé d'eau salée, eut un grand succès dans l'auditoire entièrement composé de marins et de femmes de marins ; le seul M. Roland en fut médiocrement satisfait.

— A quoi bon, dit-il à sa fille en s'en retournant à sa maison, à quoi bon parler d'athées et d'athéisme à ces braves gens qui n'en ont pas eu l'idée jusqu'ici ! Notre capitaine brûle sa poudre aux mouettes, et je le lui ferai entendre à la première occasion.

— Ce discours m'a rendue toute triste, répondit Amice en s'efforçant de sourire ; je ne puis me figurer des hommes qui ne croient pas en Dieu. Dites-moi, mon père, en avez-vous quelquefois rencontré ?

— Rarement, dit le gentilhomme, et pourtant ils ne sont que trop nombreux.

— En vérité ? reprit la jeune fille ; et comment cela peut-il être sur la grande terre où tout abonde ? Comment ne pas croire à un bienfaiteur, quand l'on profite à chaque instant de ses bienfaits ?

— Ma chère enfant, dit M. Roland avec un soupir, je vous ai souvent répété que les hommes étaient inconséquents et surtout ingrats.

— Oui, mais ingrats pour celui qui leur prête son soleil, celui qui mûrit leurs blés !

Le solitaire garda un moment le silence, puis il reprit :

— Savez-vous quelle récompense ils accordent

à l'abeille qui, elle aussi, leur donne à la fois nourriture et lumière?... Ils la font mourir !

— Les cruels ! dit Amice ; et se penchant à l'oreille de Christophe :

— Et toi, en as-tu vu de ces athées ?

Christophe baissa le front et serra sa cravate comme s'il voulait s'étrangler. Ce fut sa seule réponse.

Amice se tourna vers son père :

— A quel signe les reconnaissez-vous ? demanda-t-elle ? Ils portent sans doute sur le visage quelque marque de réprobation ? leur regard est farouche ? leur sourire fait peur ?

— Pas toujours, dit M. Roland.

— Il en est de jeunes, de beaux, d'aimables, murmura Christophe.

Amice ne poussa pas ses questions plus loin ; elle montra du doigt la maison de son père, et s'arrêta toute troublée.

A la porte de la maison de M. Roland était un cercueil de pierre du quatrième ou cinquième siècle, creusé en forme d'auge, et provenant probablement de la ville d'Is. Ce cercueil, sur lequel étaient gravés des caractères inconnus, avait été renversé et servait de banc aux deux vieillards. Les femmes qui venaient à la citerne dont l'eau servait à toute l'île, après avoir rempli leur vase, s'aidaient aussi de cette pierre pour les soulever plus commodément. Au moment où Amice y jeta les yeux en revenant de l'église, un homme y était assis : c'était Mériadec.

— Eh quoi ! dit M. Roland, en pressant le bras de son domestique et des éclairs dans les yeux, ce jeune homme est en état de quitter sa chambre

et de s'exposer ainsi à l'air du soir?... Vous le disiez si faible!

— Et il l'est réellement, monsieur, dit Christophe, comment savoir?... pouvais-je devenir?...

Le convalescent ne lui laissa pas le temps d'achever, il s'avança au-devant de ses hôtes et leur fit un gracieux salut.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton respectueux en s'inclinant devant Amice, M. Roland a dû vous dérober la vue d'un pauvre malade, et je l'en remercie pour vous et pour moi. Comme votre père, quand j'avais quelqu'un à aimer, j'eusse voulu lui épargner jusqu'à l'apparence de la tristesse.

— Monsieur! bégaya Amice, les yeux baissés et toute tremblante sous son petit chaperon de velours noir, monsieur!... (Faute de l'employer avec François et son père, elle n'avait encore adressé ce mot à personne.)

— Et vous, mon généreux ami, reprit le rusé Mériadec, permettez-moi d'espérer que vous ne changerez pas plus longtemps vos douces habitudes. Me voilà guéri; je n'ai plus que quelques jours à passer avec vous, ne me laissez pas croire, en vous gênant encore à cause de moi, que mon séjour ici a pu vous être désagréable.

La réponse de M. Roland ne fut guère moins laconique que celle de sa fille. Il enrageait, et la crainte de passer pour un de ces pères ou de ces tuteurs jaloux, dont Molière amusa la France vingt ans plus tard, ne lui permettait pas d'éclater.

— Ravi, disait le misanthrope en roulant les yeux, enchanté de vous voir en pleine convalescence. — Amice, va terminer là-haut l'ouvrage

que tu sais. — La pauvre enfant est timide, monsieur, bien timide, un étranger lui fait peur.

Mériadec trouva mille bonnes raisons pour engager le gentilhomme à triompher de la timidité de sa fille. M. Roland promit d'essayer.

VII.

L'héritière de Rosearnou.

Lorsque le valet de chambre entra le lendemain chez Mériadec, il trouva le jeune homme assis près de la fenêtre et assistant de loin au départ des pêcheurs. L'absence de ceux-ci, qui d'ordinaire ne se prolongeait pas au-delà de quatre ou cinq jours, devait être plus longue cette fois, aussi toute la population était-elle au rivage. Les hommes préparaient les barques, ou, chargés de leurs filets, échangeaient quelques mots d'adieu avec leur famille; les femmes portaient les provisions nécessaires aux voyageurs, et les enfants, plus affairés que les autres, allaient des bateaux aux rochers, des rochers aux bateaux, tout fiers de sentir un panier sur leur tête ou une rame sur leur épaule. Les uns s'embarquaient, les autres poussaient au large, plus loin une voile disparaissait dans le brouillard. Partout on riait, on causait paisiblement, comme si quatre ou cinq lieues de mer hérissée d'écueils ne s'étendaient point autour de l'île.

— C'est toi, dit le naufragé en avançant près de sa chaise l'escabeau où Christophe s'asseyait ordinairement. Je t'attendais avec impatience. Il

me tarde de connaître ce que tu as promis de me raconter.

— Votre mère vous en a déjà appris quelque chose? demanda le vieillard.

— Pas un mot, dit Mériadec; je n'avais pas quinze ans quand je la perdus; mon père était mort avant elle. Je me souviens pourtant d'avoir entendu parler de M. Roland du Guermeur. On l'accusait, je crois, de trahison.

— Mon pauvre maître! reprit Christophe. Écoutez-moi, Monsieur, et vous n'aurez plus le courage de jouer avec les appréhensions d'un père, comme vous l'avez fait hier au soir.

Mériadec sourit.

— Je suis tout oreille, dit-il.

Christophe commença le récit suivant (1) :

Dieu nous préserve des guerres civiles, monsieur, et de ces querelles de ligueurs et de royaux qui ont fait de la Basse-Cornouaille un rendez-vous de toutes les douleurs! Les villes et les villages livrés aux flammes, les châteaux détruits, les moissons perdues, les femmes outragées, les enfants écrasés contre la pierre, la peste sévissant de tous côtés, d'innombrables cadavres abandonnés à la voracité des loups : voilà ce que j'ai vu de mes yeux à la fin du dernier siècle.

M. Roland du Guermeur, mon maître, habitait, avec sa mère, tantôt la ville de Quimper, tantôt son petit manoir de Coroarch. Il était fiancé depuis l'âge de dix ans à la plus jeune fille d'un de ses voisins, M^{lle} de Kervel, devenue plus tard

(1) Le chanoine Moreau, dans ses *Mémoires sur la Ligue en Bretagne*, raconte les principaux événements de la vie de Roland du Guermeur.

M^{me} de Pratguen. Cette jeune personne, douée de toutes les vertus, mais dénuée de beauté, n'inspirait qu'une amitié de frère au jeune Coroarch; pourtant il n'eût pas songé à rompre un engagement qu'il regardait comme sacré, si un événement terrible n'avait amené une autre femme sous le toit de M^{me} du Guermeur.

— C'est cela, dit Mériadec, s'il n'eût pas trouvé l'occasion d'être infidèle, il ne l'eût pas été. Mais tu ne me dis rien de toi.

— J'étais fils du frère de lait de M^{me} du Guermeur, reprit Christophe, et la châtelaine de Coroarch, bien qu'elle fût pauvre, me croyant de la vocation pour l'état ecclésiastique, s'était chargée de me faire instruire. Au temps des vacances, je revenais dans son modeste manoir, où M. Roland, de quelques années plus jeune que moi, et alors d'un caractère enjoué, m'attendait toujours avec impatience. Nous nous aimions, et, de mon côté, cet attachement fut poussé si loin que, pour ne plus quitter Coroarch et ses habitants, je renonçai à me faire prêtre. J'étais orphelin.

— Christophe, me dit M^{me} du Guermeur en me montrant son fils, voici ton seigneur et ton élève : aime-le bien, sers-le fidèlement, et apprendslui ce que tu sais.

Je devins ainsi précepteur et valet de chambre du jeune Coroarch.

— A la bonne heure, dit Mériadec, reviens maintenant à la friponne qui jeta la pomme de discorde entre les fiancés.

— M^{me} du Guermeur avait pour amie une dame de Roscarnou, veuve d'un conseiller du présidial de Quimper. Cette dame était du parti du roi : elle habitait la paroisse de Gouëzec où, par ses

manières hautaines et ses menaces contre les paysans-ligueurs, elle s'était attiré la haine générale. Un soir du mois de septembre 1590, une troupe de cavaliers s'arrêta à sa porte ; c'étaient Claude du Chastel, baron de Kerlec'h, et Jeanne de Coëtquen, sa jeune épouse, qui, escortés d'une soixantaine d'amis ou serviteurs, se rendaient de Rennes à Brest, et réclamaient en passant l'hospitalité pour la nuit. Claude du Chastel et toute sa compagnie appartenaient au parti de la dame du lieu, aussi reçurent-ils le meilleur accueil. On se mit à table, on fit bonne chère, et l'on buvait sans doute à l'extermination des communes voisines, toutes hostiles aux royaux, quand le bruit du tocsin se fit entendre. Il sonnait à la fois à Gouëzec, Lennon, Pleyben et Edern.

— Écoutez ! dit la jeune baronne de Kerlec'h, aurions-nous été découverts, malgré notre précaution d'éviter les chemins fréquentés ?

— Laissez donc cette misérable paysantaille sonner ses cloches ! dit la châtelaine de Roscarnou ; elle ne viendra pas vous chercher ici.

— Si elle vient, nous serons prêts à la recevoir, répondit en riant Claude du Chastel ; nous ne salirons pas nos épées à la combattre ; nous la chasserons à coups de bâton.

Cependant la *paysantaille* se disposait à noyer dans le sang ces bravades insultantes. De clocher en clocher l'alarme s'était répandue dans tout le pays, et, dans les paroisses voisines de Roscarnou, des hommes armés de fourches et de hallebardes accouraient de toutes parts. La châtelaine royaliste avait eu un neveu massacré par les habitants de Pleyben : elle avait juré de s'en venger, et les cavaliers qu'elle hébergeait maintenant

ayant été aperçus, on avait cru que la dame de Roscarnou allait tenter d'exécuter ses menaces. Bientôt une multitude irritée se trouva rassemblée aux portes du manoir, où les royaux, ne doutant pas de chasser, dès qu'il leur plairait, cette armée de manants, buvaient, riaient et chantaient toujours.

— Au nom du ciel, monseigneur, prenez plus de souci du danger où nous sommes ! s'écria tout à coup une des femmes de la maison ; je viens de regarder par la fenêtre de la tourelle, et j'ai vu que les paysans s'occupaient à couper les chemins, qui peut-être ne sont déjà plus praticables aux chevaux.

A cet avertissement, les assiégés se levèrent en foule et reconnurent la fâcheuse position où ils s'étaient mis par leur dédain imprudent. Plusieurs gentilshommes du parti de la Ligue s'étaient réunis aux communes, et attendaient la sortie des hôtes de Roscarnou. Ceux-ci tentèrent de se retirer de la place où ils s'étaient laissé bloquer, mais trouvant partout des fossés, des retranchements, il leur fallut au plus vite revenir sur leurs pas.

— Défendons-nous ! cria le jeune baron à ses amis ; et, embrassant sa femme épouvantée : Je te sauverai, Jeanne, ou je mourrai avec toi !

En effet, il n'avait plus qu'à mourir. Des monceaux de fagots étaient entassés autour du manoir ; on y avait mis le feu, et déjà des tourbillons de flammes s'élevaient partout. Mieux valait encore périr par le fer que dans cette fournaise ardente : les hommes, l'épée au poing, se jetèrent en avant ; les femmes les suivirent, folles de peur. Ah ! monsieur, que ce lugubre incendie éclaira

un horrible spectacle ! Je m'y trouvais, moi, jeune homme de dix-neuf ans, entraîné par la curiosité et emporté dans la foule. Je vois encore ces paysans furieux, recevant sur leurs fourches, frappant de leurs hallebardes des femmes, des jeunes filles, des enfants qui leur demandaient grâce et se traînaient à leurs pieds !

Les cris de rage, les vociférations des combattants, les gémissements des blessés, les hennissements des chevaux qui, les crins à demi-consommés, se jetaient dans la mêlée et augmentaient le nombre des morts, le son du tocsin dans les campagnes, tous ces bruits sinistres effraient encore mon oreille, bien que plus d'un demi-siècle se soit écoulé depuis cette funeste nuit. La baronne de Kerlec'h tomba devant moi blessée à la gorge, et j'aidai M. de Rosampoul, qui voulait la sauver, à la transporter à l'écart. Tout fut massacré impitoyablement, à l'exception de cette jeune femme et d'un enfant dont je vous parlerai tout à l'heure. Le manoir fut entièrement brûlé, et des richesses qu'il renfermait naguère, celles que le feu ne consuma point, furent pillées par la multitude.

Christophe s'interrompit. Ces terribles souvenirs étaient si présents à sa mémoire, que la sueur inondait son visage. Il eut besoin de quelques moments de repos avant de reprendre son récit.

— Saisi d'horreur, continua le vieillard, cloué à ma place sur cet affreux champ de bataille, après le massacre et le pillage, je vis la foule s'éloigner. Je demeurai seul au milieu des morts avec un autre jeune homme à peu près de mon âge, qui était de ma paroisse et se nommait Jean le Guiriec. J'ignore s'il avait pris part au combat. Appuyé sur un bâton noueux taché de sang, il

contemplant les murs de Roscarnou enveloppés de flammes et de fumée. Je m'approchai de lui.

— Jean, lui dis-je, cela n'est-il pas horrible ?

— Oui, répondit le Guiriec, et pourtant cette femme voulait aussi brûler nos chaumières.

Je soulevai quelques cadavres, espérant y trouver un reste de vie ; mais je les laissai retomber l'un après l'autre avec découragement.

— Que faisons-nous ici ? dit Jean le Guiriec, viens, Christophe.

— Partons, répondis-je en continuant de regarder autour de moi si je ne découvrirais personne qui eût besoin de secours.

En passant près d'une des fosses creusées par les paysans pour couper la retraite aux cavaliers, je poussai un cri de joie : j'avais vu remuer un corps dans cette fosse.

Un cri de terreur me répondit. Je sautai dans la tranchée où une enfant de dix ans, l'héritière de Roscarnou, avait miraculeusement échappé au massacre.

— Grâce ! grâce, au nom du bon Dieu !.... dit-elle en pleurant et en se couchant sur la terre. J'essayai de la calmer, et je l'engageai à me suivre. La pauvre jeune fille ne fit aucun mouvement : elle avait perdu connaissance.

— Tu la transportas à Coroarch ? demanda le convalescent.

— Oui, répondit Christophe, et ce fut la cause de tous nos malheurs.

La mère de M. Roland recueillit l'orpheline avec le plus tendre intérêt ; mon jeune maître aussi promit de l'aimer comme sa sœur.

— Et il tint plus que sa promesse, dit Mériadec, c'est toujours ainsi.

— Oui vraiment, dit le vieillard ; l'héritière grandit, et, dès l'âge de treize ans, c'était déjà une des plus belles filles de Cornouaille. Mon maître l'aima plus qu'une sœur, et il regretta amèrement cette promesse qui l'engageait à votre mère. Sa passion et le chagrin qui en résulta ébranlèrent fortement sa santé ; il tomba malade, et une nuit que M^{me} du Guermeur veillait au chevet de son fils, elle lui arracha son secret.

La dame de Coroarch voulait le bonheur de son enfant ; elle se dit qu'elle devait tout avouer aux parents de M^{lle} de Kervel, et obtenir d'eux qu'ils lui rendissent sa parole. La jeune fiancée, bien qu'elle aimât M. Roland, plaida elle-même pour lui, et le mariage du sieur de Coroarch avec l'héritière de Roscarnou fut décidé.

— Ma bonne, ma noble mère ! s'écria Mériadec.

— Dites votre pieuse mère, monsieur, dit Christophe ; il n'y a que la foi, et une foi vive qui permette certain sacrifice.

— C'est bien ! poursuis, dit l'esprit-fort.

— M. Roland n'avait pris aucune part à la guerre, continua le valet de chambre ; il était d'ailleurs fort jeune, n'ayant pas accompli sa dix-neuvième année le jour de son mariage. Sa femme avait à peine quatorze ans.

Quimper était alors sous l'autorité du duc de Mercœur, et beaucoup de gentilshommes des manoirs environnants s'y étaient réfugiés. Parmi ces derniers se trouvait le sieur de Kerservant, jeune homme aimant le plaisir et connu par ses galanteries. Ce seigneur qui possédait une grande fortune, et avait, en conséquence, beaucoup d'amis, rechercha la société de mon maître, simple gentilhomme et dans une position plus que modeste ;

il venait chaque soir dans la maison que nous habitions près de la porte des Régaires, et bientôt ses assiduités donnèrent lieu à d'injurieux soupçons.

Prenez garde! disaient à M. Roland ses amis et ses proches, Kerservant est flatteur, insinuant, habile à tromper; il parle agréablement de ses faits d'armes; il possède enfin des moyens de séductions que vous n'avez pas. Veillez à votre honneur, Coroarch, et n'oubliez pas que votre femme n'est qu'une enfant!

Ces avis étaient superflus : mon maître n'avait pas été dupe des prévenances de son dangereux ami, et s'il ne lui avait point fermé sa porte, c'est que dans ces temps de troubles, où chacun devait veiller à sa propre sûreté, le pauvre M. Roland, dont j'étais toute l'escorte, ne se sentait pas bien fort contre un homme riche comme l'était Kerservant. M^{me} du Guerneur assurait son fils que le moyen de les débarrasser de l'importun visiteur appartenait seulement à la jeune femme.

Faisons-lui la leçon, disait-elle; au lieu de rire et de paraître prendre goût aux contes de Kerservant, qu'elle feigne de l'ennui, et qu'elle se rende aussi maussade que possible.

— C'était assez adroit, mais tout à fait inexcusable, s'écria Mériadec; quelle femme consentira jamais à paraître maussade pour le repos de son mari?

— Vous avez peut-être raison, reprit Christophe en arrêtant sur le jeune homme un regard plein de tristesse : l'héritière de Roscarnou ne répondit pas à l'espérance de M^{me} du Guerneur, et loin de chercher à décourager Kerservant, elle déclara qu'il la divertissait par ses histoires et qu'elle le voyait avec le plus grand plaisir.

— Pauvre mari! dit Mériadec.

— M. Roland, poursuivit le valet de chambre, s'apercevait chaque jour que le cœur de sa femme s'éloignait de lui. Ayant de justes sujets de plaintes, il se plaignait, et ses continuelles remontrances et celles de sa mère, et les querelles et les reproches empiraient le mal. La jeune femme ne vit plus dans son mari qu'un tyran, et Kerservant y gagna, lui l'homme de plaisir, le conteur aimable, le magnifique seigneur toujours prêt à donner des fêtes et à faire de riches cadeaux. Une après souper, que Kerservant était venu suivant son habitude au logis de mon maître, il offrit à la jeune femme un nœud de diamants et un éventail.

— Et elle s'empressa d'accepter? demanda M. de Pratguen.

— Elle accepta, malgré le refus que son mari faisait en son nom, malgré l'opposition formelle de sa belle-mère. Furieux de voir sa femme se disposer à serrer ces présents, mon maître fut incapable de se contenir. Il saisit le nœud de diamants et l'éventail et les jeta par une fenêtre, en accusant Kerservant de déloyauté et de perfidie.

— Baptiste, dit celui-ci sans paraître s'apercevoir des injures du sieur de Coroarch, cours, ne fais qu'un saut dans la rue, et rapporte à madame ces bagatelles qu'elle veut bien agréer. Roland a perdu la tête; il faudra aviser au moyen de le faire enfermer quelque part.

Les amis et les laquais, dont le brillant seigneur se faisait accompagner partout, saluèrent ces paroles par un bruyant éclat de rire. Kerservant n'était pas loin de la vérité : le sieur de Coroarch était fou de colère; il avait tiré son épée, et l'on

eut toutes les peines du monde à la lui arracher des mains. Je ne m'appesantirai pas sur une scène de violence où je fus blessé, et où ma jeune maîtresse fit paraître beaucoup plus de sollicitude pour les jours de Kerservant que pour ceux de son mari ; il me suffira de vous en raconter les suites.

Kerservant et les siens s'étaient retirés ; l'héritière de Roscarnou, entraînée par sa belle-mère, venait de rentrer dans sa chambre. — Christophe, me dit mon maître, si cet homme n'est pas un lâche, il me rendra raison de tant d'outrages ; nous le verrons demain.

VIII.

Le coup d'arquebuse.

Dans le nombre des gentilshommes réfugiés à Quimper, il s'en trouvait plusieurs qui, ayant changé de parti à la suggestion de Lézonnet, gouverneur de Concarneau pour le roi, songeaient à surprendre la ville. Déjà la plupart des autres villes de Bretagne s'étaient soumises au Béarnais, et le sieur de Kerservant était de ceux qui travaillaient en secret à ce que Quimper fit comme elles. Les conspirateurs se rassemblaient souvent chez un cabaretier huguenot, près de la porte de la rue Neuve. Mon maître le savait, sans connaître pourtant le but de ces réunions, et ce fut là qu'il se rendit. Kerservant tenait le haut bout de la table. Les sieurs du Granec, de Beaucours, de la Fontaine-Bouché et de Kerdégace l'entouraient.

Nous nous arrêtâmes sur le seuil de la porte, et mon maître fit signe à son ennemi qu'il voulait lui parler.

— Soyez le bien-venu, Coroarch, dit Kerservant avec le geste le plus gracieux et en s'avancant vers nous ; puis-je vous être bon à quelque chose ?

— Après ce qui s'est passé hier, répondit M.

Roland, vous ne pouvez douter du motif qui m'a conduit ici.

— Que s'est-il donc passé de si grave ? Allons, mon ami, vous êtes un sauvage et un jaloux.

— Je ne suis pas venu ici pour vous écouter, monsieur, mais pour mesurer mon épée avec la vôtre. Acceptez-vous un cartel ?

— Impossible, mon enfant ; impossible avec vous, si novice dans le métier des armes. Et puis, demandez à ces messieurs, j'ai bien autre chose en tête, ma foi !

— Allons, Coroarch, vous êtes un jaloux, un extravagant !... s'écria toute la compagnie.

— Vous ne voulez pas vous battre ? dit M. Roland en touchant de son épée l'épée de son rival ; vous êtes donc un...

On ne le laissa pas achever.

— Un de vos meilleurs amis, dit Kerservant, tandis que les conspirateurs, dont il était le chef, criaient tous ensemble que mon maître était un enfant et un fou, et qu'il ne méritait pas la femme qu'il avait le bonheur de posséder.

— Si vous n'êtes pas le plus méprisable des hommes, reprit M. Roland, après le refus que vous venez de faire, vous ne paraîtrez plus devant moi.

— Non, sans doute, pas avant ce soir, répondit Kerservant en s'écartant prudemment de la porte, car il sentait qu'après sa réponse il ne restait qu'à lui cracher au visage ; pas avant ce soir, répétait-il retranché derrière ses affidés : ignorez-vous, cher Coroarch, que nous avons bal chez vous cette nuit ? Les invitations sont faites ; votre charmante femme vous le dira.

Mon maître se précipita dans la chambre, et

j'entrai après lui, fermant les poings, et prêt à casser la tête de Kerservant au premier avis qui m'en serait donné. Le sieur de Beaucours se jeta devant nous.

— Coroarch, dit-il, la passion vous égare. Vous-lez-vous, par votre jalousie ridicule, devenir la risée de toute la ville ?

— En effet, dit M. Roland, dont le front se couvrit de rougeur, je ne serai que ridicule. Un homme d'honneur outragé, un cœur flétri dans ce qu'il a de plus cher, quoi de plus propre à exciter la gaieté publique ? Kerservant, ajouta-t-il avec un rire convulsif, s'il est vrai que ma femme ait fait des invitations de bal, venez, accourez à la fête ; je saurai cacher notre mésintelligence. Ce monde, composé de maris et d'hommes qui le deviendront, ce monde imbécile vous ferait la part trop belle.

Tant que nous fûmes en vue de la maison où les principaux conspirateurs étaient réunis, M. Roland marcha d'un pas rapide ; mais dès que nous eûmes tourné dans une rue voisine, il eut besoin de mon bras pour se soutenir.

— Christophe, dit-il, nous partirons dans deux ou trois jours.

— Et ce bal, m'écriai-je, le souffrirez-vous cette nuit ?

— Je le souffrirai. Tu l'as entendu, le lâche a refusé mon cartel.

— Je comprends votre projet, vous le soufflettez au milieu du bal, et alors...

— Hélas ! interrompit mon maître, un tel éclat ne ferait qu'ajouter à ma honte, et il nous perdrait tous. Que suis-je moi, pauvre sieur de Coroarch, qui n'ai que toi au monde ? Que suis-je

auprès de Kerservant toujours escorté d'une suite nombreuse et allié à toutes les familles puissantes du pays?... Cependant, tu l'as bien compris, je me vengerai ; il faut que je me venge. Cette nuit, Christophe, quoi qu'il puisse en arriver ensuite, à défaut de mon épée qu'il a méprisée, mon arquebuse...

— Non, répliquai-je à demi-voix, laissez-moi me charger de cet acte de justice. Si je suis découvert, j'ai une histoire toute prête qui ne compromettra ni vous ni votre femme. Que je vous rende la paix, le bonheur, et peu m'importe d'être pendu ensuite.

M. Roland secoua la tête :

— Tu n'as pas été outragé par un infâme, dit-il en portant la main à son épée ; tu n'as pas été trahi par un monstre d'ingratitude ; mais, si tu étais à ma place, tu comprendrais que la vie de Kerservant est à moi, et que c'est à moi de la lui ôter. Qui parle d'assassinat?... Quoi ! j'aurais le droit de tuer un voleur qui n'en voudrait qu'à mon argent, et, dans un cas où mon honneur est en jeu, j'oublierais mon arquebuse !

Ainsi, en refusant mes services, le sieur de Co-roarch cherchait aussi à rassurer sa conscience inquiète, et je partageais trop sa fureur pour ne pas l'encourager à exécuter son dessein. Quelques personnes que mon maître rencontra lui parlèrent de la fête qui devait avoir lieu chez lui, et pour laquelle elles avaient reçu des invitations. M. Roland les engagea à ne pas manquer de se trouver au bal, et nous arrivâmes à la maison qu'il habitait.

Des laquais montaient et descendaient l'escalier avec fracas : les uns préparaient des verres de

couleur pour l'illumination du soir, les autres disposaient des guirlandes sur les vieilles tapisseries à personnages ; ceux-ci suspendaient au plafond un lustre en forme de navire ; ceux-là rangeaient les fauteuils, les chaises, les pliants. Le maître de cérémonies de Kerservant, courant d'une chambre à l'autre, les surveillait tous à la fois ; et ma jeune et imprudente maîtresse, transportée d'admiration et folle de plaisir, essayait un passe-pied breton. La pauvre enfant n'avait pas encore quinze ans ; elle était loin, sans doute, de soupçonner les coupables projets du grand seigneur, et, ne voyant en lui qu'un homme empressé, toujours disposé à satisfaire ses moindres caprices, elle l'aimait, et l'avait dit vingt fois à son mari. Ce dernier s'arrêta dès qu'il l'aperçut. Sa jeune femme s'enfuit dans sa chambre.

M^{me} du Guerneur accourut dès qu'elle entendit son fils.

— Mon enfant, dit-elle, Kerservant est le maître ici, et je ne sais comment cela finira.

— Tranquillisez-vous, ma mère, répondit M. Roland, encore un jour de patience, et demain...

Il n'acheva point, et s'approchant du maître des cérémonies, il approuva ce qu'il avait fait et le consulta sur ce qui restait à faire.

— Kerservant, dit-il, me rend un bon office en mettant ainsi à mes ordres tous les gens de sa maison. Sans vous, mes amis, je ne me tirerais jamais de cette fête.

Après ces paroles, dont l'intention ne pouvait m'échapper, il alla se renfermer dans la chambre de sa mère, et je ne le vis plus qu'à l'heure du bal.

La réunion fut brillante : Kerservant y parut en triomphateur, et dansa presque constamment avec la femme de celui qu'il insultait. Quand il fut question de se retirer, M. Roland s'esquiva par une porte de derrière, et, muni de son arquebuse, il alla se cacher au coin d'une rue obscure devant laquelle son rival devait passer. Bien qu'il m'eût défendu de l'accompagner, je le suivis à quelque distance, et je me blottis sous un porche, à deux pas de lui.

La clarté de plusieurs flambeaux projetée à l'entrée de la rue m'avertit que Kerservant approchait. Deux laquais passèrent, et puis deux autres, et deux autres encore. Je doute qu'en ce moment le cœur de mon maître fût plus agité que le mien. Un éclat de rire se fait entendre : c'est la voix de Kerservant. Le jeune seigneur paraît, un coup de feu part, un homme traverse en courant devant moi... Je reconnais M. Roland, et je m'élance après lui. Je l'atteins, je l'entraîne dans une allée obscure qui, de détours en détours, nous conduit dans la rue du Frou. Nous n'avons pas été reconnus, nous sommes sauvés ; mais le plomb a traversé seulement les vêtements de notre ennemi, et sans lui faire la plus légère blessure.

Dans ces temps de guerres civiles et de querelles privées souvent sanglantes, il eût été difficile à Kerservant, quelque présomption qu'il pût en avoir, de prouver quel était l'auteur de l'attentat dirigé contre sa vie. D'ailleurs, comme je vous l'ai déjà dit, il était chef d'une conspiration, et il venait d'être déçidé, au bal, entre les conjurés, qu'une entreprise sur la tour Bihan aurait lieu le lendemain. Ce n'était pas le moment de s'occuper d'une vengeance particulière.

Le bruit de l'attaque nocturne dont Kerservant avait été l'objet s'était répandu dans la ville, et, le lendemain, personne ne s'étonna d'abord de le voir entouré d'amis sur la place publique. Pourtant, quelqu'un ayant fait la remarque que les hommes soupçonnés de défection étaient les seuls à l'accoster, la défiance s'éveilla. Le gouverneur, averti de ce qui se passait, et se doutant du plan des conspirateurs, s'il y avait conspiration, envoya secrètement une vingtaine d'hommes bien armés dans la tour Bihan, qui commande une des portes de la ville, et qui, jusque-là, n'avait pas été défendue. L'intention de Kerservant et de ses amis était, en effet, de s'emparer de cette tour pour la livrer au gouverneur de Concarneau, Lézonnet, dont les promesses les avaient séduits. Ne se doutant de rien, les promeneurs quittèrent la place où ils marchaient deux à deux en causant de leur prochaine équipée, et, la nuit étant venue, ils se rendirent en grand mystère à la porte qu'ils croyaient si facile d'enlever.

Qui va là ? cria la sentinelle. Qui êtes-vous ? Retirez-vous ou je fais feu.

Et le soldat tira deux coups de fusil.

Voyant leur entreprise manquée et craignant d'avoir été reconnus, les gentilshommes se retirèrent au plus vite. Le lendemain, ils avaient quitté la ville pour se réfugier ensemble dans le château de Pont-l'Abbé.

Mon jeune maître ne songea plus à s'éloigner de Quimper. Sa femme n'ayant plus Kerservant pour la défendre de ce qu'elle appelait la dureté de M. Roland, devint aussi soumise qu'elle l'avait été peu jusque-là. Elle demanda pardon à M^{me} du

Guermeur des chagrins qu'elle lui avait causés, et promit de faire son possible pour rendre Coroarch heureux. Vous croyez que des jours meilleurs commençaient pour nous, et nous le crûmes aussi. Ah! monsieur, qu'ils sont lâchement égoïstes ces hommes qui, pour satisfaire le caprice d'un moment ou par une vanité cruelle, troublent la paix des familles! Les mauvaises passions qu'ils ont évoquées ne s'éloignent pas avec eux; elles s'attachent au foyer domestique et y demeurent longtemps après que le séducteur a disparu. La jeune femme, toujours préoccupée de la grâce aimable, de la joyeuse humeur de Kerservant, ne pouvait s'habituer à la mélancolie profonde de son mari, et celui-ci, tourmenté de doutes effroyables sur le passé, demandait vainement à son amour la sérénité d'autrefois.

Les jours s'écoulaient dans une gêne pénible, les mois suivaient les mois, et, loin de répandre un peu de calme sur le jeune ménage, ils lui apportaient de nouveaux tourments. S'il m'arrivait de surprendre seul mon maître ou sa femme, je trouvais toujours le premier la tête dans ses mains, le front chargé de soucis, et la seconde appuyée à la fenêtre, regardant du côté où s'était enfui Kerservant, et le visage baigné de larmes.

De grands événements avaient eu lieu à Quimper, environ trois mois après l'entreprise sur la tour Bihan. La ville s'était rendue au maréchal d'Aumont, qui, en retour, nous avait communiqué une sorte de peste qui régnait parmi ses soldats, et qu'on appelait le *mal jaune*. A peine trouvait-on place dans les églises pour les cercueils qui se suivaient à la file. A peine la terre du cimetière suffisait-elle pour les cadavres qu'on

y portait. M^{lle} de Kervel, votre mère, que mes maîtres n'avaient pas cessé de voir, perdit ses parents de ce mal inconnu, et qui enlevait en vingt-quatre heures presque tous ceux qu'il atteignait. Ma jeune maîtresse aussi en fut atteinte, et sa belle-mère gagna son mal en la soignant. Vainement, à la première nouvelle de la maladie des deux dames de Coroarch, M^{lle} de Kervel accourut; vainement, n'écoutant aucun conseil, exposant sa vie avec un dévouement céleste, elle s'établit au chevet de l'épouse et de la mère de l'homme qui n'avait pas voulu de son amour; son généreux sacrifice n'eut pas la récompense méritée: la jeune femme fut sauvée, mais M^{me} du Guermeur succomba.

— Christophe, dit Mériadec avec sensibilité, je te remercie de ton histoire. J'ai toujours pensé que ma mère ne ressemblait pas aux autres femmes, et ce que tu me racontes d'elle me prouve que j'avais raison.

— Votre mère était chrétienne, sincèrement chrétienne, répondit Christophe, et sa foi lui enseignait le pardon et le sacrifice. Je suis vieux, monsieur, mais je donnerais volontiers deux années du reste de ma vie pour n'avoir pas entendu ce que vous avez dit hier.

Mériadec fut attendri de l'émotion avec laquelle le vieillard lui parlait, et il lui tendit la main.

— Christophe, dit-il à voix basse, si ma pauvre mère eût vécu plus longtemps, qui sait ce que je croirais aujourd'hui?... Ne t'afflige pas, mon vieil ami, si ton Dieu m'appelle un jour et si je reconnaîs sa voix, je te promets...

— Oh! merci, cent fois merci pour cette bonne parole! s'écria le valet-de-chambre en collant ses

lèvres à la main qui lui était présentée. Monsieur, quand vous retournerez à Pratguen, allez vous asseoir un moment sur la tombe de votre mère. Vous y entendrez quelque chose assurément.

— C'est bien. Tu en étais à cette grande mortalité survenue à Quimper en 1594. Que devint M. Roland ?

— M. Roland se retira, le cœur navré, dans son petit manoir de Coroarch. L'affection de sa femme l'eût peut-être consolé de la mort de sa mère, mais cette affection lui manquait et il en connaissait la cause. Ne pouvant plus résister à ses passions haineuses, en proie à la plus violente jalousie, M. Roland résolut une seconde fois de se venger de son rival.

Kerservant et ses amis, malgré la capitulation de Quimper, se tenaient toujours dans le château de Pont-l'Abbé, qu'ils avaient fortifié et où ils menaient une joyeuse vie. Mon maître n'avait encore pris parti ni pour les ligueurs ni pour les royaux, et sans le désir qu'il éprouvait de surprendre et de tuer Kerservant, il ne se fût jamais mêlé à cette déplorable guerre.

IX.

Jalousie.

Christophe s'arrêta tout à coup et tendit l'oreille : un bruit aigu venait de se faire entendre.

— Ton maître siffle comme un serpent, dit Mériadec.

— Il a besoin de moi, dit le vieillard en se levant, et en se pressant tout juste comme si un serpent l'attendait, en effet, à sa sortie de la chambre.

M. Roland était fort agité. Appuyé des deux mains sur sa canne, il parcourait sa chambre aussi rapidement que le lui permettait son pied goutteux.

— Viendras-tu ? cria-t-il à Christophe quand la présence de celui-ci répondait d'avance à sa question ; apprendras-tu enfin à te remuer un peu plus vite ?

— On ne peut apprendre grand'chose à mon âge, répondit le valet ; Dieu m'est témoin, d'ailleurs, que je fais de mon mieux pour vous servir.

M. Roland n'avait point écouté.

— Assieds-toi, dit-il en montrant un escabeau à son domestique ; parlons de ce jeune homme à

qui tu racontes mon histoire. Que pense-t-il de ma femme?

— Je ne saurais vous l'apprendre; mais il me paraît indigné de l'infâme conduite de votre ennemi. Oh! M. de Pratguen est un noble jeune homme!

— Je le pense comme toi : il y a dans ses traits quelque chose qui rappelle sa mère. Et Mériadec ne t'a rien dit de M^{me} du Guermeur?

— Non, monsieur.

— C'est étrange!... Christophe, tu n'as pas suivi mes instructions; tu lui as laissé croire que ma femme était coupable.

— Moi, lui laisser croire ce que je n'ai pas supposé un seul instant! s'écria le valet. Oubliez-vous, monsieur, tous les raisonnements qu'il me fallut employer pour obtenir le pardon de ma maîtresse! N'est-ce pas vous plutôt qui persistiez à voir un crime dans l'imprudente rébellion d'une enfant de quinze ans?

— Oui, oui, tu protestais de son innocence : la confiance est facile à celui dont l'honneur n'est pas en jeu. Mais lui, Mériadec... Quoi! tu n'as rien surpris dans l'expression de son regard?... tu n'as pas remarqué un froncement de sourcils, un pli ironique à sa lèvre?... Où avais-tu donc les yeux en parlant?

— Ma foi, monsieur, tantôt sur le baldaquin du lit, tantôt sur la chaise à bras. Je n'aime pas regarder en face les gens qui m'écoutent.

— Je ne sais si j'ai eu raison de te permettre de raconter cette funeste histoire, dit M. Roland en frappant de sa canne le plancher inoffensif; et pourtant la curiosité de ce jeune homme n'eût pas manqué d'être excitée par ma présence dans

cette file; à peine de retour dans son manoir, il eût questionné ceux qui m'ont connu, des ennemis peut-être, ... et alors que de calomnies sur nous!

— Mieux valait cent fois prendre les devants, répondit Christophe. Quand M. de Pratguen saura tout, vous pourrez même le prier de ne parler de vous à qui que ce soit.

— J'y songeais, reprit le sieur de Coroarch; après de telles infortunes, on n'a plus qu'à désirer l'oubli.

M. Roland se tut, et le vieux domestique, croyant que la conversation en resterait là, se disposait à sortir.

— Tu es bien pressé de remonter là haut et d'échapper à mes questions, dit le père d'Amice. Ecoute, Christophe, aie soin d'excuser le mieux possible celle que tu conduisis toi-même dans ma maison; affirme qu'elle ne fut que légère, seulement légère.... J'aurais voulu me charger moi-même de ce récit; mais comment conserver mon sang-froid en rappelant ces cruels souvenirs? Malgré moi ma pensée se trahirait dans mes discours... Le doute implacable...

— Le doute, toujours le doute! interrompit Christophe en se rapprochant de son maître.

— Oui, reprit M. Roland en attachant sur le compagnon de sa solitude un regard perçant et inquiet, oui, le doute que tu as lu dans le sourire de ce jeune homme qui connaît le monde; le doute qu'il n'a pas craint de t'exprimer et que tu veux cacher à ton maître. Christophe, mon vieil ami, il t'a dit qu'elle m'a trompé, lâchement trompé?... Il jurerait, n'est-ce pas, qu'une faute... que dis-je, une faute? un crime...

— Ma pauvre maîtresse ! murmura le valet en levant les yeux au ciel, à quoi vous ont servi tant de protestations, tant de larmes !

— J'ai pardonné, dit M. Roland; ne m'as-tu pas vu lui témoigner la même bonté qu'autrefois ? Cette fille qu'elle m'a donnée avant de mourir n'est-elle pas un gage de notre réconciliation ? Souvent, bien souvent, je me suis fait violence pour l'écouter. Tantôt elle me paraissait sincère, et tantôt pleine de dissimulation et de ruse. Ah ! Christophe, quand tu auras consumé ta vie à retourner dans ton cœur une pensée de honte et de désolation ; quand, chérissant une femme jusqu'à la démence, tu auras vu durant de longues années une odieuse image entre elle et toi ; quand le souvenir, cet infatigable bourreau, te traînera heure par heure dans le passé comme sur une claie infâme ; quand tu connaîtras les angoisses, les tortures de l'honnête homme qui se croit trahi, déshonoré, alors tu sauras ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore aujourd'hui.

— Je le sais depuis longtemps, répliqua le vieux serviteur en essuyant une larme ; je sais que vingt années écoulées depuis la mort de ma maîtresse n'ont pas encore protégé sa mémoire contre vos soupçons.

— Et que me font à moi les jours et les heures ? s'écria le sieur de Coroarch, ils ne changent rien à l'inexorable passé ! Ils ne rassurent point cette sollicitude de l'amour et de l'honneur qu'un monde stupide cherche à flétrir du nom de jalousie ! Je suis jaloux, continua M. Roland avec une ironie amère ; je suis jaloux, moi, vieillard à barbe blanche, sexagénaire édenté ; je suis jaloux, et jaloux d'une morte !

Et il arrêta sur son domestique un regard de défi. Celui-ci inclina la tête.

— Ecoute, poursuivit M. Roland, observe mieux M. de Pratguen, et écarte de son esprit les doutes qu'il peut avoir. Le sang qui coule dans ses veines est béni du ciel ; fils d'une sainte, il croira facilement à la vertu.

Persuadé, par les paroles de Mériadec, que la déclaration d'athéisme du jeune homme n'avait rien de sérieux, Christophe attribua toutes les perfections à celui qu'il désirait tant voir parfait. M. Roland, aussi bien disposé que son vieux compagnon, ne trouva rien à répondre au panégyrique.

— On trouve çà et là, dit-il, quelques nobles cœurs, et ce serait une grande folie de haïr en masse tous les hommes. Toutefois, dans la rencontre d'hier au soir, j'eusse préféré qu'Amice ne vît point M. de Pratguen.

— De grâce, mon bon maître, dit Christophe, que craignez-vous ?

— Je crains... Et ! mon Dieu ! je ne crains rien. Mériadec fût-il un autre Kerservant, je n'aurais pas à le redouter ici.

— Le redouter ! quand le capitaine et tous ses matelots sont à votre service, quand les femmes, et jusqu'aux petits enfants, armés d'avirons ou de crocs, foudraient sur votre ennemi au premier signe.

— Je n'ai besoin ni de François Le Sû, ni de la population de l'île. Amice n'a point la légèreté de sa mère, et ce jeune homme... ce jeune homme est le fils de Mme de Pratguen. D'ailleurs, nous sommes-là, et nous pouvons prévenir le danger.

— Alors, monsieur, je ne comprends pas.

— Ah ! tu ne sais pas tout ! dit le gentilhomme qui était dans un moment d'expansion, ton maître a aussi ses faiblesses : il aime sa fille, il l'aime d'un amour que tu comprendrais si tu avais un enfant. Ce n'est pas seulement la prudence qui m'a dicté ma conduite à l'égard d'Amice; ce n'est pas seulement pour assurer son repos que je l'ai privée de toute société même avec les femmes de cette île. J'ai aussi songé à moi, Christophe; à moi dont les premières affections ont été trompées, et qui ai voulu au moins une fois être aimé sans partage. Amice est tout à mes yeux, et je devrais être tout aux siens. Je devrais être!... O mon vieil ami, je ne rencontre que des ingrats en ce monde.

— Et n'êtes-vous pas aimé de votre enfant ? répliqua l'ancien précepteur avec plus de vivacité qu'il n'en montrait ordinairement : n'est-elle pas la fille la plus soumise, la plus tendre ? la garde-malade la plus attentive ? Que pouvez-vous lui reprocher ? Ah ! je crains de vous comprendre, monsieur ; elle aime son vieux parrain, et vous voudriez qu'elle n'aimât que vous.

M. Roland baissa les yeux.

— Et quand il serait vrai ? dit-il, après tant de chagrins, n'ai-je pas le droit d'exiger de ma fille tout ce qu'elle a de tendresse, d'amour pur et dévoué ? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je ne suis plus rien pour mon enfant.

Le vieillard posa sa main sur le bras de Christophe ; un sanglot étouffé sortit de sa poitrine. Christophe attendait avec inquiétude.

— Ecoute ! reprit M. Roland en entraînant Christophe vers la fenêtre ; n'entends-tu pas cet oiseau ?

→ Là bas ! cria le geai en voletant sur la fenêtre d'Amice, là-bas ! traversons la mer !

— C'est l'interprète d'Amice, dit le gentilhomme en serrant le bras de son domestique comme s'il eût voulu le briser dans ses mains. Me quitter, s'enfuir, se délivrer de ma tutelle!... Dis-moi, maintenant, s'il est un homme plus malheureux que moi ?

Moins passionné et plus sage que son maître, Christophe n'eût pas manqué de bonnes raisons pour lui répondre ; mais il connaissait la violence du caractère de M. Roland, et il se tut.

— Et pourtant, continua le sieur de Coroarch, si je ne lui ai pas dit qu'elle était la consolation de ma vieillesse, elle a dû lire dans mes yeux tout le plaisir que me causait la présence de mon enfant ; elle m'a vu, moi vieillard, m'attendrir comme une femme lorsqu'elle chantait une de ses complaintes ; elle sait enfin qu'elle est mon unique trésor, que ma trop longue vie se repose dans la sienne.

Christophe profita de l'occasion qui se présentait pour achever ce qu'il avait commencé à dire sur la trop grande solitude d'Amice. Après avoir longuement respiré une prise de tabac, il se décida à soumettre ce qu'il nommait ses humbles observations.

— Si vous aviez laissé à l'enfant un peu plus de liberté, dit le vieux serviteur, le geai n'aurait peut-être jamais su ce que vous venez d'entendre. Vous n'avez peut-être pas assez réfléchi, monsieur, que la nature se moque de nous toutes les fois que nous cherchons à la torturer. Une jeune fille élevée par deux vieillards n'en est pas moins une jeune fille, et, quoi que vous fassiez, vous ne

lui persuaderez jamais qu'un plateau de rochers au milieu de la mer soit un paradis. Vous pouvez mettre un nouvel essaim à l'ombre d'un sureau, mais, en dépit de vous et d'elles-mêmes, peut-être, les abeilles s'envoleront bien vite, et elles chercheront d'instinct la mauve, la giroflée ou la chicorée sauvage.

M. Roland fit un mouvement d'impatience.

— Christophe, dit-il, tu es plus savant que moi, et je n'en rougis point, puisque le peu que je sais, c'est de toi que je l'ai appris. Toutefois, je crois que mes idées valent au moins les tiennes, et, dans tous les cas, elles sont plus claires. Tu prétends que sans l'esclavage que j'impose à ma fille, elle pourrait se plaire avec nous; et puis, tu ajoutes aussitôt je ne sais quoi sur les abeilles, et tu declares positivement que, dans aucun cas, Amice ne peut être heureuse ici.

— J'ai voulu dire, répliqua Christophe en cherchant à concilier les contradictions flagrantes que lui reprochait son maître, j'ai voulu dire que si vous vous relâchiez de votre sévérité, si vous permettiez à Amice de causer librement avec les pêcheurs et leurs femmes, tout irait beaucoup mieux. Quelle est la faute d'Amice? l'ennui. Quelle est sa maladie! l'ennui encore. Quel est le remède contre l'ennui? les distractions. Si elles ne guérissent pas tout à fait, elles soulagent toujours.

— Et me répondras-tu, dit M. Roland, que ce qu'elle entendra des autres ne lui donnera pas un désir plus vif de voir le monde? Isole un charbon dans le foyer, il s'éteindra; entoure-le d'autres charbons, un brasier s'allume.

— Le remède a ses dangers, répondit Chris-

tophe, mais on ne guérit l'ennui que par des moyens violents.

M. Roland soupira.

— Et bien! dit-il, voici une occasion d'essayer ton remède; il m'est impossible à présent de cacher Amice à ce jeune homme.

— Vous ne le pouvez plus, monsieur, et d'ailleurs il me l'a fait entendre lui-même, une pareille défiance le chasserait à l'instant de chez vous.

— Ah! mon ami, sans ma reconnaissance pour ses parents, sans la crainte du ridicule qui me poursuit même dans un désert, avec quelle joie je le verrais précipiter son départ. Je tremble qu'il ne fasse un tableau trop séduisant d'un monde que je déteste. Mériadec est jeune, et la jeunesse ressemble aux Israélites qui ne voyaient que le côté lumineux de la colonne de feu et de nuée.

— Et nous, monsieur, ne sommes-nous pas les Egyptiens, qui n'en voyaient que le côté sombre? Les vieillards seront là pour corriger les discours du jeune homme. Le remède, comme vous le dites, est périlleux, mais, je le répète, quelques gouttes de poison sont nécessaires dans certaines maladies.

— Amice déjeunera avec nous, dit M. Roland d'une voix éteinte. Monte dans sa chambre, Christophe, et dis-lui de faire un peu de toilette.

Christophe s'arrêta plusieurs fois dans l'escalier en allant exécuter l'ordre de son maître. Une idée agréable caressait son esprit.

— Oh! si cela pouvait réussir, disait-il, je ne m'inquièterais plus de nos cheveux blancs. Christophe eût été rappelé bien vite, si M. Ro-

land avait pu deviner sa pensée; mais comme le sieur de Coroarch, bien qu'habitant l'île où naquit Merlin et où les fées gauloises rendaient leurs oracles, ne possédait aucun pouvoir magique, le contre-ordre ne fut pas donné, et Christophe gratta doucement à la porte de sa filleule.

X.

Le Déjeuner.

Les deux mains jointes et posées sur ses genoux, la tête penchée vers le bord de la fenêtre où le geai battait des ailes et sautillait, Amice rêvait en silence, et regardait sans le voir son indiscret confident. On devine avec quel plaisir elle reçut la bonne nouvelle que lui apportait son parain. Elle allait voir un étranger; elle allait entendre autre chose que les éternelles histoires de ligueurs et de royaux. Jamais prisonnier n'accueillit mieux le geôlier qui lui présentait un ordre d'élargissement; jamais pensionnaire espiègle n'adressa un regard aussi plein de reconnaissance à l'envoyé qui la réclamait au parloir pour la ramener au toit paternel; jamais oiseau ne remercia d'un cri plus joyeux celui dont la main ouvrait sa cage. Christophe en fut abasourdi.

— O femmes! dit-il entre ses dents; ô femmes, que vous êtes curieuses et légères!

Il aurait pu ajouter :

— O femmes, que vous êtes vaines!

Car déjà Amice l'entraînait par le bras vers le meuble où elle renfermait ses parures, et elle le

consultait sur le choix à faire dans une si belle et si rare occasion.

Christophe eut beaucoup de peine à se décider : il voulait qu'Amice parût avec tous ses avantages, et, pour la première fois, il trouvait un peu trop de ressemblance entre la garde-robe de M^{me} du Guermeur et une collection d'antiquités. Pourtant, il indiqua du doigt une robe de soie feuille-morte dont l'épouse de son maître s'était revêtue le lendemain de ses noces. Il choisit aussi trois collets de toiles tels qu'on les portait à la même époque, deux à fraises et l'autre renversé ; enfin, après avoir jeté dans tous les tiroirs un regard inquisiteur, il étala devant sa filleule une écharpe d'une couleur douteuse et qui avait été verte autrefois.

— J'ai toujours entendu dire qu'à la grande procession de 1590, M^{me} la douairière de Montpensier portait une écharpe pareille, murmura le vieillard.

— Et nous sommes en 1641, dit Amice ; les dames d'à présent ont-elles le même goût ?

Christophe, sans être expert en fait de toilette, en savait assez pour désespérer Amice ; mais il sentit qu'il fallait payer de hardiesse.

— Si elles ont le même goût ! s'écria-t-il ; mais on ne voit qu'écharpes vertes de tous côtés ! pas une femme qui n'ait son écharpe verte !

— Oui, verte, dit la jeune fille avec un léger soupir et en détournant les yeux des nuances grises qui s'épalaient sans pitié sur la couleur primitive de l'écharpe.

Christophe ne se laissa pas déconcerter ; il répondit qu'un vêtement usé témoignait de l'ordre et de l'économie d'une femme.

— Tous les hommes, ajouta-t-il en se retirant pour laisser à sa filleule le temps de s'habiller, tous les hommes vous diront que les changements continuels de robes et d'affiquets, les parures toujours nouvelles, dénotent une femme inconstante et capricieuse, une femme coquette et évaporée.

Ces épithètes rassurèrent Amice, et le coup d'œil qu'elle jeta sur le miroir et qui lui montra de beaux cheveux blonds, de grands yeux bleus, un teint rosé, contribua aussi à lui donner du cœur. La perle, revêtue de laides écailles, n'en est pas moins précieuse.

Assez contente de sa toilette, mais émue au-delà de tout ce qu'on peut dire, Amice descendit dans la chambre de son père, où l'on servait habituellement le déjeuner. M. Roland parcourut des yeux la parure de sa fille.

— Christophe, dit-il tout bas à son valet, les modes ont dû changer bien des fois depuis que nous sommes ici ?

— Soyez sans inquiétude, monsieur, répondit Christophe ; et se tournant vers sa filleule, il fit un geste d'admiration.

— Dis à Mériadec que nous l'attendons, murmura le gentilhomme.

Le patient qu'on va mener au supplice ne dit pas autrement : Je suis prêt.

Un écrivain de ce siècle parle d'un roi qui avait sept peurs autour de lui, trois d'un côté et quatre de l'autre. Eh bien ! le père d'Amice en avait au moins autant, et elles se divisaient de même en deux troupes et se combattaient entr'elles. Il craignait que Mériadec ne méprisât la beauté de sa fille, et il craignait aussi que le jeune homme ne l'admirât trop ; il redoutait pour

Amice l'ennui qu'elle ne pouvait plus dissimuler, et il s'effrayait également de la nouvelle connaissance qu'elle allait faire. Enfin, les souvenirs et les appréhensions, l'orgueil et la jalousie du père bouleversaient le cœur du vieux malade ; et quand le pas de Mériadec retentit dans l'escalier, il s'en fallut de peu qu'Amice ne reçût l'ordre de se cacher derrière un rideau ou de s'enfuir par une porte latérale.

Mériadec entra, et fit une profonde inclination en touchant de son gant le plancher de la chambre. S'il s'étonna une seconde fois de la toilette de la jeune fille, il n'en laissa rien paraître. Perrault assure que dans une circonstance analogue l'amoureux de la Belle au bois dormant ne fut pas moins discret, et qu'il se garda bien de dire à la princesse, en apparence adolescente, qu'elle était habillée comme ma mère grand.

Le déjeuner était des plus modestes, ce qui n'empêcha pas le convalescent de le trouver délicieux. On avait placé devant Mériadec l'unique couvert d'argent de la maison. Le jeune homme eût bien voulu le céder à M. Roland ou à sa fille, mais il pensa qu'il valait mieux ne pas voir que l'un et l'autre se servaient de cuillers de bois.

— Mon jeune ami, dit M. Roland, il fut un temps où le fils de votre mère eût été mieux reçu chez moi. Les guerres civiles laissent bien des ruines après elles.

— Je ne m'en suis pas aperçu ici, répondit gracieusement le jeune homme ; jamais je ne me serais attendu à trouver une telle abondance à Enez Sizun.

— Sizun, en effet, est une île bien misérable, dit M. Roland.

— Je le croyais, dit Mériadec en s'inclinant du côté d'Amice, et pourtant vous y cachez un trésor.

Le sieur de Coroarch fronça le sourcil ; Amice rougit sans comprendre ; et le regard curieux qu'elle adressa timidement au galant sieur de Pratguen parut solliciter une explication.

— Mon ami, dit M. Roland, ne parlez pas ainsi devant une jeune fille ignorante. Cependant, vous avez raison, Amice est un trésor pour son père.

— Et pourquoi ne deviendrait-elle pas un trésor pour la société?... Pardonnez-moi ma hardiesse, monsieur, en faveur de l'amitié qui vous liait à mon père et à ma mère, et laissez-moi déplorer l'isolement dans lequel vous vivez ici.

— Vous n'avez pas entendu toute mon histoire, Mériadec, dit gravement le vieux gentilhomme ; attendez, et vous verrez si j'ai eu raison de fuir le monde.

— Le monde ? mais il n'est plus tel que vous l'avez connu il y a cinquante ans.

M. Roland sourit.

— Oui, dit-il, le monde a changé ; je m'en aperçois à la coupe de vos cheveux et de votre barbe. Vos habits non plus ne ressemblent guère aux miens. Le monde a donc changé... changé de costume comme vous ?

— Cette solitude est si triste ! s'écria le jeune seigneur en attachant sur Amice un regard plein d'une douce pitié. Retiré dans mon manoir, où je ne manque ni de société ni de plaisirs, je ne puis m'empêcher de regretter Paris. Que serait-ce donc si, comme mademoiselle...

M. Roland ne le laissa pas achever.

— Une jeune fille est toujours bien auprès de son père, dit-il à demi-voix.

Mériadec ne parut pas très-convaincu, mais il garda le silence.

Après quelques minutes d'hésitation, Amice se décida à parler.

— Vous disiez, monsieur, que vous regrettiez Paris, même au milieu de vos divertissements ; on s'y amuse donc bien ?

— Ah ! répondit simplement le jeune homme.

Il y avait une apologie dans ce *ah* !

— Oui, dit M. Roland, les bals, les théâtres. Garnier est-il toujours l'auteur à la mode ? Je me souviens d'avoir vu sa *Thébaïde* et sa *Bradamante*, deux fort belles tragédies, ma foi !

— Ah ! monsieur, que parlez-vous de Garnier quand nous avons Pierre Corneille ! Ne quitteriez-vous Sizun que pour connaître le *Cid*, *Horace* et *Cinna*, que vous n'auriez pas à vous en repentir. Il faut avoir vu le ravissement du parterre croître de scène en scène ; il faut avoir entendu les sanglots, les cris d'admiration de la foule ! Non, monsieur, ne prononcez plus le nom de Garnier, ni de Mairet, ni de qui que ce soit, mais venez applaudir Chimène ! venez adorer Corneille !

— Je n'adore que Dieu, répondit le solitaire, et d'ailleurs, je suis trop vieux et trop chagrin pour m'attendrir à des fictions.

Mériadec se leva, et, dans l'ardeur de l'enthousiasme, il récita quelques vers du *Cid*. M. Roland était ému malgré la déclaration qu'il venait de faire. Christophe poussait des exclamations d'étonnement et de plaisir, et joignait les mains sur sa tête. Amice pleurait.

— Cela est beau ! cela est très-beau ! s'écrièrent

à la fois le maître et le valet, tandis que le convalescent, épuisé, retombait sur sa chaise. Amice ne dit rien, mais ses larmes parlaient pour elle, et Mériadec les comprenait.

Passant des souvenirs du théâtre à des descriptions de bals et de festins, le jeune homme raconta les divers incidents d'une fête à laquelle il avait assisté. Il se moqua un peu de l'hôtel de Rambouillet et des précieuses ; il peignit M^{me} de Rambouillet vêtue en nymphe et Julie d'Angennes en Diane chasseresse : il parla de Godeau, bizarrement accoutré en nain difforme, et rompent contre le grave Arnauld d'Andilly une formidable lance de paille ; enfin, il décrivit les nouveaux plaisirs d'une société nouvelle, et M. Roland dut convenir que le monde avait changé autre chose que ses habits.

Amice écoutait avidement les récits du naufragé. M. Roland s'en aperçut, et, interrompant Mériadec au milieu de la description la plus brillante :

— Monsieur, dit-il, c'est trop nous occuper d'un monde que je ne verrai plus et que ma fille ne connaîtra jamais. Le monde est mauvais, mon enfant, continua le vieillard en s'adressant à Amice ; le monde est ce qu'il y a de plus mauvais. Il a causé de grandes douleurs à ton père.

— Monsieur, dit doucement Mériadec, ce que je sais déjà de votre histoire m'explique suffisamment votre retraite ici ; seulement, je ne puis m'empêcher de déplorer.....

— Ne déplorez rien, monsieur, personne n'est à plaindre dans cette maison.

Un double soupir d'Amice et de Christophe répondit à ces paroles prononcées d'un ton sec

et impérieux. M. Roland rougit, et, caressant sa barbe blanche, il feignit de regarder la mer.

Amice reprit timidement la conversation.

— Non, mon bon père, dit-elle, je ne désire point connaître Paris. Pourtant, si vous pouviez être heureux hors de cette île... je voudrais...

— Vous voudriez? dit le sieur de Coroarch en attachant sur elle un regard sévère.

— Je voudrais... eh bien! je voudrais m'en aller, dit Amice en fondant en larmes.

Mériadec craignit d'avoir été trop loin. Les deux vieillards s'étaient rapprochés d'Amice, et Christophe lui parlait doucement.

— Vous redoutez l'âpreté de ce climat pour la santé de votre père, dit le vieux serviteur. Vous souffrez de le voir condamné à des privations pénibles. Ah! mon enfant, aucune fille n'aima son père comme vous, et M. Roland le sait bien.

Amice était hors d'elle-même, et la couleur favorable sous laquelle son parrain présentait ses désirs la couvrit de confusion. Oubliant la présence de l'étranger, elle se laissa glisser aux genoux de son père, et d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Mon père, dit-elle, pardonnez-moi.

M. Roland ne s'attendait pas à cette explosion de douleur, et il en fut effrayé.

— Amice! s'écria-t-il, qu'avez-vous? au nom du ciel, êtes-vous malade?

— Je m'ennuie, répondit la jeune fille en embrassant les genoux du vieillard. En effet, elle n'avait pas d'autre mal; mais l'ennui est souvent mortel.

Mériadec comprit combien sa présence était peu convenable au milieu de cette scène de fa-

mille; il se glissa du côté de la porte et disparut.

M. Roland tenait ses deux mains sur les épaules de sa fille, et il la considéra quelques instants sans trouver la force de prononcer un mot. Lorsqu'il eut recueilli tout son courage, il leva les yeux au ciel, et les reportant sur le front pâle de son enfant :

— Amice, dit-il d'une voix sourde.

Amice ne répondit pas.

— Amice, tu ne m'aimes donc plus?

— Si je vous aime! Amice ne put achever, mais elle couvrit le visage de son père de baisers et de larmes.

Christophe intervint.

— Il s'agit de savoir, dit-il, lequel de vous veut se sacrifier pour l'autre. Mon bon maître, ma chère enfant, lequel de vous a le plus de courage? lequel de vous aime le mieux?

Amice essuya ses pleurs.

— S'il en est ainsi, dit-elle, je ne demande plus rien, et quand je devrais en mourir... Mais non, mon bon père, nous prions ensemble pour ma guérison, et je resterai avec vous longtemps, toujours.

— Voilà ma fille, mon enfant d'autrefois, dit le sieur de Coroarch en pressant Amice sur sa poitrine. Non, Amice, je ne veux pas te sacrifier à mon repos, faire de toi l'esclave de mes goûts solitaires. Je ne songe qu'à ton bonheur, et si je te retiens ici, c'est qu'ailleurs tu serais exposée à tant de périls, à tant de souffrances!... Que désires-tu, mon enfant, puisque ton père est avec toi?... T'imagines-tu qu'un autre t'aimerait plus que lui ou même autant?... Va, ne crois pas aux mensonges de ton imagination : cette vie du

monde qui te paraît douce est ce qu'il y a de plus amer, de plus désolé. Le miel recueilli sur l'aconit semble meilleur que l'autre, et cependant il rend la vue trouble, la tête pesante, et l'on reconnaît bientôt que c'est un poison.

Christophe secoua la tête, et se parlant à lui-même :

— Il faut en avoir goûté, dit-il entre ses dents, il faut en avoir éprouvé les effets pernicieux avant de reconnaître sa nature. Pauvre maître ! pauvre chère enfant !

Et laissant ensemble le père et la fille, il alla retrouver Mériadec pour lui finir l'histoire de M. Roland.

XI.

Le château de Pont-l'Abbé.

— Quand nous avons été interrompus, reprit Christophe, je vous disais que mon maître paraît une nouvelle embûche pour se venger de Kerservant. M. Roland parcourut les campagnes, excitant les ligueurs de sa connaissance à l'attaque du château du Pont, où, comme vous vous en souvenez, son rival s'était retiré avec beaucoup d'autres gentilshommes. Nous nous procurâmes des armes, de l'argent, et mon maître, à la tête d'une troupe de vingt-cinq cavaliers, se rendit secrètement dans un petit bois, à quelques portées de fusil de la place. En même temps, une autre troupe plus nombreuse, de laquelle je faisais partie, prit un chemin plus direct et s'avança jusqu'aux portes du château. Nous étions à pied, en habits de paysans, et la plupart d'entre nous chargés de fagots ou de sacs, espérant ainsi nous glisser dans la place sans qu'on prit garde à notre nombre. C'était le jour du Sacre : nous pensions que la cérémonie de la Fête-Dieu aurait éloigné au moins la moitié de la garnison, et nous ne doutions pas de la réussite de notre surprise. Jean Le Guiriec, ce jeune homme que je rencontraï à Ros-

carnou la nuit de l'incendie, marchait avec moi ; nous étions chargés d'un faix de branches d'arbres, et nous allions tout courbés, comme écrasés sous le fardeau. Nous nous avançâmes sur le pont, où Kerservant se promenait avec un autre gentilhomme ; nos compagnons nous suivaient, serrés contre nous, et deux ou trois de rang, ceux qui étaient chargés cachant de leur mieux ceux qui ne l'étaient pas. D'abord on ne fit aucune attention à nous ; mais Jean Le Guiriec ayant heurté, en passant, le capitaine, Kerservant se détourna vers lui.

— Qu'est-ce donc que ce lourdaud ? s'écria-t-il. Et comme nous continuions d'avancer :

— Où allez-vous ? dit l'ennemi de M. Roland en me saisissant par le bras.

Je tirai un coup de pistolet à la tête de l'interrogateur, et Le Guiriec appuya ma réponse par une réponse semblable. Le capitaine tomba, et, jetant nos fardeaux, nous nous précipitâmes en avant.

— C'est donc toi qui vengeas ton maître ? dit Mériadec. Kerservant fut tué ?

— Le démon protégeait cet homme, répondit le valet de chambre ; le misérable ne fut que légèrement blessé à la gorge, et nous le vîmes bientôt debout derrière nous.

Christophe eut besoin de quelques instants de repos pour se calmer : la haine qu'il portait à l'ennemi de son maître était encore pleine et entière, et malgré sa bonté naturelle et ses principes religieux, même à l'âge où toutes les passions se refroidissent, il ne pouvait prononcer ce nom détesté sans frémir d'indignation. Il reprit d'une voix tremblante :

Nous ne pénétrâmes point dans la tour, et ceux d'entre nous qui s'étaient trop avancés, entourés par les soldats du château, ne purent retourner sur leurs pas. Quelques-uns se sauvèrent en se jetant dans la douve ; mais plusieurs autres, et j'étais de ceux-là, après quelque résistance, furent faits prisonniers. Le Guiriec se glissa dans un créneau qu'il croyait assez large pour lui donner passage ; et, n'ayant pu y entrer que jusqu'aux épaules, il y demeura suspendu : les soldats le tuèrent à coups de hallebardes.

Le bruit du combat avait attiré nos cavaliers à l'entrée de la ville, mais apprenant ce qui était arrivé, ils se retirèrent malgré les supplications de mon maître, qui ne pouvait se résoudre à s'en aller sans coup férir. En s'en retournant, ils durent voir la tête de Le Guiriec placée au bout d'une pique sur la muraille du château.

Jeté dans un cachot avec les autres prisonniers, je me préparais à mourir. Kerservant connaissait mon attachement pour mon maître, et c'en était assez pour qu'il n'y eût aucun pardon pour moi. Je n'avais que vingt-quatre ans : à cet âge on tient à la vie, et je ne pouvais m'empêcher de frémir à la pensée que j'allais être pendu. Les autres prisonniers n'étaient guère plus rassurés que moi, et lorsque, dès le même soir, des soldats vinrent nous prendre pour nous conduire devant notre juge, nous nous embrassâmes en nous disant adieu.

Je fus interrogé le premier.

— Christophe, dit Kerservant, je reconnais la haine de Coroarch dans cette folle équipée. Avoue que ton maître est l'âme du complot ?

avoue qu'il a longuement préparé sa trahison, et je te fais grâce.

— Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, répondis-je ; mais je n'ai rien à dire à l'ennemi de mon maître.

— Quels sont les principaux complices de Coroarch ?

— Je vous ai dit que je ne répondrais pas.

— Tiens-tu beaucoup à être pendu ?

— J'y tiens, si je ne puis vivre sans reproche.

— Allons, songe aussi à toi, ne crains pas les mauvais traitements de Coroarch ; il ne pourra te faire aucun mal, et dans tous les cas je te prends à mon service :

— Je persiste dans ma résolution ; et d'ailleurs, vous avez trop de laquais.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que vous paraissez croire qu'à ma place ils feraient bon marché de leur maître.

— Il n'y a donc qu'un moyen de te faire parler ? Soldats, apportez la corde. Vois-tu ce nœud coulant ?

— A merveille.

— Et là, sur le rempart, cette place commode ?

— J'en vois mille ; mais je n'ai qu'une vie à donner.

— A l'œuvre donc !

Un soldat me jeta en riant le nœud coulant autour du cou, et l'on me conduisit au supplice, quand l'un des gentilshommes présents à l'interrogatoire se leva, et, s'approchant de Kerservant :

— Mon ami, dit-il, ce jeune homme se conduit comme un brave et loyal serviteur ; ne le faites pas mourir.

— Je le fais pendre, répondit Kerservant. Et

il ajouta une froide plaisanterie sur ce qu'il le prenait de haut avec moi.

Mon défenseur ne se laissa point décourager, et il plaida ma cause avec chaleur. Kerservant s'adoucit.

— On reconnaît, dit-il, que notre ami subit l'influence d'une sainte. Nous savons, en effet, que M^{lle} de Kervel est un peu parente de Coroarch, et nous n'ignorons pas non plus que la dite demoiselle est recherchée par notre ami.

— Et quand cela serait ? dit le jeune seigneur.

— Notre ami, dit le capitaine dissimulant sous une gaieté feinte l'humeur que lui donnaient les contradictions, notre ami voudrait conduire aux pieds de sa reine un captif enchaîné. Ouvrez donc les yeux, mon cher, et voyez si ce gaillard à cravatte de chanvre est un présent à offrir à une dame ? Il ne s'agit pas ici de chaînes, mais de corde.

— Chaînes ou corde, je m'en arrangerai très-bien.

— Impossible !... Allons, soldats, qu'on en finisse.

Je me crus perdu encore une fois.

— Non, dit le gentilhomme, que je soupçonnai pouvoir bien être mon bon ange, non, Kerservant, vous m'accorderez la vie de cet homme. Je vous ai naguère rendu d'importants services ; vous juriez que vous en conserveriez le souvenir ; prouvez-le donc quand vous le pouvez aujourd'hui.

— Ramenez ce traître au cachot ! dit Kerservant d'une voix tremblante de colère ; puisque l'on prend un si grand intérêt à sa vie, qu'il la conserve, au moins pour le moment. Mais quant

aux autres, je veux qu'on les pendre, et sans en excepter un seul.

Mes malheureux compagnons subirent à leur tour un interrogatoire, et plusieurs avouèrent qu'en effet le sieur de Coroarch avait tout conduit. Cette faiblesse ne leur fut d'aucune utilité : avant que le jour eût entièrement disparu, leurs cadavres pendaient aux murailles.

Un mois s'écoula sans qu'aucune nouvelle du dehors pénétrât dans ma prison. Au bout de ce temps, la porte de mon cachot s'ouvrit, et je vis entrer ce seigneur à qui je devais de vivre encore. Deux femmes le suivaient. Je reconnus la jeune dame de Coroarch et M^{lle} de Kervel.

— Christophe, dit le gentilhomme, nous venons de traiter de ta rançon, et dans quelques jours tu seras libre.

— Et mon maître, demandai-je ; au nom du ciel, que lui est-il arrivé ?

— Ton maître est accusé de trahison, répondit le jeune seigneur, et il est aujourd'hui dans la prison de Rennes. Nous venions intercéder en sa faveur auprès de Kerservant.

L'héritière de Roscarnou cachait son visage sous les plis de sa robe.

— Hélas ! dit-elle en pleurant, le capitaine est bien changé, lui qui m'obéissait autrefois, il n'a seulement pas voulu m'entendre.

La pensée du supplice qui attendait M. Roland m'exaspéra jusqu'à la folie. Je me retournai vers M^{me} du Guermeur.

— Maudit soit le jour, m'écriai-je, maudite soit l'heure où je vous conduisis à Coroarch ! Que n'avez vous été écrasée sous les ruines de votre maison ! Que n'ai-je péri moi-même dans les flam-

mes de Roscarnou avant de voir les malheurs dont vous êtes la cause ! Mon maître aura la tête tranchée, et c'est vous qui l'avez voulu ! Oui, pleurez maintenant, je me soucie bien de vos larmes. Qui sait ? Il vous tarde peut-être d'être libre pour épouser l'assassin de votre mari.

Ma jeune maîtresse tomba à demi-évanouie dans les bras de sa compagne. Le gentilhomme m'ordonna de me taire, et chercha à la consoler.

— Non, dit la pauvre enfant, j'ai mérité ces reproches, j'ai mérité les malédictions de toute la terre. Par pitié, monsieur, faites que Roland ne meure pas !

— Que puis-je faire ? répondit le gentilhomme, que vous avez déjà reconnu pour M. de Pratguen, votre père.

— Vous pouvez tout, dit mademoiselle de Kervel d'un ton suppliant ; Lézonnet est de vos amis, le maréchal est allié de votre famille. Oh ! monsieur de Pratguen, intercédez pour Coroarch ! sauvez-le !

— Et quelle sera ma récompense ? demanda tout bas votre père.

Mademoiselle de Kervel hésita.

— Je pensais, dit-elle enfin, que votre récompense serait tout entière dans votre bonne action. Cependant, écoutez-moi : je vous ai dit que ma résolution était de me retirer dans un cloître dès que le pays serait tranquille. Eh bien ! il dépend de vous de me faire renoncer à ce projet. Sauvez Coroarch, et je suis votre femme.

— Je le sauverai, s'écria M. de Pratguen ; je le sauverai, dussé-je y perdre ma fortune.

— Et mon père tint sa parole, interrompit Mé-

riadec; son mariage et la présence de M. Roland dans cette maison me l'attestent.

— Oui, monsieur, reprit Christophe, mais que de démarches et d'argent répandu avant d'arriver à ce résultat!... Mon pauvre maître fut entièrement ruiné, et les amendes et dépens auxquels on le condamna ébréchèrent aussi la fortune de vos parents. Un long séjour dans les prisons de Rennes et trois années au service du roi complétèrent la punition de la victime. Kerservant trouva que c'était peu, et je l'ai entendu moi-même regretter qu'on n'eût pas tranché la tête de son ennemi.

Madame du Guermeur se cacha dans un couvent, ne songeant plus qu'à expier sa folle conduite. Quand, plusieurs années après, M. Roland revint en Bretagne, elle lui écrivit pour le supplier de la reprendre avec lui sinon comme sa femme, au moins comme sa servante. Mon maître, naturellement jaloux et aigri par le chagrin, lui répondit qu'il ne la connaissait plus. La recluse se soumit, et attendit des dispositions plus favorables pour renouveler sa prière.

Ce fut alors que M. Roland, haïssant le monde où il n'avait rencontré que des malheurs, résolut de rompre avec la société et de se retirer dans cette île, où il respirerait l'air de Cornouaille. Un petit héritage qu'il avait recueilli et que vos parents ne voulurent pas accepter en dédommagement de leurs sacrifices pour nous, lui permit de s'établir ici et d'y vivre en paix. Nous y restâmes longtemps seuls, puis, un jour, une femme grave et triste, une femme qui ne ressemblait en rien à la petite héritière de Roscarnou, vint se jeter aux pieds de mon maître et implorer son pardon.

M. Roland avait trop aimé pour être toujours inflexible; il s'emporta, et ne trouvant dans celle qui l'écoutait qu'une angélique douceur, il pleura, et finit par se laisser vaincre.

La nouvelle habitante de l'île s'était condamnée au silence pour tout autre que son mari et moi. Dédaignant des parures que votre mère lui avait conservées, vêtue d'une robe d'étamine noire, la figure couverte d'un voile, elle apparut comme un fantôme à Enez Sizun. La haine des hommes avait inspiré à M. Roland la même résolution de mutisme que sa femme avait conçue par esprit de pénitence. En sorte qu'à part François Le Sû et son père que mon maître reçoit volontiers, depuis notre établissement ici je communiquai seul avec les pêcheurs.

— Mais tu ne m'as point parlé de cette charmante jeune fille, dit Mériadec.

— Amice nous fut donnée pour nous consoler de la perte de sa mère, reprit le narrateur. Mme du Guermeur est morte depuis vingt-ans : elle est morte en recommandant à son mari de ne point laisser trop de liberté à sa fille, même dans l'île sauvage où nous sommes.

— Jamais les volontés d'une mourante n'ont été aussi bien remplies ! s'écria le jeune homme. Cependant, Christophe, ton maître a tort : en alourdissant la chaîne, on donne envie de la briser.

— Je l'ai toujours dit, murmura Christophe en se levant et en rangeant son escabeau contre le mur ; mais que voulez-vous, monsieur ? mon maître se souvient de Kerservant, et il ne veut pas m'entendre.

— Et que devint Kerservant ?

— Il est allé rendre ses comptes à Dieu, répondit le vieillard, et je doute fort qu'ils aient été trouvés en règle.

Ce récit avait intéressé le jeune vicomte. Il y avait encore en lui des sentiments généreux, et quand ses mauvaises passions n'étaient pas excitées par ses compagnons de plaisir, il admirait sincèrement les actions nobles et vertueuses. Le souvenir des parents qu'il avait aimés remuait doucement son cœur, il était fier de sa mère, et il se reprochait intérieurement de lui ressembler si peu.

— Au moins, dit-il tout bas quand le vieux Christophe eut quitté sa chambre, au moins ce pauvre M. Roland n'aura pas à se plaindre de moi. Il y a ici, il est vrai, une jeune fille captive, et, en pareille rencontre, le monde autorise bien des ruses et des embûches. Bah! je ne suis pas ici dans le monde! A Sizun comme à Sizun!

XII.

Des deux côtés de la fenêtre.

La conversation fut moins animée au dîner qu'elle ne l'avait été au déjeuner, et l'on en devinera facilement la cause. Le père et la fille, après la scène du matin, éprouvaient de l'embaras devant Mériadec, et celui-ci, se reprochant sa première indiscretion, ne savait trop de quoi parler. Christophe n'était pas plus à son aise. Assis au bas bout de la table, il cherchait un moyen de concilier les goûts de son maître et les désirs de sa filleule, et toutes ses combinaisons n'aboutissaient à rien. Au dessert, et par le dessert il faut entendre uniquement un plat de crème. M. de Pratguen proposa la santé de M. Roland.

— A la prospérité de cette maison, ajouta-t-il; au toit hospitalier qui, dans trois ou quatre jours, ne m'abritera plus!

— Quoi! si tôt! dit involontairement la jeune fille.

M. Roland ne fit aucune observation.

— Vous comptez partir quand les pêcheurs nous reviendront? demanda-t-il?

— Oui, monsieur, j'espère alors décider l'un d'eux à me conduire à Audierne.

— Si le temps le permet, dit Christophe; vous connaissez le proverbe :

« Nul n'a passé le Raz sans mal ou sans frayeur. »

Et cet autre :

« Qui ne gouverne pas sans erreur son vaisseau dans le passage du Raz, périt infailliblement. »

— C'est assez d'un naufrage, dit le jeune homme; je ne m'embarquerai pas au moment d'une tempête.

— Prenez garde, dit Christophe, j'ai vu quelquefois un même malheur s'acharner après un homme. On dirait un ennemi qui blesse aux premières rencontres, et qui tue après.

Amice tressaillit.

— Encore des prédictions lugubres, dit-elle; encore des tableaux de désolation! Ah! que celles qui n'ont pas l'idée d'un naufrage sont heureuses!

Personne ne répondit. La gêne que les ermites et leur hôte éprouvaient en se trouvant ensemble n'était plus supportable. Amice retourna dans sa chambre, et Mériadec dans le jardin.

— Ainsi, se dit Amice lorsqu'elle eut repris son tabouret près de sa fenêtre, je dois vivre et mourir sans avoir rien vu, sans avoir rien connu de ce monde qu'on veut me faire détester. Les goëlands et les mouettes apprennent à leurs petits à voler comme eux, ils leur ouvrent les chemins qu'ils ont parcourus, et mon père m'attache à ces rochers, il me fait un crime de me sentir aussi des ailes. Ce n'est point assez : il faut encore me défendre d'écouter les charmants récits de M. de Pratguen. D'horribles histoires où les hommes sont peints de couleurs effrayantes, voilà tout ce qu'on laisse venir jusqu'à moi.

Le tentateur peut-il prendre la forme d'un

oiseau, comme il prit autrefois celle d'un serpent? Je l'ignore. Mais le geai sauta sur les genoux de sa maîtresse en disant d'une voix claire :

— Là bas, Amice, là bas!

— Oublie ce mot, répondit tristement la jeune fille, il n'y a plus de *là bas* pour nous.

— Et par un sentiment de pitié qui s'adressait à elle-même sans qu'elle s'en doutât :

— Pauvre oiseau, continua-t-elle, que fais-tu si loin des autres oiseaux? J'ai eu grand tort de consentir à te priver de ta liberté, moi qui n'ai ni arbres, ni fleurs, ni ruisseaux à te donner en échange de tes campagnes. Va, tu retourneras à tes bois dès que je pourrai t'y rendre. C'est Christophe qui t'apporta ici il y a deux ans, eh bien, c'est lui qui te remportera. Je n'ai pas le droit de sacrifier à mes plaisirs un être à qui Dieu a donné la vie.

Amice réfléchit un moment sur cette pensée, puis elle reprit en elle-même :

— Et pourquoi attendre, lorsqu'il s'agit de faire un peu de bien? pourquoi ne pas profiter de l'occasion que m'offre le départ de M. de Pratguen?... Lui aussi s'en va; il est pressé de fuir... Les lieux qu'il habite sont si différents de ceux-ci! Bon jeune homme! il a compris combien je suis à plaindre. Quel regard il attachait sur moi! avec quelle chaleur il suppliait mon père de m'arracher à cette solitude!... Oh! j'ai bien peur de n'être qu'une ingrate, car, en retour de sa pitié, je sens que je voudrais l'arracher à ses amis et le garder encore au milieu de nous. Mon Dieu, si vous m'aviez seulement donné un frère, un frère comme M. Mériadec!

Passons de l'autre côté de la fenêtre, et descen-

dons dans le jardin. Mériadec s'y promenait de long en large, et sa marche précipitée avait mis toute la volaille en déroute. Les poules s'étaient blotties sous le banc et caquetaient du meilleur parti à prendre en cas d'attaque ; le coq grattait la terre, comme pour s'y creuser une retraite, et l'oie effarée courait à droite et à gauche, en poussant des cris. Familier de la basse-cour, le chat gris avait eu sa part de la panique générale ; il s'était réfugié sur la plus haute branche du sapin, et là il dressait l'oreille et roulait les yeux dans l'attente d'un grand événement.

Mériadec n'en continuait pas moins sa course à travers les soucis et les framboisiers.

— C'est un crime, disait-il, un véritable crime d'enterrer toute vive une pareille femme. Quelle grâce dans son maintien sous ces affluets de bonne vieille ! Quel charme dans ses traits si purs, dans ses yeux, dans son sourire ! Quelle douceur dans sa voix ! Quelle harmonie dans toute sa personne !... Jamais, non, jamais je n'ai senti une admiration aussi vive.

Et sans se préoccuper du désordre qu'il occasionnait autour de lui :

— Voici enfin une jeune fille naïve, continuait-il, aussi ignorante qu'un enfant. C'est quelque chose aujourd'hui, où les femmes...

Je passe les réflexions qui suivirent. Mériadec avait mené une vie dissipée, et il avait le malheur de ne pas croire à la vertu des femmes. Quand l'homme n'a pas lieu d'être satisfait de lui-même, il calomnie volontiers la plus belle et (je le dis avec une conviction sincère) la meilleure moitié du genre humain.

— Si je savais qu'Amice consentit à un enlève-

ment, reprit le naufragé, je le lui proposerais demain en déjeunant, quand tous les pères et les Christophes de France et de Navarre mangeraient de l'omelette avec nous. Ce serait un bon tour à jouer à ce vieil ermite qui met la lampe sous le boisseau. Non, c'est une folie, c'est une pensée mauvaise quand il s'agit d'Amice : la candeur de cette jeune fille m'inspire un respect dont je n'ai pas eu l'idée jusqu'à présent.

Après quelques évolutions nouvelles, Mériadec s'arrêta tout à coup devant la fenêtre fermée près de laquelle Amice s'entretenait avec son confident. Le promeneur croisa les bras, et les yeux fixés sur l'ombre de la jeune fille qu'il voyait derrière un rideau :

— C'est cela, dit-il, je ne rencontrerai nulle part plus de beauté, de grâce et une telle garantie d'innocence. Je ferais à la fois une bonne action et un bon mariage... Elle sera ma femme ; il faut qu'elle soit ma femme.

Mériadec poursuivit sa promenade la tête basse, car à peine avait-il pris cette détermination soudaine, qu'une pensée plus subite encore était venue l'ébranler. Et ses amis, que diraient-ils de son choix ? Lui, l'homme de la raison, l'ennemi des superstitions vulgaires, épouser une femme qui en est encore à *benedicite* et à *Deo gratias* ; une femme qui assiste sérieusement au sermon d'un matelot grossier ; une dévote, enfin.

Une dévote !... Il faut savoir combien ce mot renferme d'accusations ridicules et de pitié dérisoire pour comprendre l'anxiété de Mériadec. Le disciple des *politiques* eut besoin de toute la confiance qu'il avait en ses lumières pour en revenir à sa première résolution ; il instruirait Amice ; il

lui apprendrait à brûler ce qu'elle avait adoré, à adorer ce qu'elle avait brûlé : il en ferait un philosophe.

Oui, mais pour réussir il était important de dissimuler ses projets, et il fallait s'observer davantage en ce qui touche à la religion devant M. Roland et Christophe. Il y avait assez d'obstacles à vaincre sans en créer de nouveaux.

Son plan bien arrêté, Mériadec ne voulut pas remonter dans sa chambre sans essayer de revoir Amice. On lui avait dit que les missionnaires de l'Amérique attiraient les sauvages par des chants, et comme ce doux piège lui avait déjà réussi à lui-même pour la jeune sauvage d'Enez Sizun, il résolut de s'en servir une seconde fois. Il chercha donc dans sa mémoire un *sône* ou un *guerz* assez nouveau pour qu'il fût inconnu dans l'île, et il s'arrêta à celui-ci :

« Les filles de Le Roux, de la paroisse de Paule, sont les plus belles qu'on puisse voir, hélas !

« Deux d'entre elles sont brunes ; Jeanne est rose comme une rose. »

Mériadec jeta sur la fenêtre un regard furtif, et il vit qu'Amice avait soulevé le rideau.

— Bien, dit-il, continuons.

« Jeanne Le Roux, entendez-vous ! vos cheveux sont jaunes comme la cire.

« Vos mains et votre cou ont la couleur du lait qu'on met dans le pot ;

« Et vous épousez celui que vous aimez ; soyez heureuse Jeanne, car vous êtes bonne. »

— Christophe ne m'a jamais chanté ce guerz, dit Amice en se levant et en s'approchant pour mieux entendre.

Le jeune homme poursuivait sa chanson :

« O mon père ! ô ma mère, disait Jeanne, ce n'est pas bien penser de me fiancer un dimanche !

« Vous avez sans doute entendu dire tous deux que le marquis de La Tremblaye est au pays ?

« Vous savez depuis longtemps qu'il est amoureux de moi, et vous connaissez ses projets. »

Quelques mots échappaient à l'oreille d'Amice ; elle ouvrit sa fenêtre.

« Puisque le jour est assigné un dimanche, continua le chanteur, on ne peut le changer quand le pays est si rempli de troubles.

« Mais la cérémonie sera de grand matin, à l'aube du jour, et La Tremblaye se lève tard.

« Ah ! dit Jeanne, qu'aucun parent ni ami ne me manque pour me défendre contre La Tremblaye !

« Et Jeanne Le Roux de dire en allant à l'église, après avoir regardé autour d'elle :

« Mon père chéri ! mon père ! oh ! je vous en prie, cachez-moi sous votre manteau !

« Je vois La Tremblaye qui se dirige vers le cimetière ; mon père, cachez-moi sous votre manteau comme la poule cache ses petits !

« La Tremblaye s'avance, salue, et s'adressant au fiancé :

« Jeune fiancé, dites-moi où est la jeune épouse ?

« Elle s'en est retournée avec son père là où elle devait se rendre.

« Tu mens entre tes deux yeux ! elle est sous le manteau de son père !

« Je vois la couleur de ses habits : son tablier est rouge feu ; son jupon est de damas.

« Ces mots étaient à peine dits que, sur un signe du chef, le portail et l'église se trouvèrent remplis des gens d'armes de La Tremblaye. »

L'histoire devenait intéressante ; Amice se mit à la fenêtre : le chanteur feignit de ne pas la voir.

« Jeanne disait au prêtre : Hâtez-vous de faire la cérémonie : j'entends le bruit des armes.

« Si je n'avais craint de gâter vos beaux habits, je vous aurais mise dans un cercueil fermé de sept clés qui se trouve dans la sacristie.

« Je voudrais le feu dans ces beaux habits, et être encore sur le foyer de mon père !

« La cérémonie commence, elle s'achève, et La Tremblaye approche :

« Monsieur le curé, dites-moi ce qu'est devenue la jeune femme ?

« Excusez-moi, sire de La Tremblaye ; je ne sais où elle est allée.

« Je vous ferai rendre Jeanne, ou je mets le feu à l'église. Elle est peut-être dans la sacristie ; brisons la porte et allons voir.

« La jeune femme s'y était cachée ; elle est prise par La Tremblaye. »

En voilà assez ! pensa Mériadec (et ceux qui n'apprécient point la simplicité de nos vieux chants bretons diront peut-être comme lui) ; maintenant je puis risquer un salut.

Et levant les yeux du côté de la fille de M. Roland, il parut s'apercevoir tout à coup qu'elle était là. Il s'inclina très-bas, et effleura le sol de sa main droite ; puis il se releva légèrement et balbutia quelques excuses hypocrites.

— Mille pardons de vous avoir effrayée, mademoiselle. Vous avez cru sans doute entendre une mouette en colère ?

— Oh ! non, je vous assure ! répondit ingénument la crédule Amice, et ses joues et son front

prirent la teinte d'une rose du Bengale. J'avais entendu... j'étais... j'écoutais...

Mériadec vint à son aide. Il était observateur, et il avait deviné que d'une timidité excessive, la jeune fille passerait sans effort à une familiarité confiante. En dépit de sa vingt-deuxième année, privée des leçons d'une mère, sans aucune autre femme qui la conseillât ou qui lui donnât l'exemple, Amice était encore une enfant. Or, nous avons tous rencontré de ces petits sauvages apprivoisés par une parole, un sourire, et qui, après avoir pleuré de peur en nous voyant, se ravisent, reviennent à la charge, tambourinent sur notre chapeau, grimpent à cheval sur notre canne, se pendent à nos jambes, en un mot, abusent de notre patience, et nous font repentir d'avoir voulu les rassurer.

La familiarité d'Amice, qu'une retenue naturelle devait toujours contenir, ne pouvait jamais être indiscreète. Pourtant, j'ai dû l'excuser d'avance pour ceux qui oublieraient l'éducation informelle et la position exceptionnelle de la fille de M. Roland.

Mériadec laissa donc de côté les phrases de convention, la politesse cérémonieuse, et parla tout simplement, tout bonnement, comme il l'eût fait avec sa sœur. Amice respira, et, comme je viens de le faire entendre, elle reprit sa tranquillité d'esprit et le libre usage de sa langue.

— Vous n'avez pas fini l'histoire de Jeanne Le Roux, dit-elle d'un air engageant, pourquoi refuseriez-vous de chanter parce que je suis ici ? Qu'on l'écoute ou qu'on ne l'écoute pas, mon geai n'en parle ni plus ni moins. De grâce, oubliez cette fenêtre.

Je veux m'en souvenir, au contraire, répon-

dit le jeune homme, et ne pas employer le temps où j'ai le bonheur de vous voir à croasser de sottes ballades.

— Chantez, monsieur, chantez, reprit Amice ; vous savez bien que dans quelques jours...

Un signe de la main du côté de la mer acheva la phrase. Mériadec crut voir une ombre passer sur le front candide de la jeune fille : il en augura bien, et s'asseyant sous l'arbre, au grand désespoir des poules fugitives, il acheva, en l'abrégeant, le *guerz* du marquis de La Tremblaye :

« Marquis, laissez-moi monter sur l'escalier du cimetière pour dire adieu à celui à qui je viens de m'unir, et que je laisse seul au monde.

« Vous serez sur la croupe de mon cheval, et vous pourrez suffisamment lui faire vos adieux.

« Adieu donc mon époux, mes parents, mes amis ! vous qui m'avez suivie, ne m'oubliez pas.

« Mon époux, mon ami, vous ne pouvez me défendre. Seul contre un si grand nombre, que feriez-vous !

« Hélas ! me reprendrez-vous, si je reviens au pays ?

« Oh ! oui, Jeanne, votre cœur est à moi ; c'est malgré vous que le brigand vous enlève.

« Quand vous reviendrez (et vous reviendrez, car Dieu est là, et vous êtes ma femme), arrivez tôt ou tard, vous serez la bien venue dans ma maison.

« La Tremblaye dit à son écuyer : Jette-la sur la croupe de mon cheval.

« Elle y pleurera tant qu'elle voudra. Maintenez ses amis ; moi, je prends les devants avec elle.

« Oh ! marquis, dit Jeanne, je vous prie de

voiler mes yeux ! Quand je passerai sur les terres de mon père, mon cœur sera d'acier s'il ne se fend.

« La Tremblaye ordonne de presser les chevaux, car il voulait coucher à Corlay.

« Jeanne demandait là où elle descendit : Marquis, donnez-moi le petit couteau d'or que vous portez.

« Donnez-moi ce petit couteau ou votre poignard : les lacets de mon tablier me serrent tellement que je me sens défaillir.

« Ces lacets de soie ont été serrés par la mère qui m'a mise au monde ; le velours de ma ceinture de nocés aussi ; ceinture noire, triste présage !

« Ma ceinture me blesse au cœur ; elle me blesse aux deux côtés.

« Quand elle eut le couteau, elle s'en frappa au côté et tomba morte.

« Furieux, La Tremblaye accourut : J'ai enlevé dix-huit femmes, Jeanne est la dix-neuvième. Si je savais la faire encore souffrir, je passerais sur son corps avec mon cheval. »

Ce *guerz* me plaît, dit Amice, et si vous en savez d'autres, j'aimerais fort à les entendre. Si vous m'en chantiez un tous les soirs, par exemple ?

Mériadec eut peine à réprimer un sourire.

— Si je pars dans quatre jours, répondit-il, je n'aurai que quatre *guerz* à chanter.

— Et vous en savez d'avantage ? de plus beaux peut-être ? Celui de Philippe Olivier, que Christophe n'a pu se procurer encore ?... Pourquoi êtes-vous si pressé de partir ? Mon Dieu, que deviendriez-vous si vous étiez à ma place !

Le naufragé craignait l'oreille de M. Roland, et

il fit une réponse évasive. Amice réfléchit deux ou trois minutes avant de répliquer ; enfin, d'une voix tremblante d'émotion :

— Monsieur, dit-elle, vous êtes bon, n'est-ce pas ?

— Je tâche de l'être, mademoiselle.

— On peut se fier à vous ?

— Indubitablement.

— Vous ne voudriez pas me tromper ?

— Oh ! mademoiselle !

Le cœur de Mériadec battait à briser sa poitrine ; il désirait et craignait à la fois de deviner le but de ces préliminaires.

— Eh bien ! continua la jeune fille, je sens trop qu'on ne peut vivre heureux ici, et j'ai pris une résolution.

— Au nom du ciel, parlez plus bas, dit le sieur de Pratguen au comble de la surprise et oubliant que le ciel n'avait point de signification dans sa bouche ; on pourrait nous entendre !

— C'est vrai, dit tranquillement Amice, en baissant néanmoins la voix et en caressant son ami emplumé ; je voulais donc vous prier... si ce n'était pas un embarras pour vous...

— Un embarras ! mademoiselle, un embarras !... pouvez-vous supposer !

— Alors, vous ne partirez pas seul.

Quoi de plus clair ?

Elles se ressemblent toutes ! dit en lui-même le détracteur des femmes. En voici une qui m'inspirait un respect ridicule, j'ai rougi à la pensée d'un enlèvement, et c'est elle qui me le propose ! Eh bien, ce que tant d'autres regarderaient comme une bonne aubaine, m'afflige cette fois. Je suis un sot, un niais, un imbécile, peu m'im-

porte, mais j'eusse préféré qu'Amice se soumit à son sort, et ne se jetât pas ainsi à la tête d'un étranger.

— C'est pour moi un bien grand sacrifice, reprit la fille de M. Roland, mais tout à l'heure cette idée m'est venue, et je la crois juste. La liberté est si douce ! et puis vos campagnes sont si belles auprès de ces affreux rochers !

— Je suis à vos ordres, dit Mériadec en permettant à peine à ses paroles d'arriver à l'oreille d'Amice. Que je suis heureux d'avoir été choisi par vous dans une circonstance qui décidera de toute ma vie !

Ce fut au tour d'Amice d'éprouver de l'étonnement. Mais attribuant l'espèce d'emphase de la réponse de Mériadec à des usages qu'elle ignorait, elle ne demanda aucune explication.

— C'est donc bien arrêté, dit-elle en se disposant à quitter la fenêtre, et je n'ai plus qu'à m'informer près de Cristophe de l'endroit...

— Pas un mot, pas une syllabe à Christophe, interrompit Mériadec. Y pensez-vous ? Tout serait perdu.

Amice ouvrit de grands yeux.

— Mais où lui donnerez-vous la volée ? dit-elle naïvement.

— Là-bas ! traversons la mer ! cria le geai en s'échappant des mains de sa maîtresse.

Tout s'expliquait : il s'agissait de rendre un oiseau à son bois natal, et les précautions d'Amice venaient uniquement de la crainte qu'un commissionnaire infidèle ne retint son geai prisonnier. Mériadec s'excusa comme il put, et se perdit dans des phrases plus confuses, plus em-

brouillées que ne le furent jamais les détours du labyrinthe de Minos. Amice ferma sa fenêtre, et le beau chanteur rentra dans la maison, riant sous cape, content du quiproquo, et, en même temps,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

XIII.

Propositions de mariage.

Les Paladins de l'Arioste dans le château d'Atlant, et la belette de La Fontaine dans son grenier, donneront une idée des difficultés que Mériadec devait rencontrer pour sortir de l'île. Au moins Roger, Gradasse, Roland, Bradamante avaient pour passer le temps musique, jeux, plaisirs de toutes sortes ; au moins la *demoiselle au corps long et fluet* faisait *chère lie*, tandis que Mériadec n'avait pour tout orchestre que le bruit du vent et de la mer, et pour toute bombance qu'un mauvais pain d'orge, un méchant lard, du poisson grillé et des omelettes à n'en plus finir. Les pêcheurs étaient revenus, ils étaient repartis, ils étaient revenus encore, un grand mois s'était écoulé, et l'on attendait vainement de jour en jour un temps favorable pour passer le Raz. Dirai-je que l'hôte du sieur de Coroarch s'affligeait beaucoup de ce retard, que cette retraite forcée et ce régime sévère paraissaient bien pénibles à un homme appartenant à cette belle jeunesse, toujours en mouvement, en danse, en gala, et qui, s'il faut en croire les *Mémoires*

de Marolles (1), ne s'effrayait point d'un dîner à douze et même à quatorze services ? Non, Mériadec ne songeait ni aux fêtes de Paris, ni aux amusements plus modestes de Pratguen. Après avoir profané le nom d'amour, il aimait pour la première fois ; il aimait avec pureté, avec sincérité et de toute son âme. Comment désirer partir si Amice devait rester à Enez Sizun ?

L'ermitage avait bien changé depuis quelques semaines ; on y causait, on y chantait, on y riait comme partout, et Amice ne s'ennuyait plus. Toutefois, parmi ces quatre personnes dont la plus grave subissait parfois l'influence de la gaieté des autres, aucune n'était sans inquiétudes secrètes, sans appréhensions pénibles. Amice ne se dissimulait point que cette vie nouvelle ne dût bientôt avoir une fin. Mériadec craignait un refus pour ses propositions de mariage. M. Roland regretait qu'Amice prît tant de plaisir aux discours d'un jeune homme ; et Christophe, qui pensait sérieusement à donner un nouveau protecteur à sa filleule, se demandait avec tristesse si Mériadec était bien le mari qu'il leur fallait.

Le naufragé, depuis qu'il avait formé des projets d'établissement, n'avait eu garde de renouveler sa déclaration d'athéisme ; mais le vieux domestique, quelque porté qu'il fût à attribuer ces malencontreuses paroles à une forfanterie passagère, à une étourderie d'un moment, n'avait pu les oublier. D'ailleurs, sous le rapport religieux, la conduite postérieure du jeune homme n'était pas rassurante : s'il ne disait rien dont la piété de ses amis pût s'offenser, il avait grand

(1) Amsterdam. 1^{re} partie, année 1643.

soin de se retirer chaque soir avant l'heure où M. Roland faisait la prière en commun, et jamais, depuis son arrivée dans l'île, il n'avait mis le pied dans l'église du bourg ou à la chapelle de Saint-Corentin.

— Cependant, disait Christophe, qui viendrait chercher Amice dans ce désert ? qui s'accommoderait de sa pauvreté ? Et puis, on a vu des femmes ramener de bien loin ceux qui les aimaient. La vertu d'une jeune fille fit un saint d'un adorateur du démon, de Cyprien, le magicien d'Antioche.

Cet exemple était bien choisi : quelque mauvais chrétien que fût M. de Pratguen, il n'en était pas encore aux pratiques infernales.

Un soir, assis sur le tombeau dont j'ai déjà parlé, et qui servait de banc à la porte des ermites, Christophe était plongé dans ses méditations habituelles sur l'avenir de la fille de M. Roland.

— Deux vieillards, disait-il à demi-voix et sans penser qu'on pouvait l'entendre, deux vieillards qui mourront bientôt . . . et personne ensuite pour la protéger !

Une voix qu'il entendit à son oreille le fit tressaillir.

— Non, mon ami, répondait Mériadec, elle ne sera pas seule au monde si tu veux m'aider à l'obtenir . . .

Le vieux parrain se détourna lentement, et attachant sur le jeune homme un regard à la fois reconnaissant et inquiet :

— Monsieur, dit-il avec une expression touchante, j'ai peur.

Mériadec ne parut pas le comprendre.

— J'ai peur, répéta le vieillard ; vous voulez

ui servir d'appui, et vous ne savez où vous appuyer vous-même.

— Que veux-tu dire ? demanda Mériadec.

— Monsieur, reprit Christophe en posant timidement sa main ridée sur le bras du jeune homme, quand nous sommes à genoux elle et moi et que mon maître récite la prière du soir, il y a des yeux qui vous cherchent partout et pleurent de ne pas vous trouver. Etes-vous donc si pur, si sage que vous n'ayez à implorer du ciel le pardon d'aucune faute ? Etes-vous aussi si parfaitement heureux que vous n'ayez rien à demander ?

Mériadec goûtait peu de semblables leçons, surtout venant d'un valet de chambre. En tout autre circonstance, il eût sans doute fermé la bouche du vieillard ; mais, pour cette fois, il sentit qu'il fallait le ménager. Il chërcha, en conséquence, à excuser sa conduite.

— Tu ne saurais croire, dit-il, combien l'exemple fait tout dans le monde : les hommes se modèlent les uns sur les autres, un siècle les frappe comme des médailles, et ils portent tous la même empreinte, plus ou moins distincte, plus ou moins effacée. Cependant, ajouta-t-il avec un demi-sourire, il ne faut pas désespérer de notre conversion à tous. Voici bientôt quatre ans que le roi a placé son royaume sous une protection céleste, et, avant la fin de la cinquième année, nous pourrions bien devenir des anges. Allons ne vas-tu pas prendre en mauvaise part ce que je dis pour te faire plaisir ? Je t'assure que nous verrons encore les belles processions du temps d'Henri III, et que je pourrais bien, comme un autre, y figurer couvert d'un froc et jetant des dragées musquées aux dames.

A peine ces paroles ironiques lui étaient-elles échappées, que l'esprit-fort les regretta ; il prit les deux mains du vieillard, et de sa voix la plus douce :

— Christophe, dit-il, je veux que ta jeune maîtresse soit heureuse. Que deviendra-t-elle ici quand vous ne serez plus?... Parle pour moi à M. Roland : tu connais son caractère irascible ; tu sais combien il est jaloux de la tendresse de sa fille.

— Mais Amice ? dit Christophe en interrogeant des yeux M. de Pratguen.

— Amice?... Je suis aimé, Christophe ! Quoi ! tu ne l'a pas vu dans ses yeux rêveurs, dans son sourire plus épanoui, dans le léger tremblement de sa voix?... Oh ! mon ami, combien elle est ravissante et quelle adorable candeur ! Je ne me sens pas le courage de partir sans elle. Si on ne me la donne pas, vois-tu, je l'enlève, et il faudra bien que ton maître....

— Mon maître n'est plus à Quimper ni à Co-roarch, interrompit Christophe en relevant la tête avec fierté, et quand l'infâme trahison d'un Kerservant vous ferait envie, nous ne vous craignons pas. Nous enlever Amice ! notre dernier trésor !... Ah ! monsieur, si votre vertueuse mère vous entendait !...

— Je ne ferai rien qui soit indigne d'elle, reprit Mériadec avec plus de calme ; je veux seulement te prier, te conjurer de ne rien négliger auprès de M. Roland.

— Si elle vous aime, dit tout bas le valet de chambre ; et sans répondre un mot de plus aux protestations du jeune homme, il monta dans la chambre d'Amice.

Après qu'on lui eut permis d'entrer, il prit un escabeau et s'assit en face de sa filleule. Il lui fallut bien des hésitations, bien des tâtonnements dans ses idées et dans ses poches avant d'en venir au fait. Il y vint pourtant, et l'air d'étonnement, de stupéfaction de la jeune fille lui prouva combien elle s'attendait peu à cette confidence.

On l'a déjà vu, bien qu'elle aimât son père et son parrain, bien qu'elle eût des poules et un oiseau savant, un matou gris cendré et un arbre vert, Amice n'était point parfaitement heureuse. Son ignorance enfantine prolongée par une retraite absolue ne l'avait pas entièrement préservée de ces rêveries mystérieuses où passent et repassent d'angéliques amours. Sans doute, elle aussi, à ses heures de création poétique (nous sommes tous poètes de quatorze à vingt-cinq ans), elle avait fait, défait et refait son roman futur ; mais qu'il y avait loin de ces chimères, dont son imagination s'amusait sans y croire, à la réalité qui se présentait à elle si soudainement ! son idéal, si elle en avait un, c'était l'inévitable héros de toutes les épopées naïves, celui dont on bégaie déjà le nom sur les genoux de sa nourrice, qui donne des distractions à l'école, poursuit la pensionnaire en dépit des grilles du couvent, et dont l'aïeule elle-même ne saurait parler sans sourire ; c'était l' amoureux si bien peint dans les vers charmants de l'un de nos plus aimables poètes, beau sans fatuité, brave sans forfanterie, passionné encore à cent ans, terme de rigueur où sa vie ne peut manquer d'atteindre ; c'était enfin l'heureux mortel qui découvrit *Peau-d'Ane* au fond de la basse-cour, la *Belle-au-Bois-Dormant* dans la forêt, et qui seul

pouvait la deviner à Enez Sizun. J'ai nommé le *fiis du roi*.

— Moi me marier ! s'écria Amice, rougissant et pâlisant tour à tour ; M. Mériadec s'est trompé, Christophe ; il est impossible qu'il songe à moi.

Christophe employa toute son éloquence à convaincre Amice qu'elle n'était point un être à part, et qu'elle pouvait comme un autre prétendre à trouver un mari ; mais l'incrédule filleule résista longtemps.

Il fallut, néanmoins, se rendre aux bonnes raisons du vieillard. Le *fiis du roi* était venu, non pas aussi accompli que les traditions populaires l'ont toujours montré, mais vivant, réel, et, sans qu'Amice s'en fût encore aperçue, écartant d'un regard, chassant d'un souffle toutes les créations fantastiques. En effet, Mériadec une fois parti, la jeune fille eût vainement cherché le sylphe de ses premiers rêves. Elle parut le comprendre à la fin, et, baissant la tête, elle bégaya le nom de son père.

— Mériadec est aimé, se dit le parrain, riant d'un œil et pleurant de l'autre, car, malgré son dévouement à sa jeune maîtresse, il ne pouvait s'accoutumer à l'idée de la perdre, et il songeait aussi au chagrin de M. Roland ; je n'ai plus qu'une observation à faire, et puis je parlerai pour eux à mon maître.

— Amice, reprit le vieillard avec gravité, vous rappelez-vous le dernier sermon du capitaine ?

Amice cacha sa figure dans ses mains.

Christophe continua :

— M. de Pratguen a vécu au milieu d'un

monde méchant ; il n'a ni votre foi ni votre innocence : il a dit devant moi un mot, un mot terrible.

— Ah ! mon ami, interrompit la jeune fille, ne me répète point ce que tu as pu entendre ! Mériadec a-t-il jamais uni sa prière à la nôtre ? A-t-il remercié Dieu, lui, pauvre naufragé, échappé miraculeusement à la mort ! Si tu savais combien le discours de François Lé Sù me tourmente !... Quoi ! Mériadec serait un de ces hommes orgueilleux, ingrats, blasphémateurs ?... Non, Christophe, cela n'est pas possible : il est égaré seulement... Il ne connaît pas notre croyance.... et j'ai déjà pensé à le faire instruire.

— Et qui chargez-vous de ce soin ?

— Le capitaine... Tu souris... Tu crois que son rude langage ne toucherait pas ce pauvre jeune homme ? Que faire alors ? Nous ne pouvons l'abandonner, pourtant.

L'expression des grands yeux bleus d'Amice, l'animation de ses traits, l'intérêt plus que fraternel exprimé dans ses paroles ne pouvait laisser aucun doute sur le sentiment qui l'inspirait.

— Nous trouverons un remède, s'écria-t-elle en se levant, et ce remède, Hervœan nous l'indiquera. Un jour (je ne te l'ai jamais raconté), un jour, j'étais assise à notre porte et je regardais de pauvres femmes qui, après avoir balayé la chapelle, en jetaient la poussière en l'air pour obtenir un vent favorable à leurs maris. Je ne sais pourquoi j'étais plus triste qu'à l'ordinaire. Hervœan vint à passer, et s'arrêtant devant moi :

— Toujours malade ? dit-il.

Je lui répondis que je n'étais pas malade.

— Autrefois, reprit-il en s'asseyant sur la pierre de la porte, il y avait ici des fées puissantes ; elles vendaient du beau temps aux marins, prédisaient l'avenir, guérissaient toutes les maladies et prenaient la forme qu'elles désiraient. Que sont-elles devenues ? Je l'ignore, et, tout savant que je suis, je n'ai hérité que d'une bien petite partie de leurs secrets. Ce que je sais pourtant, c'est que le cœur d'Amice se tourne toujours vers la grande terre, c'est que la fille de M. Roland voudrait bien pouvoir imiter les anciennes fées de notre île, et prendre les ailes d'un oiseau pour s'envoler au loin.

Je ne répondis pas.

— Et ensuite ? demanda Christophe, voyant qu'Amice hésitait à poursuivre.

— Ensuite, il me dit que l'ennui était mon mal ; et il ajouta.... O mon ami, c'est ici qu'il faut bien reconnaître la science de ce vieillard !

Amice s'arrêta de nouveau, rougit, se troubla, et renonça tout à coup à achever son récit. La présence d'un jeune naufragé dans l'île avait été prédite comme moyen de guérison ; et la fille de M. Roland, émerveillée d'une idée assurément fort naturelle, ne doutait plus dans aucun cas de l'habileté du devin.

— Qu'il te suffise de savoir, reprit-elle, qu'il s'agit d'une prédiction inouïe, et qui s'est déjà à peu près réalisée. Je crois donc qu'avant de parler à mon père et de prendre aucun parti, il faut consulter Hervœan : il nous dira ce qui peut sauver Mériadec.

Christophe accueillit avec d'autant plus d'em-

pressement la proposition d'Amice, qu'il n'était pas fâché, avant de tenter sa difficile ambassade, d'éclairer ses idées troublées par l'opinion mieux arrêtée d'un ami. Le parrain et la filleule convinrent d'une certaine heure pour le-lendemain matin, et, cette heure venue, ils se rendirent ensemble chez le vieux docteur.

XIV.

Le conseil des trois.

Hervœan Le Sû n'avait été que juste en disant que sa science était peu de chose comparativement à celle des anciennes prêtresses de l'île. Il connaissait, il est vrai, les vertus médicinales des plantes; il pouvait, mieux qu'un autre, prédire les tempêtes et annoncer le beau temps, mais là se bornait son savoir. Debout près de l'autel où jadis les neuf vierges gauloises offraient des sacrifices au *Grand-Inconnu*, on le voyait passer des heures entières, les yeux fixés sur les flots, dans une contemplation silencieuse et triste. Dans sa jeunesse, dévoré du besoin de connaître, il avait interrogé les vieillards, commenté les traditions, tourmenté son esprit porté au merveilleux, cherché, par tous les moyens humains en son pouvoir, à pénétrer les secrets de la nature. Hélas! l'eau de l'inspiration ne se préparait plus dans le vase d'Azeuladour! Le sanctuaire de Ceridguen était vide, et la forêt sacrée, qui jadis couvrait cette île à présent si nue, avait disparu depuis longtemps. Ils étaient oubliés ces chants dont les paroles mélodieuses ou terribles apaisaient la fureur des tempêtes, ou

leur donnaient une force nouvelle et les déchaînaient sur les flots. On les ignorait maintenant ces danses nocturnes qui suspendaient le cours des astres par leurs enlacements mystérieux et leurs circonvolutions multipliées. Heureux Merlin ! lui au moins recut des Galicènes, ses compatriotes, sa harpe prophétique et l'anneau qu'il portait à sa main droite ! lui au moins connut les propriétés surnaturelles de l'herbe d'or, de l'aloès étranger et de la verveine descendue du disque de la lune. Mais le pauvre Hervoan, qu'avait-il découvert dans son île célèbre ? Que savait-il de plus que les autres hommes ?... A cette pensée amère, vingt fois peut-être un désir coupable traversa son esprit et une évocation infernale faillit s'échapper de ses lèvres. Le père de François pouvait se perdre si l'illustre missionnaire de la Basse-Bretagne, Michel Le Nobletz, n'était venu à son secours. Le vénérable apôtre combattit avec succès ces dispositions à la magie, beaucoup plus fréquentes au commencement du grand siècle qu'on ne serait porté à le croire. Hervoan pleura, pria et se résigna à n'être jamais devin. Pourtant, je l'ai déjà dit, malgré ses bonnes résolutions, malgré les années écoulées depuis le passage du saint missionnaire, le vieillard ne pouvait s'empêcher de déplorer encore son ignorance, et, quelle que fût sa vénération pour la religion du Christ, il revenait comme malgré lui à ce Dolmen, sphinx dont il désirait toujours pénétrer le mystère, et qu'il n'osait plus interroger.

C'est là qu'Amice et son parrain le rencontrèrent, tête nue, nu pieds, couvert de ses vêtements misérables, et tel que la ballade nous

montre Merlin après qu'il eut perdu sa harpe. Comme le vieux barde, il était endormi, la tête penchée sur sa poitrine ; on eût dit le Druidisme vaincu, dépouillé de tous ses prestiges et affaîssi dans sa faiblesse et sa douleur.

A cent pas plus près de la mer, François, assis sur un rocher et entouré de quelques-uns de ses matelots, leur apprenait à lire. Il leur expliquait en même temps, dans son langage figuré, les principales vérités chrétiennes. L'auteur du *Timée*, des livres de la *République* et des *Lois* aimait aussi à parler au bruit des flots. Assis sur un cap solitaire, il enseignait à ses disciples l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Toutefois, bien qu'il ne connût que l'Evangile, le pêcheur d'Enez Sizun en savait plus sur ces matières importantes que le divin Platon.

Christophe et Amice réveillèrent le dormeur, qui les conduisit dans sa cabane. Il apprit que ses amis venaient le consulter, et il sourit tristement.

— Il n'y a plus d'oracle à Enez Sizun, dit-il en baissant la tête. Si vous êtes malade, j'essaierai de vous guérir ; mais si vous exigez d'avantage, apprenez-moi d'abord où sont les fées qui habitaient ici.

— Nous venons vous parler d'un malade, dit Amice d'une voix tremblante : il y a aussi des maladies de l'âme, et la pire de toutes (votre fils l'a démontré dernièrement), c'est la révolte contre le ciel.

— L'homme est sourd, dit l'octogénaire d'un ton sentencieux, et il ne croit ni aux plaintes du vent, ni aux cris des mouettes ; l'homme est aveugle, et il nie qu'il y ait un soleil là haut. Si

vous êtes sages, vous ne direz pas à l'homme que, s'il n'entend pas, c'est que son oreille est mauvaise; que, s'il ne voit pas, c'est que ses yeux sont fermés. Gardez la vérité dans votre cœur, de peur que l'orgueil ne se révolte contre elle et ne cherche à vous la faire expier comme une faute.

C'était à peu près la pensée du paria de Bernardin de Saint-Pierre.

— Hervoan, reprit Christophe, croyez-vous donc qu'il n'y ait aucun remède à la maladie dont nous parlons?

Le vieillard réfléchit un moment :

— Il y en a un, répondit-il.

— Et quel est ce remède?

— Le malheur.

Amice tressaillit.

— Hervoan, dit-elle, nous ne devons souhaiter le malheur à personne. Il est un autre moyen de revenir à la vérité, et c'est par le bonheur, au contraire. Avouez que le bonheur est le plus sûr remède. Il me semble que je n'ai jamais aimé Dieu comme aujourd'hui, où j'espère des jours plus heureux.

— Les oiseaux de mer songent-ils aux creux des rochers avant la tempête? demanda le docteur en attachant sur Amice un regard pénétrant. Jeune fille, que me veux-tu, si ta sagesse est supérieure à la mienne?

Amice rougit. Comme la plupart des gens qui demandent un conseil, son parti était pris d'avance, et elle voulait seulement qu'on l'approuvât. Elle n'était pas encore remise de sa confusion quand le capitaine entra dans la cabane.

François n'eut pas de peine à deviner qu'il s'agissait de Mériadec.

— Non, dit-il en prenant la main d'Amice, non, ce n'est ni François Le Sú ni son père qui vous conseilleront de remorquer ce jeune homme. Croyez-nous, mon enfant; ne quittez point votre attelage, et laissez le pirate courir des bordées comme il l'entendra.

— François, murmura Christophe, M. Roland et moi nous sommes bien vieux.

Le capitaine saisit la pensée du valet de chambre, et il répondit assez bas pour n'être pas entendu de la jeune fille :

— J'ai une dizaine d'années de moins que M. Roland, et si je vous survis à tous deux, vous pouvez compter...

— Sur un ami, un second père, interrompit Christophe; mais, François, ne pensez-vous pas qu'un mari...

Le capitaine se frappa le front.

— Un mari! dit-il, il semble, en effet, que nous devions tous cingler vers le mariage! On dirait qu'une pauvre fille ne peut faire honnêtement sa traversée sans qu'un bâtiment de conserve ne l'accompagne à babord ou à tribord. Si elle s'obstine à gouverner dans l'isolement, on vous la hèle à toute heure du jour de façon à l'étourdir. Mon enfant, continua le marin en se tournant brusquement du côté de la filleule de Christophe, parlons sans détours : Aimez-vous ce forban?

Il était difficile à une jeune fille de répondre à une question aussi directe. Amice se cacha derrière son parrain et garda le silence.

— Assez causé! dit le capitaine, nous n'avons pas besoin d'en apprendre davantage : nous reconnaissons les signaux. Mais, mon enfant, ajou-

ta-t-il en adoucissant sa voix, n'oubliez pas que vous allez vous trouver dans des passes pleines de périls. Faites usage de la sonde avant de jeter l'ancre, et rappelez-vous ce que les matelots répètent en lançant le plomb à la mer et en laissant filer la ligne : « Veille ! veille ! veille ! »

— Fond de rocher ! dit Hervoan d'un air sinistre,

Enfant d'Enez Sizun et amie du capitaine, Amice entendait parfaitement le langage maritime de François. L'opération du sondage se présentait à son esprit, et elle frissonna comme le pilote qui craint de s'être trompé et se demande si le navire n'est pas en perdition. Cependant elle se remit bien vite, et comprenant combien il pourrait être important pour elle de gagner à sa cause un avocat de plus, elle prit la défense de Mériadec.

— Vous pouvez avoir raison, répliqua le capitaine, et je croirais volontiers comme vous que le jeune homme nous montre un pavillon qui n'est pas le sien. N'ai-je pas vu de francs matelots se tatouer comme des sauvages, et cela parce qu'ayant rencontré de ces enragés coquins, ils ne pouvaient se défendre de les imiter ? Quoi qu'il en soit, j'eusse aimé mieux ne pas tant tarder à aller à Audierne. Maintenant le temps est propice, nous pouvons passer le Raz à notre aise, je comptais partir demain, et voilà que cet enjoleur...

— N'en dites pas de mal, mon bon François, interrompit la jeune fille ; n'est-il pas bien généreux à M. de Pratguen de ne reculer ni devant ma pauvreté, ni devant mon ignorance et mon manque d'esprit ? Ah ! si en échange des biens

qu'il possède je pouvais lui donner notre foi ! Si je le sauvais en devenant sa compagne ! Comprenez-vous ce bonheur, mes amis ? Ramener à Dieu une de ses créatures ! conduire l'enfant prodigue à la table du père de famille !

La fille de M. Roland parlait avec chaleur, et les trois vieillards l'écoutaient en souriant. Ils admiraient en eux-mêmes combien nous sommes naturellement habiles à nous donner le change sur le but secret de nos désirs. Amice se croyait surtout entraînée par le zèle de l'apôtre, et, sans le savoir, elle recouvrait d'un voile sacré la curiosité d'une enfant élevée loin du monde et les enchantements du premier amour.

— Le matelot tombé à la mer apprivoise-t-il le requin qui se jette sur lui ? dit le docteur en faisant glisser entre ses doigts les grains de son collier d'ambre.

Cette fois, l'opinion d'Hervoan ne fut point appuyée. Christophe et François avouèrent qu'il y avait plusieurs exemples de maris convertis par leurs femmes.

— Mais, ajouta le capitaine, on a vu aussi des navires démâtés, sans un bout de cordage, faisant eau de toutes parts, des carcasses enfin où un goëland n'eût pas voulu suspendre son hamac, arriver à destination. Est-ce à dire qu'il faille s'embarquer sur la première planche venue ?... Encore une fois, mon enfant, vous n'êtes pas missionnaire. Défiiez-vous de ces folles brises qui vous passent par la tête ; tenez-vous à l'ancre dans le célibat. Eh bien ! si quelque jour un bon mari est en vue, si c'est un vrai matelot, solidement amarré dans sa religion, changement de manœuvre alors, et range à appareiller !

La pauvre solitaire jeta sur le capitaine un regard si suppliant et si triste que le *Conseil des Trois* en fut attendri.

— François, dit Christophe en essuyant une larme, il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, mais je n'hésite plus, et je vais conjurer M. Roland de consentir à ce mariage.

Amice se jeta dans les bras de son parrain, et, toute honteuse de sa faiblesse, elle couvrit son visage de son mouchoir.

— Il faut qu'elle soit heureuse, reprit le valet de chambre en la contemplant avec mélancolie. Au prix de sa félicité, qu'est-ce que le bonheur de deux vieillards?... Nous nous consolerons de notre isolement en pensant à sa joie. Amice, mademoiselle, ma pauvre maîtresse, ah! nous allons nous quitter!

— Jamais, s'écria la jeune fille; oh! non, jamais je ne quitterai ni mon père ni toi! nous partirons tous ensemble.

— Hélas! dit Christophe avec un geste qui exprimait mieux que des paroles l'anxiété de son âme.

Et revenant à Mériadec, il essaya de persuader à ses amis et de se persuader aussi à lui-même que tous ils s'inquiétaient sans raison. Il conclut par ces paroles, stéréotypées dans bien des familles où l'on ne passe point pour manquer complètement de sagesse :

— Et quand il serait vrai que M. de Pratguen eût quelques-uns des vices de son temps? La jeunesse passera pour lui comme pour tous les autres; une fois marié, il se corrigera.

Que de drames lugubres ont commencé par cette phrase de sinistre augure : — Une fois ma-

rié, il se corrigera! — Qui de nous ne se rappelle au moins un de ces mariages monstrueux où cette banalité funeste a coupé court à toutes les observations? Ici, une jeune fille embaumée des leçons de sa mère, adorable d'innocence et de simplicité, pure dans sa tendresse comme le sont les anges; là, un de ces vieillards de vingt-cinq à trente ans, les traits flétris, le regard éteint, le sourire hébété, sans idée au front, sans amour et sans croyances au cœur, spectre effrayant et honteux qu'on s'étonne de voir au grand jour, débris usé d'un animal sans nom qui pouvait être un homme. On n'aura négligé aucune précaution relativement à la position financière du futur; en dépit des idées démocratiques qui gagnent chaque jour du terrain, on aura scrupuleusement recherché encore si le prétendu était de bonne maison. Mais quant à sa valeur morale, à quoi bon!... — Une fois marié, il se corrigera!

Mériadec était loin du degré d'abrutissement de l'époux que je viens de peindre, et de meilleurs devins que Christophe auraient pu prédire comme lui. La situation d'Amice, pauvre, isolée entre ces deux vieillards, excusait aussi un peu trop de confiance et de promptitude. Hervœn lui-même le comprit et n'insista plus.

Amice et son parrain sortirent de la cabane, l'une toute occupée de s'essuyer les yeux, l'autre combattu entre sa tendresse pour la jeune fille, ses regrets personnels et une sorte de remords du chagrin qu'il allait causer à M. Roland. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'une clameur joyeuse s'éleva dans l'île : hommes, femmes, enfants couraient à toutes jambes vers le port où quelque chose d'extraordinaire semblait se passer.

XV.

Les Missionnaires bretons.

Il s'agissait, en effet, d'une chose peu commune sur cette plage oubliée, et dont la stérilité et les dangereux abords décourageaient le zèle de tous les prêtres du diocèse. Une barque, portant deux missionnaires, les pères Maunoir et Bernard, venait d'entrer dans le petit port, où les bateaux de pêche étaient à l'ancre.

Le père Bernard, âgé d'environ cinquante-six ans, était fils de M. de Bouchers, avocat au parlement de Bretagne. Après avoir fait ses études à Douai, il était entré dans la compagnie de Jésus, et avait commencé ses prédications par la ville de Nevers. Envoyé plus tard en Basse-Bretagne, il y connut le jeune Maunoir, membre de la même congrégation, et bientôt ces deux hommes, si dignes de se comprendre, se lièrent d'une étroite amitié. Le père Bernard, désolé de l'état d'ignorance des Bretons sous le rapport religieux, crut voir en son jeune ami, l'Elisée à qui le vénérable M. Le Nobletz devait laisser son manteau.

« Je ne sais, dit un pieux historien, je ne sais quel pressentiment lui disait au fond du cœur que c'était celui-là même, et, comptant là-dessus,

il lui conseilla d'apprendre la langue du pays. Pour l'y engager, il lui fit connaître le service qu'il serait capable de rendre à Dieu lorsqu'il saurait cette langue. Il lui représenta le danger évident où toute la Basse-Bretagne était de se perdre, faute d'instruction. Il lui raconta comment saint Corentin et six autres évêques avaient rendu cette province chrétienne; comment saint Vincent Ferrer y était venu, plusieurs siècles après, renouveler l'ancienne piété, et comment, dans la suite, les pasteurs vigilants étant venus à manquer, l'ignorance avait gagné partout, et introduit tous les vices dans les diverses parties de la province. Il ajouta qu'à la vérité Dieu avait suscité dans ces derniers temps un nouvel apôtre dans la personne de M. Le Nobletz, mais qu'un homme seul, quoique puissant en œuvres et en paroles comme l'était ce saint ecclésiastique, ne pouvait pas tout faire; que ses travaux l'avaient déjà beaucoup épuisé, qu'on le perdrait enfin, et que si personne ne se disposait à lui succéder, on perdrait avec lui l'espérance du salut de presque toute la Basse-Bretagne. »

Sans se rendre entièrement au désir de Bernard, Maunoir apprit la langue bretonne et commença à catéchiser les faubourgs de Quimper et les paroisses d'alentour. Au bout de deux ans, sa santé s'altéra, et on lui commanda de prendre du repos et de changer d'air. Il partit, mais durant son absence les lettres de son ami le conjurèrent encore plusieurs fois de ne pas oublier ce pays inculte, qu'il devait défricher et arroser de ses sueurs.

Maunoir se croyait destiné aux missions du Canada, et ces sollicitations pressantes le jetaient

dans une cruelle irrésolution : une maladie dont il faillit mourir, et pendant laquelle il fit un rêve qui lui parut prophétique, ramena le calme dans son esprit. Il lui sembla qu'il portait sur ses épaules un paysan de Cornouaille. François Xavier, avant ses missions dans l'Inde, crut, dans une vision, porter de même un Indien ; et bien des siècles auparavant un Macédonien apparaissait aussi en songe à saint Paul, pour l'engager à passer en Macédoine. Instruit par ces exemples, Maunoir cessa donc de résister aux prières de Bernard, et après avoir sollicité et obtenu l'autorisation de ses supérieurs, il revint à Quimper au mois d'août 1640.

La joie de Bernard ne saurait se peindre. Ce bon prêtre poussait jusqu'à la passion son amour pour ses compatriotes. A l'époque où la peste désola la ville de Quimper, il fut l'un des quatre religieux qui demeurèrent dans la cité pour secourir les habitants, tandis que la plupart des ecclésiastiques, se laissant emporter par la panique générale, s'enfuyaient à la campagne. Ravi de contribuer encore une fois au salut des Bretons, il résolut d'accompagner Maunoir dans ses courses apostoliques, et bien que son ami fût de vingt ans plus jeune que lui et eût été son élève, il se complut dans la pensée de lui obéir.

Cependant le vétéran des missions bretonnes, M. Le Nobletz, retenu au Conquet par les infirmités de la vieillesse, envoya saluer son successeur en demandant à le voir. Maunoir n'eut garde de refuser l'invitation qui lui était faite, et dès que le vieillard l'aperçut il vint à lui les bras ouverts et l'embrassa en pleurant.

— Seigneur, s'écria-t-il, retirez-moi de ce

monde quand il vous plaira ; je mourrai content à présent que mes yeux ont vu celui que vous m'avez promis.

Et le sexagénaire, avec une simplicité touchante, remit au jeune homme la clochette qui lui servit si longtemps à rassembler les fidèles, et les peintures symboliques au moyen desquelles il les instruisait. Puis vinrent de longs entretiens sur les souffrances de la Bretagne, sur le meilleur remède à y apporter ; sur les inquiétudes, sur les espérances que donnait la chère malade à son vieux médecin. Une mère ne recommande pas avec plus de sollicitude l'enfant qu'elle a nourri de son lait, caressé de son regard, couvé de son amour.

Après s'être bénis réciproquement l'un pour le combat, l'autre pour le repos ; après avoir remercié Dieu ensemble de ce qu'il les avait appelés à des travaux utiles et obscurs, les deux missionnaires s'embrassèrent encore une fois et se dirent adieu.

Maunoir retourna à Quimper. A quelque temps de là, il fut nommé juridiquement supérieur des Missions de la Basse-Bretagne, et on lui adjoignit le père Bernard.

« Alors, dit notre auteur, ces deux pères, fort contents de ce que l'obéissance et leur emploi les unissaient autant que leur inclination ; se promirent mutuellement de ne se séparer qu'à la mort, et de vivre ensemble dans une union inaltérable ; et pour commencer à satisfaire leur zèle, ils cherchèrent l'endroit de tout le diocèse qui eût le plus besoin de secours. Ils trouvèrent que c'était l'île de Sizun, parce qu'elle était sans prêtres et sans sacrements. Ainsi, après avoir

imploré l'assistance de saint Corentin dans sa cathédrale, ils se mirent en chemin pour cette île abandonnée. »

Cependant les pères ayant appris qu'il ne se trouvait à Enez Sizun que des femmes, tous les hommes étant à la pêche, ils remirent à plus tard l'exécution de leur premier dessein et se rendirent d'abord dans les îles d'Ouessant et de Molènes. Nulle part leurs prédications ne pouvaient être plus utiles ; les insulaires de ces deux îles ne savaient même pas répondre à cette question : « Combien y a-t-il de dieux ? » Les uns affirmaient qu'il y en avait quatre, d'autres allaient jusqu'à cinq, et très-peu se contentaient d'un seul. Le père Maunoir eût pu se croire au Canada.

Une telle ignorance dans une paroisse qui possédait néanmoins un curé et deux vicaires, ne devait pas donner aux deux amis une haute opinion de l'instruction religieuse des habitants d'Enez Sizun. Aussi, avec quel empressement, à leur retour d'Ouessant et de Molènes, ils s'embarquèrent de nouveau pour ce pays oublié ! Il ne s'était pas écoulé moins de vingt-huit ans depuis la mission de M. Le Nobletz : que de ronces et d'épines avaient dû étouffer depuis la semence évangélique ! Mais laissons parler le père Boschet, l'un des biographes du père Maunoir.

« Les missionnaires arrivèrent le jour de la Saint-Louis, et ils furent reçus comme des anges venus du ciel. D'abord que les insulaires les virent, ils s'écrièrent : — Enfin nous aurons la messe, et nous apprendrons le chemin du salut ! — Les Pères eurent bien de la joie d'entendre des sentiments si chrétiens dans un endroit si sauvage. Ils allèrent d'abord à l'église, et ils furent

bien édifiés de la trouver propre et d'y voir une lampe allumée devant l'autel. Comme ils s'étaient embarqués le jour de Saint-Barthélemy à dessein de venir ce jour-là dire la messe dans l'île, et qu'ainsi il y avait plus de trente-six heures qu'ils n'avaient mangé, le Père Bernard se trouva bien faible ; il voulait néanmoins dire la messe, et il la dit à ceux qui les avaient reçus. Le père Maunoir dit la grande messe à laquelle tous les paroissiens assistèrent. Il fut très-surpris de voir qu'on répondait à tout, et qu'on chantait au lutrin sans détonner : il prêcha selon la coutume après l'Évangile, et il ouvrit ainsi la mission. »

Christophe et Amice prirent part à la joie commune, et après avoir conduit avec la foule les missionnaires à l'église, ils se hâtèrent d'aller apprendre la grande nouvelle à M. Roland. Celui-ci ne parut pas très-satisfait : il avait espéré que son hôte partirait le lendemain, et il ne doutait pas que cet événement imprévu, en retenant pour huit jours au moins tous les marins dans l'île, ne prolongeât forcément le séjour de Mériadec.

— Il ne s'en ira jamais ! s'écria-t-il involontairement. Ce malheureux jeune homme a pris racine chez moi, et rien ne pourra l'en arracher.

Christophe ouvrit la bouche, ferma les yeux, et poussant un gros soupir :

— Monsieur ! mon maître ! balbutia-t-il avec un accent lamentable, ah ! si vous saviez !...

Amice ne voulut pas en entendre davantage. Elle se jeta au cou de son père, l'embrassa deux ou trois fois et s'enfuit dans sa chambre, dont elle ferma la porte à double tour.

Le geai voltigea sur son épaule, elle le rudoya ; elle chiffonna son écharpe, elle déforma son cha-

peron en roulant sa tête sur son lit dans un accès de douleur, dont elle était loin de se rendre compte. Enfin, après avoir bien pleuré de ces bonnes larmes d'enfant qui coulent à l'aventure et qui viennent on ne sait pourquoi, elle s'aperçut tout-à-coup qu'elle n'était pas si malheureuse, et elle se mit à réfléchir.

— Pourquoi pleures-tu ? dit-elle en s'interrogeant, Mériadec t'aime ; il veut que tu sois sa femme, et voici justement deux missionnaires qui arrivent pour le convertir et vous marier !... Tu vas quitter cette île où tu mourrais d'ennui ; tu verras les campagnes et les châteaux du continent ; tu assisteras à des réunions charmantes ; tu entendras les sons du cor dans les forêts ; tu auras un bel habit pour monter à cheval, une écharpe à franche d'or, des bas de soie blancs et une perruque blonde. Eh bien ! tout cela n'est-il pas effrayant, et n'ai-je pas raison de me désoler ?...

Amice se leva du tabouret où elle était assise devant son lit, et s'approchant du miroir, elle vit ses yeux gonflés et ses joues presque écarlates. Elle se trouva laide : c'était un motif pour recommencer ses lamentations ; mais elle en découvrit un autre plus sérieux.

— Est-ce que mon père consentira jamais à quitter cette affreuse maison ? s'écria-t-elle. Ah ! sans doute, il a déjà repoussé la demande de ce pauvre jeune homme. Il a dit *non* ! Christophe a insisté ; il a répété *non*, encore *non*, et tout est déjà perdu.

Amice se trompait : rien n'était perdu, car rien n'avait été entrepris. Le regard extraordinaire que M. Roland promena de son valet à sa fille, et

de sa fille à son valet déconcerta l'ancien précepteur. Christophe avait donc battu en retraite, décidé à ne commencer l'attaque qu'après avoir bien rassemblé dans son cerveau toutes ses munitions de guerre.

L'ancien châtelain de Coroarch, dont la maison était fort petite, ne pouvait offrir un logement aux deux étrangers. Il voulut au moins s'excuser auprès des missionnaires, et, comme il gardait la chambre depuis plusieurs jours, Christophe fut chargé de ce soin. Le maître ordonna que des quatre poules qui restaient dans la basse-cour, les deux plus grasses fussent portées chez François Le Sû, où les pères s'étaient retirés. Christophe obéit, mais à l'air de répugnance avec lequel il lia les pieds des pauvres bêtes, il était aisé de voir combien ces dernières amies l'intéressaient. Les deux victimes n'étaient pas plus contentes que lui ; elles battaient des ailes et leur gloussement désespéré, entrant parfaitement dans leur rôle, semblait l'interprète des regrets de M. Roland.

Il était environ huit heures du soir quand le parrain d'Amice, ses deux volailles à la main, se rendit chez le capitaine. Il lui fallut traverser la foule qui, ne pouvant se lasser d'entendre et de voir les deux apôtres, était accourue autour de la cabane où ils prenaient leur repas. Christophe entra et salua timidement ; il entendit le père Maunoir répondre à François, qui s'excusait de n'avoir rien de meilleur à servir à ses hôtes :

— Oh ! la bonne chose, capitaine, que le poisson grillé et le pain d'orge avec l'assaisonnement que vous leur avez donné !

Et il montrait le peuple assemblé à la porte,

faisant allusion au zèle du matelot qui leur avait si bien préparé la voie.

Christophe remplit son message. Quand les pères entendirent parler du plaisir qu'aurait eu M. Roland à leur offrir un logement commode, ils ne purent se défendre de sourire. Ils dormaient à peine, en effet, trois ou quatre heures chaque nuit, et, pour être plus tôt prêts le matin, le père Bernard, quoique d'une santé faible et d'un âge déjà avancé, se couchait sur une table, tandis que son ami, plus jeune et plus robuste, s'étendait par terre. Ce fut encore le père Maunoir qui répondit.

— Mon ami, dit-il gaiement, nous sommes comme les négociants le jour qu'ils font un grand débit : le plaisir du gain nous fait oublier la peine du travail, et nous tient lieu de nourriture et de sommeil. Remerciez donc votre maître, et dites-lui que nous avons ici tout ce qu'il nous faut.

— Mais ces poules ? balbutia Christophe en les heurtant assez maladroitement contre la table, ce qui arracha un cri de détresse à ces infortunés oiseaux ; ces poules que mon maître vous envoie ?...

— Rapportez-les lui, mon ami, dit doucement le père Bernard ; nous nous portons bien, réservez-les pour des malades.

Le visage pâle et amaigri, les traits fatigués du plus âgé des missionnaires s'accordaient peu avec cette réponse si rassurante. Le père Bernard était asthmatique, il avait à la jambe une douleur qui le faisait beaucoup souffrir dans ses voyages à pied ; mais une charité ardente comme la sienne s'avoue-t-elle jamais la faiblesse des organes dont

elle a besoin ? — Allez, mon père, devait lui dire un peu plus tard Michel Le Nobletz, allez tant que la jambe pourra vous porter, et quand elle ne vous portera plus, faites la porter en mission jusqu'à la mort. — Et comme on le lui avait conseillé avec une confiance sublime, le courageux apôtre ne tint aucun compte de ses souffrances : le jour même où il rendit l'esprit, il se préparait encore à partir pour catéchiser les campagnes.

Quelle admiration, quelle reconnaissance ne méritent point ces ouvriers évangéliques qui savent, comme l'a dit Leibnitz, que l'homme est un composé de temps et d'éternité, et qui, pour nous servir dans nos intérêts matériels et célestes, se dévouent à nous corps et âme !... Ils pourraient s'asseoir en paix sous l'arbre qui abrita leurs ancêtres, et ils s'éloignent du toit natal. Ils avaient leur part dans les biens de la terre, et ils ne gardent qu'un crucifix, une robe de serge et un bâton. Une femme, des enfants les auraient aimés, et ils s'en vont étrangers partout, et souvent calomniés et haïs. Ils renoncent aux douceurs de la propriété, aux affections de la famille, aux joies du repos, et cela parce qu'ils veulent rappeler aux puissants, aux riches, aux maîtres comme aux faibles, aux pauvres, aux serviteurs, qu'ils sont les enfants d'un même père, et qu'ils doivent se chérir, se respecter et s'aider mutuellement. Dans le temps, ils travaillent à établir la fraternité chrétienne, la seule qui ne soit point un mot vide et imposteur. Pour l'éternité, ils parlent d'un Dieu bon, équitable, et ils nous apprennent à le servir. Ainsi, visant à un double but par un même moyen, en préparant le règne de Dieu là-haut, ils préparent encore ici-bas celui de la

paix et de la concorde. De tels hommes, quels que soient leur habit et leur nom, ne seront jamais un obstacle au progrès social, et fussent-ils cent fois *jésuites*, qu'ils n'en seraient pas moins de véritables héros et des bienfaiteurs de l'humanité.

Christophe dut faire ces réflexions en retournant vers son maître. Il remporta ses poules, non plus les pieds en haut comme de malheureuses suppliciées, mais bien douillettement couchées dans ses bras, la tête dans sa position naturelle, et caquetant toutes les deux de leur aventure. La route, on s'en souvient, était assez longue, l'habitation de M. Roland se trouvant à l'extrémité ouest de l'île et fort loin du bourg, Christophe eut donc le temps de méditer et sur les missionnaires et sur lui-même.

— Quoi ! disait-il, rien ne rebute ces hommes lorsqu'il s'agit de secourir des gens qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'ont jamais vus ; et moi, le parrain d'Amice, son parrain ! (et en répétant ce mot il se rengorgeait) je serai assez lâche pour reculer devant la colère de mon maître !... Alons, Christophe, du courage ! tu n'en manques pas quand ton plan est bien arrêté, quand tu as brûlé une amorce ; le tout est de risquer le premier mot. Eh bien ! je le risquerai dès ce soir, tout à l'heure.

XVI.

M. Roland.

Coiffé du bonnet de coton si détesté des *précieuses* et dont le seul Montausier fut autorisé à faire usage en récompense de ses vertus, M. Roland se disposait à se mettre au lit. Il était souffrant : assis dans son grand fauteuil, la tête renversée en arrière, les yeux fermés, il écouta, sans l'interrompre, le récit de l'ambassade de Christophe, et quand ce dernier eut achevé sa narration, il ne répondit rien, il ne fit aucun geste qui témoignât qu'il avait entendu. De son côté, Christophe se tint immobile devant son maître, résolu cette fois à ne pas sortir sans avoir tenté quelque chose. Après dix minutes de silence, M. Roland ouvrit les yeux :

— Que fais-tu là ? dit-il brusquement et tout surpris que son domestique ne se fût pas retiré.

— Je vous regardais, monsieur, répondit Christophe en rougissant jusqu'aux oreilles et balbutiant comme un enfant pris en faute ; vous n'avez pas bon visage aujourd'hui, et je crains fort que vous ne soyez plus malade.

— Oui, je suis malade, très-malade, et j'ai besoin de repos : laisse-moi.

— Il me vient quelquefois une idée, monsieur, une idée qui me déchire le cœur ; c'est qu'un jour je vous laisserai tout à fait pour ne plus revenir : un autre brosera vos habits, un autre vous apportera vos pantoufles. Je suis vieux ; j'ai plusieurs années de plus que vous.

— Et moi, suis-je donc si jeune ? dit M. Roland. Christophe prenait un biais pour arriver à ses fins.

— Non, monsieur, vous n'êtes pas jeune, reprit-il avec plus d'assurance, et c'est pourquoi je pense que vous me suivrez de près. Quant à mademoiselle, c'est différent ; elle n'a pas notre âge, et elle restera longtemps après nous.

Le front de M. Roland se plissa.

— Ces paroles sont bien consolantes pour un malade, dit le goutteux avec humeur. Me crois-tu assez indifférent sur le sort de ma fille pour qu'une pareille idée ne m'afflige point ?

— Et c'est parce qu'elle vous afflige que je voudrais l'écarter. Quand il m'arrive d'être malade aussi et que je songe combien je vous suis nécessaire, je me désole de vieillir et d'être destiné à la mort. Qu'en donnerais-je dans ces instants d'abattement et de regret pour entendre sur l'escalier le pas d'un autre Christophe !

M. Roland allait répondre par un mot de bonté à cette preuve d'attachement du compagnon de sa solitude, lorsqu'une idée soudaine lui ferma la bouche. Moitié ému, moitié fâché, il fronça les sourcils et secoua la tête.

Christophe reprit très-bas :

— Combien vous allez être content, monsieur ! c'est une bonne nouvelle, une nouvelle bien rassurante que j'ai à vous annoncer. M. Mériadec....

Il hésita ; le regard de son maître le pétrifiait.

— Oui, continua-t-il d'un ton piteux en opposition avec ses paroles, M. Mériadec aime mademoiselle. Il ne s'inquiète pas de la fortune, celle-là, ce n'est pas une dot qu'il veut épouser. Réjouissez-vous, mon bon maître, Amice trouvera un protecteur dans son mari, et vous n'avez plus à vous tourmenter sur son compte.

— Ah ! traître ! s'écria le goutteux en arrachant le bonnet qui couvrait sa tête et en le jetant à travers les jambes de l'ambassadeur ; ah ! misérable ! je savais bien que tes paroles mielleuses déguisaient quelque perfidie !... On t'a séduit par des présents ou des promesses, et te voilà aboyant après ton maître comme un chien ingrat. Hors d'ici, coquin ! hâte-toi de sortir, ou je te jette moi-même à la porte !

M. Roland oubliait son pied malade, mais Christophe s'en souvenait, et il ne bougea pas ; il se dit, comme Shakespeare, que la colère ressemble à un cheval fougueux, et qu'en l'abandonnant à elle-même elle est bientôt fatiguée par sa propre ardeur.

— Ma fille ! mon enfant ! poursuivit le maître quand il eut repris haleine ; m'enlever mon enfant, à moi pauvre vieillard malade, ruiné, déshonoré, abandonné de tout le monde ! Ton M. de Pratguen n'a-t-il pas la santé, la jeunesse, la fortune, des amis ? ne jouit-il pas de la considération publique ?... Qu'il me laisse au moins ma fille, mon dernier, mon unique bonheur !

— Eh ! monsieur, répliqua Christophe en se redressant de toute sa hauteur, c'est justement parce qu'il est riche, considéré, et qu'il possède les autres avantages dont vous lui faites un crime,

que vous devez regarder à deux fois avant de lui répondre par un refus. Le manoir de Pratguen ne vaut-il pas ces rochers, et croyez-vous de bonne foi que votre enfant perdrait au change ?

— Amice est née ici, dit M. Roland avec plus de tristesse que de colère, mais avoue-le, Christophe, elle aime ce jeune homme, et elle n'hésiterait pas à m'abandonner pour le suivre ? Tu ne m'as rien appris de nouveau tout-à-l'heure, et je ne sais pourquoi je me suis emporté. Je suis un vieillard incommode : ma fille elle-même s'ennuie de me voir. Ah ! mon ami, c'est un grand malheur que de n'être aimé de personne ! je voudrais mourir.

Christophe plia un genou devant son maître.

— Monsieur, dit-il, il y a quelqu'un qui vous aime, et ce quelqu'un-là, vous le connaissez depuis soixante ans. Vous avez voulu rompre avec le monde, vous ensevelir dans ce désert, et je vous ai suivi sans rien regretter. Pourtant, toujours prêt à vous sacrifier ma vie, je ne puis m'empêcher d'aimer aussi votre enfant. Je voudrais qu'Amice fût heureuse, et, pour cela, il faut qu'elle parte.

— Heureuse loin de son père ! heureuse en me sacrifiant à un étranger ! murmura M. Roland en serrant avec force les deux bras de son fauteuil.

— Mais, poursuivit Christophe sans quitter sa posture suppliante, qui vous empêche de jouir aussi de la félicité de votre fille ? Rien ne vous force à vivre ici : vous n'avez qu'à vouloir, et demain...

— Ni demain, ni jamais ! s'écria M. Roland avec un éclat de voix qui effraya l'ancien précep-

teur et le fit se relever bien vite. Quoi ! j'offrirais ma misère en spectacle à ceux qui m'ont connu !... Je raviverais le souvenir de mes affronts passés ! j'entendrais parler de ma femme, de mon ennemi peut-être ?... Ah ! j'ai déjà trop supporté de ces regards curieux qui sont une insulte ; de ces paroles qui blessent comme un poignard !... Je veux me reposer dans l'oubli ; je veux traîner en paix mes derniers jours sans que les enfants demandent à leurs mères quel est ce misérable Coroarch dont la vue excite un sourire moqueur.

Pauvre M. Roland ! Après quarante ans d'absence, il ne doutait pas que son retour dans un petit coin d'une province reculée ne fixât l'attention du monde ! Quand notre orgueil est de la partie, nous sommes habiles à nous créer des fantômes, et quelque sombres qu'ils soient, nous serions bien fâchés qu'on les écartât de notre esprit.

Christophe avait une trop haute idée de l'importance de son maître pour croire qu'à part une ou deux voisines de campagne, vieilles fileuses dont la langue tournait plus vite que les fuseaux, personne ne se fût souvenu de M. Roland. Le valet de chambre ne pressa plus le malade de quitter Enez Sizun, mais il mit toute son éloquence à prouver au gentilhomme qu'il ne pouvait se refuser au mariage d'Amice.

— Assez ! répliqua M. Roland, quand il ne trouva plus rien à répondre aux raisons de Christophe. Assez ! je t'ai déjà dit que j'avais besoin de repos.

Ces paroles, prononcées d'un ton sec, rompirent l'entretien. Christophe rapporta le bonnet de son maître, et sortit lentement.

— Cela devait arriver, murmura le malade en se parlant à lui-même, et j'ai eu grand tort d'attirer ce jeune homme dans ma maison. Fou que j'étais, je comptais le garder huit jours, et, durant ce temps, j'espérais lui cacher Amice. Le mystère eût été possible une semaine, mais hélas!... Et pourtant, pouvais-je oublier que je dois la vie aux parents de Mériadec ?

La question que M. Roland se posait ne resta pas sans réponse : la fatalité, ce bouc émissaire aux épaules infatigables, avait tout conduit. Le vieillard apostropha donc la Fatalité.

— Trompé dans mes rêves de jeunesse, continuait-il en soupirant, époux malheureux, je croyais encore aux joies de la paternité, et ces joies ne sont aussi que des douleurs. Nous veillons aux berceaux de nos enfants avec toutes sortes d'angoisses, nous développons péniblement leurs facultés naissantes, et lorsqu'à force de soins et de fatigues nous avons glorieusement achevé notre tâche, il se trouve que notre ouvrage ne nous appartient plus. C'est pour un autre que ma fille aura grandi sous mes yeux, si douce, si attentive, si aimante, du moins à ce qu'il me semblait. C'est à un autre qu'elle va consacrer sa vie entière, et cet étranger l'arrachera de mes bras, la conduira en triomphe dans sa maison, et, comme s'il voulait me dérober jusqu'au prestige du souvenir, il lui ôtera son nom, le nom de son père, et il lui en imposera un nouveau. Que me restera-t-il du cœur de ma fille?... Elle aimera d'abord son mari, ensuite ses enfants, et moi, refoulé en arrière, au troisième rang au moins, je trouverai à peine à glaner dans cette tendresse qui fut toute à moi.

M. Roland appuya sa tête sur le dos de son fauteuil, et des larmes coulèrent sur ses joues pâles et ridées.

— Et c'est dans la vieillesse, reprit-il, c'est quand l'isolement se fait autour de nous par la mort de nos amis, au dedans de nous par la fuite des illusions, c'est alors que nos enfants nous abandonnent!... Quand nous étions pleins de vie et d'espérance, nous pouvions encore nous passer d'eux ; mais flétris par les années, infirmes, chagrins, voisins de la tombe, dont le silence et l'oubli nous enveloppent déjà, oh ! c'est une cruauté de nous fuir ! c'est une honte de nous laisser tout seuls !

M. Roland était jaloux, et, comme tous les jaloux, il entraînait dans son amour beaucoup d'égoïsme. Avant l'arrivée de Mériadec, il n'avait jamais pensé à la possibilité de marier Amice ; aussi cette idée, surgissant tout-à-coup dans son esprit, l'avait-elle frappé de stupeur. Ce n'est qu'au dix-septième siècle, à l'île de Sizun, près de la ville d'Is engloutie, devant la baie des Trépassés et les débris de Penmarch, dans un lieu de désolation et de ruines, ce n'est que là qu'on rencontre de ces pères farouches. Quelle différence partout ailleurs ! Une fille vient-elle de naître, aussitôt le père et la mère, préoccupés d'une même pensée matrimoniale, furettent dans tous les coins du voisinage et comptent sur leurs doigts une vingtaine de marmots tous plus mignons les uns que les autres, et dont il font autant de gendres futurs. Pas un bambin de qualité ne passe sous leur fenêtre sans qu'un regard de convoitise ne tombe sur lui. Le pauvre enfant joue à la balle ou au cerceau ; il lance un volant.

Allons donc, petit malheureux, il s'agit bien de volant, de cerceau ou de balle ! Tu seras le mari de Pouponne, ou gare à toi !... Cependant Pouponne grandit, et l'on ne s'en tient plus aux projets : des gendres en herbe, les uns sont morts, les autres partis, d'autres ont eu le mauvais goût de choisir ailleurs, enfin, il n'en reste que deux ou trois d'à peu près disponibles, mais dont le nombre est renforcé par des amis nouveaux. C'est alors que la grande chasse commence, cette chasse aux maris dont je n'oserais décrire les pièges multipliés, et sur laquelle un bon ministre des finances devrait un jour proposer d'établir un impôt. En attendant, chacun prend son permis où il le trouve, et le gibier est poursuivi impitoyablement.

M. Roland passa une fort mauvaise nuit. Tantôt il accusait Amice de dureté de cœur et d'ingratitude, tantôt il se reprochait tout bas de songer beaucoup plus à lui qu'à sa fille. Par moment, il jurait qu'Amice ne partirait point, que de gré ou de force il la retiendrait dans l'île, et l'instant d'après il se souvenait qu'il n'était pas immortel et il s'excitait à l'abnégation : M. Roland était sincèrement chrétien ; il avait beau fermer les yeux, il lisait sur la muraille ces paroles de la Genèse : *L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme*. Et les caractères de feu qui épouvantèrent Balthazar n'avaient rien de plus effrayant. Quoi ! Dieu lui-même ordonnait que l'amour filial se tût devant un autre amour ; que le passé s'effaçât devant les intérêts de l'avenir ; que les berceaux l'emportassent sur les tombes ! — Malheur à moi, disait le vieillard, malheur à moi d'avoir compté sur ce rempart d'écueils, sur

mon isolement, sur des précautions insensées pour éviter la destinée commune !

Le matin il fit appeler sa fille.

— Amice, lui dit-il sans la regarder, je sais tout : que voulez-vous que je fasse ?

Il y avait dans la voix du père un accent de reproche fort peu encourageant, et Amice ne répondit que par des larmes.

— Ne pleurez point ; reprit M. Roland ; je me soumettrai à mon sort. Vous n'avez qu'à parler.

Amice pleurait toujours.

— Vous m'avez aimé autrefois ; continua le vieillard en détournant les yeux de sa fille, car, pour maîtriser son émotion, c'était déjà trop de la savoir si près de lui. Vous m'avez aimé, mon enfant, et alors vous ne souhaitiez rien de plus que la tendresse de votre père. Cette tendresse, je ne vous l'ai pas ôtée, et vous le savez bien... Cependant, un homme que vous connaissez à peine a changé votre cœur à mon égard. Encore une fois, parlez, ma fille : vous avez assez de raison pour savoir ce que vous nous devez à l'un et à l'autre et pour choisir entre nous deux.

Comment répondre à une question posée ainsi ? Amice ne devait rien à Mériadec, et elle devait tout à son père, et elle les aimait tous les deux d'une affection si différente que l'idée d'une comparaison entre le jeune homme et le vieillard ne pouvait naître que dans le cœur jaloux de M. Roland. Ce dernier s'aperçut de l'embarras où il mettait sa fille, et prenant une grande résolution :

— Aimes-tu M. de Pratguen ? demanda-t-il.

— Mon père, dit Amice en bégayant, je... je... je ne sais pas ; mais je voudrais bien que vous l'aimassiez.

M. Roland baissa la tête, et il lui prit une toux subite qui le força à se couvrir le visage.

Amice s'était rapprochée de lui.

M. Roland reprit la parole ; il parlait péniblement.

— Si Mériadec te rend heureuse, je l'aimerai... Je puis donc répondre à ce jeune homme que tu consens à devenir sa femme ?

— Ô mon père, que vous êtes bon !

Et Amice, hors d'elle-même, se jeta dans les bras du vieillard.

M. Roland ne put résister davantage à la violence qu'il se faisait ; il appuya ses deux mains sur sa poitrine, et levant les yeux avec une expression de douleur et presque de désespoir, il poussa plusieurs soupirs.

— Au moins quand tu ne me verras plus, souviens-toi de moi, s'écria-t-il en rendant à sa fille caresses pour caresses et larmes pour larmes. Sache bien qu'il m'a fallu t'aimer beaucoup pour me résoudre à te perdre, moi dont les jours vont finir.

— Vous perdre ? dit Amice, ne plus vous voir ? Oh ! mon père ! l'avez-vous pensé un moment ? Oui, j'aime M. de Pratguen, je veux bien le suivre, mais je ne consentirai jamais à vous quitter, et vous viendrez avec nous.

Un éclair brilla dans les yeux de M. Roland.

— Non, ma fille, dit-il, pour rien au monde, pas même pour toi, je ne sortirai de ma retraite. Je te l'ai déjà annoncé, il faut choisir entre Mériadec et moi.

Amice pâlit. M. Roland, partagé entre la crainte et l'espérance, la considérait fixement, dans une attitude pleine d'anxiété.

— Mon père, dit la jeune fille d'une voix tremblante, je reste avec vous.

M. Roland ne put réprimer un mouvement de joie égoïste dont il se repentit aussitôt. Comme expiation, il voulut se montrer généreux.

— Mon enfant, dit-il, le désert où nous vivons ne nous permet pas d'espérer une seconde occasion comme celle-ci ; Mériadec est probablement le seul homme qui songera à toi... Réfléchis donc avant de rien décider ; je te donne plus de liberté que tu n'en as eu jusqu'ici. Mériadec peut t'accompagner à la mission... Etudie son caractère, examine si en renonçant à lui tu fais réellement un sacrifice. En un mot, pèse bien toute chose, afin de n'avoir pas à m'accuser plus tard. Dans trois jours, tu me feras connaître ta résolution, et, quelle qu'elle soit, je m'y soumettrai.

Après un tel effort de courage, M. Roland dut se croire un héros.

XVII.

La Couronne de Mariée.

Il existe deux façons d'aimer, bien différentes : l'une est d'aimer d'abord pour soi, l'autre de préférer à son propre bonheur celui de la personne qu'on aime. La première est beaucoup plus commune : c'était celle de M. Roland ; la seconde n'appartient qu'aux âmes d'élite : c'était celle de Christophe.

Le valet sentait aussi bien que son maître tout le vide qu'Amice laisserait derrière elle, et pourtant il souhaitait de la voir partir. Confident des chagrins de sa filleule, il n'espérait plus la défendre contre l'ennui, et pour la savoir heureuse et consolée, il se résignait à se passer d'elle. L'alternative où se trouvait Amice de choisir entre M. Roland et Mériadec, et son parti déjà bien arrêté de ne pas abandonner son père, désolèrent le vieux serviteur.

— C'est fini, disait-il en battant de toutes ses forces les habits du goutteux, c'est fini, la pauvre enfant va retomber dans sa tristesse, et une maladie de langueur l'emportera bientôt. Est-ce sa faute si nos malheurs nous ont écartés du monde, si nous préférons ces rochers stériles aux lieux

enchantés qu'elle se représente là-bas !... Ne sommes-nous pas de vieilles gens, après tout, et n'est-ce pas une cruauté de sacrifier toute l'existence d'une jeune fille au peu de jours qui nous restent à vivre ?

Et les coups pleuvaient sur le haut-de-chausses et le pourpoint.

Cependant les prières de Mériadec, son désespoir (car il aimait réellement Amice), achevèrent de bouleverser Christophe et de lui monter la tête. Deux ou trois sermons du père Maunoir auxquels le jeune homme assista, et dont il parla avec convenance, presque en chrétien, ne nuisirent pas non plus au zèle matrimonial du valet de chambre, si bien qu'avant la fin du délai fixé par M. Roland, en dépit de l'affliction que, pour la première fois, il allait causer à son maître, et malgré ses regrets personnels, Christophe en vint à se dire que le mariage devait se faire et qu'il se ferait.

Et comment y parvenir ?

Le protecteur et le protégé se concertèrent, et un peu avant l'heure où Amice devait faire connaître sa réponse définitive, ils eurent un entretien avec la jeune fille.

— Mon enfant, dit Christophe tandis que Mériadec lui pressait les mains ou le bras, et semblait à chaque instant prêt à l'embrasser ; mon enfant, il ne faut pas qu'une tendresse mal entendue vous rende malheureuse et nous aussi. Votre père vous a dit qu'il ne quitterait jamais cette île, et vous vous décidez à repousser un homme qui vous aime et à partager notre exil.

— Et que veux-tu que je fasse ? dit Amice en passant sur ses yeux une manchette du bon vieux

temps ; je serais une bien méchante fille si j'abandonnais mon père malade.

Cherchant à se tromper lui-même en même temps que sa filleule, et non sans quelque remords, Christophe fit usage d'un raisonnement tout sentimental qu'il tenait de Mériadec.

— Je connais mon maître, mademoiselle, poursuivait-il d'une voix un peu tremblante, il ne saurait vivre loin de vous... et quand vous ne seriez plus là...

— Oh ! je sais bien, il mourrait ! s'écria Amice.

— Pas du tout, dit Christophe en rougissant ; il prendrait un bateau, et avant trois mois il habiterait le manoir de Pratguen.

— Mais, Christophe, dit la filleule toute saisie et craignant d'avoir mal entendu, mon père m'a juré...

— On jure toujours, interrompit Mériadec avec une assurance qui n'admettait pas de réplique.

— Mon maître se croit plus fort qu'il ne l'est réellement, continua Christophe ; à peine serez-vous partie, qu'il sentira combien vous lui êtes nécessaire : il passerait dix fois le Raz pour vous aller trouver.

— Dix fois ? tu peux bien dire mille, ajouta résolument M. de Pratguen.

— Oui, oui, reprit le valet d'un air riant, mais les yeux toujours baissés, car le mensonge répugnait à sa nature ; ce n'est qu'un moment difficile, une bourrasque, un grain, comme dirait notre capitaine, et après cela le ciel deviendra plus beau que jamais. Pensez, Amice, qu'en affligeant un moment votre père, vous rendrez bientôt à ses infirmités des soins dont elles manqueraient ici. Pour sauver la vie d'un malade, il faut

souvent une opération cruelle : songez-y, et que cette pensée vous donne du courage.

— Au nom de votre père, s'écria Mériadec en se jetant aux genoux de la jeune fille, au nom de notre bonheur à tous, ne refusez pas de me suivre !

Amice pleurait de joie.

— Moi refuser de vous suivre ? dit-elle quand son émotion lui permit de parler ; ah ! monsieur, j'étais fort malheureuse, je vous assure, en songeant que vous partiriez sans moi.

A cet aveu naïf et charmant, Christophe poussa un soupir et Mériadec un cri d'allégresse. La ruse avait réussi. Amice était vaincue.

Comment ne l'eût-elle pas été ? il est si doux de se persuader qu'on remplit un devoir quand on ne cherche, en effet, qu'à satisfaire ses désirs ! — M. Roland serait si bien soigné au manoir de Pratguen ! le moyen de balancer avec une idée aussi consolante ? Oh ! pour cette fois, Amice était bien affermie dans son dévouement filial ; elle renonçait définitivement au feu d'herbes marines, au pain d'orge ou de racines cuit sous la cendre, aux brouillards, aux tempêtes ; elle se résignait à jouir de toutes les commodités de la vie, et à épouser l'homme qu'elle aimait.

Cet héroïsme, il faut en convenir, surprit et affligea M. Roland ; Amice s'y attendait : c'était l'opération douloureuse, mais salutaire dont avait parlé Christophe. L'entretien du père et de la fille fut court et embarrassé ; Mériadec l'abrégea en se précipitant dans les bras du malade, qu'il faillit étouffer de caresses.

— Monsieur, dit le vieillard en mettant la main de sa fille dans la main de M. de Pratguen,

je vous la donne pauvre et dénuée de tout, mais songez, pour l'apprécier ce qu'elle vaut, qu'elle est toute la fortune d'un exilé, et que je vous la sacrifie. J'ai peut-être été égoïste dans ma tendresse pour elle, car j'espérais ne m'en séparer jamais; cependant, puisqu'elle vous préfère à moi, je me soumets sans murmures. Au moins, monsieur, qu'elle n'ait pas à se repentir de son choix. Aimez-la fidèlement, religieusement, je dis *religieusement* parce que l'idée de Dieu épure et éternise les affections humaines, et qu'il me semble que cette idée ne vous est point assez présente.

C'était la première fois que M. Roland abordait ce sujet. Mériadec balbutia quelques paroles sans suite.

— Mon père, reprit-il lorsqu'il se fut un peu remis, vous avez lu dans la Bible que le vieux Tobie, pour que son fils ne s'égarât point dans le voyage qu'il entreprenait, lui donna un guide.

Cette allusion délicate alla droit au cœur du vieux gentilhomme.

— Mon fils, dit-il avec attendrissement, lui qui ne s'était servi encore que du mot si froid de *Monsieur*, mon fils, c'est un ange aussi qui vous accompagnera, et qui, je l'espère, sanctifiera votre mariage.

— Je n'en doute pas, reprit Mériadec en pressant la main d'Amice entre les siennes et en embrassant encore M. Roland. Soyez sans inquiétude, mon père, j'ai entendu le père Maunoir, et je suis déjà à moitié convaincu.

M. de Pratguen parlait sincèrement. D'abord, il est vrai, comme Henri IV avait dit : « Paris vaut bien une messe, » le jeune homme avait pu

dire : « Amice vaut bien quelques sermons. » Mais, insensiblement, la parole éloquente et persuasive du père Maunoir, et la foi ardente de tous les insulaires avaient fait une vive impression sur son esprit. La piété naïve de celle qu'il aimait, le souvenir de sa mère évoqué par Christophe n'étaient pas non plus sans quelque secrète influence. Enfin, si l'on joint à toutes ces causes d'un retour au sentiment religieux l'absence des dissipations du monde, l'éloignement des amis athées et railleurs, on s'expliquera facilement que Mériadec se crût à demi-converti.

Au reste, ces humbles missionnaires bretons avaient déjà fait, et devaient faire plus tard à eux tout seuls des miracles plus étonnants que celui-là. On peut dire de ces prêtres si inconnus qu'ils ont régénéré la Basse-Bretagne, en la relevant de l'abjection morale où l'avaient jetée les guerres civiles. L'affluence de peuple qui se pressait pour les entendre était tellement considérable qu'elle ne pouvait presque jamais tenir dans les églises, et qu'il leur fallait prêcher sur les places publiques. Partout c'étaient des gémissements et des cris de douleur, et cela dans toutes les classes de la société. Partout les bénédictions de la foule retentissaient sur le passage des nouveaux apôtres, et les malades leur étaient apportés afin qu'ils les guérissent en les touchant. En vain quelques ennemis de leur doctrine protestaient contre l'enthousiasme général par des embûches homicides et d'atroces calomnies; en vain on tentait d'assassiner les missionnaires, soit dans les chemins creux où ils s'en allaient le bréviaire sous le bras, le sac sur le dos et le bâton à la main, soit au milieu des po

pulations attentives lorsque, debout au pied d'une croix, ils enseignaient à la multitude la dignité de l'homme, la pureté des mœurs, la charité, ces attaques se succédaient sans résultat, et la vérité tranquille n'en établissait pas moins sa royauté combattue.

Je n'entrerai dans aucun détail sur la Mission de l'île de Sizun, dont le dernier jour devait être celui du mariage d'Amice. « L'île étant fort petite, dit « l'historien du père Maunoir, tous les insulaires « assistaient aux instructions. Ils avaient une si « grande passion de s'instruire de leurs devoirs « que, non contents des catéchismes et des sermons qu'on leur faisait le jour, ils suivaient, « le soir, les missionnaires jusque dans leur logis, et les questionnaient jusqu'à minuit; ces « pères prenant sur leur sommeil le temps qu'ils « donnaient à satisfaire l'avidité de ces bonnes « gens. »

Mériadec accompagnait toujours Amice et Christophe dans leurs fréquentes visites à l'église du bourg, et, malgré la difficulté qu'il avait à marcher, M. Roland s'y traînait aussi quelquefois. Les deux jeunes gens allaient ensemble en s'entretenant tout bas de projets de bonheur, et les deux vieillards, le cœur plein d'Amice et faisant violence à leurs regrets, les suivaient lentement, et en s'appuyant l'un sur l'autre.

Voyons, disait Mériadec, arrêtons d'avance notre plan de vie. Je demande une partie de chasse par semaine.

— Très-bien, répondait Amice; cela doit être fort amusant, et je vous accompagnerai.

— Je le pense bien ainsi... Et des diners, en donnerons-nous ?

— Pourquoi pas, si nous avons à offrir autre chose que du poisson et des omelettes.

— Il nous faut aussi deux festins d'apparat, l'un aux Rois, l'autre au carnaval.

— Ah ! oui, dit Amice, le *repas du navire* !

— Comment ? demanda le prétendu.

— Mon Dieu, monsieur, reprit la jeune fille, je ne vois qu'Enez Sizun au monde, et j'oublie que vos usages et les nôtres sont peut-être bien différents. Ici, dans toutes les cabanes, vous auriez pu remarquer un navire en croûte de pain suspendu au-dessus de la table. Le jeudi-gras, ce navire sera descendu solennellement à la fin du dîner; chacun se découvrira, et le chef de famille entonnera le *Veni Creator* que tous les convives chanteront avec lui. Ensuite, un autre petit vaisseau remplacera l'ancien, et celui-ci sera brûlé. Voilà ce que nous appelons le repas du navire.

— C'est un usage assez bizarre, dit Mériadec.

— Il me paraît touchant, répondit Amice. Ce pain façonné en forme de navire ne serait-il pas un emblème de foi et d'espérance ? Pourquoi choisir cet aliment pour l'offrir à Dieu ? parce que les paroles de la Cène ont fait du pain une espèce sacrée et dont l'hommage ne saurait être sans prix. Pourquoi lui donner cette forme ? parce que la vie de ces pauvres gens se passe tout entière dans leurs bateaux, et qu'ils rappellent ainsi ces bateaux à la protection du ciel. Il y a là un souvenir du chrétien, et une prière du navigateur.

Mériadec n'avait pas écouté cette explication.

— Nous irons ensemble à Paris ! s'écria-t-il.

Oh ! pour cela, j'y tiens. Je veux que l'on vous connaisse, que l'on vous admire !

— Ceci me plaît moins, répliqua Amice en riant ; vous savez combien je suis étrangère aux usages du monde. Je serais bien gauche au milieu de vos Parisiennes, et je ne veux pas que mon ignorance vous fasse rougir.

— Mais vous devinerez ces usages qui vous épouvantent, et qui, en réalité, ne sont rien.

— Moi deviner ? Ah ! monsieur, les filles de notre île ne devinent plus aujourd'hui. On venait les consulter autrefois ; maintenant c'est à elles de consulter les autres.

— Vous m'avez pourtant appris quelque chose, dit Mériadec.

— Sérieusement ? Et que vous ai-je donc appris ?

— A aimer, dit le jeune homme en attachant sur Amice un regard qui ne démentait pas ses paroles.

— Eh bien ! reprit Amice avec douceur, puisque je suis si savante sans m'en apercevoir, je veux vous en apprendre davantage.

— C'est à mon tour de vous interroger, dit Mériadec.

— Je veux vous apprendre à aimer celui qui vous amena dans notre île, celui qui me donne à vous.

M. de Pratguen hésita.

— Oui, oui, nous parlerons de cela, dit-il enfin ; vous continuerez les leçons de ma mère, et je vous écouterai.

— D'abord, poursuivit Amice, je ferai moi-même la prière à nos domestiques, et puis, dans un mois... dans deux mois... vous me remplacerez.

— Vous allez un peu vite, murmura Mériadec.

— Vous croyez ?... Allons, monsieur, ne trompez pas la bonne opinion que j'ai de vous : je vous donne deux mois, et pas un jour de plus... Dans deux mois aussi il faut que mon père nous rejoigne... Vous m'aidez à le bien recevoir, n'est-ce pas ?

Mériadec fit toutes les promesses possibles, mais au fond de l'âme il se réjouissait de penser que M. Roland n'habiterait jamais Pratguen. La présence de ce vieillard chagrin eût été une gêne pour lui. Les Grecs ont eu la coutume de placer une tête de mort dans leurs banquets, mais le jeune homme ne tenait pas à imiter les Grecs.

Amice poursuivait son rêve.

— Je commencerai, dit-elle, par préparer sa chambre, et cela dès le jour de notre arrivée. Nous choisirons une tenture à personnages qui représentera des danses et des jeux qui le réjouiront. Nous ferons grimper des fleurs le long de sa fenêtre... et la chambre de Christophe, nous y penserons également, et nous aurons soin qu'elle touche à celle de mon père. Voyons, il faut que nous imaginions une petite surprise qui leur fasse plaisir.

Et tandis que les jeunes gens bâtissaient des châteaux en Espagne, les deux vieillards causaient aussi à demi-voix.

— Oui, tu as raison, disait le vieux malade, un père a besoin d'une entière abnégation. C'est une nécessité ; mais qu'elle est amère !

La veille des noces arriva. Amice avait achevé les préparatifs de sa toilette, et, suivant elle, il ne lui manquait qu'une couronne. Elle descendit au jardin pour s'en occuper.

Par une fatalité qui la déconcerta un instant, toutes les fleurs semblaient s'être donné le mot pour se flétrir ou ne pas se montrer encore. Seuls, les soucis, beaucoup plus nombreux à la vérité que les autres plantes, s'épanouissaient de leur mieux, et, au milieu de leurs sœurs boudeuses, faisaient au moins preuve de bonne volonté. D'abord Amice, loin de leur montrer de la reconnaissance, les considéra avec humeur.

— Est-ce là tout? dit-elle en parcourant des yeux tous les coins du jardin. Des soucis! ne voilà-t-il pas une jolie parure pour une mariée?... Ah! bon, j'aperçois une rose.

Il y en avait une, en effet, une rose pâle, languissante, mais une rose, et le nom seul était charmant. Amice la cueillit avec une sorte de respect tant elle lui semblait précieuse. D'un regard plus perçant encore que le premier, elle fit de nouveau le tour du jardin, et cette fois, ô douleur! des soucis à droite, des soucis à gauche, des soucis partout, et rien de plus, absolument rien. Comment faire une couronne d'une seule fleur?... Amice se consulta :

— J'ai tort, dit-elle, oui, j'ai tort de mépriser ces pauvres soucis parce qu'ils sont communs et qu'ils passent pour l'emblème de l'affliction. Ne suis-je pas bien simple moi aussi, n'ai-je pas été bien triste, et cependant Mériadec m'a aimée, il m'a choisie pour sa femme, et il veut passer sa vie entière avec moi!... Les dédains me conviennent-ils à moi qui devais être et qui n'ai pas été dédaignée?...

Ces paroles étaient une réparation; et, un instant après, assise au pied du sapin, Amice tressait une guirlande de soucis.

Pendant ce temps, Christophe, qui songeait au festin du lendemain, se préparait à rendre visite à la volaille. Déjà les victimes étaient désignées : c'était l'oie, la grande pièce du banquet, et les deux poules destinées d'abord aux missionnaires. Terrible comme Calchas, et brandissant le couteau du sacrificateur, le vieux parrain apparut tout à coup dans le jardin où la jeune fille travaillait gaiement à sa couronne. Le vieillard s'approcha d'elle, vit les fleurs, et l'arme tomba de ses mains.

— Des soucis! s'écria-t-il; ô ma chère enfant, jetez bien loin ces fleurs de mauvais augure! c'est trop d'y avoir pensé un moment, et je donnerais....

Christophe se fouilla : il ne savait trop ce qu'il eût donné.

— Donnerais-tu tes poches? dit Amice.

— Je donnerais tout pour que cela ne fût pas arrivé, répliqua le vieillard en arrachant les soucis les uns après les autres. Avez-vous envie d'être malheureuse?

— Est-ce que je puis l'être à présent? répondit la confiante Amice. Mais voyons, que me donneras-tu pour ma couronne?

— Eh! mon Dieu, ce que vous voudrez; des feuilles vertes, par exemple.

— Ah! c'est vrai, des feuilles vertes. Revenons.

La fille de M. Roland entreprit une nouvelle guirlande où la rose eut la place d'honneur. Christophe s'était assis auprès de sa filleule pour l'aider de ses conseils, et quand elle eut fini :

— Je crois que cette couronne n'ira pas mal sur vos cheveux blonds, dit le vieillard.

— Veux-tu que j'essaie? demanda Amice en badinant et en arrangeant ses cheveux.

— Oui, répondit le valet, tout fier de la beauté de sa jeune maîtresse, et qui l'admirait avec la tendresse d'un père.

— Aide-moi donc! dit Amice en se mettant à genoux devant lui, et en avançant la tête.

Christophe prit la couronne et la fit descendre sur le front de sa filleule. Celle-ci poussa un cri de douleur.

Christophe la regarda avec étonnement. Elle ôtait sa couronne à la hâte, et une goutte de sang coulait sur son visage.

— Ce n'est rien, reprit Amice en s'essuyant le front; cette rose m'a blessée; j'ai oublié une épine.

— Ce n'est rien? répéta Christophe en se levant et en joignant les mains au-dessus de la tête d'Amice; ah! fasse le ciel que ce ne soit pas un présage!....

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

XVIII.

Les Adieux.

Si l'Arioste ne parle qu'en passant du mariage d'Angélique et de Médor, c'est, dit-il, qu'il lui reste à raconter des choses plus intéressantes. Je donnerai la même raison pour me dispenser de décrire la cérémonie des noces d'Amice et de Mériadec : elles se firent avec une grande simplicité; et sans la présence d'Hervoan et de François Le Sû à la table de M. Roland, sans l'oie rôtie apportée avec pompe entre ses deux compagnes plus modestes, sans le vin des grands jours que le vieux gentilhomme versait de temps en temps à la ronde, on eût pu croire qu'aucun changement n'avait eu lieu chez les ermites d'Enez Sizun.

J'ai tort : indépendamment des nouveaux convives et de la délicatesse des mets, le festin nuptial se trahissait par d'autres indices. Tandis que M. de Pratguen causait et riait avec toute la joyeuse humeur d'un amant heureux, M. Roland et Christophe songeaient à ce qu'ils allaient perdre, et, comme le roi prophète, ils mêlaient des

larmes au vin de leur coupe. Le vieux gentil-homme faisait fort mal les honneurs de sa table, et Christophe, debout derrière lui et les yeux fixés sur Amice, n'était pas moins distrait. La veille d'une absence est plus pénible que l'absence même : c'est l'agonie de notre bonheur.

Amice, dont les yeux ne pouvaient se lever sans rencontrer des yeux mouillés de larmes, partageait plutôt la tristesse des deux vieillards que la gaieté de son mari. Hervoan, habituellement taciturne, buvait et mangeait en silence ; François l'imitait, en sorte que Mériadec, chargé tout seul du poids de la conversation, tomba sous le fardeau avant la fin du dîner, et qu'il finit aussi par se taire.

Hâtons-nous de quitter une maison où l'on s'amuse si peu, et reconduisons les deux pêcheurs à leur cabane.

— Eh bien ! capitaine, dit le père Maunoir, avez-vous réfléchi à notre conversation d'hier ? Etes-vous décidé ?

Or, cette conversation ne tendait à rien moins qu'à faire un curé du capitaine de l'île, et le bon François n'avait pu songer à autre chose à la table de M. Roland. Il ôta son bonnet d'un air soucieux, et avec sa bonhomie ordinaire :

— Ma foi, mon père, dit-il, je suis bien embarrassé.

— Pensez, reprit le missionnaire, combien vous pouvez être utile à vos compagnons. Plusieurs prêtres ont passé à Enez Sizun, et aucun n'a voulu y rester. Pourquoi donc, vous qui êtes déjà le chef religieux de cette île, refuseriez-vous de recevoir les Ordres et de devenir réellement le pasteur de ce petit troupeau ?..... Il

me semble que c'est Dieu même qui vous dit par ma bouche ce qu'il disait à ses premiers disciples : « Mon ami, quittez vos filets, suivez-moi, et je vous ferai pêcheur d'hommes.

— C'est bien de l'honneur, répondit le capitaine, et je ne chercherai pas à vous cacher que cette pensée m'était déjà venue ; mais, en vérité, mon père, ne suis-je pas indigne du sacerdoce, moi, pauvre matelot, qui ne sais autre chose que piloter un navire ou pêcher quelques poissons ?

— N'avez-vous pas de la probité, du bon sens et du zèle, s'écria le père Bernard ? Ah ! mon ami, croyez-vous que les pêcheurs de la mer de Galilée étaient beaucoup plus savants que vous ?

François soupira.

— Notre Sauveur ne m'instruira pas comme eux, reprit-il modestement. Je sais lire sans doute, mais je ne sais point parler, et maintenant que mes camarades vous ont entendu, je suis coulé à fond. J'ai beau donner la chasse à l'expression dont j'ai besoin, zeste, elle file dans le brouillard, et pour exprimer ma pensée je ne trouve plus que des termes de marine.

— Où est le mal ? dit le père Maunoir en souriant. Ne parlez-vous pas à des marins ?

— Et vous aussi, mon père, vous parlez à des marins, et quelle différence ! Dans le sermon, comme partout ailleurs, vous êtes toujours sur votre bouée, au lieu que moi...

— Vous êtes aussi sur la vôtre, interrompit le père Bernard, et vous vous y attachez par l'humilité et la vertu, ce qui vaut mieux qu'un beau langage. Allons, mon bon Le Sû, une résolution

généreuse ! Nous ne voudrions pas nous éloigner sans promettre à ces pauvres gens un pasteur comme vous.

— Et vous croyez que je puis être prêtre ?

— Assurément, capitaine. Vous viendrez avec nous ; nous vous recommanderons à l'abbé de Landévennec, et vous en saurez bientôt assez pour les fonctions curiales.

— Est-il possible ? s'écria François. Mais non, ce n'est pas à mon âge qu'on peut se raviser sur l'étude : il n'est plus temps de me radouber.

— Nous vous radouberons, dit gaiement le père Maunoir, et je vous promets de bonnes prises dans votre nouvelle croisière.

— Allons, je ne résiste plus, dit le matelot en pressant entre ses mains celles que les missionnaires lui tendaient ; et puisque la langue des marins ne vous épouvante pas, je dirai que du moment que je vous ai vus dans mes eaux, j'ai prévu que vous m'enlèveriez à l'abordage.

— Bonne nouvelle, s'écrièrent à la fois les deux prêtres en se précipitant vers la porte de la cabane où la foule était encore assemblée, bonne nouvelle pour la paroisse !

— Un moment, dit le capitaine en les arrêtant par le bras ; je veux bien être curé, puisque vous pensez que les religieux de Landévennec pourront me procurer le... la... les agrès nécessaires. Mais, voyez-vous, je suis matelot aussi, et un matelot, il faut que ça navigue. Voici donc ce que j'ai à dire : au lieu de prendre un poisson sur chaque bateau au retour de la pêche, comme nos anciens prêtres en avaient le droit pour tout revenu, je voudrais aller aussi en mer de temps en temps, et jeter mes filets comme les autres.

— Et la paroisse ? dit le plus âgé des missionnaires.

— La moitié de la paroisse irait avec lui, répondit le père Maunoir qui plaisantait volontiers, et si le meilleur chasseur ne peut courir deux lièvres en même temps, le plus mauvais pêcheur sait prendre plus d'un poisson à la fois.

— En effet, dit le père Bernard, la pêche du capitaine ne nuirait pas à celle du curé d'Enez Sizin, et ni les poissons ni les âmes ne lui échapperaient.

— Oh ! reprit François avec une assurance naïve, on n'est jamais plus près de Dieu que sur la mer ! Que de fois déjà, après avoir rassemblé les barques de mes camarades autour de la mienne, j'ai parlé à mes matelots de leurs devoirs, et du bonheur que nous avons d'être chrétiens. Où pensez-vous que je leur ai appris les cantiques de M. Le Nobletz ? C'est à la pêche, et dans les nuits d'hiver, encore.

La résolution de François ne fut pas plus tôt connue des insulaires, qu'un cri de joie s'éleva de toutes parts. Ces pauvres pêcheurs, soumis à tant de privations, offrirent généreusement de payer la pension de leur capitaine durant son séjour à Landévennec. Il fut décidé que le futur pasteur partirait le lendemain pour le Conquet avec les missionnaires, et que de là, après avoir vu une dernière fois le vénérable M. Le Nobletz, il se rendrait à l'abbaye des savants Bénédictins, dont Pierre Tanguy, ami du père Maunoir, était alors abbé commendataire.

Les préparatifs du capitaine furent bientôt faits, et le lendemain, comme il jugeait à la cou-

leur du ciel qu'un ouragan terrible s'élèverait pendant la nuit, il hâta le départ de ses hôtes. Toute la population de l'île était réunie au port, et bien des sanglots se mêlèrent au bruit des voix sur le passage des missionnaires. « *O Tadou santel*, s'écriaient ces bons matelots en pressant les mains et en baisant la robe de serge de ceux qu'ils regardaient comme leurs bienfaiteurs : O pères ! que vous êtes saints !... Quoi ! nous instruire et nous consoler tout le jour, ne pas dormir quatre heures, n'avoir de nourriture que la nôtre !... *O Tadou santel* ! » Et les pères, rouges de confusion, avaient grand-peine à s'arracher à ces démonstrations reconnaissantes. « Mes amis, mes enfants, répondaient-ils en pleurant eux-mêmes et en empruntant les paroles de l'apôtre, celui qui sème et qui arrose n'est rien ; il faut tout attribuer à Dieu, qui donne l'accroissement aux plantes et la fécondité à la terre. »

Tandis que la foule exprimait ainsi sa gratitude aux missionnaires bretons, une scène plus déchirante et plus silencieuse avait lieu à l'autre extrémité de l'île. M. Roland avait passé la nuit dans son fauteuil, se refusant au sommeil tant qu'il pouvait caresser encore l'idée de la présence de sa fille :

— Elle est là, se disait-il avec amertume et quelquefois avec emportement ; elle est là, et elle a cessé de m'appartenir. Demain je la verrai s'éloigner ; elle versera peut-être une larme en me quittant, et puis elle se consolera bien vite... Je ne suis plus nécessaire à son bonheur.

Et les yeux du vieillard se tournaient vers la pendule où la marche du temps n'avait jamais été

si rapide ; et les heures de la nuit se succédaient et rapprochaient toujours le cruel moment du départ.

Le matin venu, Amice rassembla les habits qui formaient toute sa dot, et que Christophe, en une seule course et sans se faire aider, put transporter facilement de la maison au bateau. Il y a dans les agitations qui précèdent les adieux, dans les meubles ouverts, dans les vêtements épars, dans le désordre de la chambre qui va rester vide, un des spectacles les plus tristes à contempler : les soucis matériels, en se mêlant aux douleurs morales, ne les distraient point ; il les rendent plus amères.

Un seul des habitants de la maison, au lieu de s'affliger de ces préparatifs comme M. Roland, Amice et Christophe, non-seulement partageait les sentiments contraires de Mériadec, mais semblait encore enchérir sur ces sentiments, tant il témoignait de gaieté et d'impatience ; c'était le geai. Amusé par le mouvement qui se faisait autour de lui, l'oiseau battait des ailes, sifflait, volait, sautait d'un meuble à l'autre. Là bas ! criait-il dans sa joie indiscreète, là bas ! traversons la mer ! Amice ne l'entendait point. Celle qui un mois auparavant avait éprouvé pour lui une pitié si tendre, devait l'oublier aujourd'hui. La fille de M. Roland traversa la mer ; le favori, délaissé, ne traversa que la chambre.

M. Roland voulut conduire sa fille au bateau, et ils s'acheminèrent ensemble, lui, Amice, M. de Pratguen et Christophe, vers le port de l'île. Ils arrivèrent au moment où les missionnaires venaient de s'embarquer. Debout dans la chaloupe qui s'écartait lentement du rivage, le père Mau-

noir et son ami, la tête nue, les mains élevées vers le ciel, bénissaient une dernière fois les insulaires, et des enfants groupés sur les rochers leur répondaient par un cantique d'adieu. « Etoile de la mer, disait le chant breton, éclairez ceux qui sont la lumière des autres! Préservez de tout danger ceux qui s'emploient à sauver leurs frères. »

Le départ d'Amice eût été un évènement dans toute autre circonstance, mais devant la chaloupe qu'on apercevait au nord de l'île, et qui se dirigeait vers le Conquet, l'émotion générale ne permettait guère de voir qu'un autre bateau s'éloignait aussi à l'est, et allait aborder en peu d'instants à la pointe du Raz. M. Roland et sa fille ne furent donc pas gênés dans leurs adieux par la foule rassemblée le long du port, et le premier put renouveler ses recommandations à Mériadec sans être entendu de personne :

— Mon fils, disait-il, sans le souvenir de vos vertueux parents, jamais je n'eusse osé vous la confier; je vous la donne avec l'innocence d'un enfant et la piété d'un ange.

Mériadec rassurait le vieillard. Si la piété et l'innocence l'avaient souvent fait sourire, en ce moment il comprenait tout leur prix. Le temps n'était pas venu où les bonnes pensées, filles du bon exemple, devaient encore s'effacer de son âme. Certaines pierres, après avoir été exposées au soleil, brillent ensuite dans l'obscurité; mais une demi-heure, une heure, peut-être, s'écoule, et la clarté d'emprunt a disparu.

Christophe avait aussi des recommandations à faire, il profita de l'entretien secret de son maître et de M. de Pratguen, et se rapprochant d'Amice :

— Mon enfant, lui dit-il à voix basse, vous allez vous trouver dans un monde tout nouveau pour vous, et où de sages conseils vous seront nécessaires. Si vous éprouvez des chagrins, s'il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, que M. de Pratguen ne réalisât pas nos espérances, promettez-moi de m'écrire et de me confier vos peines comme par le passé.

— Que parles-tu de correspondances? répondit la jeune dame de Pratguen. Ne serons-nous pas bientôt sous le même toit?

— Sans doute, sans doute, répliqua le valet en détournant la tête, et pourtant, que sait-on?..... Enfin, je ne parle que dans le cas où nous serions séparés.

— Ah! mon ami! je te dirai tout, répondit Amice.

Le pêcheur dont le bateau attendait, et qui voulait être de retour avant la nuit, montra le ciel couvert de nuages et pressa l'embarquement. Mériadec et sa compagne descendirent dans la barque. M. Roland et Christophe traversèrent la plage de galets et allèrent s'asseoir au pied d'un menhir dans l'îlot de Kerlaourou, le point le plus rapproché du bec du Raz.

— Je la verrai plus longtemps, dit le vieux gentilhomme, en cherchant des yeux le bateau qui sortait du port. Ah! Christophe, nous lui avons parlé pour la dernière fois.

Quelques instants après, le bateau passa tout près d'eux. Amice agita son mouchoir et Mériadec son chapeau; les deux vieillards firent un geste de la main.

— Tiens, murmura le maître, les yeux étincelants et en serrant à le lui meurtrir le bras du va-

let de chambre, si cet homme n'était pas un Prati-guen, je le maudirais !

— Amice mourait ici, et là-bas elle sera heureuse, répondit doucement le serviteur.

— Et moi, que vais-je devenir ? dit M. Roland avec un cri étouffé et après un instant de silence. Non, Christophe, il ne t'aimera pas comme je t'ai-
mais.

Christophe soupira.

— Ma fille ! dit le gentilhomme, les yeux fixés sur Amice et en lui tendant les bras comme si elle pouvait s'y jeter encore.

Amice, le coude appuyé sur le bord du bateau, cachait sa tête dans ses mains.

— Crois-tu qu'elle pleure ? demanda M. Roland. Ah ! ne devrait-elle pas, au lieu de pleurer, chercher à nous voir un instant de plus ?

Christophe n'osait répondre, la douleur paternelle effrayait son dévouement. Il se demandait s'il avait eu raison de préférer le bonheur de sa filleule à celui de son maître, et de tromper Amice pour la décider à partir.

Le bateau était déjà loin, et M. Roland le suivait du regard à travers ses larmes. Un poète allemand a comparé les pleurs d'une femme à la rosée du ciel, qui rafraîchit la fleur et qu'un rayon a bientôt séchée. « Mais, dit-il, les larmes d'un homme ressemblent à la résine des contrées de l'Orient, qui, cachée au fond du cœur de l'arbre, coule rarement d'elle-même ; il faut couper l'écorce, pénétrer jusqu'à la moëlle pour l'obtenir, et quand la source se tarit, l'entaille, la blessure reste. »

Christophe voulut ramener son maître chez lui.

— Non, dit M. Roland, je ne m'en irai point que ce bateau n'ait entièrement disparu. Ne fût-

il que de la grosseur de cette mouette qui vole autour de nous, que je ne bougerais pas d'ici.

La barque, en effet, ne parut guère moins petite qu'une mouette, et alors elle tourna la pointe du Raz pour se rendre au débarcadère, et les deux vieillards ne la virent plus.

— Christophe, murmura M. Roland en donnant un libre cours à ses sanglots, est-ce que tu ne veux pas aussi me quitter ?

Christophe ne répondit que par des larmes.

— Ce n'est pas mon sang qui coule dans tes veines, reprit le maître en avançant la main vers l'endroit où la voile venait de se cacher, et pourtant c'est toi qui reste et c'est elle qui s'en va ! Tu as renoncé à tout pour me suivre et pour me consoler dans mes chagrins, tu as vécu de ma vie misérable afin de me la rendre moins amère, tu as été mon bon ange ; et moi, comment t'ai-je récompensé ? J'ai été exigeant, colère, injuste dans mille occasions, et ce n'est qu'aujourd'hui, ce n'est qu'au moment où mon enfant m'abandonne que j'apprécie ta fidélité !.. Pardonne-moi, mon vieux camarade ; les malheurs et la maladie aigrissent notre caractère ; ils auraient rendu irascible un homme meilleur que moi. Tiens, je veux t'embrasser ; tu n'es plus mon serviteur, tu es mon ami.

Christophe plia un genou aux pieds de son maître, et, découvrant sa tête blanche, les yeux baissés, la rougeur au front, il se déclara indigne de la récompense dont M. Roland daignait l'honorer ; il reconnut qu'entre deux affections sacrées pour lui, il avait cédé à celle qui l'entraînait vers sa filleule. Il raconta au moyen de quelle ruse Mériadec et lui avaient triomphé de la piété filiale

d'Amice, ou plutôt comment ils avaient trompé son dévouement.

Le vieux malade le laissa parler sans l'interrompre, et quand le valet de chambre eut achevé sa confession, il lui tendit la main.

— Christophe, dit-il avec une douceur et un attendrissement auxquels l'autre vieillard était loin de s'attendre, tu as été plus sage et plus généreux que moi.

Et comme la marée montante allait bientôt couvrir la plage qui sépare l'îlot de Kerlaourou de l'île principale, M. Roland se leva, et prenant le bras de son valet, il regagna sa maison devenue si déserte.

XIX.

Le Nouveau Monde.

Le manoir de Pratguen était situé en la paroisse de Plogonnec, à environ deux lieues de Quimper, et la route, sinon la plus directe, au moins la plus facile pour s'y rendre, passait ou plutôt commençait à Audierne. Mériadec choisit un autre chemin, craignant, avec raison, que le singulier costume de sa jeune compagne n'attirât l'attention sur eux. Ils débarquèrent donc à la pointe du Raz, et suivis de deux paysans qui portaient leurs bagages et leur servaient de guides, ils s'acheminèrent vers Plogoff, où ils espéraient se procurer une carriole.

Le pays qu'ils parcouraient n'avait rien de bien attrayant. D'énormes rochers, des abîmes épouvantables où la mer s'engouffrait avec fracas, de vastes bruyères où s'élevaient de nombreux monuments celtiques et de rares habitations, des pins maritimes brûlés par le vent et dont le bruit sinistre imitait celui des flots, voilà le spectacle qui s'offrit d'abord aux yeux d'Amice dans ce nouveau monde tant désiré. La jeune femme ne s'en effraya point; appuyée sur le bras de son mari et pleine de confiance dans la réalité

de ses rêves, elle croyait respirer déjà ces parfums qui révélèrent à la flotte d'Alexandre le voisinage de l'Arabie heureuse. L'espérance est l'alchimiste par excellence : pas de métaux indigents qu'elle ne convertisse en or.

Plogoff se montra bientôt. Un gentilhomme que Mériadec avait eu occasion de rencontrer plusieurs fois, M. de Tréanna-Kerazan, habitait à peu de distance de ce bourg. M. de Pratguen lui envoya un exprès pour lui emprunter une voiture.

Si l'on entend par voiture un brillant carrosse à clous dorés, garni d'étoffes à fleurs d'argent, et suspendu sur des ressorts élastiques; si l'on imagine un char sculpté et orné de glaces ou même encore une simple berline de voyage, la demande de Mériadec devra paraître extravagante. En effet, on ne pouvait attendre rien de si beau du châtelain de Plogoff. Mais, heureusement, il est des véhicules plus modestes, et M. de Tréanna en possédait un. On vit donc arriver sur la place du bourg un cheval plus vigoureux qu'élégant, et traînant après lui une sorte de caisse recouverte de toile goudronnée et gauchement posée entre deux roues boîteuses. Le tout fit accourir les enfants du lieu et ne déplut pas à Amice.

Les deux voyageurs se blottirent le mieux qu'ils purent dans la carriole, et en suivant toujours des chemins détournés, ils se dirigèrent vers le manoir de Pratguen. Les étonnements continuels d'Amice, ses questions sur tout ce qu'elle voyait, divertissaient le jeune mari. Quand les femmes ont de l'esprit, nous nous accommodons volontiers de leur ignorance : il est si doux pour un homme de croire à sa supériorité, d'être con-

sulté sur ceci et sur cela, de rendre de temps à autre ses petits oracles ! La domination de la force est trop brutale, c'est celle de l'intelligence que nous ambitionnons. De là notre éloignement pour les femmes auteurs; de là nos calomnies jalouses sur Madame de La Fayette, dont nous attribuons les ouvrages à Segrain, et sur madame Riccoboni.

Qui n'a point fait le *marquis de Cressy*,
Qui n'a point fait les *Lettres de Fanny*,
Qui n'a point fait *Juliette de Katesby* (1).

C'est bien assez que nos compagnes nous surpassent souvent en bonté, en amour, en abnégation, sans qu'elles nous égalent encore en connaissances intellectuelles. Que les jeunes filles se le tiennent pour dit : le jour où elles sauront le latin, elles devront renoncer au mariage.

La conversation des deux époux ne roula pas entièrement sur des dissertations savantes. Mériadec voulut surtout initier Amice aux mystères de Pratguen.

— Vous trouverez chez moi, dit-il, une de mes parentes, M^{me} de Prel, femme de beaucoup de mérite, et qui sera une compagnie fort agréable pour-vous. Restée veuve à l'âge de trente ans et ne possédant aucune fortune, elle a consenti à diriger ma maison; elle est, en quelque sorte, notre intendante, et je lui donne ce titre.

— M'avez-vous déjà parlé de cette dame? demanda Amice un peu surprise.

— Je ne m'en souviens pas, répondit Mériadec

(1) PALISSOT, la *Dunciade*.

en affectant beaucoup de légèreté. Au reste, il suffit que je vous en parle à présent. Mme de Prel est une des femmes les plus aimables et les plus élégantes de Bretagne : je vous assure qu'elle vous plaira et que ses leçons vous seront utiles.

La fille de M. Rolând parut peu flattée de cet éloge de Mme de Prel.

— J'ai bien des choses à apprendre, dit-elle en rougissant; je suis une pauvre sauvage, et dans mille occasions j'aurai grand besoin de votre indulgence.

Mériadec prit les mains de sa femme et les pressa tendrement entre les siennes.

— Non; Amice, reprit-il de sa voix la plus caressante, votre éducation ne sera pas longue, et Mme de Prel en viendra facilement à bout. Que vous manque-t-il? Je vous l'ai déjà dit il y a quelques jours : de remplacer d'anciens usages par des usages nouveaux, de baisser moins souvent vos jolis yeux, de parler avec plus d'assurance... Que sais-je!

— Ah! ce n'est pas tout! murmura la jeune femme.

— C'est vrai, dit Mériadec, il vous manque surtout une chose, mais vous l'aurez demain.

— Et quoi donc? demanda Amice presque effrayée.

— Des robes à la mode, dit Mériadec.

— Des robes? s'écria la filleule de Christophe, et mon parrain qui m'assurait...

— Et votre parrain avait raison, interrompit gaiement M. de Pratguen; vous étiez magnifique pour Enez Sizun; vous étiez charmant pour moi; mais à présent il faut songer aux autres, et nous avons besoin d'une couturière.

— N'importe, dit Amice en jetant sur sa toilette un regard déconcerté, Christophe sera grondé lorsqu'il nous ramènera mon père : il s'est moqué de ma crédulité, et cela crie vengeance.

La nuit était venue depuis longtemps, le vent soufflait avec violence, et la pluie roulait à flots sur les chemins. La tempête prédite par François Le Sû éclatait.

— Peste soit de ce vacarme! disait le mari, le cheval se fatigue de barbotter dans des flaques d'eau; il perd courage... Je crois que nous n'arriverons jamais à Pratguen.

— Oh! nous y arriverons, répondait Amice qu'aucun orage n'épouvantait, et je voudrais bien que les missionnaires et le capitaine fussent aussi en sûreté que nous.

Cependant la carriole qui portait Amice et sa fortune poursuivait sa route cahoteuse; elle s'arrêta à la porte de Pratguen, à deux heures du matin. François Le Sû et les missionnaires étaient au Conquet depuis minuit.

La nuit déjà sombre s'obscurcissait encore autour du manoir féodal par une longue avenue de chênes, en sorte qu'en descendant de la carriole, Amice put à peine distinguer un amas confus d'arbres et de bâtiments. On pénétrait dans la cour par un portail surmonté d'une galerie à créneaux, et à droite duquel était une tourelle hexagone. Ce fut à l'étroite fenêtre de cette tourelle que Mériadec frappa à plusieurs reprises en s'aidant du pommeau de son épée.

— Périna, cria-t-il; Périna, ouvrez donc!... êtes-vous morte?

La réponse de Périna se fit attendre assez long-

temps. Enfin une petite lumière parut à l'ouverture de la tourelle.

— Qui est là? dit une voix chevrotante et dont l'accent était un reproche pour les gens qui courent la nuit; qui est là? Ne voilà-t-il pas une belle heure pour se présenter au château?

— Eh! c'est le maître du château qui te demande à y entrer! répondit Mériadec. Ne reconnais-tu pas ma voix, vieille grondeuse?

— Ah! bonne sainte Vierge! répliqua la portière en présentant à la fois à la fenêtre sa lumière et son nez pointu : est-ce bien vous, monsieur?

— Tu peux t'en assurer en m'ouvrant la porte, dit le jeune homme, mais seulement hâte-toi.

Le nez et la lumière disparurent ensemble; un instant après la clef tourna dans la serrure, et l'on entendit un bruit de chaînes et de verroux. Mériadec entra, suivi d'Amice et du garçon qui avait conduit la carriole.

Périna était trop occupée de son maître pour remarquer d'abord ses compagnons.

— Oui, criait-elle d'une voix aiguë comme un fifre, durant plus de huit jours nous vous avons cru noyé! Quelle joie pour nous, monsieur, quand vous avez fait demander vos habits! J'ai pensé devenir folle ce jour-là.

— Nous parlerons une autre fois de vos conjectures, dit le châtelain en appelant sur Amice l'attention de la bonne vieille. Avons-nous des chambres toutes prêtes?

Périna jeta sur la voyageuse un regard curieux et méprisant. Mériadec s'en aperçut.

— Périna, dit-il d'un ton sévère, ne perdez pas un moment; M^{me} de Pratguen a besoin de repos.

A cette déclaration inattendue, Périna se frotta les yeux pour s'assurer qu'elle ne dormait pas. Elle fit une révérence si profonde, qu'elle parut s'enfoncer dans la terre et toute prête à s'y cacher.

— Allons vite, la chambre verte! reprit le châtelain; ne voyez-vous pas que votre maîtresse attend?

— Mon Dieu, répliqua la vieille, la chambre verte est occupée. M. le comte de Sivry est au château.

— Quel contre-temps! Il ne pouvait pas attendre encore quelques jours!... Et la comtesse est-elle avec lui?...

— Oui, monsieur, et leur cousin le chevalier de Lerval, et le capitaine Blossin, et notre voisin M. de Kerglas.

— Allons, c'est toute une garnison, dit Mériadec en frappant du pied, je vois qu'il nous faudra coucher à l'auberge.

— Ai-je dit cela? s'écria la concierge indignée. Non, non, monsieur, personne n'a mis le pied dans votre chambre, et il nous en reste une autre, la blanche, celle du Midi.

— Eh bien! conduis madame de Pratguen dans la chambre blanche, et réveille le palfrenier en passant.

Guidée par la vieille femme, Amice traversa la cour et pénétra dans le principal corps de logis. Il lui fallu parcourir plusieurs galeries avant d'arriver à la fameuse chambre blanche, ainsi nommée parce que la tenture en était de cuir argenté. C'était la chambre d'honneur du manoir. On y voyait un lit de damas, à quenouilles, avec bonnes grâces, ciel de taffetas à fleurs, doubles rideaux bleus et blancs. En face était un riche

bahut où l'ouvrier, au milieu d'attributs mythologiques, avait rappelé l'histoire de Judith et d'Holopherne; plus loin, un sofa à la capucine, une petite table à colonnes torses, et au-dessus, un miroir de toilette surmonté d'une couronne et d'un écusson. Ailleurs, des fauteuils de satin blanc et bleu garnis de point, des coffrets, des encoignures, deux tableaux de tapisserie dont l'un représentait une Vestale soumise à l'épreuve du crible, et l'autre, Cléopâtre et son aspic. Enfin, lorsque Périna souleva la portière et découvrit à la jeune châtelaine cet ameublement si somptueux et si nouveau pour elle, Amice recula d'un pas et s'arrêta un instant sur le seuil, émerveillée et tout éblouie.

— Ah! mon Dieu, que c'est beau! s'écria-t-elle, ne pouvant contenir son admiration et sa surprise.

— Mais oui, Madame, répondit Périna en promenant sa lampe devant toutes les richesses de cette chambre; j'ose dire que dans toute la Bretagne on ne trouverait rien de semblable.

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! répétait Amice en joignant les mains; et ces deux saintes, est-ce que vous savez leurs noms?

Les deux saintes étaient Cléopâtre et la Vestale.

— Je doute que ce soit des saintes, dit la vieille en étouffant un soupir; celle-ci m'a l'air d'une religieuse occupée à tamiser son blé, et cette autre avec son vilain serpent pourrait bien être une sorcière.

— Ah! mon Dieu! disait toujours la châtelaine tandis que la servante disposait l'appartement, qu'il me tarde de montrer ceci à mon père!

Tout en allant et venant, Périna l'observait

du coin de l'œil, et l'expression de candeur du visage d'Amice dissipait les préventions de la bonne femme. Encouragée par l'air bienveillant de sa jeune maîtresse, Périna crut pouvoir hasarder quelques questions.

— Qui aurait cru que monsieur fût marié? dit-elle en affectant de rire; il nous préparait une bonne surprise, ma fitte, une bonne surprise!

— Vous êtes donc contente de me voir? dit Amice avec la plus grande bonté. Et bien! moi aussi, je suis heureuse de vous rencontrer à Pratguen, et je ne doute pas que nous nous aimions bientôt.

— Le père de madame habiterait-il Enez Sizun? demanda la vieille. On prétend que c'est une île effroyable, et qu'on n'y voit ni manoirs ni châteaux.

— Sauf notre petite maison, on n'y trouve que des cabanes, répondit Mme de Pratguen; mais, Périna, je vous retiens ici inutilement, et vous aimeriez mieux retourner dormir.

— Madame, pour cette nuit seulement, me permettra-t-elle de lui servir de femme de chambre?

— Non, Périna, je n'ai besoin de personne, et vous pouvez vous retirer. Attendez pourtant; j'ai beau regarder autour de moi, je ne vois ni bénitier ni crucifix.

— Ah! madame, dit la vieille avec un nouveau soupir, ces choses-là ne se trouvent plus guère dans la maison; Mme de Prel a remplacé mes anciens maîtres, et tout a été bien changé.

— Et qu'est-ce donc que cette dame de Prel? demanda la châtelaine.

Périna se rapprocha de sa jeune maîtresse, et secouant sa tête grisonnante :

— Que direz-vous d'une femme qui ne paraît jamais à l'église? dit-elle à demi-voix.

— Une femme qui ne va pas à l'église! s'écria la fille de M. Roland, c'est donc une hérétique!

L'exclamation d'Amice acheva de gagner le cœur de Périna.

— Madame, dit-elle, il est des gens dont il est imprudent de parler, même à cette heure de la nuit : ils sont trop mal avec le bon Dieu pour n'être pas bien avec le diable.

— Mais nous sommes seules; cette dame ne peut nous entendre.

— Qui sait? dit gravement la bonne femme; elle est peut-être ici entre vous et moi.

Amice répéta encore :

— Ah! mon Dieu!

Mais, cette fois, l'admiration n'y fut pour rien.

— Ne savez-vous pas, reprit la vieille, que du plantin et trois grains de sel sous la semelle gauche de ses souliers peuvent la rendre invincible.

Amice tressaillit. C'était alors le temps des sorciers comme maintenant celui des somnambules. Il nous faut toujours du merveilleux

— Chut! reprit Périna, accordez-moi seulement trois minutes, et je vous rapporte une image de saint Hubert.

La sainte image fut apportée, et de plus un bénitier garni de cristal. La fille de M. Roland, après avoir fait sa prière devant le patron des chasseurs, le plaça au chevet de son lit et s'endormit d'un sommeil tranquille.

XX.

L'Intendante.

Amice s'éveilla au chant des oiseaux, et son premier regard rencontra un rayon de lumière qui traversait sa chambre et caressait mollement ses rideaux fermés. Curieuse et ravie, elle s'empressa de s'habiller et de courir à la fenêtre. Le monde était là, elle allait le voir, elle allait contempler autre chose que des rochers et la mer. L'orage de la nuit s'était dissipé. Jamais le matin n'avait été plus riant ni plus paisible. Sur une plaine de verdure à la fois jardin et verger, les fleurs et les fruits, tantôt suspendus en grappes et couronnant les berceaux, tantôt répandus à profusion parmi les rameaux et les herbes, formaient un éblouissant émail des plus riches couleurs. Les cygnes, fiers de leur royale beauté, se jouaient sur l'eau transparente, les papillons et les abeilles, le long d'un ruisseau à demi caché sous les chèvrefeuilles, les aubépines et les liserons se croisaient, se poursuivaient, et souvent butinaient ensemble au même calice. De grands bois s'étendaient plus loin, feuillages doucement agités par la brise, branches où mille oiseaux secouaient leurs ailes, obscurité

mystérieuse pleine de bruits vagues et charmants. Des collines couvertes de taillis et de blés mûrs se perdaient à l'horizon, où de blanches vapeurs, attirées et embellies par le soleil, s'élevaient de la terre, se transformaient en nuées brillantes, et flottaient dans l'azur du ciel comme une écharpe à frange d'or.

Il faudrait la lyre de Milton, de celui qui raconta en vers sublimes le réveil de nos premiers ancêtres, pour exprimer l'étonnement et l'admiration d'Amice. Son cœur était *noyé de joie et de parfum*. Elle regardait, elle respirait, elle écoutait, et, dans une ivresse ineffable, de cet instant seulement elle croyait commencer à vivre. Aux charmes déjà décrits d'une matinée d'été, de nouveaux enchantements se mêlaient encore. La fauvette et le rouge-gorge, le linot et le chardonneret s'ébattaient sur un arbre voisin et abandonnaient aux vents des chansons légères. Les brebis et les chèvres bêlaient dans les pâturages; sur les hauteurs, les joyeux fléaux, échos des moissons, résonnaient en cadence; de temps en temps la musette bretonne faisait entendre sa double voix, et, comme une bénédiction du ciel planant sur tous ces bruits rustiques, une cloche de village sonnait un gai carillon.

L'Eve de ce paradis terrestre ne put maîtriser longtemps les sensations qui l'agitaient; elle joignait les mains, et pour louer dignement l'œuvre du Créateur, elle emprunta les paroles du roi-prophète :

« Bénis le Seigneur, ô mon âme ! Seigneur, ô mon Dieu ! que vous êtes grand dans votre magnificence.

« Vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté ;

vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau.

« Vous envoyez les fontaines dans les vallons : leurs eaux coulent à travers les montagnes.

« Sur leurs bords habitent les oiseaux du ciel : ils font entendre leurs voix au milieu des feuillages.

« La terre est rassasiée des fruits que répandent vos mains ; vous faites germer pour les troupeaux l'herbe de la prairie, et les moissons pour l'homme.

« Votre miséricorde est plus douce que la vie ; tant que je vivrai, je vous bénirai, j'élèverai mes mains en votre nom. »

La fille de M. Roland chantait à demi-voix, et des pleurs de reconnaissance inondaient son visage. La mère du genre-humain devait prier ainsi avant sa faute, lorsque Satan lui-même la trouva divinement belle et en eut pitié. Mais le serpent reprit bientôt toute sa malice, et Eve succomba.

Le poète nous montre la première femme avertie de l'approche du reptile par un bruit de feuilles froissées. Un bruit pareil troubla la prière de la châtelaine. Devant la fenêtre et entre les branches d'un arbuste couvert de fleurs, une femme se tenait immobile ; ses traits étaient beaux, sa taille à la fois gracieuse et imposante ; les yeux fixés sur Amice, elle souriait, mais ce sourire n'avait rien de bienveillant. La fille de M. Roland frissonna et recula au fond de la chambre.

Serait-ce Mme de Prel, cette femme dont Mériadec avait parlé avec éloge et que la vieille servante semblait redouter ? Son sourire ou l'ironie et l'astuce remplaçaient la gaieté absente,

son regard de basilic, toute sa personne enfin effrayait Amice. Le serpent rôdait dans l'Eden ; sans pouvoir s'en rendre compte, la châtelaine le pressentait, et elle avait peur.

Née de parents pauvres et orpheline à douze ans, la future intendante de Pratguen, tombée à la charge d'un tuteur avare, avait été mariée fort jeune au premier homme qui avait bien voulu y penser. Cet homme était M. de Prel, vieux libertin fatigué du célibat, et l'un des propagateurs de cette philosophie athée dont les adeptes prenaient le nom de *Politiques*. Son premier soin fut d'apprendre à sa femme que la religion était une invention humaine destinée à contenir les ignorants, et comme l'écolière détestait le maître et recevait aisément des dispenses de fidélité, elle profita vite des leçons. Le mariage du philosophe fut donc une de ces unions comme on en voit trop et où chacun des deux époux s'étudie à tromper la vigilance de l'autre. Les soupçons, l'espionnage, les reproches, la ruse, le mensonge tinrent la place des joies domestiques, et remplirent le honteux ménage sans pouvoir en chasser l'ennui. Cette vie dura plus de dix ans, et un beau jour Mme de Prel se trouva veuve après l'avoir longtemps souhaité.

Toutefois, la bonne nouvelle apportée par la garde-malade n'était pas sans inconvénients : le vice est dispendieux ; il faut acheter l'honneur des uns, le silence des autres, et M. de Prel laissait plus de dettes que de biens. La veuve réclama, plaida, fit de son mieux pour payer le moins possible ; mais la justice eut le caprice d'être juste, et après avoir pris une forte part de l'héritage, elle abandonna le reste aux créanciers.

Mme de Prel se trouva dans la plus grande détresse, et ce fut alors qu'un ami intéressé en parla à M. de Pratguen. Celui-ci désirait depuis longtemps une personne de confiance qui se chargeât des soins de sa maison ; on lui proposait une femme du grand monde, intéressante par ses malheurs, assez adroite pour ne s'être jamais compromise, ayant de l'esprit et de la beauté, âgée de trente ans à peine, ce qui ne gâtait rien ; enfin, une sorte de phénix qu'on ne rencontre qu'une fois dans un siècle. Mériadec accepta avec empressement, et Mme de Prel vint s'installer chez lui.

Un grand-oncle paralytique et une vieille tante aveugle, tous les deux retirés en Bretagne, jetèrent les hauts cris en apprenant qu'une femme aussi jeune tenait la maison de leur petit-neveu. Mériadec fit un appel à leur sensibilité ; il peignit son intendante sous les couleurs les plus favorables : elle avait eu le malheur d'épouser un homme sans principes, un libertin, elle, femme supérieure, modèle de toutes les vertus. La lettre réussit, le grand-oncle ne parla plus de Mme de Prel, et la vieille tante lui envoya un chapelet.

Sage par calcul, la veuve songea à tirer un bon parti de sa position. Elle était encore belle, et Mériadec, flatté dans ses goûts, approuvé dans ses opinions, excusé ou encouragé dans ses folies, ne pourrait bientôt plus se passer de la voir et songerait peut-être à l'épouser. Cet espoir la rendit économe et prudente : elle veilla aux intérêts du jeune seigneur comme s'ils eussent été les siens : et M. de Pratguen, en lui voyant tant de distinction dans la société, tant de sagesse

dans les affaires, crut avoir acquis un trésor.

Cependant, malgré les ruses et les provocations multipliées de l'intendante, plusieurs années s'écoulèrent et Mériadec restait garçon. Madame de Prel pensa d'abord que Paris et ses plaisirs nuisaient à ses projets matrimoniaux, et, par des insinuations adroites, elle décida le retour à la campagne. Ce succès n'eut pas le résultat attendu; il y avait déjà près de dix-huit mois qu'ils habitaient le manoir, et M. de Pratguen ne parlait pas encore de mariage.

Mériadec, on l'a vu, ne croyait pas à la vertu des femmes. Dans son langage sceptique, les mots de *mari* et de *dupe* étaient synonymes, et il ne voulait pas qu'on pût les confondre à propos de lui. Pour rassurer sa défiance, fruit amer d'une jeunesse sans frein, il lui fallait une âme étrangère à toutes les idées du monde, une créature innocente et cachée, élevée dans un désert, en un mot la fille de M. Roland.

Nous avons vu qu'Amice avait été aperçue par Mme de Prel. Cette dernière, après que la jeune femme se fut retirée de la fenêtre, demeura comme pétrifiée à sa place, le cou tendu, les yeux ardents, les lèvres toujours plissées par son étrange sourire. Elle flairait en quelque sorte la ruine de ses espérances, et une rage silencieuse la dévorait.

Mériadec traversait le jardin pour se rendre chez sa femme; il passa devant l'intendante.

— Êtes-vous changée en statue? s'écria-t-il; êtes-vous de bois ou de marbre, que vous ne dites rien à un pauvre naufragé?

Mme de Prel sortit de sa rêverie, et avec un rire aimable :

— Ah! monsieur, dit-elle, que vous avez fait sagement de nous arriver, enfin! Savez-vous quelle réunion charmante nous avons au château? Mais on ne parle que de vous du matin au soir, et l'on vous attend avec une impatience...

— Oh! ma bonne Prel, répliqua le jeune homme en rendant exclamation pour exclamation, six semaines dans une île sauvage, au milieu d'une épaisse fumée de goémon, une fumée qu'on respire à une demi-lieue de cette infernale bourgade!

— Que je vous plains! Mais n'avez-vous trouvé que de la fumée dans cette île? Il me semble que j'ai vu quelque chose là-haut... Et l'intendante montrait la fenêtre.

— Impossible de la surprendre! dit Mériadec en frappant du pied, elle voit tout, et lorsqu'elle ne peut courir après les secrets, ils viennent d'eux-mêmes à sa rencontre!... Voyons, Prel, quelle est cette jeune dame dont vous parlez! Je ne me souviens point d'avoir péché de Syrène.

— Vous êtes un étourdi, monsieur, et je me fâcherai contre vous, poursuivit l'intendante; toujours sur le même ton de badinage; je devine une nouvelle folie, un enlèvement.

— Et pas du tout, s'écria M. de Pratguen, vous n'y êtes point! il s'agit d'une grande affaire, d'un mariage.

— D'un mariage! vous allez vous marier?

— Je le suis déjà, et vous venez de voir ma femme.

Quelque habituée qu'elle fût à la dissimulation, Mme de Prel ne put se contenir. Elle resta quelques instants sans répondre. Mériadec vit le nuage

qui se répandait sur ses traits, et d'un ton plus sérieux :

— Oui, reprit-il, je suis marié; mais cela ne doit vous causer aucune peine. Vous resterez avec nous; vous serez le conseil, l'exemple de ma femme, et notre amie à tous les deux.

L'intendante avait eu le temps de se remettre.

— Et croyez-vous, dit-elle doucement, que M^{me} de Pratguen confiera sa maison à une étrangère? Adieu tout mon pouvoir! Vous allez me trouver ambitieuse, mais les femmes sont comme les rois, elles n'abdiquent pas volontiers.

— Amice sera trop heureuse de vous céder les soins du ménage, répartit M. de Pratguen, vous la connaîtrez aujourd'hui, et, avant demain, vous en raffolerez. Elle ressemble si peu aux autres femmes, ma chère Prel! c'est l'innocence d'une colombe.

— Est-elle dévote? demanda la veuve en fixant sur Mériadec un regard perçant.

— Eh! mais, je ne sais trop... il m'a paru qu'en effet...

— Elle est dévote, reprit M^{me} de Prel en appuyant sur le dernier mot; je l'ai vue tout à l'heure à sa fenêtre les mains jointes, les yeux levés au ciel, et priant comme une carmélite.

— Est-il vrai? dit Mériadec en rougissant; vous voyez donc que c'est une éducation à faire. De l'indulgence, Prel! Tout dépend des circonstances en ce monde, et il a tenu à fort peu de chose que je ne fusse moi-même dévot.

— Patience, dit l'intendante avec une légère ironie, vous êtes aujourd'hui en bonne société et sur la route du salut. Ah! j'oubliais! Vous

avez vu l'homme aux miracles; le fameux père Maunoir est allé tourmenter ces pauvres gens d'Enez Sizun? Eh bien! comment avez-vous trouvé ses homélies? Avez-vous pleuré vos péchés? Avez-vous fait aussi votre mission?

— Espiègle! répliqua M. de Pratguen en détournant la tête pour cacher son trouble, ne m'avez-vous pas entendu cent fois réprover ces fanatiques, traiter leurs sermons d'extravagances?

— Bah! ne vous ai-je pas entendu également déclamer contre ces innocentes dévotes?... Non, monsieur, rien n'est désespéré encore. Vous ferez comme votre compatriote M. de Keriulet (1), et je vous vois déjà pieds nus et mendiant sur la route de Rome.

On s'imagine sans doute que ces sarcasmes irritèrent Mériadec contre son amie M^{me} de Prel. Il n'en fut rien. Honteux d'avoir fléchi un moment devant la pureté d'Amice et la sainteté des missionnaires, c'est à ces derniers, c'est à sa propre faiblesse que le jeune homme adressait des reproches au fond de son cœur. Il voulait qu'Amice continuât d'être sage, mais il ne voulait plus qu'elle fût pieuse, comme si la sagesse ne trouvait pas dans la piété son plus solide et peut-être son unique appui! » Croyez-moi, dit « Jean-Jacques Rousseau, ce n'est pas assez que « la vertu soit la base de votre conduite si vous « n'établissez cette base même sur un fondement « inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens « qui font porter le monde sur un grand éléphant, et puis l'éléphant sur une tortue; et

(1) Dom Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*.

« quand on leur demande sur quoi porte la « tortue, ils ne savent plus que dire. »

M. de Pratguen essaya de se justifier.

— Je devais choisir une compagne qui offrit des garanties à mon honneur, dit-il d'une voix encore émue, et les femmes vertueuses sont trop rares pour que des préjugés d'enfance, faciles à détruire, devinssent un obstacle pour moi. Au lieu de me censurer, chère Prel, aidez-moi plutôt à façonner notre beau diamant, à lui ôter ce qui diminue son éclat. Amice a de l'esprit; elle comprendra bientôt qu'elle n'est plus parmi des sauvages.

— Et que lui dirai-je? demanda Madame de Prel.

— De vous bien écouter, de vous bien regarder, répondit galamment le jeune mari; il n'est pas de meilleur moyen d'en faire une femme adorable.

— Flatteur! dit l'intendante en baissant les yeux, votre petite sauvage n'a pas eu besoin de moi pour vous plaire.

— D'accord; mais elle a besoin de vous pour plaire aux autres. Donnez-lui votre élégance, votre finesse, votre raison éclairée, et qui fait si bonne justice de la crédulité des ignorants. En un mot, faites qu'elle ne soit pas longtemps *dévot*e, et sauvez-nous tous les deux du ridicule.

— Prenez garde, dit Mme de Prel en posant un doigt sur sa bouche; jaloux avant le mariage, vous devez l'être encore maintenant, et si madame devenait trop séduisante....

— Oh! maintenant je suis là et j'y veillerai, s'écria Mériadec en riant de tout son cœur. Mais

notre écolière m'attend. Au revoir, Prel, je vais parler de vous à Amice.

Et Mériadec s'enfuit en courant.

La veuve le vit entrer dans le manoir, et se parlant à elle-même :

— Il songe à son honneur, dit-elle, lui qui tient si peu de compte de celui des autres! Il faut une épouse vertueuse à l'homme qui se fera un jeu de ses propres infidélités!

Et jetant un regard menaçant sur la fenêtre d'Amice :

— M. de Pratguen, dit-elle avec un rire étouffé, ne craignez rien, justice vous sera faite.

XXI.

Les Hôtes du Manoir.

L'intention de M. de Pratguen et de son alliée n'était pas d'attaquer brusquement les croyances d'Amice. Le premier ne voulait pas effrayer sa femme, et M^{me} de Prel comprenait combien il était important de commencer par se faire aimer; afin d'obtenir plus tard quelque crédit. Amice conserva dans sa chambre la petite image de saint Hubert; elle se procura même un crucifix sans qu'aucune observation lui fût adressée. Mériadec ne parlait que de la rendre la plus heureuse des femmes, et l'intendante la comblait de caresses. La fille de M. Rolland n'était pas défiante; elle se reprocha l'éloignement que lui avait inspiré d'abord M^{me} de Prel, et elle se promit de réparer son injustice en lui rendant attentions pour attentions, amitié pour amitié.

Durant quatre jours, prisonnière dans sa chambre, faute de vêtements convenables, Amice ne vit que l'artificieuse veuve, M. de Pratguen et la vieille Périna. Une indisposition fictive, inventée par Mériadec, justifiait la séquestration de la dame du manoir et donnait le temps aux ouvrières de préparer, à grand renfort de coutures et de coups

de ciseaux, l'ordre d'élargissement. L'heure de liberté arriva, et l'on suppose bien qu'amenée au milieu de robes nouvelles, elle n'en fut pas plus mal accueillie. M^{me} de Prel voulut se charger elle-même de la toilette de la châtelaine; et flattée sur toutes ses perfections par son élégante femme de chambre, la fille de M. Roland ne put se couvrir de satin, de dentelles et de bijoux sans un petit mouvement de vanité. Au premier coup d'œil jeté sur le miroir elle se trouva jolie; au second elle se reconnut charmante; au troisième elle rencontra le regard charmé de Mériadec, et elle poussa un cri de plaisir.

C'était vers la fin du jour. Les hôtes du manoir savaient que la châtelaine paraîtrait au souper, et ils étaient impatients de la connaître. Deux causes excitaient surtout leur curiosité. M. de Pratguen s'était vu dans la nécessité de préparer d'avance ses amis à la dévotion de sa femme, et M^{me} de Prel avait parlé tout bas de la jalousie de Mériadec.

— Messieurs, s'écria le capitaine Blossin dès que le châtelain eut tourné le dos, notre amphytrion a beau chercher des circonstances atténuantes au choix qu'il vient de faire, il n'en est pas moins traître à son passé, transfuge de la raison et des lumières. Sa conduite serait inexplicable, si nous n'admettions ce que M^{me} de Prel vient de nous déclarer. Mériadec est jaloux, il lui faut une Pénélope, et il pense que la peur de l'enfer la lui donnera. Guerre aux jaloux, mes amis! n'épargnons pas plus les jaloux que les ignorants et les fanatiques!

— Bravo, capitaine, répondit le chevalier de Lerval; Mériadec nous assure qu'il aura bientôt

raison de la crédulité de sa femme, et, en attendant, il nous demande le secret à notre retour à Paris. Ce secret, nous le lui garderons, bien qu'il ne l'eût confié à aucun de nous s'il n'avait eu la certitude que nous ne pouvions manquer de le surprendre ; mais ce n'est point assez, mon avis est de seconder Pratguen, et de faire encore du prosélytisme avec lui.

— Et un peu contre lui, répliqua M. de Ker-glas.

Il fallait combattre et éclairer la dévote, et punir le jaloux. On se partagea les rôles au milieu des éclats de rire.

La société était réunie dans la salle d'honneur lorsque la châtelaine y entra conduite par son mari et Mme de Prel. La beauté de la fille de M. Roland n'avait jamais brillé d'un pareil éclat, et à l'expression du regard de ses hôtes Mériadec se crut justifié. Pour Amice, elle s'avancait toute tremblante, la tête penchée, les yeux fixés sur ses souliers à fleurons d'or. L'admiration dont elle était l'objet, et qu'un instinct de femme ne lui permettait pas de méconnaître, augmentait encore son embarras. Incapable de répondre aux compliments qu'on lui adressait ; elle multipliait les saluts et les révérences, et lorsqu'elle put enfin murmurer une parole, lorsqu'elle bégaya un remerciement timide, on eût dit qu'elle allait pleurer.

— Pauvre petite ! dit le comte de Sivry en se penchant à l'oreille du capitaine, elle mérite qu'on s'y intéresse.

Pendant le souper, Amice ne prit aucune part à la conversation, et comme elle avait tout juste l'appétit que donne la timidité, le repas lui parut

sans fin. Embarrassée de ses yeux, de ses mains, de toute sa personne, elle nouait sa serviette de vingt façons, changeait de place sa cuiller, observait curieusement sa fourchette ou saisissait brusquement son couteau, aussi émue que si elle eût voulu s'en frapper. Il s'écoula près d'une heure sans qu'elle entendit un seul mot de ce qui se disait autour d'elle ; sans qu'elle vit un seul des convives, qui cherchaient tous à attirer son attention. Ses oreilles tintaient, ses yeux étaient couverts d'un nuage ; elle se sentait près de défaillir.

Au dessert, laissant les hommes vider encore quelques flacons, Mme de Prel fit un signe à la comtesse de Sivry, et toutes deux conduisirent Amice dans la grande salle et essayèrent de la raser. La comtesse était enjouée et paraissait très-communicative ; la jeune sauvage l'entendit et lui parla. Le changement fut si complet et si rapide, que, lorsque Mériadec et ses amis les rejoignirent, il était difficile de dire laquelle des trois femmes riait le plus.

Cette gaieté expansive s'évanouit au retour des hommes, et cependant Amice, en redevenant silencieuse, conserva cette fois la faculté d'entendre et de voir. On causa de Paris, de ses plaisirs et de ses intrigues ; chacun raconta son anecdote, et si aucune de ces histoires n'avait rien de révolutionnaire dans les termes, toutes trahissaient des principes fort opposés à ceux des habitants de l'île de Sizun. Le trouble de la châtelaine n'était plus seulement de la timidité, il s'y mêlait une sorte de honte modeste dont l'innocence ne défend pas toujours la vertu. On parlait assez clairement pour qu'Amice comprît qu'une épouse avait mé-

connu ses devoirs, qu'un fils s'était joué de la tendresse de son père, qu'un ami avait trompé son ami. L'élève du vieux Christophe, la fille de M. Roland était fort ignorante, sans doute, mais on lui avait formé une conscience, et cette conscience s'étonnait qu'on applaudît à des fourberies et à des trahisons. De temps en temps, et à la dérobée; elle jetait un regard rapide sur son mari, espérant que Mériadec parlerait pour elle et défendrait ce qu'elle avait appris à vénérer. Hélas! M. de Pratguen se taisait ou il riait comme les autres. Confuse et triste, la jeune femme baissait les yeux, et, comme le perroquet de Nevers dans une situation semblable, elle gardait le silence,

Et ne savait que penser ni que dire.

Un seul de ces gentilshommes, le chevalier de Lerval, ne paraissait prendre aucun goût à ces histoires. Amice le remarqua et lui en sut gré. Pourquoi l'exception n'était-elle pas en faveur de Mériadec? Pour la première fois, Mme de Pratguen était mécontente de son mari, et elle songeait à lui adresser plus tard des paroles de reproche.

— Messieurs, dit le capitaine, remarquez-donc le chevalier; ne lui trouvez-vous pas la mine d'une petite fille élevée dans un couvent, et qui hasarde son premier pas dans le monde?

— En effet, dit Mériadec, je ne l'ai jamais vu si sérieux; il n'a pas souri une seule fois.

— Rire? allons-donc! ne savez-vous pas qu'il s'est fait recevoir membre de trente-trois confréries?

— Bah! répondit Mériadec avec gaîté, appar-

tiendrait-il, par hasard, à la congrégation de Marseille, dont les membres sont tour à tour moines et dragons?

— A toutes, répliqua le comte, et c'est lui qui, pour sanctifier le théâtre, a conseillé à Corneille d'y faire représenter les actes des martyrs.

— Ah! oui, *Polyeucte*, dit Mme de Sivry; j'espère que pas une de nos dévotes du faubourg Saint-Germain ne manquera d'aller voir cette pièce.

— Non, non, s'écria Blossin, elles ont bien d'autres spectacles, ma foi, dans la chasse aux fainéants et aux va-nu-pieds qu'elles ont entreprise! Il faut que je vous cite un trait de l'une d'elles.

— Grâce! dit Mme de Prel; encore des chambrères de gueux! des laveuses de haillons!

— Vous n'y êtes pas, reprit Blossin, il s'agit d'une femme de l'illustre famille de Miron, madame Leschassier.

— Nous ne voulons rien entendre, répliqua la comtesse en se bouchant les oreilles.

— Et moi je tiens à mon anecdote, poursuivit le capitaine, et je vous invite d'avance à recourir à vos essences.

— Et vite, vite! que ce soit plus tôt fini! dit M. de Kerglas.

Et Blossin raconta dans tous ses détails, avec force réflexions piquantes, un trait rapporté dans la vie de M. de Lantages. Il s'agissait d'un pauvre petit malade dont la tête n'était qu'une plaie affreuse, et à qui Mme Leschassier et sa fille prodiguaient des soins qu'une mère trouve à peine la force de rendre à ses enfants.

Les dames se couvrirent la bouche de leur

éventail parfumé, tandis que les hommes accueillaient le récit de cette action sublime par un bruyant éclat de rire.

— Que c'est beau ! mon Dieu, que c'est beau ! s'écria Amice hors d'elle-même et sans voir si on l'écoutait. Seigneur, je suis bien loin de ces admirables femmes, mais je veux aussi vous aimer et vous servir !

Cette prière faite à haute voix et avec la ferveur d'une belle âme qui vient d'être froissée, déconcerta M. de Pratguen. Il promena un regard suppliant sur les personnes réunies dans la salle, comme pour leur demander pardon. Un sourire ironique plissait toutes les lèvres. Cependant le chevalier et M^{me} de Prel vinrent au secours de Mériadec.

— Convenez, Messieurs, dit le premier, que madame la vicomtesse est plus sage que nous. Les femmes dont vous venez de parler ne sont pas d'une nature différente de la nôtre, et ce n'est pas sans avoir combattu bien des répugnances secrètes qu'elles en sont venues où nous les voyons. Après tout, vous avez tort de rire de ce que pas un de nous n'aurait le courage d'imiter. Capitaine Blossin, dussiez-vous m'accuser d'appartenir à la bande de Loyola, je déclare que la conduite de M^{me} Leschassier me paraît plutôt louable que ridicule.

— Et c'est aussi mon opinion, ajouta M^{me} de Prel en se rapprochant d'Amice.

La fille de M. Roland la remercia du regard et se tourna encore du côté de M. de Pratguen. Mériadec se taisait.

Quand l'heure de se retirer arriva, Amice se pencha à l'oreille de son mari.

— Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante d'émotion, vous pouvez monter dans notre chambre, je vous y rejoindrai.

— Et pourquoi rester ici après nous ? demanda le châtelain.

— Je ferai la prière avec les domestiques, répliqua la jeune femme. Ah ! si vous consentiez à la faire aussi !...

— Vous m'adressez une leçon, reprit Mériadec toujours à voix basse. Votre piété, madame, a dû vous apprendre qu'avant tout une femme doit obéir à son mari. Suivez-moi donc là haut. Ma maison n'est pas un couvent, et ceux qui veulent y prier peuvent le faire dans leur chambre.

Cet ordre, le premier qu'Amice eût encore reçu, lui gonfla le cœur. Sans répondre, elle prit le bougeoir placé sur la cheminée, et suivit M. de Pratguen. Celui-ci était mécontent. La présence de ses amis sous son toit dans un temps qu'il destinait à l'éducation d'Amice dérangeait tous ses projets. Devant ces nombreux témoins, son amour-propre ne lui permettait plus les concessions qu'il s'était promis de faire. Il fallait se montrer encore le Mériadec d'autrefois, et il sentait combien ce personnage devait déplaire à sa femme.

Lorsqu'il fut seul avec Amice et qu'il la vit cacher son visage dans ses mains et pleurer, il regretta son ordre impérieux.

— Vous êtes une enfant, lui dit-il en donnant à sa voix son expression la plus touchante ; vous savez combien je vous aime, et vous vous désolerez !... Allons, Amice, laissez-moi prendre cette main qui me cache vos jolis yeux ! regardez-moi, et dites que vous me pardonnez !

— J'ai peur de ne plus vous reconnaître, ré-

pondit Amice en sanglotant. Ils n'ont trouvé que dénigrement et sarcasmes pour tout ce qui est noble et beau, et vous ne vous êtes pas élevé contre eux ! ils ont applaudi à des turpitudes infâmes, et vous leur avez répondu par des rires approbateurs !... Parmi quels gens m'avez-vous amenée, vous qui deviez être mon protecteur et mon ami ? Ah ! demain j'écrirai à mon père, je lui dirai de venir bien vite à mon aide, et il viendra, oui, monsieur, il viendra, et Christophe aussi, et nous serons trois au moins à prier pour vous.

— La sainte ligue ! dit Mériadec en souriant. Non, chère amie, vous n'écrirez point à votre père. M. Roland est beaucoup mieux dans son île qu'il ne le serait ici. Ses goûts ne sont pas les miens ; mes habitudes ne sont pas les siennes, et nous nous générons mutuellement. N'oubliez pas (et que ceci ne vous paraisse ni un regret ni un reproche), n'oubliez pas que tous nos biens sont à moi, et que vous ne m'avez apporté en mariage que vos grâces et votre beauté. En vous préférant aux autres femmes, je vous ai montré à quel prix j'estimais votre personne, mais il ne faut pas abuser de vos avantages pour faire de Pratguen un hospice de vieillards.

Le ton caressant dont ces paroles furent prononcées ne purent les adoucir à l'oreille d'Amice. Comme réveillée en sursaut par un coup de tonnerre, elle poussa un cri, fixa sur Mériadec des yeux hagards et resta muette de stupeur. M. de Pratguen se pencha sur son épaule, et roulant les cheveux blonds de sa femme entre ses doigts :

— Il m'en coûte de vous affliger, reprit-il doucement, mais je rougirais de vous laisser nourrir plus longtemps une espérance qui ne se réalisera

point. Amice, vous ne m'aimez pas comme je vous aime, car alors ma tendresse vous tiendrait lieu de tout, et peu vous importerait le reste du monde.

— Mon père ! mon pauvre père ! murmura la jeune femme en se tordant les mains.

— Votre père se consolera, Amice. Dites-vous bien, d'ailleurs, que si, par impossible, il eût consenti à venir habiter Pratguen, son repos et sa santé pouvaient en souffrir. Dans un âge avancé, un changement de vie tue quelquefois.

— Oh ! oui, un changement, en effet, monsieur, et quel changement ! Mon père..... mon vieux père..... mon pauvre père malade !

M. de Pratguen déploya toute son éloquence pour calmer la douleur de sa femme, et, dans l'attendrissement que cette douleur lui causait, il redevint un instant le Mériadec d'Enez Sizun.

— Amice, dit-il d'un accent pénétré, as-tu oublié ce que nous disions, il y a huit jours, en nous rendant à la mission de ton île ?... tu voulais m'apprendre à aimer ton Dieu, tu voulais réveiller les croyances de ta première jeunesse, et je promettais de suivre tes leçons. Es-tu découragée parce qu'un premier obstacle est devant toi ? crois-tu qu'un homme se dépouille de ses erreurs comme d'un manteau, et qu'un léger souffle les chasse aussi facilement qu'une plume ? Attends, chère amie, attends que des mois s'écoulent, et peut-être des années. Sois patiente et charitable, persévère, et prends tes forces dans la pensée qu'un jour ta foi sera ma foi, et ton espoir mon espoir. En attendant, plains ma faiblesse, cache soigneusement ta pitié comme on cacherait un trésor, épargne-moi les plaisanteries

du monde. Je veux bien être chrétien plus tard, mais je ne veux pas qu'on m'humilie par des railleries continuelles, ni qu'on me montre au doigt comme un faux frère et un nouveau converti. Je vieillirai; la retraite me deviendra aussi agréable qu'elle m'ennuie maintenant; je me retrouverai seul avec toi, fatigué et oublié de la foule; et c'est alors, oui, c'est alors que tu recueilleras les fruits de ta confiance et de ton dévouement.

Mériadec était-il sincère en s'exprimant ainsi ? — Il l'ignorait lui-même. — S'il s'était vu des cheveux blancs et un front ridé, s'il eût senti le dégoût du monde naturel aux vieillards, il est probable qu'au lieu de chercher à donner ses idées à sa femme, il eût véritablement essayé de prendre les siennes. En écoutant ce long discours, Amice pensa que son mari n'était pas changé, mais qu'il subissait l'influence des hôtes de Pratguen.

— Oui, se dit-elle intérieurement, au lieu de perdre courage, il faut songer à lui et combattre pour le sauver. O Seigneur! donnez-moi quelque moyen d'écarter ses faux amis et de lui rendre votre amour! Qu'il soit ce qu'il voudrait être, et mon père ne le gênera plus.

Cependant un mot tintait à son oreille comme un glas funèbre : — Pratguen ne sera point un hospice de vieillards.

XXII.

Autrefois et Maintenant.

Malgré ses bonnes résolutions de courage et de persévérance, Amice reconnut bientôt que l'isolement le plus pénible n'était pas celui dont elle se plaignait à Enez Sizun. Vivre au milieu d'hommes étrangers à ses principes et à ses croyances, entendre insulter les objets de sa vénération et préconiser, au contraire, ce que l'on a toujours méprisé, oh! c'est là un supplice qu'il faut avoir enduré pour en comprendre l'horreur! La fille de M. Roland avait plus de douceur que d'énergie dans le caractère, et ses rares moments d'espoir étaient suivis de longues heures, de journées entières de défaillance et de dégoût. En moins d'un mois, la vie de château, si brillante et si heureuse dans ses rêveries de jeune fille, lui devint insupportable, et elle se prit à regretter cette île sauvage, où l'idée du mal ne s'était jamais présentée à son esprit.

Dans la situation où se trouvait Amice, quand le cœur débordé de sentiments refoulés, ce qui peut nous arriver de pis, c'est de rencontrer une pitié feinte et qui nous provoque à de douloureuses confidences. Ce dernier malheur ne fut

pas épargné à Mme de Pratguen. L'intendante et M. de Lerval s'étudiaient à lui plaire, et, lorsqu'ils le pouvaient sans éveiller les soupçons de de Mériadec, ils lui témoignaient l'intérêt le plus affectueux. La *raison* leur défendait sans doute de combattre l'incrédulité du châtelain et de ses amis, mais ils comprenaient très-bien qu'une femme sans expérience s'effrayât de ces idées nouvelles, et, à la place du mari, ils useraient de plus de ménagements. Mme de Prel et M. de Lerval n'étaient pas les confidents qu'Amice eût choisis dans son île; cependant elle avait besoin de s'épancher, et il lui arriva deux ou trois fois de se plaindre à eux. Une liaison toute particulière se forma entre elle, la veuve et le chevalier, et, de jour en jour, cette liaison prit un caractère plus mystérieux.

M. de Lerval et Mme de Prel avaient toujours surpris quelques paroles de Mériadec. C'était un regret sur son mariage, une expression de dédain pour sa femme, et, comme la conduite de M. de Pratguen ne justifiait que trop ces paroles cruelles, Amice y croyait sans examen. D'ailleurs, elle avait peut-être raison d'y croire; sa gaieté s'était évanouie, son caractère s'aigrissait, elle était humiliée, plutôt effrayée que tendre, et Mériadec, gêné dans son intérieur, pouvait se repentir de son choix.

— Que n'est-il seulement comme M. de Lerval, se disait la pauvre Amice; il me laisserait en repos; il défendrait à ses amis d'insulter à ma foi, et plus tard, Dieu m'aiderait à l'appeler à lui. Ah! ce n'est pas le chevalier qui eût refusé de recevoir mon père!

Cette dangereuse comparaison était prévue, et

c'était pour l'amener que Mme de Prel et son complice multipliaient leurs séductions. Amice se laissait entraîner au bord de l'abîme, et elle s'y fût engloutie peut-être sans un incident que lui ménageait la Providence.

Un jour, en traversant un corridor qui conduisait à sa chambre, Amice entendit la voix de son mari dans l'appartement de Mme de Prel. Mériadec et l'intendante paraissaient fort animés, et comme la porte était entr'ouverte et qu'ils parlaient haut, la jeune femme saisit une phrase qui lui fit désirer d'entendre le reste.

— Oui, monsieur le vicomte, disait la veuve, si vous lui laissez cette liberté, nous n'en viendrons jamais à bout. Où pensez-vous qu'elle soit en ce moment, sinon à l'église du bourg, à réciter quelque rosaire?

— Cependant, répondait le châtelain, il y aurait de la cruauté à la priver de suite de toutes ses habitudes. Je l'aime, ma bonne Prel, et par moment sa tristesse me brise le cœur.

— Chagrin d'enfant qu'un jouet consolera bientôt, dit la voix de Mme de Prel. Si vous tenez à vaincre l'ennemi, ne lui laissez pas d'intelligences dans la place. Vous imaginez-vous, par exemple, que le curé, à qui vous refusez la dime, soit un bon conseiller pour votre femme? Croyez-moi, tranchez dans le vif. Plus d'oraisons dans le banc seigneurial, où Mme de Pratguen fait mieux remarquer votre absence! plus de commerce avec ce prêtre brouillon, qui lui ordonne sans doute de vous résister et même de vous convertir.

— En vérité, reprit Mériadec d'une voix émue, ma pauvre dévote est bien opiniâtre. Il y a de

vosre faute dans tout cela, ou plutôt de la faute de mes amis : ils l'ont effarouchée.

— Tout peut se réparer, dit Mme de Prel, si vous osez une bonne fois vous montrer sè-vère.

Amice ne voulut pas en entendre davantage ; elle s'enfuit dans sa chambre, et, détachant le crucifix qu'elle avait suspendu près de son miroir, elle le cacha dans son sein.

— Mon père, s'écria-t-elle dans un abattement voisin du désespoir, mon père ! oh ! que vous avez raison de haïr le monde !

Après deux mois de séjour au manoir, les hôtes de Mériadec le quittèrent pour visiter plusieurs châteaux des environs. Il fut convenu qu'ils retourneraient à Paris dans quelques semaines, et que M. de Pratguen et sa femme les y rejoindraient. Ce projet de départ mit le comble à la désolation d'Amice : il lui sembla qu'une légion de démons se préparaient à l'emporter.

Les semaines qui s'écoulèrent avant le voyage de Paris furent empoisonnées par mille appréhensions, la présence de Mme de Prel et les visites assez fréquentes de Kerglas, le seul des amis de Mériadec qui habitât la Bretagne et qui ne courût point le pays. Amice, éclairée sur le véritable caractère de l'intendante, ne la voyait plus qu'avec contrainte, et la veuve, à qui cette contrainte ne pouvait échapper, comprit qu'il lui serait bien difficile aujourd'hui de mettre à exécution son plan infernal. Elle voulut au moins se venger de la jeune femme en la calomniant auprès du châtelain, et la fille de M. Roland condamnée, à ce qu'il paraît, à une surveillance

perpétuelle, vit l'intendante remplacer Christophe et s'attacher comme lui à tous ses pas. Que de fois la pauvre Amice, en suivant des yeux sur les murs l'ombre projetée à côté de la sienne, se rappela son vieux parrain, toujours si bienveillant et si doux ! Que faisait-il en ce moment ? Sans doute il pensait à elle qu'on voulait entraîner à Paris et qui ne le verrait plus.

Souvent, au milieu de ces réflexions amères, Mme de Pratguen se demandait ce qu'eût été son existence dans ce manoir avec un époux chrétien. Alors elle appelait Périna et priait la bonne femme de lui raconter tout ce que faisait l'ancienne châtelaine. Un matin que Mériadec était parti pour la chasse, et que l'argus s'oubliait dans sa chambre et écrivait, elles parcoururent ensemble toute la maison, en s'entretenant des vieux souvenirs de Pratguen.

— Voyez-vous, dans la basse-cour, cette porte murée, disait Périna ; madame la fit ouvrir pour mettre de l'ordre dans la distribution des aumônes : c'est par là que sortaient les pauvres à qui nous donnions trois fois la semaine du bouillon et du pain. Malgré nos précautions pour empêcher la fraude, quelquefois ils cherchaient encore à nous tromper ; ils changeaient bien vite de hail-lons et se présentaient une seconde fois à l'autre porte. Eh bien ! madame, que croyez-vous que me répondait ma maîtresse quand je découvrais la supercherie ? — Périna, je frappe bien souvent à la porte des miséricordes divines, et je ne voudrais être refusée ni à la troisième ni à la quatrième fois. Et puis, ajoutait-elle avec une gaieté que je n'ai jamais vue à M. Mériadec, la peine

qu'ils ont à changer d'habits ne vaut-elle pas quelque chose (1) ?

— Ah ! dit la fille de M. Roland en posant sa main sur le bras de sa servante, je voudrais bien rouvrir cette porte et distribuer aussi des aumônes !

— Dans cette salle, poursuivait Périna, Madame travaillait au milieu de ses femmes, et j'ai raconté plus d'une histoire au coin de cette cheminée, en préparant les vêtements d'hiver. Quelquefois M. le vicomte sortait de son cabinet et venait m'écouter aussi, mais dès qu'un de ses vassaux réclamait de lui un conseil ou un service, il oubliait nos ballades et nos contes, et il courait où il pouvait faire un peu de bien.

— Oh ! Mériadec, murmura la pauvre Amice, si votre père vous voyait !

— Cette galerie, poursuivait la servante, conduisait à la chapelle, dont ils ont fait aujourd'hui un grenier à foin. Voici l'infirmerie, où nous ayons toujours quelques malades de la paroisse, et, plus près de vous, la chambre destinée aux pèlerins. Ce cabinet était la pharmacie que Madame appelait sa *boutique*, comme elle l'avait entendu dire à Mme de Chantal. Les autres appartements ont été souvent occupés par les amis de M. le vicomte, et ces seigneurs-là ne ressemblaient en rien à ceux qui nous viennent maintenant. Guy le palfrenier est de mon avis :

— Ça un gentilhomme ! me disait-il l'autre jour en me montrant cet efflanqué de M. de

(1) Dom Lobineau, *Vie de Mlle de Volvire*. — La mère de Changy, *Vie de Mme de Chantal*.

Kerglas, avec sa Mme de Prel qui a jeté un sort sur le château, ça un gentilhomme !... Allons donc ! Périna, allons donc !

— Et le père de Mériadec était heureux, n'est-ce pas ? et sa mère aussi était heureuse ? demanda la nouvelle châtelaine.

— S'ils l'étaient ? Ah ! madame, il suffisait de les voir pour en être convaincu ! Ils assistaient à toutes les fêtes du bourg, et ils en donnaient souvent eux-mêmes. Mais cela était honnête, au moins. Toute la paroisse entourait le château ces jours-là. Il me semble entendre les cris de joie, voir les bonnets et les chapeaux sauter en l'air : Vive monseigneur ! vive la bonne madame, notre mère à tous ! — Ah ! ce n'est plus ainsi à présent, que les filles ont peur de passer devant notre porte.

— Mon Dieu ! que votre maîtresse devait aimer son mari ! s'écria la fille de M. Roland.

— Un peu plus que vous n'aimez le vôtre, répliqua une voix ironique que la châtelaine connaissait trop bien.

Mme de Prel était venue reprendre son poste de surveillante, et elle avait entendu la fin de la conversation.

Périna battit en retraite et s'échappa ; Amice, au contraire, se retourna du côté de la veuve.

— Madame, dit-elle en arrêtant sur l'intendante un regard plein de dignité, le rôle méprisable que vous remplissez dans cette maison me dispense de me défendre contre vos injures. Si j'avais comme vous le don de persuader, si le ciel m'eût accordé la puissance de fascination que vous exercez sur mon mari, ce n'est pas seulement par le dédain que je vous répondrais.

Mais puisqu'il me faut subir l'affront de votre présence, puisque M. de Pratguen veut m'enlever à Dieu pour me livrer à vous, sachez au moins que je ne vous crains pas !

Rien dans ces paroles ne rappelait la timide jeune fille d'Enez Sizun : la fierté blessée venait d'en faire une autre femme.

— Eh quoi ! dit l'intendante qui ne s'était pas attendue à ce changement, pouvez-vous me faire un crime d'une plaisanterie innocente ? Ne sais-je pas combien vous aimez M. de Pratguen ? ne le lui ai-je pas dit vingt fois ?

— Vous lui avez dit de m'ôter le peu de liberté qu'il me laisse encore, répliqua la châtelaine indignée ; allez, madame, je connais vos services officieux, et je regrette seulement de ne pouvoir les récompenser comme ils le méritent.

Et sans attendre la réponse de la veuve, Amice rentra dans son appartement et s'y renferma jusqu'au retour de Mériadec. Jamais encore Amice ne s'était montrée aussi courageuse. Toutefois, elle avait bien fait d'abandonner la place, car, à peine rentrée dans sa chambre, le naturel l'emporta, et l'abattement succédant à la colère, elle se laissa tomber sur un fauteuil et fondit en larmes.

Les fables du paganisme nous peignent un malheureux condamné à endurer éternellement la soif et la faim, bien qu'il fût plongé dans une eau limpide et entouré des plus beaux fruits. Ce supplice, que l'imagination des poètes place au Tartare, est fréquent au milieu de nous ; il suffit de la volonté d'un de nos proches, d'un mari, d'une femme, d'un enfant, pour faire de nouveaux Tantales, pour annihiler tous les élé-

ments du bonheur, et tourner contre nous les dons les plus précieux de la Providence. *Nous serions heureux s'il le voulait.* Paroles désolantes répétées chaque jour de la mansarde de l'ouvrier au somptueux hôtel du millionnaire. L'histoire d'Amice ne sera lue que d'un petit nombre de personnes, et néanmoins, dans ce petit nombre, il se trouvera plus d'une femme dont la tendresse est méconnue, plus d'un père outragé par ses enfants, qui feront un retour sur leurs chagrins personnels, et ne pourront achever cette page sans un soupir. Combien de familles nous paraissent complètement heureuses, et dont les dissensions nous épouvanteraient si nous percions le rideau qui les cache avec tant de soins ! Ces félicités domestiques, si pures, si ravissantes dans notre imagination, empruntent souvent toute leur magie de notre ignorance. On dirait ces fées, ces *korrigans* de nos légendes bretonnes, revêtues la nuit d'une apparence de jeunesse, et dont on aperçoit le jour les cheveux blancs, les rides et les autres marques de décrépitude.

XXIII.

Le quart de M^{me} de Prel.

On croira facilement qu'Amice ne ménageait point M^{me} de Prel lorsqu'elle en parlait à son mari, et que, dans ces occasions, elle se montrait plus véridique que charitable. Le châtelain l'écoutait en souriant; il voyait dans ces récriminations la preuve des efforts tentés pour civiliser la sauvagerie d'Enez Sizun, et il se gardait de blâmer l'exécutrice de ses ordres. Libertin et jaloux, sa conduite devait être inconséquente, car si, dans l'intérêt de son honneur, il lui fallait une femme vertueuse, le train de vie qu'il voulait reprendre à Paris exigeait que cette femme ne s'effarouchât pas aisément. En se retrouvant avec les Blossin, les Sivry, les Lerval, M. de Pratguen s'était pris à regretter ses anciens plaisirs. Il en est des habitudes déréglées comme de ce fruit dont parle Homère, et qui faisait tout oublier. Qui ne se rappelle les compagnons d'Ulysse? « On leur présente le lotos, ils en goûtent, et soudain ils veulent rester avec les Lotophages, vivre comme eux de lotos, et ne se souviennent plus de rien de ce qui leur fut cher. »

Ainsi Mériadec poursuivait ses projets, M^{me} de

Prel ses leçons, Amice ses plaintes, et le jour fixé pour le départ approchait rapidement.

Il est un être divers et dont le portrait échappe au pinceau et à la plume : les anciens lui ont donné pour attributs un serpent qui se mord la queue, une faulx, des ailes et un sablier, et ils l'ont nommé Saturne ou le Temps. A ces attributs très-incomplets on pouvait en ajouter mille autres, mais, dans l'embarras du choix, Hésiode a négligé les meilleurs. Si nous voulons décrire ou peindre la figure de ce voyageur infatigable, nous trouvons que le *beau Temps* de la jardinière n'est pas celui de la femme du potier. Si nous cherchons à connaître son âge, nous voyons que le *jeune Temps*, dont les vieillards s'entretiennent avec tant de plaisir, est aussi, même dans leur bouche, le *bon vieux Temps*. Enfin, si nous cherchons à apprécier la vitesse de son passage, nous ne rencontrons pas moins de difficultés : les heureux le font courir, les malheureux prétendent qu'il marche, les inquiets qu'il se traîne. Bien mieux, il est telle situation d'où il semble courir, marcher et se traîner à la fois, et c'est de ce point de vue qu'il apparaissait à Amice.

Qu'il fût à cheval sur la flèche d'un Thrace ou appuyé sur les béquilles d'un paralytique, le Temps n'en amena pas moins l'époque où la fille de M. Roland devait dire adieu même à son pays. Depuis son arrivée à Pratguen, Amice n'avait pu écrire aux ermites d'Enez Sizun sans communiquer ses lettres à son mari, et cette surveillance l'avait empêchée d'ouvrir son cœur à Christophe.

— Partir ! disait-elle, partir sans lui faire savoir combien je suis malheureuse, en lui laissant sup-

poser, comme à mon père, que j'ai cessé de les désirer auprès de moi !...

L'idée de cette apparence de froideur, d'ingratitude, la tourmentait ; elle eût voulu au moins, avant de s'éloigner, s'assurer qu'elle emportait la pitié de son vieux confident, et espérer que celui-ci, tout en évitant de faire connaître ses chagrins à son père, trouverait un moyen de le persuader qu'Amice n'avait rien perdu de la tendresse qu'elle lui portait. Une occasion favorable se présenta.

Un matin, la veille du jour qui précéda celui du départ, la châtelaine et M^{me} de Prel se promenaient ensemble dans l'allée principale de Pratguen, donnant sur la route de Quimper. Amice était triste et ne prêtait aucune attention aux discours de sa compagne ni aux passants qui traversaient le chemin. Cependant, parmi ces derniers, il y en eut un qui la reconnut, et s'arrêta aussitôt. C'était un homme d'environ cinquante ans et d'un extérieur plus que modeste. Il portait une sorte de jupon de grosse toile, une mandille de matelot et un bonnet de laine bleue. Ses jambes étaient nues ; il tenait un gros bâton à la main, et un sac roulé autour de son bras.

— On ne passe pas devant les amis sans les saluer, dit-il joyeusement et d'une voix qui fit tressaillir Amice. Pardon, mesdames ; on n'est pas tellement pressé d'arriver qu'on ne puisse s'arrêter un instant.

Et sans se donner la peine d'ouvrir la barrière, François Le Sû l'enfourcha de ses deux longues jambes et se trouva à côté d'Amice.

— Quel est ce rustre ? s'écria M^{me} de Prel ; ne

dirait-on pas qu'il entre ici chez lui ? Retirons-nous, madame ; venez. C'est encore quelque demande de secours : on n'en voit jamais la fin dans ces campagnes.

Au lieu de lui répondre, Amice s'était jetée dans les bras du vieux matelot, et elle se disposait à l'embrasser.

— Doucement, dit le capitaine en lui secouant les deux mains et en reculant avec un peu d'embarras : pour le marin, ça serait tout simple ; mais je cours des bordées autour de l'Eglise, et cette dime-là n'est pas dans les droits d'un curé. Oui, mon enfant, ces bons moines de Landévennec vont vite en besogne : en moins de temps qu'il n'en faut pour prendre un ris, ils vous refont un homme de la quille à la pomme du grand mât.

— Quoi ! dit Amice toute surprise, vous allez déjà recevoir les Ordres ?

— Recevoir les Ordres ! répéta M^{me} de Prel en éclatant de rire, avec ces habits et ce sac de mendiant !...

François Le Sû se retourna, et fronçant les sourcils :

— Madame, dit-il, si mon grément ne vous convient pas, j'en suis désolé, mais vous n'êtes ni mon armateur ni mon capitaine. Un habit de grosse toile peut couvrir un bon cœur, entendez-vous ?... Si vous ne le saviez pas, je vous l'apprends, et je vous engage à ne pas l'oublier dans la circonstance.

— A l'accueil empressé d'Amice, à la familiarité du pêcheur, l'intendante devina que celui-ci était un habitant de l'île de Sizun, et elle pensa que cette rencontre ne pouvait être agréable à M. de

Pratguen. D'un air d'autorité qu'elle n'avait jamais pris jusque-là, elle s'adressa à la fille de M. Roland et l'invita à rentrer au manoir.

— M. de Pratguen, dit-elle, m'a confié le soin de veiller sur vous et de vous diriger, et je crois obéir à ses ordres en vous engageant à ne pas rester plus longtemps ici.

Amice s'attacha au bras du capitaine.

— Non, François, non, ne la laissez pas m'emmener, je n'ai pas fait de mal à cette femme et elle me déteste. Si vous saviez ce qu'elle me dit de vos leçons et de celles de Christophe!... Elle détourne de moi le cœur de mon mari; elle voudrait m'ôter jusqu'à mon Dieu.

La timidité de la châtelaine disparaissait toujours devant sa fierté blessée, et, en achevant ces paroles, Amice jeta sur Mme de Prel un regard qui défiait un démenti. Pâle de colère, l'intendante passait son bras sous celui d'Amice comme pour l'entraîner, quand François Le Sú l'arrêta.

— Un moment! dit-il; on n'emmène pas cette jeune femme sans ma permission. Je viens d'entendre certaines choses qu'il est nécessaire d'éclaircir, et, en conséquence, vous allez virer de bord et mouiller l'ancre à dix pas de nous, là, sous cet ormeau.

— Je ne quitterai point Mme de Pratguen, répondit l'intendante en retenant toujours le bras d'Amice.

Pour toute réponse, le marin lui ouvrit les mains et la conduisit à la place où il la voulait.

— Bon quart, la vieille! lui dit-il en retournant vers Amice.

Madame de Prel écumaît. La vieille!..... Un pareil affront à trente-six ans!...

— De quoi est-il question? reprit le capitaine, M. de Pratguen vous rendrait-il malheureuse!...

— Mériadec m'aime encore, répondit la châtelaine, mais il est entouré de faux amis et sous le joug de cette femme. Oh! le méchant monde que celui-ci, François! jamais de prières! des louanges aux mauvaises actions, des moqueries aux bonnes! Je veux résister au mal, je le veux de toute mon âme... Cependant ils vont me conduire au loin, et j'ai peur.

— Voilà l'ouvrage de ce vieux fou de Christophe, murmura le capitaine en laissant tomber son sac de toile à ses pieds. Ne valait-il pas mieux rester dans notre île et vivre au milieu de nous?

Amice baissa les yeux, et se couvrant la figure de ses mains :

— Ah! mon ami, dit-elle, ce n'est pas Christophe qu'il faut accuser. Chaque jour je me plaignais à lui de notre isolement; je pleurais en lui parlant de ce monde que je désirais connaître, et il a voulu satisfaire mes désirs et assurer ce qu'il croyait devoir être mon bonheur. Sauvé d'une mort cruelle par les parents de mon mari, comment ne se serait-il pas fait illusion sur le caractère de Mériadec? Et puis, François, je le répète, sans les pernicious conseils, sans la détestable influence de cette femme et de quelques hommes affreux qu'il appelle ses amis, M. de Pratguen ne rougirait point de mes croyances; il reconnaîtrait qu'une femme chrétienne est moins un embarras qu'une consolation, et avant peu... oui, avant peu...

Amice ne put achever, les sanglots lui coupè-

rent la parole. Le rude matelot se détourna pour essuyer une larme, et ses yeux rencontrèrent M^{me} de Prel.

Désirant à la fois entendre les confidences de la châtelaine et avertir Mériadec de ce qui se passait, tantôt la veuve faisait quelques pas du côté d'Amice, et tantôt elle paraissait vouloir courir au manoir. Ses allées et venues, son air d'indécision, la façon dont elle tournait et retournait autour de l'arbre déplurent au vieux marin.

— Doucement ! dit-il, la prise chasse sur ses ancres... il ne serait peut-être pas mal de l'amarrer.

Et sans écouter Amice qui lui disait de n'en rien faire, il ouvrit son énorme sac, et après en avoir retiré un pain, une chemise de toile rousse, une boîte de tabac et un livre de prières, il finit par mettre la main sur un rouleau de cordes qu'il déroula gravement.

Mais, comme la comtesse de Pimbêche de la charmante comédie des *Plaideurs*, l'intendante protesta :

Monsieur, je ne veux pas être liée ...

François se laissa persuader par l'assurance qu'elle ne chercherait ni à les écouter ni à s'enfuir. Il referma son sac et reprit sa conversation.

— Dieu sait, dit le capitaine, si je désire votre bonheur ! Je vous ai vue deux heures après votre naissance, et, quand votre parrain vous promenait dans l'île, je vous ai souvent enlevée de son épaule pour vous asseoir sur la mienne. Vous avez grandi sous mes yeux ; je vous ai aimée comme ma fille, moi qui n'avais plus ni femme

ni enfants. Dans toutes les circonstances, ce qui m'appartenait, ma cabane et ma barque ont été à votre service. Combien de fois ne me suis-je pas réjoui dans la pensée qu'un jour, lorsque M. Roland et Christophe auraient fini leur croisière, vous passeriez à mon bord ! Je me trompais néanmoins. Vous avez préféré un jeune mari à un second père, et maintenant que M. de Prati-guen est le maître, je ne sais plus comment vous servir.

Amice se rapprocha encore du capitaine.

— Dites à mon père que sa fille ne cessera jamais de le regretter et de le chérir, et apprenez à Christophe que Mériadec nous trompait lorsqu'il nous assurait qu'un jour il les recevrait avec bonheur au château.

— Ma foi, répondit François Le Sû, j'ai eu beau me consulter, j'ai toujours pensé que si là bas vous étiez retenue un peu court à votre ancre, vous n'en étiez pas moins sur un bon fond. Comment avez-vous pu croire aussi que ce gaillard de Mériadec choisirait deux vieilleries comme votre père et Christophe pour les installer au château ?

Amice ne savait que répondre. Elle avait cru parce que, comme le dit un couplet de vaudeville,

On croit toujours ce qu'on désire.

Elle détourna donc la question, et après avoir fait au capitaine un portrait flatté de M. de Prati-guen, elle le supplia de prier pour lui.

— En effet, murmura Le Sû en soulevant son sac et en le roulant de nouveau autour de son

bras, je ne vois pas d'autre moyen de vous aider. Amice, ma pauvre enfant, quels conseils vous donnerai-je? Fuyez le mal, et pourtant soyez douce et patiente, et ne vous rappelez les torts de votre mari que pour le plaindre et lui pardonner. Il est des femmes qui, parce qu'elles ont raison, croient avoir le droit de gronder et de hurler comme une tempête; elles s'imaginent amener ainsi leurs maris à reconnaître leur supériorité, et elles ne voient pas qu'elles ne font qu'aggraver le présent et compromettre l'avenir. Je le répète, Amice, laissez passer le grain en silence, et attendez un changement de vent sans jurer, sans protester comme il arrive à plusieurs. Surtout, ménagez bien l'amour-propre de votre mari, si vous voulez qu'il vous écoute. Les basses de l'orgueil blessé sont dangereux; si l'on y échoue une fois, on ne s'en tire plus.

Ces prudents avis ne furent point les seuls, mais le monde est tellement pénétré aujourd'hui de toutes les vérités morales qu'il est inutile de les rappeler. Le jeune homme, en apparence occupé uniquement de chevaux, de chiens et de cigares, la jeune fille dont la vie semble se partager entre les chiffons et le piano, l'écolier qui n'a encore fait preuve d'intelligence qu'en sculptant à coups de canif son pupitre, n'en gardent pas moins dans leur mémoire tous les enseignements des moralistes profanes et sacrés. C'était bon aux Hébreux de ne se croire jamais assez instruits des lois divines et de les écrire partout pour les retrouver à chaque instant. Mais la France du dix-neuvième siècle!... Heureux temps où les enfants viennent au monde coiffés du bonnet de docteur et tenant à la main un diplôme! Heu-

reuse nation où tout précepte de sagesse et toute idée religieuse sont devenus des lieux communs.

Je demande grâce pour celui-ci, et je reviens à François Le Sû.

L'exhortation adressée à la châtelaine fut suivie d'une admonestation pour M^{me} de Prel.

— Eh quoi! madame, dit le capitaine, vous paraissiez me dédaigner tout à l'heure, vous qui ne rougisiez pas d'habiter sous un toit où votre présence est de trop! Que faites-vous ici? Une maison ne doit pas plus avoir deux capitaines en jupons, qu'un navire deux commandants dont l'autorité serait égale. Je vous engage honnêtement à pousser au large, madame. Je conviens qu'une bonne femme est une agréable rencontre dans la vie; mais une mauvaise, entendez-vous? une mauvaise, il n'y a pas de sauvages, de diables, d'Anglais même qu'il ne fût préférable d'avoir à son bord.

L'intendante ne répondit à cette boutade que par un geste de dédain. François enjamba de nouveau la barrière, et se remit en route.

Le regard que le pauvre Yorick mourant adressa à son ami Eugène, qui sortait en pleurant de sa chambre, ce regard ne fut guère plus triste que celui qui suivit, sur le chemin, le vieux disciple de M. Le Nobletz. Amice se trouvait seule encore une fois, seule en présence d'une ennemie de plus en plus irritée contre elle. Que se passa-t-il, au manoir, au retour des deux femmes? Il est probable que M^{me} de Prel ne garda pas pour elle seule l'histoire de son quart du matin. Toutefois si, dans la soirée, Amice trouva Mériadec plus sérieux et plus froid que de coutume, elle n'eut aucun reproche à essayer.

XXIV.

Le Faubourg Saint-Germain.

Avant de retourner à Paris, Mériadec s'était fait préparer un logement dans le faubourg Saint-Germain, témoin de toutes les folies de sa jeunesse, et où habitaient encore là plupart de ses amis. Ce quartier, avec son *Chemin-aux-Vaches*, son *Pré-aux-Clercs*, n'était alors qu'un gros village, et cachait dans ses maisons basses et noires une foule de gens de mauvaise vie et de voleurs. « La paroisse Saint-Sulpice, dit Abelly, était la sentine non-seulement de Paris, mais presque de toute la France, et servait de retraite à tous les libertins, athées et autres personnes qui vivaient dans l'impiété et le désordre.

C'était des rues boueuses de quelques parties de ce faubourg qu'à la nuit tombante des malfaiteurs se répandaient dans la capitale et effrayaient tellement les Parisiens, qu'une ordonnance enjoignit aux bourgeois de se munir d'armes pour être prêts, à toute heure, à venir en aide aux archers du guet. Les cabarets, les maisons de débauche, les antres de sorciers même abondaient dans le faubourg Saint-Germain. Les femmes y étaient insultées et enlevées

dans les rues ; on vendait à la porte de la principale église des livres de sortilèges, des talismans magiques, et le bailli, dans une recherche qu'il fit pour arrêter trois gentilshommes, s'étant trompé de maison, trouva dans celle où il était entré un autel garni de chandelles noires et sur lequel était écrit : *gratias tibi Lucifer, gratias tibi Beelzebuth, gratias tibi Azareel*. Aujourd'hui, ces anecdotes font sourire, et pourtant que nier et que croire de ces étranges récits, dont les mémoires du dix-septième siècle nous entretiennent encore si souvent ? Richelieu s'inquiéta des études astrologiques et les fit combattre par le père de Condren ; les missionnaires, Le Noblet et Mau noir, retrouvèrent tous les prodiges du sabbat en Bretagne ; Loudun eut ses possédés, et l'abbaye de Rancé ses bruits diaboliques et ses lutins.

La dépravation de la cour sous le règne de François I^{er} et de ses successeurs, parmi lesquels le bon Henri eut le malheur de donner aussi l'exemple de l'adultère ; les désordres inséparables des guerres civiles unis à ces turpitudes de haut lieu avaient fait de la France et surtout de Paris, et encore plus du faubourg Saint-Germain, une effroyable école de matérialisme, de débordements immondes, où toutes les classes cherchaient à se surpasser. Les prêtres eux-mêmes pillés, injuriés et maltraités par les gentilshommes huguenots et catholiques, comme le prouvent les remontrances des prélats de l'Eglise de France, adressées en 1645 à la régente, les prêtres eux-mêmes, en partie au moins, semblaient vouloir mériter la déconsidération que la cupidité de ceux qui voulaient s'enrichir de

leurs dépouilles s'efforçait de répandre sur eux. Beaucoup plus occupé de ses intérêts temporels que des maux de l'Eglise, le clergé se détournait des pauvres, amassait le plus possible, chassait en dépit des conciles, et s'atablait dans les cabarets en sortant de l'autel. Ce dernier trait, aussi scandaleux qu'il paraît invraisemblable, est consigné dans l'histoire de M. Bourdoise, instituteur de la communauté de Saint-Nicolas-du-Char-donnet, à Paris.

Toutefois, dans les rangs de ce clergé si dissipé, comme parmi les membres des autres classes de la grande famille française, de nobles âmes protestaient contre la corruption générale, et par des miracles de charité et des austérités quelquefois inouïes, préparaient au monde une ère de rénovation. Un père des landes de Bordeaux, d'abord gardeur de troupeaux comme David, puis esclave en Barbarie, missionnaire, curé de village, avait été suscité de Dieu pour réformer l'Eglise et régénérer la société. Déjà des missions apostoliques fondées par le comte et la comtesse de Gondi édifiaient les provinces, et le directeur de ces missions avait trouvé dans son cœur l'institut des filles de la charité, la fondation de l'hospice des galériens de Marseille, l'œuvre des enfants trouvés, la confrérie des servantes des pauvres, enfin la société de dames pour le service de l'Hôtel-Dieu.

Les femmes, toujours attirées vers ce qui est beau, héroïque, sublime, parce qu'elles vivent surtout par la tendresse et qu'elles sont plus naturellement portées à la compassion, les femmes s'enrôlaient chaque jour plus nombreuses dans l'armée pacifique de Vincent-de-Paul. Louise de

Marillac, veuve Legras, la belle présidente de Goussault, M^{me} d'Aligre, chancelière de France, M^{me} de Miramion, les veuves de Lamoignon et de Pollalion, la marquise de Fouquet se disputèrent l'honneur de visiter le pauvre dans son galeas, de soigner le malade, d'exhorter le mourant, de devenir *les mères selon la grâce* des malheureux enfants que leurs *mères selon la nature* avaient repoussés. Ainsi, dans un temps où l'esprit de caste, naïf dans ses croyances vaniteuses, n'était pas encore un ridicule, des femmes appartenant aux plus illustres familles ne se faisaient pas seulement les égales des petits, mais *leurs servantes*, comme elles le disaient. La foi chrétienne, l'amour de Dieu et des hommes triomphaient de tous les préjugés de naissance, de toutes les délicatesses d'éducation. Souvent, dans le faubourg dont nous avons vu tout à l'heure la dépravation effrayante, de brillants carrosses s'arrêtaient devant la modeste demeure de Marie Rousseau, veuve d'un des vingt-et-un marchands de vin de Paris, ou à la porte de l'atelier de Claude le Glay, pauvre ouvrier lorrain. La sainteté de ces deux personnages d'une condition si obscure, effaçait aux yeux de plusieurs seigneurs et de bien des grandes dames les splendeurs de la cour de Louis XIII. La duchesse d'Orléans, la princesse de Condé, la maréchale de la Châtre, la duchesse d'Aiguillon recherchaient les conseils de le Glay et de Marie Rousseau avec un respect qui n'était pas exempt de quelque crainte.

Il y avait donc, à l'époque où Amice allait voir Paris, deux sociétés françaises, et dans le quartier qu'elle venait habiter, et où l'on rencontrait les

plus grands contrastes de fortune, des désordres de tous genres, de hautes vertus et d'admirables dévouements. On pouvait espérer d'ailleurs que la partie saine du faubourg Saint-Germain grandirait bientôt. M. Olier, disciple de Saint-Vincent-de-Paul, avait remplacé dans sa cure de Saint-Sulpice M. de Fiesque, qui s'était reconnu incapable de réformer ses paroissiens. Fils d'un conseiller au parlement de Paris, devenu ensuite secrétaire de Henri IV et maître des requêtes ordinaires de son hôtel, Jean Olier était une de ces âmes d'élite destinées à racheter par leurs vertus les fautes de leurs contemporains. Si humble, si peu ambitieux qu'il refusa l'épiscopat et la pairie malgré les instances et les reproches de sa famille; si charitable, que lorsqu'il rencontrait des pauvres dans la campagne, il leur témoignait son respect et son amour en baisant leurs pieds et même leurs ulcères, ce saint prêtre, dont la conduite était si différente de celle de la plupart des hommes qu'il avait mission de ramener au bien, ne pouvait manquer d'attirer sur son troupeau la miséricorde du ciel. Pourtant, la tâche de réformateur n'est jamais facile, et M. Olier dut s'armer de courage et de persévérance devant les obstacles qu'on lui suscita de tous les côtés.

Il serait trop long de raconter ici les divers travaux du nouveau curé de Saint-Sulpice, les calomnies et les moqueries dont il fut l'objet, enfin les persécutions qu'il essuya de la part de quelques personnes puissantes et d'un grand nombre de ses paroissiens. La scène qu'on va lire, et qui, pour être comprise, a nécessité ce coup d'œil rapide sur l'état du faubourg Saint-Germain vers le milieu du dix-septième siècle, don-

nera une idée de la haine et de la violence des ennemis de M. Olier.

Il était environ huit heures du matin. Le soleil caressait les saules du Pré-aux-Clercs, et, jetant çà et là un rayon sur le canal alors nommé la *Petite-Seine*, éclairait, au-dessus des toits innombrables, les clochers gothiques du vieux Paris. Une lourde voiture de voyage arrivait en ce moment de la province de Bretagne, et s'avancait avec une majestueuse lenteur dans le faubourg Saint-Germain.

— Quelle est donc cette forteresse? demandait Amicé en montrant du doigt une citadelle dont elle apercevait les fortes tours, n'était-ce pas là qu'habitait monseigneur le cardinal?

— C'est l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, répondit le vicomte, qui, durant la route, avait vu avec plaisir que sa femme essayait de se distraire et tâchait de lui montrer un visage content. Non, Richelieu ne se cachait point derrière ces murailles. Ah! ma chère Amicé, si vous sachiez combien ces prêtres ambitieux...

La fille de M. Roland se hâta d'interrompre le châtelain de Pratguen :

— Je vois là-bas une église, dit-elle.

— Oui, répliqua madame de Prel, c'est Saint-Sulpice, le palais d'où M. Olier gouverne ou plutôt opprime ses paroissiens.

— Je suis curieux de voir cet homme, dit Mériadec; Blossin prétend que depuis l'installation de ce petit tyran le faubourg est sens dessus-dessous.

— C'est un autre Maunoir, dit l'intendante avec un sourire de mépris; M. de Sivry m'a cité

plusieurs traits de son fanatisme persécuteur, de son incroyable audace.

Amice baissa les yeux et appuya sa tête sur une de ses mains. Elle voulait suivre les conseils de François Le Sû, se montrer patiente, se rendre aimable aux yeux de son mari; mais toute sa bonne volonté ne pouvait lui rendre agréables les continuelles attaques de ses deux compagnons de route contre les ministres de sa religion. Cent fois, pendant le voyage qu'elle venait de faire, les réponses de Mériadec et de Mme de Prel à ses questions l'avaient réduite au silence et froissée dans sa foi, dans ses sentiments les plus chers. Elle s'était demandé si tous ses efforts n'étaient pas inutiles pour conserver le cœur d'un homme qui ne partageait aucune de ses convictions. La conversation continua entre le châtelain de Pratguen et l'intendante, et Amice, une fois encore, déplora intérieurement son isolement moral dans ce Paris où elle allait vivre. Sa douloureuse réverie la reportait au foyer de son père, sous les épais brouillards d'Enez Sizun, quand la voiture s'arrêta tout-à-coup.

— Quelle foule! quelle rumeur! s'écria Mme de Prel.

— Je vois briller des armes, dit Mériadec. Que se passe-t-il donc autour de Saint-Sulpice?

En ce moment, une troupe de femmes en guenilles, à moitié ivres, et dont quelques-unes étaient armées de fourches, entourèrent la voiture.

— Jetez leur charrette sur la borne, hurla une des mégères, embrochez leurs chevaux! ils écraseraient sans pitié le pauvre monde, ces coquins-là!

— Qu'y a-t-il? dit Mériadec en écartant une fourche qui menaçait Mme de Prel.

— Descendez! descendez! cria le chœur d'amazones.

Le vicomte eut la tentation d'asséner un coup de fouet sur la figure de la plus entreprenante de ces femmes, et de continuer son chemin; mais des flots de peuple inondaient les rues, et il craignait qu'il ne leur fût réellement impossible de traverser la foule qui s'amoncelait autour de Saint-Sulpice. Ne sachant trop quel parti prendre, il renouvela ses questions.

— Nous allons pendre Olier avec son étole, répondit une des femmes en faisant le geste de serrer un nœud coulant. Vive M. de Fiesque! à bas Olier! continua-t-elle en s'élançant d'un pas aviné du côté de la foule. A bas le loup de Vaugirard et tous ses louveteaux! vive de Fiesque!

Et ses hideuses compagnes, rappelées par son exemple au but de l'émeute, la suivirent en courant et sans s'occuper davantage des voyageurs.

Amice se cachait derrière Mme de Prel et tremblait de tous ses membres.

— Où nous conduisez-vous? dit-elle en saisissant le bras de son mari. Ah! retournons bien vite en Bretagne! Ces furieux vont nous assassiner.

— Bah! dit M. de Pratguen en riant, ne voyez-vous pas que c'est tout simplement une émeute contre un surplis? Donnez-moi la main, ma chère Amice, et descendez de voiture; j'espère qu'à pied nous pourrions traverser la foule. De grâce, calmez-vous. Ceci n'est point notre affaire. Et si le peuple veut se faire justice, qu'il s'arrange avec les sulpiciens.

Après avoir confié la voiture et les bagages à un cabaretier voisin, M. de Pratguen et Mme de Prel entraînèrent Amice vers le lieu du rassemblement. Une multitude de laquais, d'hommes et de femmes à la mine plus que suspecte, se ruaient autour de l'église et du presbytère, se poussaient, se heurtaient, s'injuriaient et vociféraient à qui mieux mieux. Des armes de toutes sortes étaient aux mains de la populace. Les uns portaient de longues épées, des sabres, des arquebuses; les autres des fourches, des bâtons, des mordaches et des chaînes de fer qu'ils avaient arrachées des murs où elles servaient de mesures publiques. Un cuisinier brandissait un hachoir au-dessus de sa tête; une vieille mendiante tenait sur son épaule une longue perche terminée par un croc, et un adroit filou, profitant de la cohue, traînait de chaque main une pelle de jardinier qu'il avait enlevée à deux enfants.

Partout les clameurs les plus ignobles et les plus atroces se faisaient entendre. Des cabaretiers, des baladins, des femmes de mauvaise vie, ruinés, disaient-ils, par un scélérat, demandaient à grands cris qu'on leur livrât M. Olier. Chacun exposait ses griefs et contribuait pour sa part à l'exaltation de la foule. De temps en temps, on distinguait, au milieu des voix, le sifflement d'un fifre ou le grondement sourd d'un cornet à bouquin, et l'on pouvait deviner les hommes de la Fronde, prêts à commencer, au son des violons, leur pitoyable tragi-comédie.

Amice se soutenait à peine, et l'intendante, presque aussi effrayée qu'elle, accepta avec empressement la proposition que leur fit Mériadec de ne pas aller plus loin avant que l'émeute ne

s'apaisât. Comme ils cherchaient des yeux une maison où se retirer, un homme en livrée, le chapeau rabattu sur les yeux, le menton dans une immense cravate, posa sa main sur l'épaule de Mériadec. Celui-ci se retourna.

— Blossin ! s'écria-t-il. Qui diable t'eût reconnu sous les habits d'un laquais ?

— Aujourd'hui nous sommes tous laquais, porteurs d'eau, décrotteurs, répondit Blossin. Il faut bien diriger cette populace qui, je l'espère, nous débarrassera enfin de notre espion tonsuré.

— Avant tout, dit Mériadec, explique-moi ce que personne encore n'a voulu me dire : quelle nouvelle vexation de ce prêtre a provoqué la scène d'aujourd'hui ?

— Tu sauras, répliqua l'ancien hôte de Pratguen, que M. Olier a entrepris, malgré l'opposition des marguilliers de la paroisse et le mécontentement de l'abbé de Saint-Germain, de construire un séminaire qui coûtera des sommes énormes. Déjà les matériaux destinés à construire ce nid de vautours arrivent de toutes parts, et tu peux voir d'ici les ouvertures pratiquées dans le mur du jardin du presbytère pour faciliter l'entrée de ces matériaux. Or, tandis que le nouveau curé de Saint-Sulpice ne recule devant aucune folle dépense, son prédécesseur, M. de Fiesque, est dépouillé, par les juges, du prieuré de Clisson qu'il avait reçu en échange de la cure de Saint-Sulpice. Indignement trompé par cet Olier, qui affecte les dehors d'un saint, le pauvre de Fiesque publie un *factum* sur la surprise dont il a été la crédule victime... Il répand ce *factum* dans la paroisse... Il prétend, et il a sans doute raison de

le prétendre, que sa permutation est nulle, qu'il droit rentrer dans sa cure, et nous...

— Vous avez ameuté la populace pour appuyer ses réclamations? dit Mériadec.

— Justement, dit Blossin. Qui osera soutenir maintenant que je ne suis pas un pieux défenseur de l'Église?

— Oui, oui, répliqua gaiement Mériadec, quand elle est représentée par un soliveau comme de Fiesque.

— D'accord. Mais pourquoi ne te mêlerais-tu pas à nous? Te voilà paroissien de Saint-Sulpice, et tu dois en conscience à ce bon de Fiesque bien des heures de plaisir que l'œil de faucon de M. Olier n'aurait pas permises.

— Chut! dit Mériadec en imitant le geste d'Harpocrate, je suis marié, Blossin!

— Et avec une dévote! ajouta le faux laquais de manière à n'être pas entendu d'Amice, une dévote qui te passera son chapelet au cou et t'enchainera dans son oratoire.

Mériadec rougit et porta involontairement la main sur son épée. Un instant, il fixa sur son ami un regard mécontent et presque provocateur. Puis, se ravisant tout à coup :

— Attends-moi une minute, dit-il; je vais mettre ces deux femmes en sûreté, et si tu peux me procurer un déguisement, je suis prêt à te suivre.

— A la bonne heure, dit Blossin.

Et il répondit par un « Vive de Fiesque! » à la foule qui continuait de crier : « A bas Olier! à bas l'espion! le tyran, le persécuteur! »

Parmi les marchands qui s'empressaient de fermer leurs boutiques, Mériadec reconnut une

petite vieille qui lui avait vendu autrefois des canaris, et dont l'enseigne représentait une pie, couronne en tête, et assise gravement sur un trône, aux armes de France et de Navarre. Au-dessous de ce dessin mystérieux, on lisait en lettres d'or :

A LA PIE ROYALE.

*Mademoiselle Antoinette Mignon,
marchande d'oiseaux.*

Le vicomte s'approcha et pria M^{lle} Mignon de recevoir chez elle les deux dames qu'il accompagnait. La marchande lui répondit qu'elle s'estimait très-heureuse de pouvoir lui rendre ce service, et, tout en multipliant les révérences, elle fit entrer dans la boutique Amice et M^{me} de Prel.

— Et vous, dit la fille de M. Roland en voyant Mériadec s'arrêter à la porte encore entr'ouverte, est-ce que vous n'attendrez pas ici avec nous que la rue devienne libre! Le roi est sans doute averti de ce qui se passe, et il va envoyer ici des soldats.

— Vous n'avez rien à craindre dans cette maison, dit Mériadec, et j'aimerais à voir de près ce qui va se passer au presbytère.

— Oh! dit Amice d'une voix basse et pleine de terreur, ne faites de mal à personne!

Mériadec tressaillit, et serrant la main de sa femme :

— Que vous me connaissez peu! lui dit-il. Quoi! parce que je ne partage pas toutes vos croyances, vous me supposez lâche et méchant! .. Voilà donc où nous en sommes après quelques mois de mariage?

L'accent de reproche dont ces paroles furent prononcées fit monter la rougeur au visage d'Amice.

— Oh ! non, dit la jeune femme, vous n'êtes ni un méchant ni un lâche... Mais ce Blossin, ces hommes qui se déguisent en valets pour se mêler à ces horribles scènes, que voulez-vous que je pense d'eux ? N'entendez-vous pas ces cris ?

— A bas Olier ! à la Seine ! répétait la populace.

— Amice, reprit le vicomte, toujours de manière à n'être entendu que de sa femme, si je me mêle à cette foule, vous pouvez être sûre que c'est pour empêcher, autant qu'il dépendra de moi, qu'on maltraite cet homme qui, par son faux zèle, son esprit de domination et de réforme imprudente, s'est fait des ennemis si nombreux. Je puis aider à lui faire abandonner un faubourg où nous n'avions nullement besoin de lui pour nous donner des règles de conduite ; mais toucher seulement un cheveu de sa tête !... Amice, je me demande si nous nous sommes jamais compris.

— Vous le sauverez, n'est-ce pas ? dit la fille de M. Roland en portant la main de son mari à ses lèvres ; vous le sauverez, et Dieu vous bénira, et nous n'aurons plus à nous deux qu'une pensée d'adoration et de reconnaissance... Ah ! mon ami, que mon bon ange gardien se joigne au vôtre et vous accompagne ! Je puis me passer de sa protection, moi pauvre femme inutile. Mais vous... oh ! qu'il soit à vos côtés, qu'il vous couvre de ses ailes !

La foi ardente de cette femme si simple, mais si généreuse et si aimante, attendrissait Mériadec.

Il s'était rendu justice en disant qu'il était incapable de maltraiter ou même d'insulter un homme sans défense ; toutefois, l'amour qu'il lisait dans les yeux d'Amice, l'étreinte reconnaissante de cette douce main qui pressait la sienne, les larmes de remerciements et de tendresse qu'il sentait couler entre ses doigts, l'affermirent encore plus dans la résolution qu'il avait réellement prise de protéger la vie de M. Olier. O femmes, que j'aimerais à raconter les merveilles de votre puissance ! Du jour où, petits enfants, bercés sur vos genoux, suspendus à vos lèvres et à votre sein, nous vous adressons notre premier sourire, la source de nos meilleures inspirations est dans vos yeux. Semblables à ces anges de la nuit que les Chaldéens croient les gardiens de chaque étoile, Dieu vous a revêtues de beauté et de grâce, et vous a créées surtout pour veiller au feu sacré de notre cœur. Qui de nous, à l'âge où les illusions ont cessé, où il ne reste de la vie que le souvenir de beaucoup de fautes et de quelques bonnes actions, qui de nous ne reconnaît que ce qu'il a fait de bien a presque toujours été l'ouvrage d'une femme ? Enfants, pour un éloge de notre mère, pour ne pas rougir devant une sœur, nous avons voulu être sages et bons. Plus tard, un amour vertueux a été notre égide contre les entraînements de la jeunesse. Plus tard encore, une épouse a rendu notre humeur moins âpre, notre ambition moins égoïste. Enfin le front ridé et couvert de cheveux blancs, nous avons trouvé dans une fille chérie ces exemples de tendresse évangélique, ces joies de la charité qui fondent à leur douce chaleur les glaces de notre dernière saison. Aux jours de la création, le Sei-

gneur à dit de la femme qu'elle serait notre aide, et ce mot d'aide est, en effet, toute son histoire.

Debout à l'ouverture de la boutique de la marchande d'oiseaux, Amice suivit des yeux son mari jusqu'au moment où il se perdit dans la foule avec Blossin. Alors, elle laissa Mlle Mignon fermer la porte, et monta, ainsi que sa compagne, dans une petite pièce au premier.

XXV.

L'Émeute.

Plusieurs personnes étaient réunies dans la chambre où les deux dames venaient d'entrer, et aux lèvres serrées des unes, aux regards dédaigneux ou enflammés des autres, au diapason élevé des voix, il était facile de voir que la Discorde avait jeté dans cette compagnie sa fameuse pomme, toujours vermeille, toujours entière.

— Monsieur l'architecte, disait d'une voix aigre un petit vieillard portant une robe de deux couleurs et tenant à la main une verge de baleine ferrée qu'il agitait d'un air presque menaçant, monsieur l'architecte, si vous étiez comme moi bedeau de Saint-Sulpice, s'il vous fallait allumer dix fois plus de cierges et de lampes que du temps de M. de Fiesque, vous rompre les bras à balayer et à nettoyer une église dont personne ne s'occupait auparavant; s'il vous fallait tous les jours ranger les bancs des enfants, des domestiques ou des mendiants du faubourg à qui nous faisons instructions sur instructions, catéchismes sur catéchismes, oh ! alors nous verrions si vous parleriez avec autant d'éloges de M. Olier.

— Si j'en parlerais avec éloge ? répliqua l'architecte qui avait à peine pris le temps de saluer les dames. A quoi, je vous prie, servait votre de Fiesque qui ne se souciait de rien, laissait ses prêtres vivre chacun chez soi à sa guise au lieu de les rassembler dans une communauté fraternelle, et de bâtir pour eux et pour les jeunes gens destinés au sacerdoce un beau séminaire, qui donnera du travail aux maçons, aux charpentiers, aux serruriers, aux peintres !

— Et qui enrichira surtout M. l'architecte ! dit en ricanant un homme habillé de noir.

— Votre M. Olier est un persécuteur, dit une vieille à lunettes, assise entre deux volières. Mon mari gagnait honnêtement son pain en vendant du vin, du cidre et de l'eau-de-vie dans les charniers de l'église. C'était le bon temps ! En sortant de la messe, on venait réconforter un peu son pauvre estomac au milieu de nos brocs et de nos bouteilles, et ceux qui voulaient boire en plein air pouvaient s'asseoir commodément sur les tombeaux. Mais un jour le tyran eut la fantaisie de clore le cimetière, comme si la petite chanson à boire troublait le repos des morts. Il fit bien plus, il nous ordonna d'enlever le chou qui nous servait d'enseigne ; il nous chassa de notre cabaret avec nos futailles, nos bancs, et jusqu'à la demi-barrique qui servit, il y a vingt-cinq ans, de berceau à mon dernier.

— C'est une horreur, dit le bedeau.

— Et comme si ce n'était pas assez de tant d'injustices, ajouta la cabaretière en s'essuyant les yeux avec un coin de son tablier, il ne voulut pas souffrir plus longtemps à la porte de l'église le petit étalage de livres de mon fils Josias, et cela

sous prétexte que les uns étaient trop gais, et que les autres traitaient de sortilèges.

— Il fallait lui faire un procès, dit l'homme habillé de noir.

— Ce n'est pas tout, continua la victime du curé de Saint-Sulpice ; dans le temps où ce loup couvert d'une peau de brebis nous causait tant de dommage, il m'arriva de passer devant la porte d'une chambre où il s'entretenait avec les prêtres qu'il a amenés de Vaugirard, et dont pas un n'a fait gagner un sou à notre cabaret. J'eus la bonne idée de prêter l'oreille, et j'entendis distinctement ces paroles, qui me firent connaître que le scélérat en voulait aux jours de mon mari, un vieillard de soixante-dix ans :

— Pourquoi, disait-il, vous inquiéter de ceci et de cela, et toujours vous occuper de soins inutiles ? Mes amis, faites mourir le vieil homme ! J'ouvris brusquement la porte, et, me tenant sur le palier :

— Ah ! Messieurs, leur dis-je, le vieil homme ne mourra pas, car la vieille femme a tout entendu. Et, sans leur donner le temps de m'arrêter, je courus dans les charniers, d'où j'entraînai mon mari, alors occupé à tirer du vin, ce qui me fit perdre les trois quarts d'un muids de 30 livres.

Amice qui, avec l'aide de Christophe, avait lu les épîtres de Saint-Paul et comprenait parfaitement ce que signifiait *faire mourir le vieil homme*, eût bien voulu disculper M. Olier du crime de tentative d'assassinat ; mais en ce moment le bruit redoubla dans la rue, et tout le monde courut aux fenêtres.

— Ils vont assiéger le presbytère ! s'écria l'architecte. Ah ! mon Dieu ! moi qui ai là des maté-

riaux pour le séminaire, des pierres, du plâtre.

— Vos pierres se tourneront contre lui, dit l'homme noir. Voyez-vous cet ecclésiastique qui voulait haranguer la foule? un pavé vient de le frapper à la tête.

— C'est M. de Bretonvilliers, dit le bedeau, il n'a que ce qu'il mérite.

Cependant M^{lle} Antoinette Mignon avait fermé sa boutique, et elle s'était mise à la fenêtre avec Amice et M^{me} de Prel.

— Vous êtes des misérables! s'écria-t-elle en s'adressant aux milliers d'hommes et de femmes qui encombraient les rues, et dont pas un ne parut l'entendre. Que vous a fait ce digne pasteur pour vous amener ainsi autour de sa maison?... Il ne m'a jamais acheté un linot; mais M^{me} la princesse de Condé le protège, M^{me} la princesse de Condé, la providence des oiseleurs français, et qui a toujours préféré mes serins à ceux que les Suisses apportent du Tyrol, et dont ils remplissent le faubourg Saint-Antoine. Croyez-vous que M^{me} la princesse s'intéresserait à un méchant?... Un-méchant? Le jugeriez-vous tel parce qu'il visite les pauvres, qu'il les nourrit, jusqu'à quinze cents à la fois, qu'il achète des étoffes pour les vêtir?

— Il faut enfoncer la porte du presbytère, hurlait la foule. A la Seine le loup de Vaugirard! Nous voulons qu'on nous rende M. de Fiesque!

— Bravo! disait l'homme noir en se frottant les mains et en se promenant à grands pas dans la chambre; assignez-moi cet homme-là à un quart-d'heure de délai, que la procédure marche vite, et que le jugement soit exécutoire et sans appel.

Et comme tout le monde était aux fenêtres et qu'il pouvait parler à son aise, l'homme noir ajouta :

— A quoi me servirait mon office de procureur, si ce traître continuait à prêcher la paix, la conciliation et le pardon des injures! S'il s'obstinait à refuser l'absolution aux plaideurs, à se montrer l'ennemi implacable des répliques, des dupliques, des tripliques. Ne savons-nous pas qu'à Mantes ses amis ont terminé à l'amiable cinq cents procès? Cinq cents procès! répéta le procureur en serrant les poings et en s'élançant vers la fenêtre où se tenait M^{lle} Mignon. Brave gens, continua-t-il la tête entre l'épaule droite de la marchande d'oiseaux et l'épaule gauche de M^{me} de Prel, braves gens, signifiez votre volonté à ce malheureux, et, sans oublier la taxe des dépens, chassez de la paroisse le détenteur de la cure de Saint-Sulpice?

— Qui ose parler ainsi chez moi? répliqua la bonne vieille fille en repoussant dans la chambre le procureur factieux. Oubliez-vous, monsieur, que vous êtes à l'enseigne de la *Pie royale*, chez la marchande d'oiseaux de madame la princesse de Condé et de sa glorieuse majesté le roi Louis XIII?... Oui, monsieur, c'est de mes volières que sont sortis ces beaux canaris dont, à la cour, on tient registre des pontes et des couvées! C'est de cette maison que le digne M. de Luynes a tiré les pies qu'il apprivoisait si bien et qui ont fait sa fortune!

— Mais, mademoiselle, dirent à la fois le bedeau et la femme du cabaretier, si M. Olier ruine toute la paroisse!

— Bah! répondit M^{lle} Mignon, a-t-il jamais prêché contre un commerce honnête? A-t-il dit

un mot contre la vente des serins ou des perroquets ? Voulez-vous savoir qui il ruine, continua la marchande, trop hors d'elle-même pour ménager ceux qui l'écoutaient ; il ruine les baladins, les histrions qui déshonorent la foire Saint-Germain et épouvantent toutes les oreilles honnêtes par leurs indécentes bouffonneries. Il ruine les chevaliers d'industrie qui infectaient le faubourg de leur dégoûtante présence. Il ruine les cabaretiers, les procureurs, tous ces gens qui s'engraissent de nos défauts, de nos vices, et qu'on peut appeler les fils du diable parce qu'ils sont nés avec le péché.

Le procureur et la cabaretière roulèrent des yeux effarés, et gagnant la porte :

— Mademoiselle Mignon, dirent-ils, nous avons l'honneur de vous saluer.

Et ils allèrent dans la rue se mêler aux mécontents.

La marchande d'oiseaux avait repris sa place à la fenêtre, et, dans son zèle, elle apostrophait encore les émeutiers :

— Jeune femme, criait-elle, est-ce parce que M. Olier a payé les mois de nourrice de tes enfants, que tu déclames si haut contre lui ? Et toi, jeune fille, est-ce parce qu'il t'a procuré du travail pour te sauver de la honte ?... Laquais imbeciles, ajoutait-elle en s'animant de plus en plus, vous voulez le punir de vous avoir appris que vous êtes de la même chair et du même sang que votre maîtres, que si vous leur devez obéissance et fidélité, ils vous doivent bienveillance et protection !

A demi-cachée derrière Mme de Prel, Amice suivait des yeux trois hommes en livrée qu'elle

distinguaient au milieu de la populace et qui se rapprochaient du presbytère, à la porte duquel les émeutiers frappaient à grands coups. Un de ces hommes était Blossin, et Mme de Praïguen ne doutait pas qu'un des deux autres ne fût Mériadec. Effrayée des dangers que pouvait courir son mari, mais habituée à voir les habitants de son île natale risquer leur vie pour secourir leurs semblables, la fille de M. Roland priait à la fois pour son seigneur et maître et pour M. Olier.

— Non, non, disait-elle, il ne peut arriver aucun mal à celui qui va secourir son frère. François Le Sù n'a point péri, et il s'est mis à la mer par des tempêtes effroyables.

Comme elle se parlait ainsi, une nouvelle bande armée de pieux et de haches débusqua d'une rue voisine. A sa tête marchait un homme enveloppé d'un grand manteau, et qui écartait la foule à l'aide d'un bâton.

— Tenez, mesdames, dit la marchande en le montrant du doigt, voici un des principaux auteurs de la sédition. C'est un ancien prêtre habitué de la paroisse, qui n'a jamais pu pardonner à notre vénérable pasteur la défense qu'il a faite de rien accepter pour l'administration du saint Viatique ou pour le sacrement de Pénitence (1).

— Ah ! mademoiselle, répondit Amice, qui ignorait les persécutions dont Michel le Nobletz avait été aussi l'objet en Bretagne, persécutions qui se renouvelaient en partie contre le père Maunoir, mon père me disait qu'on rencontrait dans le monde des hommes toujours prêts à rendre le mal pour le bien. J'avais peine à croire à

(1) Voir Du Ferrier, Abelly, etc.

ces désolantes paroles, mais je vois à présent que ces ingrats sont les habitants de Paris.

— J'ignore si les hommes valent mieux ailleurs, répondit M^{lle} Mignon ; ce que je sais, c'est qu'il y a une malédiction sur ce faubourg. Malgré toute la vigilance de M. Olier, les huguenots y abondent encore. On ne reconnaît que trop ici le quartier où l'on a pu voir, en plein soleil, le roi et la reine de Navarre, suivis de plusieurs milliers de personnes, faire le tour du Pré-aux-Clercs en chantant de diaboliques chansons.

— Vous voulez dire les psaumes de Marot, dit M^{me} de Prel.

L'homme que M^{lle} Mignon venait de reconnaître pour un des prêtres de l'ancien clergé de Saint-Sulpice était arrivé avec sa bande à la porte du presbytère. La foule s'ouvrait devant lui, et le saluant au cri de « Vive de Fiesque ! » — Oui, vive de Fiesque ! répondit-il, et à bas le séminaire ?

— « A bas le séminaire ! » répéta la populace avec des vociférations contre le fondateur.

Les portes de l'église et du presbytère, solidement fermées, résistaient aux efforts des assaillants. Toutefois, une partie des séditieux, profitant des ouvertures pratiquées dans le mur de clôture pour le passage des matériaux destinés au nouvel établissement, s'étaient répandus dans le jardin, et, de ce côté aussi, battaient la porte à coups de pieds et brisaient les vitres. « Au milieu de ce tumulte, dit un historien, M. Olier était aussi paisible que s'il eût joui dans sa paroisse de la plus parfaite tranquillité. Malgré sa vivacité et sa promptitude naturelle, il fut toujours d'une humeur égale, et jamais on ne remarqua en lui

la moindre altération, tant il était maître de tous ses mouvements. — La croix, disait-il, ne doit jamais nous faire perdre la paix, puisque, au contraire, c'est elle seule qui nous la procure : c'est la croix qui a donné la paix au monde, c'est elle qui doit la porter dans nos cœurs. »

Le saint prêtre, à genoux devant son crucifix, attendait donc avec calme le moment qui devait le livrer sans défense aux fureurs de la multitude. Un grand bruit, suivi d'une acclamation, lui annonça que ce moment était venu. En effet, à l'aide de leviers, une des portes du presbytère avait enfin cédé à la persévérance de la foule. Le vénérable Olier se leva, et, plus affligé de l'égalité de ses ennemis que de ce qu'il aurait à souffrir, il se prépara à recevoir avec toute la douceur de son divin maître les outrages qu'on lui réservait.

L'ecclésiastique que nous avons vu au nombre des émeutiers se présenta le premier dans la chambre, accompagné d'une douzaine d'hommes, portant des épées et des bâtons. Le souvenir de Judas se présenta à la mémoire du curé de Saint-Sulpice, et d'une voix émue :

— Mon ami, dit-il à son indigne confrère, pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Pour te chasser d'une paroisse où tu as tout bouleversé, où ton esprit dominateur et impérieux n'a rien respecté de nos vieilles habitudes.

Et sans lui laisser le temps de répliquer, le prêtre factieux saisit Olier par le bras et le poussa dans l'escalier, où il fut accueilli par des huées et des injures.

Mériadec, Blossin et le chevalier de Lerval, tous trois déguisés, étaient devant la porte qui venait

de livrer passage à l'émeute. Le dernier avait contre le vigilant pasteur un ressentiment particulier. L'historien cité tout à l'heure raconte qu'une mère infâme avait promis de livrer sa fille à un riche libertin. M. Olier déjoua ce hideux complot en faisant apostérer d'avance des gardes au lieu marqué pour l'enlèvement, et en donnant à la jeune personne dont il avait sauvé l'honneur M^{me} de Pollalion pour protectrice. Or, ce complice d'un monstre à qui j'ai eu tort de donner le nom de mère, ce lâche ravisseur que l'historien ne nomme pas, c'était le chevalier de Lerval.

De la fenêtre où son anxiété augmentait à chaque instant, M^{me} de Pratguen n'avait pas perdu de vue les trois amis, parmi lesquels elle cherchait à reconnaître Mériadec.

— Que de fois, se disait intérieurement la pauvre Amice, ne l'ai-je pas entendu se révolter contre les réformateurs, et souhaiter qu'on leur apprît qu'ils n'étaient pas encore les maîtres ! Ah ! si Mériadec, au lieu de secourir cet homme de bien, se rangeait parmi ses persécuteurs !.... Mon Dieu, écarterez de mon esprit cet horrible doute !

Une nouvelle scène, plus effrayante que les autres, interrompit cette courte prière. Les factieux, après avoir traîné M. Olier dans l'escalier en l'accablant de mauvais traitements, le présentaient à la populace, qui le saluait en brandissant des milliers de piques, de fourches, de sabres et de coutelas. Un homme, un de ces prétendus laquais qui, portant la même livrée, accompagnaient Blossin, se précipita sur le curé de Saint-Sulpice et lui appuya un pistolet sur la poitrine. Amice se couvrit les yeux et poussa un cri d'horreur.

La main de l'autre ami de Blossin détourna le pistolet, qui tomba et partit sous les pieds de la foule. Le désordre en vint à son comble ; des hommes, des femmes et des enfants se jetaient à la fois sur la victime, l'accablaient de coups, déchiraient son surplis et s'en arrachaient ensuite les lambeaux pour les déchirer encore. Pendant ce temps, le presbytère était mis à sac, les portes des chambrés tombaient sous les coups de haches, les meubles volaient en éclats, et l'argent, partout où quelqu'un en découvrait, changeait sournoisement de maître. Aux fenêtres, c'était un autre spectacle. Ici de joyeux buveurs trinquaient à la santé de M. de Fiesque, et jetaient à qui pouvait les saisir les provisions de la communauté. Là, d'autres pillards, excités par les applaudissements de tous, vidaient les coffres et les armoires, et, tout en se réservant ce qu'ils trouvaient de meilleur, faisaient, avec force quolibets, une distribution de manteaux longs, de surplis et de soutanes. On voyait aussi une vingtaine d'hommes occupés à murer les ouvertures du jardin : ils se servaient pour ce travail des pierres amoncelées pour la construction du séminaire, et d'un mortier qu'ils se procuraient en délayant, dans des pièces de vin qu'il avaient répandues, de la terre et du plâtre.

Accablé d'injures, abreuvé d'outrages, Olier n'opposait à la violence qu'une inaltérable douceur. Ses ennemis l'avaient traîné assez près de la fenêtre de M^{lle} Mignon, et Amice admirait à travers ses larmes comment cet homme, dans toute la force de la jeunesse, subissait courageusement le martyre de l'insulte et du mépris.

Cette fois elle reconnut son mari parmi ceux des émeutiers qui se pressaient autour du curé de Saint-Sulpice, mais il lui sembla que, tout en affectant de partager la colère de la foule, il cherchait au contraire à l'apaiser.

— Non, dit-elle, ce n'est pas lui... ce ne peut être lui... et pourtant quel malheur que le doute ait pu un moment être possible !

Ce doute devait revenir plus poignant. L'homme qui avait menacé la vie de M. Olier, le coupable, si Mériadec ne l'était pas, Amice en avait maintenant la certitude, c'était M. de Lerval. Lui aussi, il avait reconnu M^{me} de Pratguen, et le coup d'œil qu'il jeta sur la fenêtre de la marchande d'oiseaux le porta à se placer devant M. Olier, et à écarter de lui deux ou trois forcés qui voulaient le précipiter à la rivière. Dans cet instant, la jeune femme dut s'avouer que son mari ne montrait pas cette généreuse ardeur, et elle se posa de nouveau cette question si douloureuse : lequel des deux ?...

Mais Amice avait à peine le temps de réfléchir, tant la scène tumultueuse de la rue était émouvante. On apercevait au milieu de la foule un vieux prêtre qui faisait tous ses efforts pour arriver jusqu'à M. Olier. Sa tête presque chauve, sa barbe blanche, son front sillonné de rides n'inspiraient aucun respect à la multitude, qui le poursuivait aussi de ses clameurs.

— Mes amis, disait-il en passant au milieu des émeutiers, et en fixant sur eux un regard d'une douceur incomparable ; mes enfants, permettez à un pauvre père d'aller au secours de son fils. Olier a suivi mes leçons : nos cœurs se sont ou-

verts l'un à l'autre, et il serait peut-être juste de nous pardonner beaucoup, car nous vous avons beaucoup aimés.

— Oui, répondait la populace, c'est toi, vieux hibou de Saint-Lazare, qui nous a donné ce tyran !

— Ah ! de grâce ! disait le vieillard, frappez Saint-Lazare, mais épargnez Saint-Sulpice !

Ces nobles paroles, au lieu d'apaiser ces furieux, les exaspéraient encore davantage. Des mains sacrilèges se levèrent sur le courageux vieillard. On le frappa... oui, on le frappa, et ce vieillard était Vincent de Paul (1).

Amice quitta la fenêtre, indignée et effrayée en même temps. Il lui semblait qu'assister à un tel spectacle c'était s'en rendre complice. La solitude d'Enez Sizun lui apparut encore bien différente de ce qu'elle la jugeait naguère, et elle murmura tout bas les noms de son père, de Christophe et de François Le Su.

M^{me} de Prel l'observait. On peut croire que, dans toute autre circonstance, l'intendante n'eût pris aucun plaisir à voir maltraiter deux hommes qui ne lui avaient jamais nuï ; mais ici l'émeute servait ses projets, et il était facile de lire dans ses yeux une joie perfide. La première impression d'Amice à son arrivée à Paris était donc une impression d'horreur pour le monde, de défiance pour son mari, d'effroi et de découragement pour elle-même. Comment, après cela, les deux époux n'en viendraient-ils pas bientôt à se rendre insupportables l'un à l'autre, à se haïr ? M^{me} de Prel

(1) Procès-verbaux de la canonisation de Saint-Vincent de Paul. Déposition de Nicolas Boutellier.

serait vengée de l'indifférence de Mériadec et de la pureté de la jeune châtelaine.

— Les monstres, s'écriait M^{lle} Mignon en interpellant l'architecte qui, depuis qu'il avait vu délayer son plâtre dans du vin, avait perdu l'usage de la parole ; ils vont mettre à mort deux anges du bon Dieu, et les commissaires du Châtelet, le prévôt des archers, le lieutenant civil, le lieutenant criminel se cachent comme s'ils étaient des chats-huans. Où sont les Suisses, monsieur l'architecte ? où sont tous les gardes-du-corps ? où sont tous les soldats de Paris ? Quoi donc, suis-je seule à défendre l'ordre, à protester contre une abominable sédition !

La marchande d'oiseaux avait raison de s'étonner. Toutefois, elle aurait dû savoir que les seigneurs de la cour n'étaient guère favorables au curé de Saint-Sulpice, et que beaucoup d'entre eux voyaient avec plaisir humilier ces réformateurs chrétiens qui venaient rendre à l'Eglise de France son premier éclat. Alors, comme aujourd'hui, un grand nombre d'hommes réclamaient contre l'ascendant des prêtres, et s'en effrayaient au point que le duc de Chaulne, gouverneur d'Amiens, ne cessait de répéter à Richelieu que, s'il n'y prenait garde, il suffirait d'un missionnaire étranger pour porter les habitants de la Picardie à se donner au roi d'Espagne (1). Les courtisans étaient donc moins bien disposés pour M. Olier que pour la lie des faubourgs.

Cependant, une partie des séditionnaires qui entouraient Olier et Vincent-de-Paul s'étaient aperçus que la foule pillait le presbytère, et que les ou-

(1) Mémoires de M. Du Ferrier.

trages dont ils accablaient leurs victimes les empêchaient, eux les plus ardents de l'émeute, de profiter du butin. Tandis qu'ils revenaient sur leurs pas pour réclamer une part si bien gagnée, des amis des deux ecclésiastiques réussirent, en feignant de partager la colère du peuple, à conduire au palais du Luxembourg le curé de Saint-Sulpice et son généreux défenseur. La maréchale d'Etampes reçut M. Olier avec respect et admiration. Quelques jours après, la reine, la princesse de Condé, la duchesse d'Aiguillon et d'autres dames appartenant aux familles les plus illustres, obtinrent un arrêt du parlement contre les principaux auteurs de la sédition, et pour M. Olier la réintégration dans sa cure. — Le christianisme retournait à sa source ; il reprenait sa première puissance en retrouvant à la fois les apôtres et les saintes femmes (1).

Pratguen et ses amis avaient accompagné les deux prêtres jusqu'au Luxembourg, et Amice attendait leur retour avec un mélange de terreur et d'espérance. Mériadec revint seul. Du moment que M. Olier avait la vie sauve, le jeune philosophe ne pouvait plus que se réjouir de l'aventure, et il aborda les deux dames en riant aux éclats. La fille de M. Roland frémit et baissa les yeux. Mériadec s'en aperçut, et avec un geste d'impatience il tourna le dos à sa femme et prit le bras de M^{me} de Prel.

(1) On peut voir dans la dernière vie de M. Olier que le conseil d'Etat était contre le curé réformateur de Saint-Sulpice, et que le prince Henri de Condé lui-même l'attaqua au parlement avec beaucoup de violence. Saint-Vincent-de-Paul eut aussi sa part de blâme des courtisans, qui firent de ces désordres un sujet de moqueries et de risées.

XXVI.

Journal d'Amice.

Assise près d'une table à ouvrage dans sa chambre qu'elle quittait rarement, et où M^{me} de Prel lui imposait trop souvent sa compagnie, Amice consacrait une grande partie de ses journées au travail. Quelquefois, cependant, lorsqu'elle était seule, et qu'un souvenir plus vif de son père et de Christophe gonflait son cœur, elle laissait là son ouvrage et écrivait à son vieux parrain des lettres qu'elle n'avait aucun moyen de lui faire parvenir, mais qui servaient du moins quelques minutes à tromper son isolement. Elle composa ainsi une sorte de journal de son séjour à Paris. En voici quelques extraits :

« Paris, 3 janvier 1642.

« Etrangère à tout ce que je vois depuis le jour où j'ai quitté mon île natale, je veux me rendre compte des pensées qui m'obsèdent, et dont la confusion trouble mon esprit. Mon bon Christophe, toi qui fus si longtemps le confident d'Amice, je t'adresserai ce journal écrit en secret, et que tu ne liras jamais, peut-être. Tant que j'habitais à

quelques lieues d'Enez Sizun, j'ai pu renfermer en moi mes chagrins, mes regrets, parce que j'espérais te voir encore bientôt. Aujourd'hui, je n'ai plus cette consolation. Me voici à Paris, et qui sait si l'on me permettra de revenir un jour en Bretagne ! Il faut donc t'écrire ou étouffer mes soupirs au fond de mon cœur. Hélas ! je ne suis pas de ces âmes fortes qui se suffisent à elles-mêmes dans les épreuves ; pour moi, l'expansion est une nécessité de l'existence ; j'ai besoin de me plaindre comme de respirer. Ton nom, chaque fois qu'il reviendra sous ma plume, me rappellera avec toi mon père, François Le Sû, tous les pauvres et heureux pêcheurs de notre île, et mon courage se ranimera en pensant à vous, aux leçons, aux exemples de vertu que vous m'avez tant de fois donnés. Ah ! si vous pouviez savoir combien est amère la conscience de sa faiblesse, la certitude que nous avons entrepris une œuvre impossible et que nous y consumerons notre vie inutilement !... M^{me} de Prel, cette méchante femme dont François Le Sû t'aura parlé, me lisait ce matin des vers sur un malheureux qui s'efforçait constamment de rouler au haut d'une montagne une pierre qui retombait toujours sur lui. Cette histoire ressemble à la mienne. »

Ici la fille de M. Roland racontait sa vie dans le manoir de Pratguen, son voyage, l'émeute du faubourg Saint-Germain à son arrivée à Paris, et elle continuait :

« Je ne puis chasser de mon esprit le doute que m'a laissé cette horrible scène, et je crois voir encore le pistolet sur la poitrine d'un homme à qui l'on ne reproche que des vertus. Ah ! je le sais bien, ce n'était là qu'une vaine menace, et

pourtant, je le sens à la rougeur de mon front, au tremblement de ma main au moment où je confie à ce papier ma douloureuse incertitude, dans une circonstance pareille, une telle menace était presque aussi lâche qu'un assassinat. Je n'ose interroger Mériadec, et Mme de Prel affirme qu'elle l'a reconnu, que c'était bien lui qui voulait effrayer le curé de Saint-Sulpice, tandis que M. de Lerval (et ce dernier l'a déclaré devant moi) ne s'était mêlé à l'émeute que pour protéger les jours de M. Olier. Comprends-tu, mon ami, combien il est affreux de ne pouvoir répondre de son mari ! Quoi ! si j'entendais accuser M. de Pratguen d'une lâcheté, je ne trouverais pas, dans ma conscience d'épouse, le droit de le défendre, de jurer que toute la terre pourrait le déclarer coupable sans changer ma confiance en sa loyauté, en sa générosité, en son honneur !

« J'ai revu la comtesse de Sivry, et elle m'a amené deux ou trois autres dames. Toutes les conversations du jour roulent sur la sédition. Un jour, on raconte que M. Olier est assailli de nouveau dans la maison curiale, qu'un combat est engagé à la porte du presbytère et qu'on essaie d'y mettre le feu. Le lendemain, on dit que la maison est défendue par un détachement de soldats, mais qu'une vieille femme n'a pas craint d'apostropher dans l'église le curé de Saint-Sulpice, et de lui adresser au milieu du prône les reproches les plus outrageants. Une autre fois, c'est un cortège de trois cents méprisables créatures que j'aurais prises pour des princesses à leurs magnifiques habits, et qui se rendent au Luxembourg pour réclamer le changement du pasteur qu'elles déclarent *incommode à ses paroissiens*. Le

jour suivant, les mêmes femmes accourent au parlement dans le même but, et elles saluent les magistrats par des huées et des menaces. Enfin, on ne parle que de violences, de scènes ignobles ou effrayantes, et tout cela excite la gaieté. Que dirait François Le Sû de cette société égoïste et légère, qui applaudit au mal et joue avec la tempête ?

« Pour moi, on a beau me répéter qu'un prince a trouvé fort réjouissant de faire un objet de risée d'un prêtre vertueux, d'un bienfaiteur des pauvres, de l'ami du vénérable M. Vincent de Saint-Lazare, il m'est impossible de voir rien de plaisant dans ces persécutions injustes et brutales. Mon air contraint, mon silence, tandis que chacun rit autour de moi, attirent l'attention de tous, et Mériadec rougit de mes façons plus que provinciales. Quelquefois je rencontre son regard mécontent ; je veux sourire, je veux (et c'est sans doute ma faute), je veux essayer de paraître me divertir aussi ; mais les paroles que je prononce à la hâte sont vagues, distraites, incohérentes, et les sons brisés de ma voix me donnent envie de pleurer !

« L'autre jour, M. de Pratguen m'a dit avec humeur qu'il craignait maintenant d'avoir épousé une femme parfaite, et qu'à son avis il n'y avait rien de plus insupportable que la perfection. Je n'ai pas eu la force de répondre. Non, je ne mérite pas un pareil reproche. Si j'étais parfaite, je serais courageuse, persévérante, j'espérerais encore qu'un jour, comme Mériadec l'assurait lui-même dans notre île, il me serait donné de continuer les leçons d'une mère pieuse, et de rendre à mon mari tout ce que le monde lui a ôté.

« Parfaite, disait-il dans son ironie amère. Ah! Christophe, si tu pouvais lire au fond de mon cœur!... Sais-tu que cette jeune fille si douce, si aimante, a maintenant appris la colère et qu'elle n'ignore plus ce que c'est que de hair?... M^{me} de Prel le domine. Pourquoi n'a-t-il pas épousé cette femme brillante? Elle, au moins, parle la langue des autres; ses amis l'applaudissent, et personne ne lui adresse de ces demi-sourires qui sont comme un coup de poignard pour lui et pour moi. Crois-tu, mon ami, qu'une telle situation soit tolérable? Elle est tout chez M. de Pratguen et je n'y suis rien... elle commande, elle règne... et moi je n'ose ouvrir la bouche sans craindre une réprimande. Quel esclavage! quelle humiliation! et je me plaignais naguère de manquer de liberté!

« J'évite le plus possible de paraître dans le salon, et M. de Pratguen n'insiste pas trop pour me faire quitter ma chambre... N'a-t-il pas M^{me} de Prel pour faire les honneurs de sa maison? Et de quelle utilité serais-je quand M^{me} de Prel est là?... Je travaille comme à Enez Sizun; mes pensées volent en Bretagne, et ma vie d'autrefois, cette vie qui me semblait si monotone et si ennuyeuse, ne m'apparaît plus sous les mêmes couleurs. J'ai fait acheter chez M^{lle} Mignon un oiseau pareil à celui que j'avais apprivoisé, et j'essaie de lui apprendre ce que mon pauvre geai doit vous dire encore. Oh! oui, *traversons la mer*, mais pour fuir le monde, pour retourner auprès de vous. »

« 6 janvier.

« Cette fois, j'ajouterai à mon journal une page moins sombre. Je ne suis pas entièrement délaissée, j'ai rencontré un ami. Tu n'as pas oublié, Christophe, ce chevalier de Lerval dont ils se moquaient à Pratguen; ce jeune seigneur qui défendit M. Olier contre les fureurs de la populace; car, le doute n'est plus permis à présent, et je dois te l'avouer avec un sentiment de profonde tristesse, le chevalier n'est pas coupable, et la honte de la désolante menace revient tout entière à M. de Pratguen. Eh bien! M. de Lerval est venu nous visiter, et comme Mériadec était absent, et que M^{me} de Prel, pour la première fois de sa vie, s'est dispensée de nous écouter:

« — Madame la vicomtesse, m'a-t-il dit avec une noble franchise, vous m'avez entendu en Bretagne prendre la défense des dames de charité, et blâmer Mériadec de peu de liberté qu'il laissait à vos habitudes religieuses. Déjà, à cette époque, je respectais vos croyances que l'exemple d'un monde frivole m'empêchait seul de pratiquer, et néanmoins, vous avez dû vous en apercevoir, il m'est arrivé plusieurs fois de vous désoler un peu moins pieuse. Aujourd'hui, je ne suis plus le même homme. Ce n'est pas vous que je voudrais voir changer, mais votre mari. Unissons-nous donc, madame, dans un but commun. Travaillons chacun de notre côté à amener Mériadec à des idées plus conformes aux vôtres. Avant votre mariage, j'aurais pu former des vœux moins désintéressés, mais à présent, si l'homme que vous aimez vous rend heureuse, je ne souhaite rien de plus.

« M. de Lerval était ému, et moi je ne savais comment lui exprimer ma reconnaissance.

« — Dès demain, reprit-il, je mets tout en œuvre pour éclairer Pratguen sur ses véritables intérêts, et je ne désespère pas de lui faire comprendre avant peu la valeur du trésor qu'il néglige. En attendant, il sera nécessaire de nous entendre vous et moi; nous devons de temps en temps nous consulter pour savoir ce qu'il conviendra de faire, et il va sans dire que Mériadec doit ignorer ces entretiens.

« Je fis observer à M. de Lerval que cela me paraissait difficile, attendu que M^{me} de Prel ne me quittait guère plus que mon ombre, et que mon mari, d'ailleurs, lui avait donné l'ordre de ne me laisser parler seule à qui que ce soit.

« — Ne craignez rien de M^{me} de Prel, répondit le chevalier, je suis maître d'un secret qui la perdrait aux yeux de votre mari, et ce qu'elle ne ferait pas par affection pour vous, elle le fera par crainte et par intérêt pour elle. Il me sera donc facile de vous voir, de vous faire part de mes espérances.

« Ai-je besoin de répéter, mon cher Christophe, les paroles dont je me servis pour remercier le chevalier? Je pleurai de joie et de reconnaissance. Il me semblait qu'un ange descendait exprès du ciel pour me venir en aide.

« Il y a dans Paris, et probablement dans toute la France, comme j'ai pu l'apprendre par tout ce qui se dit autour de moi, deux sociétés bien différentes, on pourrait presque dire deux nations, tant elles se ressemblent peu. L'une est impie, désordonnée, égoïste; l'autre est chrétienne, charitable, et montre l'exemple de toutes les vertus.

Pourquoi Mériadec, comme son compatriote, M. de Keriolet, ne quitterait-il pas la première de ces sociétés pour la seconde, où il serait beaucoup plus heureux? Christophe, ma confiance se réveille : les généreux efforts de M. de Lerval seront couronnés de succès. Moi aussi je puis être heureuse!

« M. de Lerval était sorti en me promettant de fréquentes visites, et, penchée à ma fenêtre, je le suivais des yeux. En ce moment, une joyeuse rumeur attira mon attention vers une modeste chambre en face de la mienne. Là habite un jeune ménage, deux honnêtes ouvriers qui travaillent ensemble et chantent tous les jours. Le bruit que je venais d'entendre était la voix de quelques femmes qui disputaient au jeune mari un enfant nouveau-né qu'il serrait sur sa poitrine et baisait avec transport. Allons, disaient ces femmes, vous verrez que la pauvre mère n'aura pas le droit d'embrasser son fils! Et elles riaient en grondant, et le père riait avec elles, et il pleurait aussi, et son regard s'élevait au ciel comme pour le bénir.

« A mon tour, je riais et je pleurais à la fois... Un fils et deux époux qui s'aiment!... Ah! le bonheur est dans un mariage chrétien! »

« 14 janvier.

« Que désirais-je l'autre jour? Un fils?... Ah! que Dieu ne m'en donne jamais! M. de Lerval perd courage, Mériadec ne veut rien entendre... L'ingrat! Il a même osé dire au chevalier que

sans un fatal naufrage Mme de Prel serait aujourd'hui vicomtesse de Pratguen. Ma conversation le fatigue, il m'évite et je ne le vois presque plus. Laissons à d'autres épouses la joyeuse attente près d'un berceau vide, et, plus tard, le premier baiser, le premier sourire, toutes ces félicités dont se compose l'amour maternel. Il faudrait me cacher de mon mari pour joindre les petites mains de mon enfant; il faudrait parler tout bas de ce Jésus de Bethléem, de cette Marie de Nazareth dont les noms caressent si doucement, si mélodieusement la bouche de toutes les mères chrétiennes. Peut-être, diras-tu, mon vieil ami, qu'un père ne méprisera jamais la prière de son fils, qu'il ne cherchera jamais à l'étouffer sur ses lèvres. Mais ce fils, il grandira, il observera ce qui se passe au foyer de famille, et il demandera, lorsque sa mère et lui plieront ensemble le genou, pourquoi leur Dieu n'est pas aussi le Dieu de son père. Que répondre à cette question inévitable! — La mère prie, le père ne prie point;... l'une est abusée ou l'autre est coupable; l'un des deux a tort; l'un des deux aura toujours à rougir du jugement de l'enfant. Union des cœurs, respects mutuels, confiance réciproque, épanouissement des affections domestiques, vous êtes les trésors de la terre, et celle qui ne peut offrir en héritage à ses fils que les contradictions et le doute n'a que faire d'une postérité.

« Sais-je d'ailleurs, moi qui n'ai pas la puissance de convaincre et de ramener, s'il ne viendra pas un jour funeste, une heure terrible où l'exemple des autres m'entraînera? où la main de mon mari me précipitera dans l'abîme d'où

je voulais l'arracher? Déjà ma foi est moins ardente, et j'éprouve des défaillances morales qui m'étonnent et me font peur. N'est-il pas effrayant pour une femme de trouver un tentateur là où la Providence semblait lui donner un conseil et un appui? Christophe, le prix que j'attache à l'amour de Mériadec m'épouvante: je crains de lui sacrifier un jour le salut de mon âme, et de me perdre dans l'autre monde pour le retrouver ici. »

Ces extraits suffiront pour donner une idée de certains chagrins particuliers aux âmes délicates et qui, placées dans un milieu antipathique, s'agitent, cherchent, tâtonnent, se tourmentent et trouvent dans leur pureté, dans leur vertu, dans leur perfection même un bourreau qui les torture cruellement. On dirait l'hermine surprise par les chasseurs, et qui, pour leur échapper, tourne, va, vient, et ne peut se décider à toucher au cercle de boue tracé autour d'elle. — Qu'elle bénisse sa destinée la femme dont le mari partage les croyances, continue les traditions de la famille et sauvegarde aujourd'hui dans sa pudeur d'épouse, celle que, dans son innocence de jeune fille, une pieuse mère sauvegardait hier! — Elle peut éprouver des afflictions cette femme, car la vie est un bail avec la peine; elle peut perdre sa fortune, sa santé, ses enfants, mais elle ne connaîtra pas le pire des malheurs.

XXVII.

Ninon de Lenclos.

Un mois après l'arrivée d'Amice à Paris, une voiture aux armes de Pratguen attendait Mme de Prel à la porte d'une élégante maison au coin de la place Royale. De temps en temps, à travers les tapisseries des croisées du salon, on entendait le bruit d'une conversation animée, et des femmes du peuple, aux éclats de rire qui venaient jusqu'à elles de l'intérieur de cette maison, secouaient la tête et s'éloignaient par une des rues voisines en se disant les unes aux autres : « Ils sont bien gais aujourd'hui chez Mlle de Lorme ! » Dieu nous préserve d'une joie pareille. Pourtant, si la jeunesse, les grâces aimables, les avantages de l'esprit, les jouissances du luxe, les adulations d'un cercle empressé peuvent aider à notre félicité ici-bas, trois des quatre personnes dont la bonne humeur paraissait si peu digne d'envie à de pauvres ouvrières, avaient le droit de croire au bonheur. Assises sur de larges fauteuils à franges, devant une cheminée dorée où l'on remarquait les bustes d'Epicure, d'Horace et de Catulle, elles échangeaient des paroles légères, et se di-

vertissaient ensemble d'une histoire racontée par Mme de Prel.

— Marié! disait une femme d'une taille élevée et gracieuse, et qu'à sa toilette négligée on reconnaissait pour la maîtresse de la maison; marié, lui le plus volage des amants et le moins crédule des hommes!... Ma bonne Prel, nous avions meilleure opinion de vous pour l'éducation d'un jeune cavalier, et nous pensions que si vous aviez la méchanceté de l'engloutir dans le mariage, vous eussiez au moins été assez généreuse pour vous y perdre avec lui.

— Je vous prie de croire, madame la surintendante, répondit Mme de Prel, que je ne suis pour rien dans l'engloutissement de M. le vicomte, et que dans tous les cas, comme vous et votre amie, je tiens trop maintenant à ma liberté pour m'enchaîner de nouveau.

— Allons, dit une autre jeune femme en cachant sous son éventail parfumé un sourire moitié bienveillant, moitié ironique, Prel ne peut être accusée du crime de notre transfuge, puisqu'il n'a été entraîné ni par elle ni pour elle dans l'autre camp.

— A la bonne heure, dit un gentilhomme à la physionomie spirituelle, à la tournure distinguée, et qui se tenait debout devant les trois dames, la main appuyée sur le dos d'un fauteuil; je veux bien que Mme de Prel soit mise hors de cause, pourvu que Mériadec...

— Soit puni comme il le mérite? interrompit la jeune femme qui avait parlé la dernière. Laissez faire, ami Charles, Mme de Pratguen s'en chargera assez tôt.

Celle des deux dames à qui la veuve avait

donné le nom de *surintendante* tourna ses grands yeux bleus vers l'ami Charles, et lui dit en souriant :

— M. de Saint-Evremond croit-il à la fidélité des femmes ?

— Oui, des femmes laides, horriblement laides, répondit le gentilhomme philosophe ; quant aux autres, je crois à leur fidélité comme vous y croyez, adorable Marion, comme Mlle de Lenclos y croit elle-même.

Le geste emphatique et le regard malin qui accompagnaient ces paroles furent accueillis par les éclats de rire de Ninon et de Mme de Prel. Marion Delorme rit aussi. Mais tout à coup elle baissa les yeux et son front se couvrit de rougeur. Parmi ses anciens adorateurs, elle venait de se rappeler Cinq-Mars alors en prison, et appelé le *perfide public*.

Ninon lui donna le temps de se remettre en prenant la parole d'un ton enjoué, et en faisant l'éloge de l'inconstance. Ce qu'elle dit sur le but de la vie, sur la famille, sur Dieu même, ne justifiait que trop ce que Mme de Sévigné écrivait à sa fille : « Qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain, que nous avons vu une fois à Livry. » Or, Saint-Germain était un esprit fort et un débauché de ce temps-là, et Saint-Pavin, qui le valait, disait de lui qu'il *faisait la figure à toutes choses*.

Ainsi, tandis que de nobles dames, dans leur héroïque dévouement, présentaient l'exemple de l'humilité, de l'esprit de sacrifice aux pauvres

qui souffrent, aux pauvres qui ont faim et soif, aux pauvres rivés à leur longue chaîne de douleurs, d'autres femmes, heureusement plus rares, mais dont le nom, à la honte de l'humanité, est demeuré plus connu, d'autres femmes enseignaient à la foule soumise à tant de privations forcées, à tant de misères inévitables, que la volupté est la loi suprême, les devoirs de la famille une inutile contrainte, et Dieu un vain mot. Sous des dehors brillants, avec le prestige de la beauté, de l'esprit et de la fortune, le vice change de nom et devient une faiblesse sur laquelle on ne demande qu'à fermer les yeux. La plupart des grands seigneurs, des savants, des esprits d'élite dont les descendants, mieux instruits, et quelques-uns aussi peu sages que leurs pères, entendent aujourd'hui, avec effroi, craquer l'édifice social, la plupart des privilégiés de la naissance, de la fortune et du talent, se pressaient à l'envi dans les salons de deux courtisanes, à qui des mères ne rougissaient pas d'envoyer leurs fils pour qu'elles les formassent aux manières de la *bonne société*. Vainement Ninon de Lenclos insulte par sa conduite à la religion et à la famille ; ce ne sont pas seulement les hommes qui lui font une cour princière ; ce n'est pas seulement Marion Delorme, son émule en galanterie, qui sollicite son amitié ; non, mesdames de Sully, de la Suze, de Castelnau, ne craignent pas de salir leur réputation au contact d'une fille sans pudeur, d'une mère dont les désordres systématiques causent la mort d'un de ses fils, et laissent à la naissance de l'autre l'impudent souvenir du coup de dés entre d'Estrées et d'Effiat. — « Je n'ai trouvé aucune femme qui me plût autant que

l'illustre Ninon, » disait Christine de Suède. Le front couronné de fleurs, la coupe ou le théorbe à la main, traverser la vie comme une fête, ou plutôt comme une orgie, voilà ce qui, au dix-septième siècle, a pu donner à M^{lle} de Lenclos une célébrité que n'ont pas obtenue les vertus sublimes de M^{lle} Lamoignon.

Ninon venait d'exposer encore une fois son système d'athéisme de bon ton et d'immoralité élégante, et Saint-Evremond et Marion Delorme l'applaudissaient.

— Tout cela est excellent, dit M^{me} de Prel en affectant un air mystérieux; toutefois, votre conclusion sur les droits de l'inconstance, même dans le mariage, ne saurait convenir à M^{me} de Pratguen; elle a peur de l'enfer.

Un éclat de rire général salua cette déclaration.

— Elle est dévote, dit Saint-Evremond en se frottant les mains. Bon, ce qui vous paraît un obstacle me rassure. La dévotion a quelque chose de tendre pour Dieu, qui peut retourner aisément à quelque chose d'amoureux pour les hommes.

— Desbarreaux lui adressera des vers, dit Marion Delorme.

— A-t-elle de la beauté? demanda Saint-Evremond.

— Autant de beauté que d'ignorance et de gaucherie, répondit M^{me} de Prel.

— La beauté sans grâce est un hameçon sans appât, répliqua Ninon, comment le cher vicomte a-t-il pu y mordre?

— Il y a mordu par défiance de la vertu des femmes du monde? continua la veuve; et aujourd'hui, à la lenteur qu'il met à visiter Marion Delorme et Ninon de Lenclos, il est facile de deviner

ses regrets. Le moyen de présenter une sauvage de Bretagne dans une société où se trouvent MM. d'Emery, de Grammont, de Montrésor, et quelqu'un que je nommerais s'il n'était pas ici pour m'entendre. M. de Pratguen n'avait qu'un parti à prendre après son mariage, c'était de renoncer à Paris, de s'en tenir à son petit manoir aux environs de Quimper-Corentin, d'assister régulièrement avec M^{me} la vicomtesse aux offices de la paroisse, de tuer de temps en temps un lièvre pour la table du curé, et de prendre pour armes quelque chose de bien sage, une coquille de saint Jacques sur un fond de sable et trois harengs saurs passant.

— Allons, dit M^{lle} de Lenclos en se tournant vers Saint-Evremond, qui riait aux larmes, au lieu de punir ce pauvre vicomte, j'ai bonne envie de l'aider à sortir d'embarras, et pour cela je compte sur Marion et sur vous. Il faut savoir d'abord par une épreuve solennelle s'il y a vraiment à désespérer de l'éducation de madame de Pratguen. Telle que vous me voyez, ma mère eût fait de moi un pain bénit fricassé dans de la glace, et sans mon père je n'eusse jamais connu ni les avantages de l'indépendance ni les douceurs du plaisir. Voici mon projet. M. le vicomte semble vouloir cacher sa femme, et moi, au contraire, je veux la produire dans le monde. Dans trois jours je donne une fête exprès pour elle, et elle y viendra, où je mets le mari au ban de tout ce qu'il y a de brillant, de spirituel, de distingué à Paris. A vous tous, messieurs, d'entourer la jolie Bretonne... Pour moi, si elle me plaît, si elle a seulement un grain d'esprit, je me charge de l'approvoiser : dans le cas contraire, au lieu

de passer peut-être une année à se gêner tous les deux dans l'incertitude où ils seraient s'ils se conviendront un jour, l'impression que la jeune femme produira et celle qu'elle recevra dans une assemblée comme le mari les aime, les éclairera bien vite, et ils verront immédiatement si, tandis que M. le vicomte habiterait Paris, M^{me} la vicomtesse ne serait pas mieux en Bretagne.

M^{me} de Prel n'avait rien négligé pour amener ce dernier résultat, que Ninon de Lenclos, dans sa philosophie de *femme libre*, regardait comme naturel, et même désirable jusqu'à un certain point. M^{me} de Pratguen en Bretagne et Mériadec à Paris, la veuve gouvernait encore sans contrôle le faible vicomte, elle éloignait un visage odieux, et de plus elle se vengeait sur la femme qu'on avait pu lui préférer de ce qu'elle regardait comme un affront. Les quatre causeurs s'entretenaient longtemps ensemble de leur projet, et il fut convenu que Ninon de Lenclos et Marion Delorme iraient, dès ce même jour, porter leur invitation à M^{me} de Pratguen.

Cette visite qui, deux ans auparavant, eût transporté de joie le gentilhomme breton, lui causa cette fois un véritable déplaisir. Il savait trop combien ce qu'il appelait les préjugés, la faiblesse d'esprit de sa femme, avait attiré sur elle, et aussi sur lui, les plaisanteries moqueuses des Kerglas, des Sivry et des Blossin. Vingt prétextes furent mis en avant pour repousser l'invitation malencontreuse; mais Marion Delorme et Ninon de Lenclos ne se laissaient pas rebuter facilement, et, comme l'une d'elles l'avait dit, elles allèrent jusqu'à menacer Mériadec, s'il persistait dans ses refus, de lui fermer leur porte à

tout jamais. D'ailleurs, les manières engageantes de Ninon avaient séduit Amice, et la solitaire d'Enez-Sizun, loin d'appuyer les excuses embarrassées de son mari, obéissait timidement aux deux enchanteresses qui la conjuraient, avec les expressions les plus affectueuses, de se joindre à elles pour vaincre l'obstination d'un jaloux.

— Oui, d'un jaloux, répétait Marion Delorme, car il est impossible d'expliquer autrement une séquestration pareille. Ah! si M. le surintendant vous ressemblait, je signerais dès demain son arrêt de bannissement.

Il fallut céder.

— Peste soit du mariage! se disait tout bas Mériadec en écoutant le bruit de la voiture où Ninon et Marion venaient de remonter triomphantes. Qui m'eût dit qu'une fête chez Ninon de Lenclos serait un supplice pour moi? Oh! ma liberté! ma liberté!...

Avant tout, de peur d'épouvanter sa femme, le jeune vicomte s'entendit avec M^{me} de Prel pour épaissir les voiles qui cachaient à la confiante Amice la véritable position des deux Circés de Paris. La veuve se prêta volontiers à ce manège: elle comptait sur cette fête pour humilier Mériadec et le décider à éloigner M^{me} de Pratguen, et elle devait craindre que celle-ci ne refusât de paraître à la réunion si on l'éclairait sur la vie plus que légère de la séduisante Ninon et de sa compagne de plaisir. Trompée par le titre que se donnait résolument Marion Delorme depuis son intrigue avec d'Emery, surintendant des finances, Amice la croyait l'épouse du surintendant, et la tenait pour une femme très-recommandable. Elle

avait une opinion plus favorable encore de Ninon de Lenclos.

De son côté, Ninon, qui s'était vite aperçue de l'effet produit sur une âme toute neuve par ses prévenances aimables, se sentait attirée vers M^{me} de Pratguen, et comme au milieu de ses désordres elle n'était pas dépourvue de bonté, l'idée de s'amuser d'une provinciale ignorante s'effaça entièrement de son esprit. Au contraire, ruinant à son insu tout le plan de M^{me} de Prel, elle voulut que la première apparition de la jeune vicomtesse dans le monde fût un succès. Pour cela, elle n'imagina rien de mieux que d'employer les trois jours qui lui restaient avant la fête à voir ses amis, à leur parler de M^{me} de Pratguen, à vanter ses grâces naïves, sa simplicité ravissante, son esprit, peut-être encore un peu emmaillotté, mais sincère et délicat.

— Toutefois, ajoutait-elle, avancez avec précaution et retenez votre haleine, ou ma fauvette s'effarouchera, et vous ne pourrez la reconnaître.

La réputation d'esprit de M^{lle} de Lenclos donnait un grand poids à toutes ces louanges, et les hommes de cour comme les savants, le duc de Brissac comme Mairat, l'auteur tragique; M. de Montrésor comme le poète Desbarreaux, ne doutèrent pas un instant du mérite de M^{me} de Pratguen. Marion Delorme secondait son amie dans cette réputation improvisée, et lorsque la jeune Bretonne, toute tremblante, et appuyée sur le bras de son mari presque aussi troublé qu'elle, monta l'escalier de Ninon, son succès était un fait accompli.

XXVIII.

La Fête.

Les orangers en fleurs, les guirlandes odorantes, les riches tentures, les moelleux tapis, l'éclat des flambeaux reflété dans un grand nombre de petits miroirs, les uns isolés, les autres réunis par des ornements dorés et formant une glace à vingt facettes, les parures des femmes, les somptueux habits des jeunes seigneurs, les sons à demi-voilés des guitares et des flûtes qui préludaient déjà dans la salle de bal, tout chez Ninon de Lenclos excitait l'admiration de la pauvre habitante d'Enez Sizun, mais tout aussi, en la frappant d'étonnement, redoublait sa timidité. Ninon, entourée d'une foule d'adorateurs, l'attendait avec impatience, et dès qu'elle la vit, elle se leva, la salua de sa voix la plus caressante, et lui prenant la main qu'elle pressa affectueusement, elle la fit asseoir à ses côtés avec M^{me} de Prel. Amice avait grand besoin de ces encouragements. Comme elle s'était montrée aux hôtes de Pratguen lorsqu'elle leur fut présentée pour la première fois, telle, et, s'il est possible, plus confuse encore, elle venait d'entrer dans le salon où Ninon, Marion Delorme, d'Olonne, Boisdauphin,

Saint-Evremond, Scudéry, Desbarreaux et une foule de dames, de seigneurs, de beaux esprits, de personnages célèbres étaient réunis en différents groupes et causaient de duels, d'intrigues amoureuses, de petits vers et de romans. Ninon avait compté, pour occuper ses amis pendant qu'elle rassurerait la jeune vicomtesse, sur les blonds cheveux d'Amice, la pureté et la douceur de ses traits, l'expression touchante de ses grands yeux bleus; mais au tremblement de la main de sa protégée, à la rougeur qui couvrait ses joues, à l'embarras de ses révérences, il était évident que la première impression produite par la beauté de M^{me} de Pratguen s'effaçait avant qu'elle eût retrouvé assez de liberté d'esprit pour ne pas démentir par ses paroles décousues les éloges de M^{lle} de Lenclos.

Il fallait gagner du temps : Ninon le comprit au premier coup d'œil, et, présentant un théorbe à Marion Delorme avant que le murmure flatteur produit par l'entrée d'Amice eût cessé, elle pressa son amie de chanter des vers imités d'Horace, et dans lesquels le poète gémissait sur la jeune fille qu'on *opprime*, la *victime docile*, la *faible esclave* qui n'ose noyer dans la coupe les soucis du jour. Tandis que Marion Delorme chantait, l'éblouissement d'Amice se dissipa; elle put se rappeler que Mériadec l'avait suppliée de vaincre sa sauvagerie villageoise, et les mots aimables et pleins d'une gaieté légère que Ninon lui glissait dans l'oreille contribuèrent aussi à vaincre en partie sa timidité.

— Que pensez-vous de cette musique? lui dit à demi-voix M^{lle} de Lenclos quand les derniers sons du théorbe s'évanouirent au milieu des ap-

plaudissements; avez-vous entendu rien de pareil en Bretagne?

— Dans l'île où je suis née, répondit Amice, je n'ai connu d'autres concerts que le clapottement des vagues au pied des rochers, le bruit du vent, le canon de détresse et les cantiques de M. Le Nobletz que les pêcheurs chantent dans leurs bateaux.

— M. Le Nobletz! dit Scudéry, bon Dieu! quel est ce poète qui ose écrire au fond d'une province?

— Ce n'est pas un poète, répliqua doucement la jeune femme, c'est un saint.

Mériadec s'était hâté de l'interrompre, et il avait couvert le dernier mot, en disant d'une voix plus élevée :

— M. Le Nobletz est un gentilhomme très-connu en Bretagne, et s'il croit pouvoir se passer du beau langage qu'on n'apprend qu'à Paris, c'est qu'il écrit en bas-breton.

— Et je gage, dit Marion Delorme, que M^{me} de Pratguen préfère ces vers bretons à nos cantates et à nos romances.

M^{me} de Prel fit un signe à Saint-Evremond et guetta la réponse d'Amice.

— Ces vers me rappellent mon pays, répliqua la jeune Bretonne en étouffant un soupir.

Un homme au visage austère, et qui, pendant que Marion Delorme chantait, n'avait cessé d'observer M^{me} de Pratguen, se pencha vers elle, et d'une voix basse et grave :

— Peut-être, lui dit-il, vos cantiques bretons ont-ils un autre avantage sur ces chansons molles et voluptueuses : ils élèvent l'âme au lieu de

l'énerver; ils exaltent les grandeurs de Dieu et non les vanités et les misères de l'homme.

Et se parlant à lui-même il s'éloigna en murmurant :

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie.
Voulut mourir pour nous avec ignominie.

— Cet homme, dit Ninon, est l'auteur de la tragédie de *Polyeucte*; il se nomme Pierre Corneille.

Ravie de ce qu'elle venait d'entendre, Amice suivit des yeux le grand poète dans le coin où il s'était retiré. Mme de Pratguen se trouvait alors au milieu d'un groupe de jeunes gens, et Marion Delorme qui, malgré l'intérêt qu'elle et son amie prenaient à la jeune vicomtesse, était d'accord avec Ninon pour s'amuser de la jalousie du nouvel époux, Marion Delorme, au moment où Mériadec cherchait à se rapprocher de sa femme, fit remarquer que l'orchestre jouait une sara-bande, et présentant la main à M. de Pratguen, l'invita à ouvrir le bal. Aussitôt Saint-Evremond et Mme de Prel, qui devaient danser ensemble, se disposèrent à sortir du petit salon. Mériadec les vit, et il eut beau s'incliner profondément en acceptant l'invitation trop aimable qui lui était faite, il ne parvint pas à cacher entièrement une grimace de mauvaise humeur. A leur tour, d'Emery et Desbarreaux froncèrent les sourcils en voyant la faveur dont M. de Pratguen était l'objet de la part de madame la *surintendante*, et ce fut pour celle-ci un plaisir de plus.

Ninon ne dansa point. Elle voulait employer son esprit à faire briller celui d'Amice, et, grâce à sa verve intarissable, elle y réussit si bien, que la provinciale enleva tous les suffrages des beaux esprits et des hommes de cour. La nouveauté, lorsqu'elle n'a rien que d'aimable, plaît à tout le monde; et, sans calomnier les femmes vertueuses qui croyaient pouvoir assister aux fêtes données par une courtisane, on peut supposer que la candeur, la pureté angélique de la fille de M. Roland ne se recontraient pas tous les jours chez Ninon de Lenclos. M. de Lerval était au nombre des jeunes seigneurs qui entouraient Amice, et vaniteux et égoïste comme le sont la plupart des libertins, en voyant les autres jeunes gens éblouis, charmés, il songeait à se faire honneur d'une connaissance déjà vieille de plusieurs mois, et dont, seul dans cette réunion, il pouvait se vanter.

— Eh bien, messieurs, dit-il en jouant avec les rubans bleus de sa longue rapière, et en parlant tour à tour à l'oreille de Desbarreaux et de Saint-Evremond, vous enviez le sort de M. de Pratguen, et aucun de vous n'imagine que votre ami de Lerval est encore plus heureux que lui.

Et il raconta avec des réticences mystérieuses et perfides ses visites secrètes à madame de Pratguen. Le chevalier était connu pour ses bonnes fortunes, et néanmoins Saint-Evremond et Desbarreaux secouèrent la tête en souriant.

— Ah! vous refusez de me croire, reprit M. de Lerval, attendez!... Que l'un de vous se glisse derrière le fauteuil de madame de Pratguen, et je lui prouve à l'instant tout ce que je viens de dire.

En ce moment, Ninon et Amice s'entretenaient avec Scudéry dans un coin du salon. L'auteur d'*Alaric*, dans ce langage prétentieux qui devait inspirer à Molière les *Précieuses ridicules*, exposait le plan d'un livre qu'il se proposait d'intituler : *Le Voyageur fortuné dans les Indes du couchant, ou Découvertes au-delà des trois villes de Tendre*. Le chevalier s'approcha de M^{me} de Pratguen, et d'une voix assez haute pour être entendu de Saint-Evremond, de Scudéry et de Ninon de Lenclos :

— Serez-vous seule demain, vers trois heures? demanda-t-il.

— Je le pense, répondit Amice.

— Bon! reprit le chevalier. Mériadec ne se doute de rien, et j'irai vous voir.

— Venez, dit Amice en poussant un léger soupir.

Lerval et Saint-Evremond rejoignirent Desbarreaux; Scudéry alla rêver plus loin à la mer d'*Inimitié*, au fleuve d'*Inclination* et au village de *Billets-Doux*, délicieuses créations qui donnèrent tant de vogue à la *Clélie*; et Ninon, restée seule avec Amice, sourit d'abord, puis devint pensive et fixa ses yeux brillants sur les yeux de M^{me} de Pratguen :

— Vous n'avez point parlé assez bas pour ne pas être entendue, dit-elle, et pourtant je ne puis croire que M. de Lerval....

Amice rougit et voulut parler.

— Pas ici, poursuivit Ninon en lui prenant le bras et en la conduisant dans un cabinet voisin dont elle ferma la porte; n'oubliez pas qu'en renonçant à votre nom pour prendre celui d'un mari, vous avez perdu toute liberté.

— Oh! Madame, reprit Amice, ne me trahissez pas; et vous qui êtes si bonne, qui trouvez des paroles si douces et si persuasives, aidez M. de Lerval à me rendre mon mari, le mari que je croyais avoir rencontré à Enez Sizun! Attirée vers vous par l'affection que vous me témoignez, j'ai pu tout à l'heure vous paraître heureuse au milieu de cette fête; mais non, mes fêtes à moi, ce serait la présence de mon père, la confiance et l'amour de Mériadec, une foi commune avec tous les miens! Il avait une sainte mère, et M. de Lerval espérait, en lui rappelant les souvenirs d'enfance, les leçons du berceau, rafraîchir son cœur épuisé, guérir son âme languissante, et assurer notre bonheur à tous les deux en le ramenant à des plaisirs simples, à des amitiés honorables, à une vie chrétienne, enfin. Souvent le chevalier vient causer en secret avec moi de ses tentatives inutiles... A sa dernière visite, il était découragé, et demain, j'en ai presque la certitude, il m'annoncera qu'il renonce à sa généreuse entreprise, et qu'il faut me résigner à mon sort.

M^{lle} de Lenclos pouvait à peine en croire ses oreilles, tant elle était loin de soupçonner, même au fond d'une île de Bretagne, une pareille candeur. Pressée de questions, Amice ne laissa rien ignorer à sa nouvelle amie des manœuvres du chevalier et de M^{me} de Prel, et la courtisane qui, au moins, n'était ni basement intéressée ni hypocrite, en conçut une véritable indignation contre la veuve et M. de Lerval. Pendant qu'elle écoutait Amice, son esprit railleur et sa bonté réelle se reflétaient dans ses yeux et leur donnaient tour à tour une expression de malice et de pitié. Lorsqu'elle eut tout entendu, elle se

cacha un instant derrière son éventail, sourit, soupira, puis avec une gaieté légère :

— Vos croyances sont beaucoup trop sévères pour devenir jamais celles de Ninon ; mais si je ne puis ni ne veux en allourdir ma vie, je consens à les respecter en vous. De tous les autels, un seul recevra mes sacrifices, et c'est celui que Lycurgue consacrait au Rire. La sagesse comme vous l'entendez, vous autres femmes pieuses, est trop pesante pour ma petite barque, et je la jette au fleuve en faisant asseoir à sa place le plaisir au gouvernail. Inconstante dans mes goûts, tous les liens me fatiguent, même les moins sérieux, aussi ai-je grand soin de n'en former jamais d'indissolubles, afin de les briser à mon aise dès qu'ils deviennent un ennui.

Ninon ne s'arrêta pas en si beau chemin, et Amice, à son tour, se demandait si elle rêvait en écoutant cette femme audacieuse, et si faible dans ce qu'elle croyait sa force.

— Quoi ! murmura-t-elle en reculant involontairement le fauteuil où elle était assise, vous repoussez tous les liens de famille ! Vous n'aimez personne !

— Au contraire, dit M^{lle} de Lenclos en rattachant ses boucles de cheveux entremêlés de perles et les yeux sur un miroir, on me reproche d'aimer trop de monde.

— Ah ! répliqua M^{me} de Pratguen en se levant et avec un sentiment de compassion qui ne put échapper à la courtisane, vous n'avez jamais aimé si vous ne comprenez pas l'éternité dans l'amour.

— L'éternité ! s'écria Ninon, rien que ce mot là

me rendrait incrédule, tant le bonheur éternel, lui-même, me ferait peur !

La jeune femme se disposait à sortir, Ninon l'arrêta.

— Je viens de perdre en cinq minutes, dit-elle, l'amitié que vous paraissiez disposée à m'offrir, et peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Pourtant, sachez-le, je puis vous sauver d'un péril dont votre innocence ne se doute pas, et je vous rendrai ce service. Adieu, voici votre mari et M^{me} de Prel, et je vous laisse un moment à cette dernière, en attendant que je vous en délivre. Pour moi, je m'empare de M. de Pratguen.

Après un entretien assez long et fort animé avec M^{lle} de Lenclos, Mériadec avertit sa femme et M^{me} de Prel qu'il était temps de se retirer. Le vicomte paraissait agité ; la veuve était furieuse des éloges qu'elle avait entendu faire de sa rivale, et Amice, honteuse et triste depuis que ses *illustres visiteuses* lui étaient mieux connues, reprochait dans son cœur à M. de Pratguen de lui avoir fait injure, en acceptant pour elle leur invitation.

Lorsqu'ils furent partis, Ninon se choisit un danseur, et ses mots plaisants, ses saillies, son air de bonheur firent la joie de la fête. Jamais M^{lle} de Lenclos n'avait été si belle, si séduisante, si admirée, si enviée, et cependant, quand la foule se fut dissipée peu à peu, quand il ne resta dans la salle que Marion Delorme, Saint-Evremond, d'Emery et Desbarreaux, une ombre passa sur ce front couronné de fleurs, un pli douloureux attrista ces lèvres habituées au rire, une larme parut dans ces yeux ardents et malins où l'amour et la gaieté semblaient s'être donné ren-

dez-vous. Ninon se rappelait cette jeune femme si pure, si naïve, si pieuse, qui paraissait d'abord vouloir se réfugier dans son sein, et qui, tout à coup, avait semblé craindre son contact et la fuir comme un serpent. Il est plus facile de trouver un sophisme ingénieux pour excuser un vice aux yeux du monde, que d'étouffer le cri soudain et inattendu de cette justice intérieure dont la partie immatérielle de notre être reste, en dépit de nous-mêmes, le sanctuaire éternel. La philosophie épicurienne de Ninon avait aussi ses défaillances secrètes, et c'est alors qu'une femme qui avait tout foulé aux pieds pour se faire une existence commode, disait en parlant de cette existence : « Si l'on m'eût proposé une pareille vie, je me serais pendue. » Quelle leçon pour nos modernes sybarites ! Ainsi, la vertu ne cesse d'être notre appui et notre guide que pour devenir notre mauvais génie et notre bourreau. A peine l'avons nous tuée dans notre cœur qu'elle se dresse comme un spectre dans notre conscience, et en voilà pour toujours.

XXIX.

La paille et la poutre.

— Le traître ! l'infâme ! disait le lendemain de la fête le châtelain de Pratguén en se promenant à grands pas dans son salon, et Prel, cette femme astucieuse en qui j'avais toute confiance ! Ah ! des présents l'ont gagnée sans doute, et au lieu de veiller à mon honneur, elle a voulu aider un hypocrite à se jouer de moi. Fou que j'étais de croire à la reconnaissance et à l'affection d'une vile intrigante. Au moins, je la chasserai honteusement dès aujourd'hui, et lui... Oh ! ma bonne rapière en fera justice, et ils sauront tous les deux ce qu'on gagne à m'outrager.

Ninon n'avait rien caché à Mériadec de ce qu'elle savait ; assez peu soucieuse d'un duel, quand ce genre de combat était devenu si commun, que, dans la seule paroisse de Saint-Sulpice, dix-sept duellistes furent tués en une semaine. M^{lle} de Lenclos avait eu soin d'ailleurs de ne laisser aucune ombre sur l'innocence d'Amice. Mais le jeune vicomte, encore sous l'impression de la colère, tout en se réjouissant de la fidélité de sa femme, pestait contre son zèle pour le convertir. Il était dans ces dispositions, lorsque

M^{me} de Pratguen entra et lui annonça qu'un ecclésiastique demandait à lui parler.

Mériadec frappa du pied.

— Voyons, s'écria-t-il, vous êtes-vous entendue avec votre allié de Lerval pour m'envoyer un confesseur?

Au nom de Lerval, Amice sentit un frisson courir dans ses veines. Ninon l'avait trahie; Mériadec savait tout, et il était furieux. Cependant elle répondit d'une voix assez assurée qu'elle ne savait pas même le nom de ce prêtre, qu'elle ignorait d'où il venait, et qu'elle jurait sur son salut n'avoir rien fait pour provoquer une telle visite.

— Qu'il monte, dit Mériadec.

Et un instant après, M. Olier entra dans le salon.

Amice tomba plutôt qu'elle ne s'assit dans un fauteuil. La présence du curé de Saint-Sulpice la remplissait de confusion, et elle tourna involontairement les yeux vers Mériadec comme pour le supplier de fuir. Celui-ci demeura impassible. La scène de l'émeute s'était-elle donc effacée de sa mémoire, qu'il ne craignait pas d'être reconnu?

L'objet de la démarche de M. Olier était bien simple. Il venait engager M^{me} de Pratguen à s'associer aux œuvres charitables si puissamment aidées par M^{mes} Legras, de Lamoignon, de Pollalion, Leschassier, et d'autres admirables femmes déjà nommées dans cette histoire.

— Quoi de plus digne de pitié, dit-il, que l'état des enfants abandonnés, avant leur adoption par les dames de Paris! On les voyait au nombre de trois ou quatre cents chez une veuve de la rue Saint-Lazare, dans une maison appelée la *Couche*, n'ayant pour leur entretien à tous qu'une pension

de quatorze cents livres, et là, privés de nourrice, endormis au moyen de drogues funestes par les servantes de la veuve, qui ne songeaient qu'à se délivrer de leurs cris, ils languissaient quelques jours et mouraient, à moins que quelqu'un ne les achetât au prix de vingt ou trente sous. Et les filles repenties, les pauvres Madeleines! Quelle n'était pas leur détresse, lorsque désirant revenir à la vertu elles ne trouvaient ni M^{me} de Pollalion, ni ses pieuses compagnes pour cacher sous le voile de la charité les larmes et la rougeur du repentir! Demandez aussi aux pauvres secourus dans leurs greniers, demandez aux malades de l'Hôtel-Dieu ce qu'ils pensent des Anges de Miséricorde qui les visitent, les consolent, les instruisent, et dédaignent les splendeurs du monde pour s'occuper de leurs souffrances et de leurs chagrins. Il semble que tout s'épure, se sanctifie à la vue de ces héroïnes chrétiennes. On pourrait leur appliquer ce que l'une d'elles, M^{me} de Villeneuve, de Vaugirard, me disait un jour de saint François de Sales : « Il coupe le cou du vieil homme avec un couteau de sucre. »

Comme Mériadec cherchait à motiver une excuse polie, et qu'il bégayait l'offre d'une aumône, ne voulant pas pour tout au monde que sa femme eût devant les yeux l'exemple de la duchesse d'Aiguillon, de M^{lle} de Lamoignon et de M^{me} Le Gras, M. Olier reprit la parole, et pria encore Mériadec d'autoriser ses gens à assister à des instructions pour les domestiques, qui avaient lieu dans la paroisse trois fois la semaine. Cette fois, le vicomte se sentit plus à l'aise; il dit un mot sur le petit nombre de ses serviteurs, sur l'impossibilité où il était de se passer d'eux à l'heure où se fai-

saient les catéchismes, et comme M. Olier insista :

— Eh bien ! dit Mériadec, je vous répondrai avec la franchise proverbiale attribuée aux Bretons. Mes domestiques en savent assez pour ce qu'ils ont à faire, et je ne sais trop ce que nous gagnerions eux et moi à toutes ces exhortations.

L'ami de Vincent de Paul s'approcha de Mériadec. Celui-ci fit un pas en arrière.

— Vous croyez, dit M. Olier d'une voix émue, qu'un laquais ou un page n'a rien à apprendre de l'exemple de celui qui est venu pour servir et non pour être servi ! Vous pensez qu'il est inutile de demander à un homme dont la Providence a fait un valet, l'esprit d'obéissance et de résignation, l'indulgence pour les défauts de ses maîtres !

— L'indulgence ? répéta M. de Pratguen en faisant un geste de dédain.

— Oui, l'indulgence, reprit doucement M. Olier, et, sachez-le bien, cette vertu deviendrait impossible pour beaucoup de malheureux le jour où les divines promesses du christianisme s'effaceraient de l'espérance du peuple. Etrange aveuglement ! poursuivit M. Olier en s'animant peu à peu, des hommes qui, gorgés d'honneurs, de richesses et de plaisirs, aspirent encore à monter, à étendre leur fortune, à multiplier leurs jouissances sensuelles, et qui bouleverseraient le monde pour satisfaire leur insatiable ambition, ces hommes croient pouvoir donner impunément, à ceux qui ne connaissent de la vie que ses sueurs et ses misères, l'exemple de l'irrégulation et de l'immoralité !... Pensez-vous donc, monsieur le vicomte, que la haine des supériorités, cette cause première de toutes les intrigues de cour, n'existe que

dans vos brillants hôtels, et que l'artisan, le laboureur, le mendiant qui passe devant votre porte, ne la sentent pas aussi gonfler leur cœur, et y exciter ces désirs de sang et de rapine dont la réalisation serait le chaos ?

— Je sais, dit Mériadec, que la populace se révolte contre certaines prétentions, et j'ai vu un exemple tout récemment dans votre ville même.

Cette allusion à l'émeute du faubourg Saint-Germain parut affliger M. Olier.

— Oui, dit-il, beaucoup de ces gentilshommes empressés à faire main-basse sur les bénéfices ecclésiastiques, ont contribué à amener la foule contre la maison d'un prêtre. La bourgeoisie, à son tour, désignera les châteaux aux pillards ; puis la bourgeoisie elle-même dans ses comptoirs, dans ses usines, subira la peine du talion, à moins d'un miracle qu'il est difficile d'espérer. Qu'attendez-vous du désespoir de tant d'hommes qui souffrent dans leur corps, leur esprit et leur cœur, si vous réussissez à leur ôter la foi religieuse, cette unique source des consolations du pauvre et de l'opprimé ?... Ah ! n'écartez point le crucifix que je voudrais éternellement tenir entre vous et cet opprimé ou ce pauvre ! Le jour où vous réussiriez à l'arracher de nos mains serait le dernier de la civilisation.

— Fort bien, répliqua Mériadec, vous me rappelez ce qu'on raconte en Bretagne de la ville d'Is submergée parce qu'une jeune fille déroba la clef d'un puits qui défendait la capitale du roi Gralon contre les grandes marées. N'est-il pas vrai que vous nous voyez déjà, nous autres incrédules, tâtonner sous l'oreiller du Pape, et enlever,

pour ouvrir le puits de l'abîme et noyer le genre humain, la clef rouillée de saint Pierre?

— Je suis habitué aux sarcasmes, dit le curé de Saint-Sulpice, et ceux que vous m'adressez m'affligent beaucoup plus pour vous que pour moi. Toutefois, M. le vicomte, permettez-moi de vous exprimer mon étonnement. Nous ne nous voyons pas aujourd'hui pour la première fois, et notre dernière rencontre devait me faire espérer un meilleur accueil.

Ce que la fille de M. Roland éprouvait de sentiments pénibles durant cette conversation ne saurait se peindre; elle rougissait et pâlisait tour à tour, tantôt blessée jusqu'au fond de l'âme par les paroles moqueuses de son mari, tantôt effrayée des prédictions terribles de M. Olier. Ce dernier reprit :

— Le jour où je fus arraché de mon presbytère, un homme, dont je veux ignorer le nom, me menaça d'un pistolet. Vous étiez dans la foule tout près de moi, et vous détournâtes cette arme dirigée contre ma poitrine. Vous portiez alors les habits d'un laquais, mais la reconnaissance est clairvoyante, et à peine entré dans ce salon, je me suis rappelé vos traits.

Amice ne put retenir un cri de surprise et de joie, et saisissant la main de Mériadec, elle la pressa entre les siennes.

— Oh! pardon! murmura-t-elle d'une voix basse et entrecoupée, vos actions, au moins, sont nobles, généreuses.

— Bah! vous en doutiez, dit M. de Pratguen avec un sourire amer. Monsieur, continua-t-il en s'adressant à M. Olier, s'il eût fallu exposer ma vie pour défendre la vôtre, je l'eusse fait de

grand cœur; mais, néanmoins, je n'approuverai jamais votre excès de zèle. Nous sommes menacés aujourd'hui d'une invasion cléricale, et si l'on n'y prend garde, les burettes vont remplacer l'épée de gentilhomme, ou mieux encore le sceptre du roi. Déjà M. Vincent de Saint-Lazare, tapi dans un coin, comme l'araignée, étend sur toute la France un réseau d'association où, bon gré mal gré, nous risquons tous d'être pris. M. Meyster tracasse par ses missions l'Auvergne et la Saintonge; Pierre Fourrier remue la Lorraine; François Régis, mort depuis un an, inquiète encore par son souvenir les pauvres calvinistes du Velay. Quant à la Bretagne, elle a le père Maunoir, et celui-là a juré de ne reprendre haleine qu'après avoir fait de sa robe noire une relique pour tous les libertins comme moi. Enfin, depuis le faubourg Saint-Germain où vous étendez vos conquêtes jusqu'au village le plus ignoré de nos provinces, partout vous troublez les consciences, partout vous censurez les usages établis, partout vous criez à la réforme comme de vrais huguenots.

— Nous croyons que l'ordre et la paix sont les conditions de vie de toute société humaine, répondit le curé de Saint-Sulpice, et, encore une fois, nous sommes convaincus que sans la religion il n'y a ni paix ni ordre ici-bas. Le christianisme est *autorité*, mais en même temps il est *amour*, et pour l'*amour* aucun devoir, aucun sacrifice n'est impossible. Aux uns nous enseignons la compassion et la bienfaisance, aux autres la reconnaissance et la soumission, à tous nous répétons que notre origine est la même, que nous avons encore plus à nous préoccuper de nos devoirs que de nos droits, que riches et pauvres,

grands et petits, nous avons été créés pour nous respecter et nous aimer mutuellement. Vous parliez tout à l'heure de la submersion d'une ville, eh bien ! savez-vous ce que nous sommes, nous pauvres prêtres ? savez-vous à quoi nous travaillons ?... Nous sommes des ouvriers comme ceux que Noé employa lorsqu'il fut averti de l'approche du déluge. Nous construisons une arche où la civilisation trouvera un abri et pourra attendre, au milieu d'effroyables tempêtes, la colombe et le rameau d'olivier.

— Toujours des prédictions sinistres ! dit Mériadec ; ne voyez-vous pas, monsieur, que vous effrayez M^{me} de Pratguen ?

— Je me retire, reprit le curé de Saint-Sulpice ; et après quelques paroles d'excuse, il sortit du salon.

En reconnaissant son mari pour l'homme qui avait protégé M. Olier, Amice s'était sentie délivrée d'un grand poids ; mais sa joie était tempérée par la conversation qu'elle venait d'entendre. Mériadec devina ses impressions, et avec une gaieté forcée :

— Allons, dit-il, vous aussi, madame, vous me croyez un hérétique, un impie, et comme tel je dois m'attendre à voir ce prêtre lâcher sur moi Beaumais le mercier et Clément le coutelier, ces deux grands controversistes du faubourg. Après tout, va pour Clément et Beaumais ! Je préfère ces docteurs de la lie du peuple à des théologiens en jupons comme mesdames de Rantzeau et de La Rochejacquelin.

Beaumais et Clément étaient deux pauvres ouvriers qui, sans aucune étude, réfutaient alors les prédications des ministres calvinistes, et fai-

saient chaque jour de nombreuses conversions. La maréchale de Rantzeau, M^{me} de La Rochejacquelin et M^{me} de Treuille s'employaient aussi avec beaucoup de zèle et de fruit à l'instruction des huguenots. Comme François Le Sù le lui avait conseillé, Amice eût voulu éviter le plus possible de mécontenter son mari, mais elle avait encore sur le cœur la soirée de la veille, et elle ne put s'empêcher de demander si M^{lle} Delorme et M^{lle} de Lenclos n'étaient pas aussi des femmes savantes.

— Dites plutôt des femmes d'esprit, répondit M. de Pratguen, non sans un peu d'embarras. Ninon et Marion n'enseignent que le plaisir, et cette science, la meilleure de toutes, n'a jamais eu de professeurs plus aimables.

Deux heures étaient sonnées. Mériadec continuait sa promenade d'un bout à l'autre du salon, et Amice remarquait avec inquiétude qu'il s'approchait souvent des fenêtres et paraissait attendre quelqu'un. Savait-il que M. de Lerval allait venir ? Amice le craignait, et l'idée vague d'un malheur prochain remplissait son âme. Le vicomte avait trouvé un prétexte pour éloigner la veuve de l'hôtel, et maintenant il hésitait sur ce qui lui restait à faire. Plusieurs fois il s'arrêta devant la petite table où sa femme travaillait, ou plutôt feignait de travailler, et, au moment de parler, une idée soudaine traversait son esprit et changeait sa détermination. Enfin, il parut se décider.

— Amice, dit-il, j'ai besoin de vous. Un lâche, un perfide nous a offensés tous les deux, et il faut que vous m'aidiez à le prendre lui-même au piège qu'il osait vous tendre.

— Oui, il m'a trompée, répondit Amice, trop

ingénue pour comprendre toute la pensée de Mériadec ; il m'a fait croire que vous aviez attenté à la vie d'un homme sans défense. C'était lui, disait-il, qui avait arraché le pistolet, et je viens d'entendre au contraire...

— Le misérable ! interrompit M. de Pratguen en tirant à demi sa rapière, il voulait me rendre odieux auprès de vous en m'attribuant ses folles menaces. Et vous l'avez cru, Amice ! et ne pouvant plus compter sur votre père et sur Christophe pour faire violence à mes convictions, vous l'avez chargé de me transmettre des leçons puériles, dont il s'est bien gardé, au reste, de me jamais dire un mot. Vous avez eu ensemble des entretiens secrets, des entretiens favorisés par M^{me} de Prel, et votre ignorance des choses du monde, votre simplicité incroyable ne vous ont permis aucun soupçon sur leur véritable but.

Amice essuyait des pleurs qui coulaient entre ses doigts et tombaient sur son ouvrage.

— Leur but ? dit-elle, ils n'en avaient qu'un, et c'était de nous désunir. Mériadec ! oh ! qu'il n'y ait plus personne à présent entre vous et moi, entre moi et vous !

— Personne ! personne ! répéta le vicomte. Et nous commencerons aujourd'hui par chasser cette femme qui devait protéger mon honneur et qui l'a compromis. Ecoutez !... trois heures..... il va venir. Recevez-le comme vous le receviez habituellement : soyez plus bienveillante encore..., faites qu'il jette le masque dont il a voulu couvrir.....

Des pas montaient l'escalier. Mériadec parut se consulter un moment. Puis, jetant un regard ra-

pide vers la porte et entraînant sa femme dans une chambre voisine :

— Non, reprit-il, il ne doit plus te voir ; il ne profanera point par une seule parole la pureté de ton cœur : c'est moi, moi seul qui le recevrai.

Amice voulait apaiser la colère de son mari, et le supplier, pour éviter une scène violente, de renvoyer M. de Lerval sans le voir ; mais avant que la brusque résolution du vicomte lui eût laissé le temps de respirer, elle était renfermée dans sa chambre, et Mériadec entra dans le salon.

— C'est moi, dit-il au chevalier, qui, debout devant la table à ouvrage, se demandait s'il quitterait ouvertement ce jour-là *Nouvelle-Amitié* pour se diriger vers *Tendre-sur-Inclination*. Je comprends votre contrariété, monsieur, et pourtant je suis heureux de vous recevoir à la place de celle que vous attendiez.

Avant de répondre, M. de Lerval interrogea des yeux les traits de Mériadec, et l'expression qu'il y trouva ne lui laissant aucun doute :

— Bon ! s'écria-t-il, j'ai été trahi par Desbarreaux ou Saint-Evremond !

— N'accusez de trahison que vous-même, répliqua Mériadec en élevant la voix et avec un geste de menace.

Et comme le chevalier ne lui répondit que par un éclat de rire ironique, il reprit en affectant aussi de la gaieté :

— Ainsi, vous admirateur de la *Clélie*, vous étiez arrivé sans bruit au village de *Petits soins*, et vous touchiez à *Billets galants* !... Pourquoi Scudéry a-t-il négligé de vous signaler tout près

de ces hameaux, d'abord *Surveillance*, cette forêt où vous venez d'être surpris, et ensuite *Vengeance*, *Punition*?

Le rire dont Mériadec accompagnait ces allusions aux romans à la mode, déguisait mal la colère qui l'agitait. M. de Lerval l'écoutait une main sur sa rapière, et en jouant avec sa barbe pointue et sa royale :

— Monsieur, dit-il lentement quand le vicomte eut cessé de parler, je n'aime point à boire dans le lac de *punition*, mais je ne refuse pas d'y noyer les autres. Je suis donc à vos ordres dès qu'il vous plaira.

— Ce soir, au Pré-aux-Clers?

— Volontiers.

— A sept heures?

— Voyons!... Oui, à sept heures. Marion Delorme ne m'attend qu'à neuf, et j'ai prévenu Godeau que je remettais à demain ma visite à l'hôtel Rambouillet.

Et le chevalier se disposait à sortir. Mais au nom de *traître* murmuré de nouveau par son ancien ami, il se ravisa, et revenant au milieu de la chambre.

— M. le vicomte, dit-il, avant de vous répondre les armes à la main, je vous renverrai vos outrages. De quoi m'accusez-vous? Est-ce de ce que ma grand'mère appelle mes dérèglements? Mais, plus jeune que vous, formé par vos exemples et vos conseils, je ne me suis jamais aperçu de la sévérité de vos principes. Ne vous ai-je pas entendu cent fois répéter que la jeunesse avait ses privilèges; que la guerre aux maris était à la fois la plus amusante et la plus légi-

time; que lorsqu'il s'agissait de nos galanteries, de nos plaisirs, personne ne devait être épargné, pas même nos meilleurs amis?... Il n'y a pas quinze jours encore qu'à la Bastille, dans cette visite que nous fîmes ensemble à Bussy-Rabutin, je vous ai vu rire aux larmes de ses anecdotes sur les dames de la cour, et de son projet d'écrire l'histoire des *Amours des Gaules*. Qui avez-vous blâmé parmi les galants héros de ses anecdotes aussi peu scrupuleux que moi?... Aucun; et vous applaudissiez à leurs bons tours, au contraire. — Quoi! ce qui est excusable et même digne de louanges, quand l'honneur du voisin y est seul compromis, deviendrait coupable, odieux, lorsque M. de Pratguen peut en être victime? Le mariage n'est-il respectable que dans votre maison? L'amitié ne doit-elle être franche, généreuse, dévouée que pour vous? Votre nom est-il le seul qu'il soit défendu à Bussy d'inscrire dans ses registres? De grâce, monsieur le champion de la morale, avant de parler si haut, faites votre examen de conscience, et s'il ne vous répugne pas trop d'ouvrir l'Evangile, lisez la parabole de la paille et de la poutre.

Comment répondre à ce discours? Mériadec ne l'essaya pas plus que *mère Ecrevisse* ne tenta de répliquer à l'observation si juste de sa fille. Mais il étendit la main vers la porte, retroussa sa moustache et se tira d'affaire par un geste de dédain.

Mériadec était digne de vivre de nos jours. Après avoir applaudi à la spoliation des biens du clergé, contribué par ses exemples, ses paroles ou ses écrits à inoculer l'impiété et l'immo-

ralité aux masses, acheté et sali sous le toit du pauvre l'honneur d'une jeune fille, d'une épouse, d'une mère peut-être, comme il eût tonné contre les vices d'en bas, comme il eût bien défendu la cause de l'ordre du bon côté des barricades !

XXX.

Nouvelles du pays.

Passer d'un cartel au lit d'un blessé est chose trop naturelle pour qu'il soit nécessaire, en commençant ce nouveau chapitre de notre histoire, de raconter les divers incidents d'un de ces duels si fréquents au temps de Louis XIII et de la Régence, et contre lesquels se forma, en 1651, une association de gentilshommes sous les auspices du maréchal de Fabert et du marquis de Fénelon (1).

(1) L'acte par lequel se constitua cette association contre le duel était ainsi conçu :

« Les soussignés font, par le présent écrit, déclaration publique et protestation solennelle de refuser toute sorte d'appels, et de ne se battre jamais en duel, pour quelque cause que ce puisse être, et de rendre toutes sortes de témoignages de la détestation qu'ils font du duel, comme d'une chose tout à fait contraire à la raison, au bien et aux lois de l'Etat, et incompatible avec le salut et la religion chrétienne; sans pourtant renoncer au droit de repousser, par toutes voies légitimes, les injures qui leur seront faites, autant que leurs professions et leurs naissances les y obligent; étant aussi toujours prêts, de leur part, d'éclairer de bonne foi ceux qui croiraient avoir lieu de ressentiment contre eux, et de n'en donner sujet à personne. »

Après plusieurs jours de fièvre, occasionnée par une blessure qui, sans attaquer aucune partie vitale, lui avait coûté beaucoup de sang, Mériadec revenait à lui, et son premier regard dans le monde réel rencontrait Amice assise à son chevet et occupée de la lecture d'une lettre. Le malade eut d'abord un rapide souvenir de la maison de M. Roland, de la chambre de Christophe, où naguère il se réveilla blessé et faible comme il venait à l'instant de se réveiller. Il se rappela cette voix de femme qu'il entendait dans ses rêves, la vision de la syène et la chanson d'Yvonna. Un moment il se demanda s'il n'était pas à Enez Sizun, et il prêta l'oreille, croyant reconnaître au dehors le bruit du vent et de la mer. Mais non, la chambre de Christophe n'avait pas l'élégance de la sienne, et la femme qu'il contemplait à travers ses rideaux était aujourd'hui sa compagne, souvent gênante, importune, et non plus cette jeune fille entrevue à peine dans son île, revêtue de tous les prestiges du mystère et de l'idéal. Une douleur très-vive qu'il ressentit dans le côté lui rendit toute sa mémoire. Il était à Paris. Ninon avait dénoncé à sa colère M. de Lerval et Mme de Prel. Il se voyait encore au Pré-aux-Clercs, l'épée à la main, et tombant sous le fer du chevalier. Le chevalier ! qu'était-il devenu depuis leur rencontre ? avait-il continué ses poursuites ? Cette lettre qu'Amice lisait était-elle de lui ?... D'une main tremblante le malade souleva le rideau, et il allait parler, lorsqu'un homme habillé de rouge et l'épée au côté entra dans la chambre, salua Mme de Pratguen et s'approcha du lit. C'était le chirurgien.

— Bien, dit-il ; la fièvre n'a jamais tenu longtemps contre mes remèdes, et je le disais tout à l'heure à une douzaine de médecins, ou, ce qui est la même chose, une douzaine de brigands. La chirurgie ! voilà ce qui mérite les respects et l'admiration de tous !... Aussi, nous autres chirurgiens, sommes-nous des notables, tandis que les médecins ne sont que des bourgeois tout court.

Le ton méprisant du chirurgien fit sourire le malade. Une haine profonde existait alors entre deux professions qui semblaient se donner la main.

— Ah ! monsieur le vicomte, reprit l'homme rouge en visitant la blessure du châtelain de Pratguen, les misérables obtiennent contre nous les arrêts les plus iniques, et ils perdent ainsi un temps précieux qu'ils pourraient employer à s'instruire et à sauver de la mort quelques-uns des malades qu'ils tuent par milliers. C'est une honte d'entendre celui-ci développer sa théorie des cinq corpuscules élémentaires, toujours entrant et sortant, allant et venant dans notre corps, comme des pigeons au colombier. Et ce fou de Domergue qui prétend que toutes les maladies se guérissent en éternuant ! et la *poudre d'assimilation* de l'un, la *transfusion du sang* de l'autre ! l'émétique de Pierre, le quinquina de Paul ! Ignorants ! ânés ! charlatans ! voleurs ! assassins !

Mériadec coupa court à cet accès de fureur en demandant au chirurgien ce qu'il pensait de sa blessure, et dans combien de jours il espérait le guérir.

— L'arme a glissé sur les côtes, répondit maître

Robert, et sans la grande effusion de sang, qui entraîne toujours à sa suite une extrême faiblesse, vous pourriez dans trois semaines danser un menuet ou une allemande chez M^{lle} de Lenclos.

— Et que dit-on de moi dans le monde ? reprit le malade d'une voix faible. Mon duel a fait du bruit, n'est-ce pas ?

— On dit..., on dit..., répliqua le chirurgien avec hésitation, eh bien, l'on dit que M. de Lerval est un malin compère, et qu'un mari jaloux ne doit pas quitter la province.

— Parce qu'il ne rencontre, à Paris, que le ridicule ? ajouta Mériadec.

— C'est cela ! Tenez, monsieur le vicomte, croyez-moi ; une fois sur pied, retournez en Bretagne.

Amice se pencha sur l'oreiller de Mériadec pour mieux entendre la réponse.

— Et mes amis, le comte de Sivry et le capitaine Blossin, reprit le blessé, j'espère qu'ils flétrissent comme elle le mérite la conduite du chevalier, et qu'ils ont cessé de le voir ?

— Ils ont passé la soirée ensemble, hier, chez Marion Delorme, répondit le chirurgien ; et, collant sa bouche à l'oreille de Mériadec, il ajouta : Blossin et Sivry se souviennent de vos aventures galantes, et, pour vous conserver toutes leurs sympathies, ils n'ont garde d'enlever leur estime à M. de Lerval. De bonne foi, qu'a-t-il fait que vous n'avez fait vous-même ?

Mériadec se mordit les lèvres.

— Et M^{me} de Prel, dit-il après un moment de silence, qu'aura-t-elle pensé de la lettre de remerciement que je lui adressai avant de me rendre au Pré-aux-Clercs ?

Maître Robert se mit à rire.

— Elle n'a pas eu le temps de s'affliger, s'écria-t-il joyeusement : le jour même, un riche Anglais lui offrait sa maison, et comme il est garçon, qui sait ? la veuve a peut-être un beau mariage en perspective.

Mériadec ne fit plus aucune question, et le chirurgien reprit librement ses diatribes contre les médecins et la médecine.

Lorsqu'il eut fini, ou plutôt lorsqu'il vit que monsieur et madame de Pratguen se souciaient assez peu de ses doléances sur les abominables arrêts obtenus par les médecins contre les chirurgiens, et qui enlevaient aux derniers leurs fourrures, leur bonnet et leur robe, maître Robert appuya la main sur son épée, salua et sortit en grondant.

— Amice, dit alors M. de Pratguen, nous retournerons en Bretagne.

Amice n'eut pas la force de répondre ; elle cacha sa tête dans ses mains et pleura de joie.

— Nous retournerons à Pratguen, reprit le blessé ; nous n'aurons avec nous ni M^{me} de Prel, ni M. de Lerval ; vous serez libre, et moi aussi. Vous pourrez lire vos heures toute la journée si cela vous convient, seulement, je vous en averti, ma bonne volonté ne va pas jusqu'à partager vos plaisirs et vos neuvaines, et je passerai une grande partie de mon temps au manoir de Kerglas.

— Il ne veut point s'avouer vaincu, pensa la jeune vicomtesse ; éclairé sur le véritable caractère de ses anciens amis, il cherche à me persuader et à se persuader à lui-même que s'il était à recommencer il ne choisirait pas d'autres liaisons.

C'est à présent qu'il faut me souvenir des conseils de François Le Sû pour toucher le cœur de mon mari sans blesser son orgueil.

Mériadec attendait la réponse de sa femme.

— Mon ami, dit-elle avec la plus grande douceur, le devoir d'une femme mariée n'est pas de prier tout le jour, et si vous y consentez, j'apprendrai à monter à cheval pour vous accompagner à la chasse, et je prendrai part à tous vos plaisirs. Je vous assure que vous vous trompez en me croyant triste, et j'espère vous le prouver avant peu.

— Fort bien, dit Mériadec, nous finirons par nous entendre. Mais surtout, Amice, ne conspiriez plus contre moi et ne formez plus de ces alliances mystérieuses. Voyons, me promettez-vous de n'avoir plus de secrets? Voulez-vous m'en donner une preuve en me montrant la lettre que vous lisiez tout à l'heure?

— Oh! c'est impossible! dit Amice en baissant les yeux, et toute consternée en apprenant qu'elle avait été surprise.

— Eh! quoi! répliqua le malade avec émotion, a-t-il osé vous écrire? Amice, donnez-moi cette lettre. Je dois veiller à mon honneur, je dois éclairer votre ignorance... donnez-moi cette lettre, vous dis-je, et si l'infâme a eu l'audace...

Amice tira de son sein le papier qu'elle y avait caché précipitamment, et le présentant à son mari :

— Vous le voulez, dit-elle; lisez donc cette lettre qui ne s'adressait qu'à moi, et qu'un bourgeois de Quimper, arrivé ce matin de Bretagne, m'a fait remettre secrètement.

— Aidez-moi à me soulever sur mon oreiller, dit Mériadec. Et cherchant des yeux la signature,

il sourit et parut se calmer en lisant le nom de Christophe.

« Mon premier embarras, écrivait le vieux domestique, est de savoir si je dois vous nommer *madame*, ma *bonne maîtresse* ou ma *chère enfant*. *Madame!* ce mot est bien froid pour la petite fille que j'ai portée tant de fois sur mon épaule!

— Ma *maîtresse* rappelle mon humble condition de valet de chambre, et cela est mieux sans doute; mais ce qui flatte le plus mon cœur, ce qui répond le mieux à ma tendresse, ce que mon titre de parrain autorise peut-être, ce que mes cheveux blancs, du reste, feront excuser, c'est ma *chère enfant!* Oui, laissez-moi vous nommer ainsi, vous que j'ai cru servir, et dont j'ai causé les malheurs. François Le Sû est de retour à Enez Sizun, il m'a tout raconté, et j'ai cru, en l'écoutant, que j'allais perdre l'esprit. J'aurai donc trahi mon maître, isolé ses vieux jours, et cela pour empoisonner votre existence et vous livrer à un homme indigne de vous. Quoi! il n'a donc hérité d'aucune des vertus de sa mère? Et ces perfections que j'aimais à lui supposer, tant je désirais qu'il les eût, ces perfections n'existaient que dans mon imagination et mes souvenirs. Oh! si M. Roland connaissait vos chagrins! s'il savait que le malheur le poursuit encore dans sa fille!...

« Ce pauvre maître! la première semaine après votre départ de l'île, il évitait de prononcer votre nom, et c'était une chose singulière et triste de ne plus entendre ce nom entre des murs où tant de fois chaque jour on l'avait répété jusque-là. Le soir, assis l'un devant l'autre, nous nous regardions sans nous parler, et lorsqu'il ar-

rivait à l'un de nous de pousser un soupir, l'autre était obligé de détourner la tête pour cacher une larme. Votre petite chambre restait fermée, et votre père m'en avait remis la clef, en me disant de la jeter dans le puits. Je n'obéis pas immédiatement à cet ordre. Pourquoi ? Je ne saurais le dire, mais je fis bien. Après une semaine de douleur muette et concentrée, un jour je rencontrai M. Roland dans le grenier où, pour ne plus rien voir de ce qui avait été à vous, il m'avait fait reléguer la cage et l'oiseau. Que viens-tu faire ici ? me dit-il avec colère. Je lui montrai l'eau et la graine que j'apportais, et, en ce moment même, le geai sortit de sa cage et vola sur l'épaule de votre père en vous appelant. M. Roland ferma les yeux, et si je ne m'étais approché pour le soutenir, je crois qu'il serait tombé à la renverse. Ce nom d'Amice prononcé tout à coup nous gonflait le cœur, et chancelant tous les deux, n'ayant plus la force de nous tenir debout, nous nous assimes sur le plancher en répétant à la fois : — Amice ! Amice ! — La tête dans nos mains, nous pleurâmes longtemps ; et l'oiseau, comme pour insulter à nos chagrins, battait des ailes, volait autour de nous, poussait des cris, et prononçait des paroles qui nous déchiraient l'âme.

« — As-tu jeté la clé ? demanda mon maître.

« — Non, répondis-je, et je la lui montrai.

« — Eh bien, dit-il en faisant un effort sur lui-même et en se levant, allons dans sa chambre.

« Nous y descendîmes.

« Votre petit lit était défait, les couvertures en désordre, et le plancher et les meubles couverts de poussière.

« — L'abandon ! rien que l'abandon ! s'écria

M. Roland en joignant les mains, je ne la verrai plus.

« Je m'approchai du miroir qui pendant plus de vingt ans vous a servi chaque matin, et ma mémoire animant ce verre, je le considérai plus d'un quart-d'heure comme s'il m'eût réellement offert votre portrait.

« — Cache ce miroir, dit M. Rolland. On couvre les miroirs d'un voile quand la mort frappe un membre de la famille, et ma fille est morte, elle est morte pour moi.

« A partir de ce jour, nous avons recommencé à parler de vous, à nous raconter cent fois ce que nous savons tous les deux, mais ce que nous aimons toujours à entendre. Hélas ! ce que j'osais vous promettre sans y croire, dans le but de vous décider à partir, ce qui me paraissait impossible est arrivé. Oui, Amice, M. Roland n'a plus qu'une pensée, qu'un désir, vous voir, vivre auprès de vous, et souvent il m'a répété avec amertume : « Elle ne m'écrit point pour m'engager à la rejoindre ; elle me laissera mourir ici, mourir sans lui serrer la main, sans l'embrasser. » Et alors il vous accuse d'ingratitude, et je ne sais que lui répondre, moi, qui ne puis lui faire connaître la vérité.

« Quand nous avons appris par notre capitaine ou plutôt par notre curé que M. le vicomte vous avait emmenée à Paris, nous avons cru vous perdre une seconde fois. Quelle distance entre nous, mon Dieu ! et comment espérer nous voir encore !... Les tristes nouvelles qui accompagnaient celles-là, et que François ne devait communiquer qu'à moi seul, ont achevé de me désoler. Je hais cette dame de Prel et tous ces

libertins dont vous étiez entourée à Pratguen, et je frémis en me rappelant l'histoire d'un certain Kerservant, homme de plaisir, fort recherché dans le monde au temps de la Ligue, et dont les pareils formeront sans doute, à Paris, votre société. Amice, mon enfant, tenez-vous en garde contre les pièges du monde... si vous ne pouvez être heureuse, soyez toujours vertueuse, au moins !

« Si je m'en croyais, cette lettre ne vous parlerait que de regrets, d'inquiétudes, de douleurs, et pourtant, j'en suis certain, vous attendez aussi de moi des nouvelles du pays. Vous saurez d'abord que votre vieil ami Le Sû est maintenant recteur. Voici comment cela est arrivé :

« Après vous avoir quittée dans l'allée de Pratguen, il se rendit à Quimper, et s'adressa aux grands vicaires pour obtenir d'eux un démissoire. Ceux-ci s'étonnèrent de sa tournure, de son costume, et l'ayant interrogé sur la profession qu'il avait exercée jusque-là, ils se mirent à rire en apprenant qu'il était pêcheur.

« — Mais, lui demanda l'un d'eux, où avez-vous fait vos études ?

« — J'ai passé quatre ans au pays de Léon, où j'ai appris la langue française, répondit Le Sû, et j'ai fait mes études dans un petit livre qu'on appelle le *Codret*, et dans un autre qu'on nomme les *Sentences de Caton*.

« — Eh bien, retournez à vos filets et à votre barque, répliqua dédaigneusement l'un des examinateurs.

« François ne fit aucune observation, et il se retirait fort triste, lorsqu'un père dominicain, théologal de la cathédrale et nommé le père Pin-

sart, le rencontra sur l'escalier. Le religieux lui adressa quelques questions et l'engagea à revenir avec lui devant les grands vicaires. Le capitaine y consentit.

« — Eh quoi ! messieurs, dit le dominicain, êtes-vous donc plus délicats, plus grands seigneurs que notre divin maître qui, lorsqu'il lui était si facile de choisir ses apôtres parmi les savants et les philosophes, leur préféra des hommes comme celui-ci, de pauvres matelots ?... De quoi s'agit-il, cette fois ? Est-ce de fonder une religion comme alors ?... Eh ! mon Dieu non ! il est seulement question de donner un curé à une peuplade de pêcheurs, et cela dans une île où pas un prêtre ne veut aller.

« Sur cette observation, les grands vicaires interrogèrent de nouveau François Le Sû, et en ouvrant au hasard un Missel pour lui faire lire un évangile, ils tombèrent sur le passage où Jésus promet à Pierre, le pêcheur de la mer de Galilée, de lui donner le gouvernement de son Église. François se tira bien de cette lecture, et il ne fut pas moins heureux pour résoudre les cas de conscience qu'on lui proposa (1).

« — Vous aurez votre démissoire, s'écria gaiement un des examinateurs. On sent bien de temps en temps le goudron et l'eau salée dans votre théologie, mais bon nombre de recteurs du diocèse n'en savent pas autant que vous.

« L'évêché de Quimper usant de ses pouvoirs, et passant par-dessus les règles ordinaires, envoya aussitôt François prendre les ordres en Léon. Son retour à Enez Sizun a été un jour de

(1) Voir les récits des PP. Antoine Verjus et Boschet.

fête, et du plus loin que nos bons matelots ont aperçu sa robe noire, ils se sont mis à crier, en agitant leurs bonnets bleus au bout de leurs rames : « Vivé Le-Sû ! vive notre recteur ! ». Nous avons préparé un dîner en plein air pour toute la population de l'île. Chaque famille avait apporté sa part de provisions, sa table et des bancs pour s'asseoir. Que n'étiez-vous là, Amice, pour partager la joie commune et réchauffer en même temps deux cœurs de vieillards, les seuls qui ne fussent pas disposés à la gaieté. — Les yeux de François brillaient de plaisir ; il riait, il embrassait ses camarades, il leur donnait des poignées de main amicales, en leur répétant avec une sorte d'ivresse : — Oh ! que je vous aime, race de marsouins, tas de coquins de matelots !... Que je suis content de vous avoir pour paroissiens ! Jésus-Maria ! si je ne vous hisse pas tous en paradis, il n'y aura pas de ma faute !

« Je reviens maintenant à vous, ma chère enfant. Si la méchante femme qui vit dans votre maison réussit à vous ôter l'affection de votre mari, priez-le, conjurez-le de vous permettre de retourner dans votre île natale, où vous seriez beaucoup plus libre, beaucoup plus heureuse qu'autrefois. La santé de mon maître s'affaiblit tous les jours, son dos se courbe, ses joues se creusent, ses yeux s'éteignent ; il prévoit, m'a-t-il dit, une fin prochaine, et il la désire, parce que vous lui manquez. Oh ! si, pour consoler votre malheur, vous pouviez rendre la vie à votre père ! si, repoussée là-bas par des cœurs indifférents, vous reveniez ici comme un ange du ciel, un ange de consolation et d'espérance !... Dieu ! qu'il serait doux à l'oreille des deux vieillards ce

bruit que nous n'entendons plus, ce bruit de vos pas sur le plancher de votre petite chambre !... Le savez-vous, Amice ? cet hiver, les tempêtes sont plus rares... les naufrages moins fréquents... et puis, un de ces jours, je ferai mon voyage habituel sur le continent, et je rapporterai certainement de Quimper quelque chose qui vous serait agréable. Quels soins nous aurions de vous, M. Roland et moi !... Songez-y sérieusement, Amice... Oh ! oui, si M. de Pratguen ne veut pas se charger de votre bonheur, venez à nous, venez, et ne craignez rien ensuite ! Une fois dans notre île, ni M. de Pratguen ni personne ne vous en arrachera malgré vous. »

Christophe terminait sa lettre en disant que Bénéat Le Stur, appelé à Paris pour une affaire importante, en repartirait sous peu de jours, et qu'il se chargerait de la réponse.

— Et que répondrez-vous ? demanda Mériadec qui, en lisant cette longue épître, s'était senti ému à certains passages et à certains autres irrité.

— Et que puis-je répondre, dit Mme de Pratguen, sinon que j'aime mon mari, et qu'à moins qu'il ne me chasse de sa maison, je ne le quitterai pas ?

— Mais votre père ? reprit le malade en froissant le papier entre ses mains.

— Vous aurez pitié d'un pauvre vieillard, dit Amice d'une voix suppliante ; et quand nous serons de retour en Bretagne, un jour, vous qui ne voulez pas que je sois triste, vous écrirez à mon père, vous l'engagerez à venir habiter avec nous, vous le rendrez heureux... Et alors, par quel amour je tâcherai de reconnaître....

— Assez ! interrompit le vicomte. Peut-être avez-vous raison de compter sur moi, mais cet entretien épuise mes forces, et j'ai besoin de repos.

Amice se tut, et Mériadec se tourna du côté du mur. Cependant un mot d'espoir s'était mêlé aux dernières paroles du malade, et la fille de M. Roland l'avait recueilli.

XXXI.

Entre deux Devoirs.

Les cloches de la paroisse de Guengat, près Quimper, sonnaient à toutes volées, et des troupes d'hommes et de femmes, portant les costumes les plus variés et souvent les plus bizarres, accouraient par tous les chemins et se dirigeaient vers l'église, où, à leur empressement et leur nombre, il était facile de voir qu'une fête religieuse les attendait. Seuls sur la route qui mène de Guengat à Plogonnec, deux hommes à cheval allaient en sens inverse de la foule, et semblaient indifférents à l'appel qui du clocher se répandait dans la campagne, et répétait ce — *viens donc ! viens donc !* — auquel il est si difficile de résister.

— Où allez-vous ainsi ? leur demandaient de temps en temps ceux qu'ils rencontraient. Il faut que vous ayez des affaires bien importantes pour manquer la procession générale, où seront représentées aujourd'hui toutes les scènes de la Passion de Notre-Seigneur. Ne savez-vous pas que M. le recteur de Guengat doit porter lui-même la croix et la couronne d'épines, et que les vicaires de Locronan, de Pouldergat et de Plonéis ont

été choisis pour les trois apôtres Pierre, Jacques et Jean ?

— Et voyez là-bas ces martyres en robes rouges et en longs voiles blancs, ajoutait une jeune fille qui, à son grand regret, avait conservé ce jour-là le costume du pays.

— Et toutes ces bonnes sœurs du tiers-ordre, disait une vieille ; et saint Jean-Baptiste, mon neveu, couvert de peaux de brebis ; et ma sœur sainte Hélène, avec son manteau doré et sa couronne d'impératrice.

— Et *Tad-Coz* habillé d'une belle robe étoilée, et qui représente un prophète, disait un enfant en montrant du doigt son aïeul.

Les deux hommes à qui ces paroles s'adressaient secouaient la tête ; et le moins âgé répondait aux passants qu'ils perdaient en discours inutiles le temps de filer deux ou trois nœuds vers l'église.

Le père Maunoir terminait ordinairement ses missions par une procession assez singulière, mais qui, à l'époque où il vivait, réveillait la foi des bons campagnards et attendrissait leur cœur. Il avait donc imaginé une sorte de représentation scénique où, comme le raconte naïvement le père Boschet, *les plus beaux personnages étaient donnés aux plus assidus et aux plus fervents*. D'abord, on cherchait aux environs de l'église un endroit qui eût du rapport avec le jardin de Gethsémani, et un prêtre, vêtu d'une robe violette et accompagné de trois autres ecclésiastiques, rappelait à la foule, d'une manière plus frappante que par un discours, la prière à la montagne des Oliviers. Des soldats survenaient tout-à-coup et s'emparaient de l'Homme-Dieu. Puis la procession se

mettait en marche, s'arrêtant devant la colonne de la flagellation, le tribunal de Pilate, et rencontrant tour à tour Véronique, le Cyrénéen, la sainte Vierge, les trois Marie et les filles de Jérusalem. Ces laboureurs, ces fileuses, ces lavandières de Bretagne, habillés à la juive ou à peu près, présentent à l'esprit l'idée d'un tableau moins édifiant que grotesque, et pourtant il est certain que jamais spectacle n'a mieux remué les âmes, n'a fait couler autant de larmes que ces processions du père Maunoir. « Ceux-là mêmes qui étaient venus pour en rire, dit encore notre pieux historien, pleuraient comme les autres en les voyant.

Le nom du missionnaire breton était dans toutes les bouches sur la route de Plogonnec à Guengat, et plusieurs fois les deux hommes que nous venons de voir se diriger ensemble vers Plogonnec le prononcèrent aussi avec admiration et respect. Pourtant, d'autres préoccupations que celles de la foule remplissaient leur esprit, et tandis que les autres passants s'entretenaient de la procession générale, des vertus du père Maunoir et des miracles qu'on lui attribuait, ceux-ci parlaient surtout de l'île de Sizun et d'un vieillard malade qu'ils y avaient laissé la veille.

— Rassure-toi, mon vieux Christophe, disait à son compagnon l'un de ces deux hommes, il en est souvent de nous comme de ces vieilles barques qui font eau de toutes parts, paraissent à peine bonnes à chauffer une marmite, et qui néanmoins, au moyen du charpentier et du calfat, sauvent leur carcasse du feu et naviguent comme auparavant. Je te réponds que lorsqu'il

s'agit de la coque d'un homme, mon père est un fier calfat. Jésus-Maria! en a-t-il radoubés dans sa vie!...

— Il ne guérira pas M. Roland, répliquait le valet de chambre. Encore si mon pauvre maître revoyait sa fille avant de mourir!

— Il la reverra! je te dis qu'il la reverra! s'écria le nouveau recteur d'Ennez-Sizun en frappant d'un coup de talon sa monture indolente. Gageons que nous la ramènerons demain dans notre île!... As-tu donc oublié la lettre qu'elle t'écrivit il y a moins de trois semaines, cette lettre où elle t'annonçait son retour en Bretagne?

— Oublier cette lettre? répéta Christophe en tirant un papier de la poche de son pourpoint et en le portant à ses lèvres. Comment oublier ce qui nous apporte espérance et consolation? Oui, François, elle l'a écrite de sa main, c'est aujourd'hui qu'elle arrive, et elle arrive pleine de confiance dans l'amour de son mari.

— Peut-être sont-ils déjà au manoir? dit François Le Sú. Allons, du courage! pique ton cheval! prouve une bonne fois que soixante-dix ans ne sont pas trop lourds à porter.

Et les deux voyageurs pressèrent le pas de leurs chevaux, et bientôt le son des cloches de Guengat se perdit dans l'éloignement.

Tandis que François et Christophe chevauchaient ainsi vers le manoir, où Périna avait tout préparé pour recevoir ses maîtres, ces derniers, assez rudement cahotés dans une lourde voiture, traversaient la ville de Quimper. Aucun d'eux ne parlait : Mériadec, affaibli par sa blessure et sa maladie, était fatigué du voyage, et Amice, plongée dans une rêverie délicieuse, ne

trouvait point de parole qui la dédommageât des pensées qu'elle ne pouvait en ce moment exprimer tout haut. Sa lettre à Christophe, lettre qu'elle lui avait envoyée sans y joindre son premier journal, témoignait de l'heureux changement qui s'était opéré dans son esprit, et d'un de ces retours d'espoir si naturels à la jeunesse. Mériadec avait éloigné M^{me} de Prel; il se séparait des Sivry, des Blossin, des Ninon de Lenclos; il paraissait reconnaissant des soins empressés de sa fidèle garde-malade; il lui adressait de nouveau des paroles affectueuses; enfin, il s'était presque engagé à recevoir à Pratguen les deux vieux ermites d'Ennez-Sizun.

Que de bonheurs inattendus pour la pauvre Amice! Elle comptait en elle-même les jours qui pourraient s'écouler avant l'arrivée de son père. Deux mois, c'était beaucoup. Un mois, trois semaines, beaucoup encore. Huit jours suffiraient; oui, huit jours, et peut-être moins. A cette idée agréable, une douce joie se peignait dans ses yeux; elle souriait à Mériadec; et comme pour lui témoigner sa reconnaissance, elle se rapprochait de lui, et arrangeait les coussins sur lesquels il était à demi-couché.

La voiture n'était plus qu'à une très-petite distance de Pratguen, lorsqu'à l'embranchement du chemin de Guengat l'attention des voyageurs fut attirée par un rassemblement de paysans, au milieu desquels on remarquait un homme portant épée et chapeau à plumes.

— *Aotrou Kerglas!* criait une voix forte, *me a roio scoejou Guengat var ho tremm!* — C'est-à-dire, — M. de Kerglas, je vous donnerai les armes de Guengat sur la figure.

Or, les armes des seigneurs de Guengat étaient d'azur, à trois mains dextres appaumées d'argent en pal, et le proverbe breton équivalait à la menace d'un soufflet.

Au nom de Kerglas, Amice se rejeta au fond de la voiture, et Mériadec, au contraire, en descendit pour secourir, s'il avait besoin de son aide, un voisin de campagne et un compagnon de plaisir. Toutes les inquiétudes de la jeune châtelaine portaient maintenant sur ce Kerglas, et si de temps en temps un sentiment de crainte se mêlait à ses beaux rêves, c'est qu'elle se rappelait cet homme resté en Bretagne, et que son mari devait y retrouver.

— A qui en ont ces rustres? s'écria Mériadec l'épée au poing et s'élançant au milieu de la foule.

— Ce qu'ils veulent, dit à madame de Pratguen une femme qui se trouvait près de la voiture, ce qu'ils veulent, c'est que le premier libertin venu ne puisse les obliger à se donner au diable lorsqu'ils préfèrent se donner à Dieu. Nous avons dans le pays de bons et de braves seigneurs, et ceux-là traitent doucement leurs vassaux, ne donnent point à des maîtresses l'argent qu'ils doivent à leurs domestiques, et, comme ils sont gens de bien, ils n'ont pas peur qu'en nous faisant aimer la vertu on ne nous amène à les détester. Mais pour ce M. de Kerglas et tant d'autres qui lui ressemblent, il n'est question dans les environs de Quimper que des mauvais traitements dont ils accablent les honnêtes laboureurs. Furieux contre le père Maunoir, qui nous apprend à les connaître, à fuir leur exemple, à haïr leurs conseils, à résister à leurs séductions, ils le poursuivent partout, et plusieurs ont voulu l'assassiner.

Quelquefois encore, et c'est ce qui vient d'arriver tout à l'heure, ne pouvant attaquer directement le saint missionnaire, ils s'en prennent à ceux qui vont l'entendre, et ils les insultent, et ils les frappent, et ils les tuent même, car un pareil crime vient d'être commis à la mission du Mur (1).

— Voilà donc comment les ennemis de la religion entendent la liberté! se dit Amice, et l'on accusait M. Olier d'excès de zèle et de tyrannie!...

En ce moment, l'homme à qui la foule semblait vouloir faire un mauvais parti monta dans la voiture avec Mériadec. On se remit en route, et le bruit des roues et les claquements du fouet couvrirent les huées des paysans.

— Toujours ce père Maunoir! dit Mériadec avec emportement. Mais cet homme-là est un séditieux! Vous voyez comme il monte les têtes en parlant de nos prétendus devoirs à des lourdauds qu'il suffit d'instruire de nos droits!

Amice se souvint des prédictions du curé de Saint-Sulpice, et elle se demanda ce qui arriverait si un jour les masses ne songeaient aussi qu'à leurs droits, et ne voulaient plus entendre parler de leurs devoirs. Nous voyons en effet combien l'impiété et le vice, caressés si complaisamment dans les boudoirs, prennent en descendant dans la rue des proportions effrayantes. Que voulaient les empoisonneurs d'autrefois? Que veulent les empoisonnés d'aujourd'hui, sinon jouir sans relâche, sans contrainte et sans remords? — Rien

(1) *Le Parfait missionnaire*; Lyon, 1834; pages 137, 166 et 226.

n'est changé dans la doctrine des Épicuriens : seulement, la devise des élégants débauchés est devenue le cri de guerre des chiffonniers philosophes.

Amice retomba encore une fois de ses illusions dans la triste réalité. Ce qu'elle avait pris pour un commencement de paix n'était qu'une trêve. Kerglas raconta mille histoires sur les pères Mau noir et Bernard; et Mériadec, si facile à convaincre sur ce chapitre, convint avec lui qu'il fallait essayer de débarrasser la Bretagne de ces perturbateurs.

— Ah ! cher ami, dit Kerglas, tu connaîtras bientôt ces hommes noirs, et tu verras s'il faut de la persévérance pour s'en délivrer ! Si vous leur fermez la grande porte, ils entrent par la petite; si vous condamnez celle-ci, ils arrivent par la fenêtre; si la fenêtre est close, ils descendent par la cheminée. Tiens, continua-t-il en montrant François Le Sû qui ouvrait en ce moment la barrière de Pratguen, tu n'as pas encore mis le pied chez toi, et voici déjà un missionnaire, un recteur, qui te guette au passage, et semble tout prêt à te faire les honneurs de ta maison.

Mériadec fit un geste d'étonnement et de colère. Ce fut bien pis lorsqu'il vit sa femme s'élan cer hors de la voiture et courir à l'homme en soutane, en poussant une exclamation de surprise et de plaisir.

— François ! Christophe ! vous ici !... ; et mon père, où est mon père ?

— Mademoiselle ! Amice ! Mme de Pratguen ! disait Christophe en poussant de gros soupirs, et en couvrant de baisers les mains de sa filleule.

— Où est mon père ? répétait Amice. Quoi ! il vous a laissés venir seuls ?

Christophe ne répondait pas, et Le Sû hésitait comme lui, ne sachant trop comment s'y prendre pour annoncer à la jeune femme la maladie de son père. Ce silence effraya la pauvre Amice.

— Oh ! non, dit-elle, il n'est pas mort ! n'est-ce pas ?

François prit son parti.

— Bah ! répliqua-t-il avec un mouvement d'épaules d'une politesse équivoque, vous voilà bien, vous autres femmes, toujours rêvant tempêtes et famines !... M. Roland n'est pas mort, entendez-vous ; seulement, il a de temps à autre des avaries comme tout le monde.

— Dites donc qu'il est malade, très-malade, mourant ! s'écria le valet de chambre, qui songeait moins à rassurer Amice qu'à attendrir Mériadec.

— Eh bien ! oui, dit François, il est malade, et il voudrait voir sa fille.

— Il voudrait la voir avant de mourir, reprit Christophe d'un ton suppliant, et sans lever les yeux sur M. de Pratguen.

— La vérité, c'est qu'il est bien bas, ajouta le recteur d'Enez Sizun, et que si sa fille tarde trop, il est probable...

Amice ne lui laissa pas le temps d'achever.

— Par pitié, dit-elle en s'adressant à Mériadec, laissez-moi partir ce soir.

— Nos chevaux sont à l'écurie, dit Christophe ; voulez-vous qu'on les prépare ?

— Doucement, doucement, répliqua Mériadec en attachant sur les deux vieillards un regard soupçonneux. Que signifie cette rencontre im-

prévue, et cette requête encore plus singulière ?

Elles signifient, dit en riant M. de Kerglas, que ce saint homme de recteur veut arracher sa paroissienne de la maison d'un impie, d'un libertin ; et que, par une pieuse ruse, il espère la replacer bientôt sous la protection des matelots de son île.

— Une pieuse ruse ! a-t-il dit, une pieuse ruse ! s'écria Le Sû d'une voix tonnante ; oh ! pour te passer celle-là, j'ai bon besoin de penser à ma soutane, et de me rappeler qu'un chrétien doit tout pardonner !

— Ils me poursuivront partout, reprit Mériadec avec impatience.

— Vous êtes si bon ! murmura Kerglas.

M. de Pratguen rougit.

— Mes amis, dit-il en se tournant vers François et Christophe, je ne puis consentir aujourd'hui à ce que vous me demandez... nous verrons plus tard.

— Plus tard ! dirent à la fois Amice et Christophe.

— Croyez-vous qu'il attendra votre commandement pour couler ? demanda Le Sû.

— Et si nous étions restés à Paris, répliqua le châtelain, mourant ou non, il eût bien fallu que M. Roland se passât de sa fille.

Cet entretien se prolongea inutilement. Ni les prières et les larmes de Christophe et d'Amice, ni les supplications du curé-matelot ne purent arracher à Mériadec l'autorisation qu'il s'était fait un point d'honneur de refuser. Kerglas l'encourageait du regard, et quelquefois aussi par ses paroles.

— Après tout, disait-il, une femme mariée n'appartient plus à son père, et sa place est toujours auprès de son mari.

La nuit approchait. Malgré l'embarras qu'il éprouvait maintenant devant les deux vieillards, Mériadec ne pouvait se dispenser de leur offrir un lit. Christophe accepta après quelques moments d'hésitation et sur la prière d'Amice. Mais François, qui voyait combien son habit plaisait peu au châtelain, voulut partir à l'instant.

— Adieu, Monsieur le vicomte, dit le marin, lorsqu'après avoir sellé son cheval il eut essayé sans aucun succès une dernière tentative : puisse le Dieu qui a promis une longue vie à celui qui honore son père et sa mère, ne pas abréger la vôtre en la coulant avant que vous n'ayez eu le temps de virer de bord.

— Ainsi, vous partez ? répliqua Mériadec avec distraction et en retenant un moment la bride du cheval. Tenez, François, quittons-nous amis ; je n'ai pas oublié ce que vous avez fait pour moi il y a moins d'un an.

— Ne m'en remerciez pas, dit Le Sû ; ma pêche n'a pas été heureuse cette nuit-là, et j'ai pu la regretter.

Mériadec baissa la tête sans répondre, et François s'éloigna en pressant le trot de son cheval.

En rentrant au manoir, le châtelain rencontra Christophe et Amice dans le vestibule, et le valet de chambre lui dit que, toute réflexion faite, il était décidé à partir. Mériadec, craignant de nouvelles instances pour le lendemain, n'insista pas trop, et quelques instants après les deux importuns insulaires suivaient, à peu de

distance l'un de l'autre, la route de Plogonnec à Guengat.

Amice avait une double excuse pour se retirer de bonne heure dans sa chambre, la fatigue du voyage et le chagrin qu'elle ne pouvait manquer de ressentir après ce qui venait de se passer. Le châtelain le comprit, et il n'essaya pas de la retenir au souper, où Kerglas et lui se versèrent de nombreuses rasades. La gaieté des deux amis était bruyante, désordonnée, et pourtant Mériadec n'avait jamais senti en lui-même autant d'amertume et de tristesse. Il s'était promis peu de temps auparavant, lorsqu'Amice veillait à son chevet, de récompenser les soins assidus de sa garde-malade ; il voulait lui rendre un peu de bonheur pour beaucoup de dévouement, et à peine guéri, à peine de retour en Bretagne, il lui refusait durement la consolation d'embrasser son père, qui, en définitive, pouvait bien être aussi malade qu'on le disait. Mais le père Mau noir et l'irritation philosophique que son nom seul éveillait ! mais la soutane de François Le Sù, l'influence religieuse de M. Roland et de Christophe, et surtout la présence de Kerglas, tout prêt à l'accuser de faiblesse, de duperie s'il se laissait attendrir !... Le vicomte cherchait à se laisser échapper à ses remords en les noyant dans les flacons ; il buvait, il riait, il chantait dans une exaltation d'esprit voisine du délire de l'ivresse.

De temps en temps de rapides éclairs traversaient la salle, le bruit lointain de la foudre se faisait entendre ; mais au lieu de reconnaître, comme la brute surprise au milieu des champs, qu'une menace terrible grondait sur eux, les deux épicuriens semblaient puiser dans cette

menace même une joie plus sauvage et de nouveaux blasphèmes contre la divinité. Dom Lobineau raconte qu'une nuit M. de Kériolet tira ses pistolets contre le tonnerre, et défia le ciel avec cette orgueilleuse folie qui porta Xerxès à jeter des chaînes à l'Hellespont, et à envoyer une provocation superbe au mont Athos. Quelque chose d'analogue se passa dans une des salles de Pratguen, et si la foudre n'éclata point sur le manoir, Dieu n'en releva pas moins le gant de ses imprudents adversaires.

Il était plus de minuit quand les deux amis songèrent à se séparer, et alors la tempête éclatait dans toute sa force. Après avoir conduit Kerglas à sa chambre, Mériadec se rendait à la sienne, lorsqu'en passant devant la porte d'Amice il vit de la lumière à travers une fente de cette porte, ce qui le surprit, attendu l'heure avancée et l'habitude de la jeune femme d'éteindre toujours sa lampe avant de se livrer au sommeil.

— Elle a veillé, se dit Mériadec, elle a veillé en pleurant, tandis que nous chantions dans une salle voisine. Je suis cruel pour cette femme qui ne saurait me rendre heureux et que je ne puis rendre heureuse. Pourquoi l'arracher de son île puisqu'il m'était impossible de conformer ma vie à la sienne, et qu'il ne pouvait y avoir entre nous que divisions et combats ?... Et ce vieillard imbécile qui réclame aujourd'hui son enfant, pourquoi me l'a-t-il donnée sans s'assurer d'avance de la conformité de nos principes ?... Mais non, il n'a vu que ma fortune, et pour que sa fille fût riche, il s'est peu soucié de notre bonheur à tous les deux. Eh bien ! qu'il reconnaisse aujourd'hui sa faute, qu'il l'a pleure, qu'il en

soit puni; si je retiens sa fille ici malgré ses prières, ce n'est point dureté, égoïsme; c'est vengeance, et vengeance légitime.

Cependant le vicomte gratta légèrement à la porte, et d'une voix émue :

— Amice, dit-il, éteignez donc votre lampe et reposez-vous.

Personne ne répondit.

Mériadec entr'ouvrit la porte et jeta dans la chambre un regard inquiet et rapide : Amice n'y était plus. L'attendrissement du châtelain se changea aussitôt en fureur; il se précipita sur un papier laissé près de la lampe.

« Pardonnez-moi, mon ami, avait écrit la jeune femme : je voudrais vous obéir; François m'assure que je le devrais, mais cela est au-dessus de mes forces. Il faut que je revoie mon père ou que je devienne folle de douleur... Je pars en vous promettant de ne pas prolonger mon absence... huit jours, rien que huit jours... »

Le vicomte n'en lut pas davantage, et courant à la chambre de Kerglas :

— A cheval! s'écria-t-il; elle est partie! Ils ont voulu se jouer de moi; mais nous les poursuivrons, et nous les atteindrons avant leur arrivée à Plogoff.

A moitié ivre, Kerglas se frotta les yeux et parut adresser mentalement à son lit un adieu plein de tristesse.

— A cheval? dit-il, à une heure aussi avancée et par un temps pareil? N'entends-tu pas le bruit du vent dans les arbres, de la pluie sur les vitres, du tonnerre là-haut?... Et puis, nous avons vidé tant de flacons; j'ai la tête et les jambes si lourdes!...

— Je te dis qu'elle est partie! répéta Mériadec en lui jetant un manteau sur les épaules.

— Eh bien! donc, en route! reprit Kerglas, Mais si nous rejoignons ce rustre en soutane, je lui rendrai en coups de bâton tout ce qu'il m'enlève en sommeil.

XXXII.

Le passage du Raz.

En rentrant dans sa chambre, Amice s'était empressée d'y faire apporter divers objets indispensables, et d'en former un petit paquet qu'elle cacha soigneusement. A peine en Bretagne, ses souvenirs d'enfance s'étaient réveillés avec un attrait plus poignant, plus irrésistible, et, séparée seulement par quelques lieues de son île natale, l'idée de la revoir, d'y retourner, ne fût-ce que pour un jour, était devenue pour elle une véritable obsession. Combien ce désir, déjà si ardent, ne dut-il pas s'augmenter encore quand François et Christophe, apparaissant tout à coup devant la jeune châtelaine, lui apprirent que son père était gravement malade et qu'il la demandait ? Amice n'avait rien exagéré dans sa lettre ; il fallait qu'elle devint folle ou qu'elle partit. Saisissant donc un instant où elle se trouva seule avec Christophe dans le vestibule, elle l'informa du dessein qu'elle avait de s'enfuir, et lui recommanda de l'attendre, aux premières heures de la nuit, dans une grange abandonnée sur le chemin de Guengat.

Aux approches du soir, le ciel se couvrit de

nuages sombres, et une heure plus tôt qu'à l'ordinaire dans cette saison des courtes journées, une obscurité complète enveloppa la campagne et le manoir. Amice bénit ces ténèbres qui semblaient se hâter exprès pour précipiter sa fuite, et, au moment même où Mériadec se mettait à table avec son ami, elle se glissa en silence le long de l'escalier, et sortit par une des portes du jardin.

Jamais épouse infidèle, désertant le toit conjugal pour suivre un séducteur, ne ressentit à la fois plus de terreur et de vagues remords que la fille de M. Roland lorsqu'elle eut franchi le seuil qui la séparait de la route. Elle ne pouvait se dissimuler qu'entre deux devoirs, le plus difficile à remplir n'était pas, cette fois, le moins sacré, et qu'en le trahissant, en sacrifiant à sa piété filiale sa soumission d'épouse, elle désobéissait à Dieu même. Elle se demandait aussi ce que penserait Mériadec de cet acte de révolte, comment il la recevrait à son retour, et les réponses les plus terribles, les plus décourageantes se pressaient dans son esprit. Cependant elle arriva bientôt à la masure en ruines où Christophe comptait les instants. Sans lui adresser une question, sans prononcer une parole, le vieillard mit sa filleule en croupe sur la haridelle qu'il avait empruntée à Plogoff, et ils s'éloignèrent aussi vite que le permettait leur mauvaise monture.

Ils rencontrèrent sur la route plusieurs habitants de la paroisse de Plogonnec, qui revenaient de Guengat et regagnaient leurs villages en chantant un dialogue breton composé par le père Maunoir. Dans ce cantique, Marie intercède pour les pécheurs auprès de son divin Fils, qui

lui rappelle ce qu'il a déjà fait, et défend les droits de sa justice contre les entraînements de sa miséricorde. Puis, le Sauveur des hommes se laisse attendrir; et alors Marie s'adresse à ses enfants coupables, et le dialogue continue entre elle et eux. Une femme chantait, sur un air plein de douceur et d'un accent ému, le plaidoyer de celle qui a été nommée le *Refuge des pécheurs*, le *Recours des infirmes*. Un jeune homme lui répondait d'une voix pure et vibrante. Enfin, un chœur d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, répétait les vers où les pécheurs sont censés parler.

— Mon fils, disait la voix de femme, ayez pitié de vos enfants ingrats ! Montrez-leur votre visage miséricordieux, et ils changeront.

Et le jeune homme :

— Ma Mère, quand je veux me faire connaître à eux, ils se détournent. Et quand je veux leur parler, ils ne m'écoutent pas. Beaucoup d'entre eux ont baisé les pieds infâmes du méchant esprit ; ils l'ont choisi de préférence au Dieu créateur de l'univers, pour être l'objet de leur adoration.

— Mon fils, attendez un moment encore à les punir ! Je présenterai votre croix à ceux qui ont été séduits par le serpent. Gilles et Théophile n'avaient-ils pas renié le Créateur du monde, adoré le mauvais esprit ? Et vous leur avez pardonné.

Ces chants pieux et simples que l'Angélus d'un clocher voisin accompagnait, arrachèrent des larmes à la fille de M. Roland. L'air de ce cantique remuait son cœur ; elle n'avait pas besoin d'en comprendre les paroles qu'elle connaissait, et

qu'elle avait apprises à la mission d'Enez Sizun. Elle pensait à Mériadec et à Kerglas qui, sans doute, en ce moment même, continuaient à table la conversation commencée en voiture, et elle répétait la prière de Marie : « Attendez un moment à les punir ! »

Arrivés au bourg de Guengat, le parrain et la filleule cherchèrent François Le Sù, qui, n'ayant pu trouver asile au presbytère, à cause du grand nombre de prêtres venus pour la mission, s'était logé dans une aubergé, en face de l'église. Le recteur ne put se défendre d'un mouvement de joie lorsqu'il vit Amice ; mais il tâcha de le réprimer, et, après avoir adressé à Christophe des paroles qu'il croyait sévères, il engagea la châtelaine à retourner au manoir. Amice se jeta à ses genoux, en le suppliant, au contraire, de la ramener à Enez Sizun. Elle dit que Dieu lui pardonnerait sa faute en faveur d'un vieillard malheureux ; enfin, elle plaida si bien la cause de sa piété filiale, que François, qui au fond de l'âme ne demandait qu'à se laisser persuader, convint qu'après tout, dans un cas semblable, il était difficile de sacrifier le désir d'un père mourant à la volonté d'un homme injuste, et, en cette circonstance, dénaturé. Cette concession faite, de nouvelles instances décidèrent bientôt Le Sù à seller son cheval et à aider dans sa fuite la fille de M. Roland.

Lorsqu'ils se remirent en chemin, le voile noir qui couvrait le ciel se déchirait de temps en temps, et laissait échapper une flamme rapide.

— Hâtons-nous, dit François, nous allons avoir une tempête.

— Et nous sommes peut-être poursuivis, ajouta

Christophe, qui craignait par-dessus tout qu'on ne leur enlevât Amice avant qu'ils eussent pu s'embarquer.

La route était devenue déserte. On n'entendait plus que les roulements du tonnerre, les cloches sonnantes dans tous les clochers pour conjurer la foudre, le sifflement aigu des girouettes de quelque manoir isolé, ou le bruit du vent qui venait de la mer et soufflait, violent et glacial, dans la figure des voyageurs. Longtemps aussi le pas d'un cheval qui venait derrière eux leur fit précipiter leur course, mais aux environs de Pontcroix le bruit cessa, et ils purent achever avec une inquiétude moins vive le reste de leur voyage. Laisant leurs deux chevaux au bourg de Plogoff, ils suivirent les chemins étroits et rocailleux qui menaient au débarcadère de la pointe du Raz, où la barque de Le Sû les attendait.

Un grondement formidable remplissait la côte; il sortait des cavernes et des abîmes; il s'élevait des profondeurs de la mer; il descendait des nuages sur les ailes du vent. A la lueur des éclairs, qui se succédaient maintenant avec une rapidité effrayante, Amice et les deux amis distinguaient les écueils appelés la Tête-du-Chat, et que les vagues furieuses enveloppaient d'écume comme d'un blanc linceul. Un instant aussi le ciel s'éclaira au-dessus de l'île de Sizun, et la fille de M. Roland tomba à genoux devant cette vision confuse.

— Oui, à genoux ! dit Le Sû; car il nous faut presque un miracle pour traverser le Raz cette nuit.

Christophe découvrit ses cheveux blancs et se prosterna sur la grève auprès de sa filleule. Fran-

çois plia seulement un genoux sur une saillie de rocher, et se tint au-dessus de ses amis comme pour les bénir.

— Mon Dieu, dit-il, vous qui avez marché sur les eaux, et à qui il suffisait d'un signe pour apaiser les tempêtes ! de ce côté du Raz est une pauvre femme qui veut fermer les yeux de son père mourant, et là, devant nous, à Enez Sizun, un vieillard qui soupire après sa fille. Vous le savez, si nous attendions à demain, le père et l'enfant ne se reverraient peut-être jamais, et c'est pourquoi, Seigneur, nous vous implorons pour que vous dirigiez vous-même notre manœuvre. Mon Dieu, inspirez-moi et veillez sur nous ! Mon Dieu, secourez-nous dans le passage du Raz ; notre barque est petite et la mer est grande !

Et maintenant, ajouta Le Sû en sautant résolument dans sa barque, et en y faisant entrer Christophe et Amice, levons l'ancre et attention à la voile !

— Ecoutez ! dit la fille de M. Roland, n'entendez-vous pas des voix sur ces rochers ?

— Bah ! dit François, ce sont des pêcheurs qui n'ont pas prévu l'ouragan hier soir, et qui viennent s'assurer s'ils ont bien amarré leurs bateaux.

— Partons, François, partons ! dit Christophe en se préparant à aider le marin dans la manœuvre. L'homme qui parle d'une voix si élevée a prononcé des imprécations ; et, au dernier éclair, j'ai cru voir briller une épée, là-bas, sur cette roche blanche.

La barque se mit en mouvement et glissa au milieu des écueils, tantôt descendant avec rapidité dans un abîme où elle semblait devoir s'engloutir, tantôt enlevée plus promptement encore au som-

met des vagues. Familiarisé avec tous les périls de ce dangereux passage, le vieux marin semblait avoir communiqué une vertu magique à ces quelques planches réunies par lui et qui se jouaient des bouffrasques, des courants et des rochers. La traversée fut pénible, mais elle fut heureuse. Aux premières lueurs du matin, la barque passait devant l'ilot de Kerlaourou et entraînait dans le port, n'ayant pour toute avarie qu'une déchirure à sa plus grande voile.

Amice et Christophe étaient accablés de fatigue, et ils se traînèrent plutôt qu'ils ne marchèrent vers la maison de M. Roland. François y courut avant eux pour préparer le malade au retour de sa fille.

Comment peindre les impressions douloureuses de ce retour?... Amice suivait le même chemin qu'elle avait parcouru si souvent avec Mériadec; elle se rappelait sa confiante tendresse pour le naufragé, ses illusions sur le monde, et elle gémissait en songeant que pour remplir ses devoirs de fille, il lui avait fallu fuir la veille celui qu'il lui paraissait si doux, naguère, de suivre sur le continent. Christophe lui parlait en vain de quelques changements survenus dans l'île, la jeune femme ne l'entendait pas, tant son cœur était plein de troubles, de regrets et d'appréhensions. Elle la connaissait maintenant, cette misère de l'âme plus amère que toutes les privations de la plus extrême pauvreté. Elle savait qu'il est un intérieur de famille plus triste, plus insupportable que celui d'un vieillard chagrin et qui nous refuse tout plaisir. Pâle, défaillante, se soutenant à peine, Amice arriva devant la porte de son père, et en levant les yeux vers la fe-

nêtre de la chambre où il couchait, elle vit qu'il y avait encore de la lumière dans cette chambre, bien qu'il fit assez jour pour n'en avoir plus besoin. Au moment d'entrer, un frisson la saisit; elle recula, et se laissa tomber sur le banc de pierre où elle avait aperçu, le premier jour où il lui parla, Mériadec de Pratguen. Ce même jour, elle s'en souvenait, François lui avait révélé l'existence de ces hommes qui ne croient pas en Dieu, et, dans son langage de matelot, il avait plaint le sort des imprudents qui s'associaient à leur destinée.

Immobile devant M^{me} de Pratguen, Christophe la contemplait en silence, et en la voyant si changée, il s'adressait intérieurement les plus cruels reproches, lui qui avait tant contribué à son malheur. Cependant il lui tardait de voir son maître. Pourquoi de la lumière dans sa chambre? pourquoi ces voix basses, lentes et monotones que, debout près de la porte, il entendait dans l'intérieur de la maison.

François vint tout expliquer. Il s'approcha d'Amice et lui prenant le bras : « Ma fille, dit-il, n'oubliez pas que vous êtes venue ici pour remplir un triste devoir, et qu'il faut des larmes au bon Dieu pour laver votre désobéissance. Un mari, voyez-vous, c'est un capitaine de navire : une fois embarqué à son bord, il n'y a plus ni père ni mère qui tiennent, tant qu'il n'ordonne rien de contraire à la conscience, le cœur dût-il se fendre en deux, il faut exécuter le commandement. Venez donc, ma chère enfant, et préparez-vous à une séparation cruelle. »

Amice y était préparée, elle le croyait du moins, et elle suivit le bon Le Sü dans la chambre

du mourant. M. Roland avait fait allumer le cierge bénit, et, suivant la coutume si généralement observée en Bretagne, il répondait lui-même aux prières que récitait autour de son lit quelques assistants. Lorsqu'il vit revenir François, accompagné d'Amice et de Christophe, il fit un geste pour commander le silence.

— Mes amis, dit-il, laissez-moi seul un moment avec ma fille et le vieux compagnon de ma solitude. Tout à l'heure nous reprendrons nos prières.

Tout le monde quitta la chambre, à l'exception d'Amice, de Christophe et de François. Alors M. Roland se souleva sur son coude, et, passant un bras autour du cou de sa fille, il poussa plusieurs soupirs, et couvrit son front de larmes et de baisers.

— Eh bien, reprit-il d'une voix sourde quand son émotion lui permit de prononcer quelques paroles, as-tu trouvé là-bas une tendresse plus vraie que celle de ton père?... Amice, je puis l'avouer, maintenant que je n'ai plus rien à attendre de personne, je croyais que nos enfants nous aimaient comme nous les aimions; je me disais que ma fille ne pourrait pas plus vivre loin de moi que moi loin d'elle; enfin j'attendais de toi une prière, un seul mot pour aller finir ma vie là où tu étais. Cette prière, tu ne l'as point faite; ce mot, tu n'as pas voulu ou tu n'as pu le prononcer!

Et comme Amice, en rendant à son père ses caresses et ses pleurs, essayait de lui répondre :

— Non, continua le vieillard, laisse-moi mon incertitude, toute pénible qu'elle est... Je veux mourir en chrétien, et si ta justification allait

m'apprendre que tu n'es pas libre, oh! alors, un sentiment de haine s'éveillerait en moi, et je finiserais en réprouvé, la rage dans le cœur, la malédiction sur les lèvres.

— Mon père, dit Amice en détournant la tête, car elle ne pouvait supporter le regard terrible de M. Roland, je revenais en Bretagne pleine d'espérance... Il avait consenti... oui, Mériadec vous eût supplié comme moi d'abandonner cette maison, et c'est alors...

— Assez! interrompit le mourant, mes instants sont comptés, et tu vas me faire regretter la vie. Tu ne m'as pas oublié et tu es heureuse, qu'ai-je besoin de savoir de plus!... Mais où donc est Mériadec? Pourquoi n'est-il pas venu avec vous?

— Allons, M. Roland, dit le recteur, ne voyez-vous pas que Mme de Pratguen est accablée de fatigue et qu'elle ne peut vous répondre? A peine débarquée de la voiture qui la ramenait de Paris, il lui a fallu faire dix lieues perchée sur un cheval, sans compter le passage du Raz, où les lames de mer l'ont mouillée des pieds à la tête.

— Pauvre enfant! dit M. Roland en laissant retomber sa tête sur l'oreiller, va te reposer... Oh! si je pouvais vivre assez pour te voir encore!

Amice n'entendit ni cet ordre ni ce désir. Ses forces étaient épuisées, et quand le bras du mourant se détacha de son épaule, elle se pencha sur le lit, poussa un gémissement et perdit connaissance.

Cinq jours s'écoulèrent sans que la fille de M. Roland vit rien de ce qui se passait autour d'elle. Toutes les femmes de l'île s'offraient pour la veiller, et Christophe et François, avec une confiance touchante, suppliaient Hervoean de

rendre à la vie cette femme qui semblait déjà prête pour le tombeau. Hervœan leur répondait en leur montrant son collier d'ambre attaché au cou de la malade, ou en préparant des potions mystérieuses sur lesquelles il faisait le signe de croix. Enfin le sixième jour ces remèdes parurent opérer. Amice ouvrit les yeux, reconnut Christophe et François, et nomma son père en versant d'abondantes larmes.

La convalescence fut longue, malgré l'impatience de la malade à qui il tardait d'expier sa fuite par un prompt retour à Pratguen. Tous les jours son ancien confident voltigeait sur son lit en l'invitant à traverser la mer, et maintenant au lieu de ses rêves, de ses desirs de bonheur, c'était la voix austère du devoir qu'elle entendait dans les cris de l'oiseau. Cependant Amice remarquait avec inquiétude qu'elle ne pouvait prononcer le nom de Mériadec devant Christophe et François sans que ceux-ci n'échangeassent entre eux un regard morne, et ne parussent vouloir la préparer à quelque nouveau malheur.

— Pourquoi nous tourmenter du lendemain ? disait le matelot devenu prêtre. Aujourd'hui, l'homme dont vous redoutez la colère vous demande peut-être de prier pour lui. Laissez Dieu vous piloter, mon enfant. Nous naviguons tous en ce monde comme ces marins qui reçoivent au départ des instructions cachetées sur la route qu'ils doivent suivre, et qui partent sans savoir où ils ont mission d'arriver.

Ainsi, des insinuations tantôt détournées, tantôt plus directes, disposaient Amice à la résignation avant même qu'elle connût toutes les épreuves pour lesquelles elle en avait

besoin. Lorsqu'il lui fut permis de sortir, François et Christophe la conduisirent sur la tombe de son père, et là, tout en lui parlant du ciel, ils lui firent encore entendre qu'elle avait une autre perte à déplorer que celle de M. Roland. Le regard morne, la tête appuyée sur la petite croix où Christophe avait écrit le nom de *Roland du Guermeur, sieur de Coroarch*, la jeune femme écoutait les deux vieillards avec une sorte d'apathie, et sans paraître remarquer à ses pieds une autre fosse nouvellement recouverte, et sur laquelle le recteur cherchait à attirer son attention.

Il était revenu à Enez Sizun, l'épicurien du manoir de Pratguen, l'ami de Ninon de Lenclos et de Marion Delorme, le compagnon de débauche des Kerglas, des Sivry et des Lerval. La nuit de la fuite d'Amice, Christophe avait entendu des cris de fureur à la pointe du Raz ; il y avait vu briller une épée, et ces imprécations étaient les menaces de Kerglas qui traînait un homme après lui, et cette épée était celle de Mériadec. La tête troublée par l'orgie et la colère, excités l'un par l'autre à tout braver pour arracher Amice à l'homme-noir, ils étaient arrivés à Plogoff au moment où ceux qu'ils poursuivaient venait d'en partir. Entre Plogoff et le débarcadère de la pointe du Raz était une cabane de pêcheurs : les deux amis y coururent. Un acte de violence n'était pas rare à cette époque, et malgré les pleurs de la mère et des enfants, le père de famille fut obligé de céder devant l'épée des deux gentilshommes. Vainement il jura que sa barque se briserait sur les premiers écueils, que les plus habiles marins de

l'île pouvaient seuls tenter le passage par une nuit pareille, Kerglas et Pratguen ne voulurent rien entendre, et ils coupèrent eux-mêmes l'amarré qui retenait le bateau.

— Ils sont tout près de nous, disait Mériadec. Cinquante livres pour toi si nous pouvons les atteindre.

— Hélas ! répondait le pêcheur, qu'ai-je besoin de votre argent maintenant que je n'ai plus une heure à vivre ?

— Eh ! crois-tu donc ta vie plus précieuse que la nôtre ! hurla Kerglas. Nous t'aiderons dans la manœuvre, lourdaud. Allons, allons, tends la voile.

Le pêcheur se résigna ou du moins parut se résigner, et le bateau sortit de la petite crique où il était à l'abri de l'ouragan. Il côtoya plusieurs rochers, toujours repoussé par les vagues furieuses, et marchant d'autant plus péniblement que Mériadec et Kerglas, dans le but de rejoindre plus tôt l'autre barque, lui donnaient une direction contraire à celle que cherchait à lui imprimer le marin. Celui-ci murmurait entre ses dents un proverbe breton bien connu dans ces parages, et où il est dit : « que celui qui n'obéit pas au gouvernail obéira certainement au rocher. »

Certain du naufrage comme s'il y eût été déjà, le pêcheur songea à sauver sa vie, et saisissant un instant favorable il se jeta à la mer. Nageur intrépide, il n'était pas encore assez éloigné du rivage pour qu'il lui fût impossible d'y arriver. Il y parvint en effet, et peu de moments après il embrassait sa famille.

Quant aux deux amis, il paraît qu'ils essayèrent encore de suivre la barque de François. On

ignore le reste de leurs aventures pendant cette nuit terrible. Seulement, dans la même semaine, le recteur d'Enec Sizun découvrit entre deux rochers de l'île le corps de Mériadec.

Ici doit s'arrêter notre histoire. On peut voir dans la *Vie de Michel Le Nobletz* ou dans celle du *Père Maunoir*, que François Le Sù gouverna sept ans sa paroisse, et qu'il y laissa la mémoire d'un saint. Amice était morte avant lui, et Christophe resta seul de longues années à prier sur toutes ces tombes. Jamais la fille de M. Roland ne put se consoler de ses malheurs. Chaque jour, depuis l'époque où elle perdit à la fois son père et son mari, jusqu'à celle où elle rendit le dernier soupir, on la vit passer plusieurs heures les mains jointes, le front courbé, les yeux rouges de larmes, dans le cimetière de l'île. François voulut apaiser cette douleur à la fois si poignante et si durable ; il essaya de la rendre moins amère en parlant de la brièveté de notre vie, et en exaltant la félicité du ciel.

— Ah ! mon ami, répondit Mme de Pratguen, si la vie est courte, en retrouverai-je plus vite l'homme qui m'a donné son nom et que j'ai aimé ? Si le paradis est un lieu de délices, ces délices, les partagerons-nous ensemble, et ne faudra-t-il pas au contraire que le bonheur commence pour moi par l'oubli?... La veuve d'un époux chrétien peut sourire au milieu de ses larmes, mais moi je n'ai que des regrets sans espérance, et je ne vois dans le ciel que l'isolement !

FIN.